This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. III B. 4608

300604365R

CHEFS-D'ŒUVRE DE POÉSIE.

ÉPOPÉE ET DRAME.

CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, présentant, dans chaque genre, les écrits et parties d'écrits les plus remarquables des meilleurs poëtes et prosateurs français, avec des jugements littéraires et des notices, empruntés aux plus célèbres littérateurs, à l'usage des classes de grammaire et d'humanités, par M. L'ABBÉ MARCEL, ancien professeur de rhétorique; 4 forts vol. petit in-8°.

Chefs-d'Œuvre de Poésie; deux parties.

Première Partie, Épopée et Drame, à l'usage des élèves des classes d'humanités et de rhétorique; 1 fort vol. petit in-8°.

Deuxième Partie, Genres divers, à l'usage des élèves des classes de grammaire et d'humanités; 1 fort vol. petit in-8°.

Chefs-d'Œuvre de Prose; deux parties.

Première Partie, Éloquence et Histoire, à l'usage des élèves des classes d'humanités et de rhétorique; 1 fort vol. petit in-8°.

Deuxième Partie, Genres divers, à l'usage des élèves des classes de grammaire et d'humanités; 1 fort vol. petit in-8°.

CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE,

Par L'ABBÉ MARCEL,

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE.

Poésie.

Épopée et Drame.

PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

DE JULES DELALAIN,

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, 5.

M DCCC XLV.

Tout contrefacteur ou débitant de contrefaçons de cet Ouvrage sera poursuivi conformément aux lois.

Tous les Exemplaires sont revêtus de ma griffe.

Jules Delalain

PRÉFACE.

La perfection d'un recueil classique suppose tant de conditions, et des conditions dont l'accord est si difficile, qu'il ne faut s'étonner ni du nombre de ceux qui ont paru, ni de la chute précipitée de la plupart, ni du bon accueil qu'ont reçu les moins imparfaits.

Il est à désirer qu'un recueil de ce genre soit à la fois *livre de classe* et *livre de lecture*, par conséquent qu'il suffise seul à remplacer tous les ouvrages classiques des auteurs français qu'on doit ou faire étudier, au faire analyser, ou faire lire aux élèves pour orner leur mémoire, développer leur intelligence et former leur goût. La raison en est sensible : c'est que, d'une part, il est nécessaire que tous les élèves soient exercés à l'étude de mémoire, à l'analyse et à la lecture, et que, de l'autre, il en est fort peu qui aient assez de fortune pour se procurer les livres propres à l'analyse et à la lecture, après qu'ils ont acheté les livres de classe proprement dits; mais, les bonnes études devant être pour tous, il est conséquent que les moyens de les faire soient mis à la portée de tous. La raison d'économie est donc ici des plus importantes.

Comme *livre de classe*, le recueil, dis-je, doit rendre inutiles tous les auteurs classiques français. Est-ce à dire qu'il renfermera tout ce que ces classiques renferment? C'est évidemment impossible, mais, heureusement c'est tout à fait inutile. N'y a-t-il pas, dans chacun de ces auteurs, une foule de pièces qu'aucun professeur ne s'avise jamais de faire étudier? Il suffit donc que le recueil réunisse tous les ouvrages et toutes les parties d'ouvrages sur lesquels le maître a coutume de faire tomber son choix. Ce choix ne sera pas plus borné qu'il ne l'est actuellement si l'on ne supprime que les passages sur lesquels il ne se porte jamais.

En second lieu, comme *livre de classe* encore, le recueil doit présenter pour l'analyse et pour l'étude de mémoire autant et même

plus de ressources que le professeur n'en trouve actuellement dans la réunion du petit nombre d'auteurs qu'il est possible de mettre dans les mains des élèves. Cela se doit, parce que cela se peut. Or, au moyen d'un recueil, 1° il est possible de faire un choix plus sévère, puisque, après les chefs-d'œuvre des grands maîtres, on peut, en négligeant leurs ouvrages de moindre valeur, les remplacer par les rares chefs-d'œuvre qu'ont déposés çà et là les auteurs si nombreux du second ordre; et l'on arrive ainsi à placer sous les yeux des jeunes gens tous les premiers chefs-d'œuvre de la langue, et rien que ces chefs-d'œuvre; 2° il est possible aussi, en puisant dans les œuvres complètes d'un plus grand nombre d'écrivains, d'introduire une plus grande variété dans les citations et de donner au professeur plus de marge pour faire passer ses élèves, dans l'exercice de l'analyse, d'un genre à un autre genre, d'un auteur à un autre auteur, d'une manière à une autre manière, d'un siècle à un autre siècle.

En troisième lieu, comme *livre de lecture*, un bon recueil doit encore obtenir la préférence sur une collection d'ouvrages, et cette préférence se fonde sur plusieurs motifs. 1° S'il n'est pas de bons auteurs qui ne renferment d'admirables passages qu'on doit faire lire aux élèves, il n'en est presque pas parmi les poëtes, et il en est bien peu même parmi les prosateurs, dont on puisse livrer les ouvrages entiers à la jeunesse sans s'exposer à corrompre son esprit par de faux principes, ou à causer d'effroyables ravages dans son imagination par de funestes impressions. C'est donc une nécessité de les citer quelquefois par parties séparées. De là la nécessité d'un recueil. 2° Tant que le goût n'est pas bien formé, il ne faut rien présenter à l'élève que de parfait : il serait dangereux de laisser son discernement s'égarer dans des œuvres où des taches brillantes le frapperaient souvent plus que de sévères beautés. D'ailleurs un élève ne peut donner à la lecture qu'un temps déjà trop limité : il importe d'utiliser ce temps en portant exclusivement son attention sur de parfaits modèles. 3° Un recueil de lecture bien composé, en même temps qu'il donnera au jeune homme l'instruction littéraire, qu'il formera son goût, ornera sa mémoire et embellira son imagination, ne contribuera guère moins à étendre la sphère de ses connaissances, à former ses principes et à élever ses sentiments; tandis que les meilleures

lectures littéraires, si elles sont fortuites et désordonnées, n'auront pas à beaucoup près les mêmes résultats. 4° Si l'on n'apporte pas à la jeunesse un recueil de lectures choisies, ou elle portera son ardeur pour l'étude sur des ouvrages sérieux, ou elle se laissera entraîner par la curiosité vers des lectures frivoles. Dans le premier cas, il est à craindre que, rencontrant fort souvent des matières au-dessus de sa portée ou qui ne lui offrent pas assez d'intérêt, elle ne se fatigue sans fruit, et ne soit conduite par l'ennui au dégoût et à l'abandon de la lecture. Dans le second cas, elle ne trouvera dans les livres qu'un amusement dangereux, et n'y puisera que de l'éloignement pour l'étude et un funeste penchant à la dissipation.

Nous devons donc conclure qu'un bon recueil classique est préférable à une collection d'auteurs, soit pour l'étude de mémoire, soit pour l'exercice de l'analyse, soit pour celui de la lecture.

Mais pour remplir ce triple objet, dans quelles conditions doit-il être composé? Ces conditions sont nombreuses et difficiles : essayons de les déterminer.

1° Ce recueil doit avoir une juste étendue : s'il était trop restreint, il ne pourrait renfermer assez de matières pour remplacer les auteurs français de toutes les classes, et surtout pour *offrir* aux elèves des différents âges les lectures diverses qui leur conviennent; s'il était trop étendu, il contiendrait plus que les élèves ne peuvent étudier, analyser et lire, et ce serait un superflu inutilement dispendieux. Il m'a semblé que quatre forts volumes renfermant autant de texte que six volumes des recueils en usage offraient des proportions raisonnables, et je crois en effet être parvenu à y faire entrer une quantité suffisante d'ouvrages ou de parties d'ouvrages pour satisfaire aux besoins de toutes les classes.

2° Il sera gradué suivant la capacité des élèves, c'est-à-dire suivant le développement amené par l'âge et par la culture de l'esprit. Mais les différences de ce développement des facultés ne sont pas assez tranchées d'une année à l'autre, d'une classe à la classe suivante, pour qu'on établisse autant de divisions qu'il y a de classes. Et puis, ces divisions trop multipliées morcelleraient les genres, disséminaient les idées, rompraient tout l'ensemble. Pour échapper à cet inconvénient, et néanmoins pour faire la part

de la différence des âges et des progrès, j'ai divisé le recueil en deux parties, l'une spécialement destinée aux classes d'humanités, dans lesquelles je range la classe de rhétorique [1], l'autre aux classes de grammaire et d'humanités tout à la fois. J'ai réservé pour les classes d'humanités les genres où prédominent les beautés d'ensemble, et qui supposent déjà dans le lecteur certaines connaissances, certain développement du goût, certaine aptitude à soutenir son attention et à grouper ses idées ; j'ai livré aux classes de grammaire toutes les espèces d'ouvrages ou les extraits qui brillent surtout par les beautés de détail. Ainsi le recueil se compose de deux parties. La partie destinée aux classes d'humanités comprend l'Éloquence et l'Histoire, l'Épopée et le Drame ; tous les autres genres, tous les morceaux détachés en vers ou en prose, ont été mis à la disposition des classes de grammaire.

3° On voudra qu'il soit complet, ce qui suppose : 1° qu'il présentera un nombre suffisant de modèles dans tous les genres, et qu'il renfermera tous les morceaux célèbres qui sont devenus classiques ; 2° qu'il fera connaître tous les bons auteurs, non-seulement par des extraits de leurs ouvrages, mais encore par des jugements empruntés aux meilleurs critiques ; 3° qu'il offrira le reflet et reproduira en quelque sorte l'image de chaque siècle, de manière que l'élève y soit mis à même de suivre la marche de notre littérature depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Cependant l'ouvrage étant plus spécialement destiné à former le style et le goût de la jeunesse qu'à lui donner l'érudition littéraire proprement dite, j'ai dû être fort sobre de citations, soit pour les auteurs qui ont précédé le siècle de Louis XIV, soit pour les écrivains contemporains dont la réputation n'est pas encore consacrée par un suffrage unanime. Diverses autres raisons empêchent d'ailleurs de puiser à pleines mains dans les œuvres des auteurs vivants. Mais les soustraire complétement aux regards des élèves, ce serait défendre à ceux-ci de vivre dans leur siècle.

1. La classe de rhétorique, telle qu'elle est établie par les règlements de l'Université, n'est en effet, comme je l'ai prouvé dans le *Petit essai sur l'enseignement de la rhétorique*, qu'une classe supérieure d'humanités ; ce n'est pas un cours spécial et exclusif d'éloquence.

4° Il est nécessaire qu'il reproduise les citations dans toute leur valeur. Or, les diverses parties d'une œuvre d'art ont une double valeur : une valeur absolue qui résulte de leur exécution indépendamment du reste de l'ouvrage, et une valeur relative qui dépend de la place qu'elles occupent, et du rapport qu'elles ont avec les autres parties, soit rapport d'harmonie, soit rapport de contraste. Si l'on fractionne une œuvre d'art ou de littérature, on détruit ce rapport, et l'on détruit dans cette œuvre, souvent la principale, quelquefois son unique beauté. L'antiquaire ne peut pas toujours, il est vrai, enlever le monument entier; s'il est trop considérable, il est bien obligé d'en détacher les colonnes, les statues, les mosaïques, les bas-reliefs; mais, du moins, qu'il ne mette pas en pièces les colonnes, qu'il ne brise pas les statues, qu'il ne disperse pas les pièces des mosaïques, qu'il ne détruise pas les sujets des bas-reliefs. De même, que le collecteur, au lieu de découper des discours en exordes, en péroraisons, en pensées détachées, un poëme épique ou dramatique en dialogues, monologues ou harangues, en narrations, descriptions ou tableaux, prenne soin, s'il ne peut rapporter l'œuvre entière, de laisser à leur place les fragments de poëme ou de discours qu'il cite, et de remplacer par des analyses les lacunes qu'il est obligé de faire dans le texte, afin de conserver la liaison des parties et de montrer leurs rapports. S'il trouve ensuite çà et là, dans des œuvres trop longues ou de trop peu de mérite pour être présentées dans leur ensemble, des passages d'une éclatante beauté, il lui sera permis de les détacher, pourvu qu'il les présente groupés ensemble par nature de sujets, comme il va être expliqué.

5° La distribution des matières est, en effet, une condition essentielle d'une œuvre quelconque, et elle est indispensable, dans un recueil, pour y constituer l'unité, y établir la clarté, et y soutenir l'intérêt, qualités dont une œuvre littéraire quelconque, même une compilation, ne peut absolument être dépourvue. Mais quel sera cet ordre? Il se présente de lui-même, dès qu'on a respecté l'intégrité des œuvres assez pour en conserver la nature : elles se rangeront d'elles-mêmes, suivant les genres et les divisions de genres introduits par l'usage, et maintenant déterminés par les règles universellement admises. Ainsi tout ce qui appar-

tient à la poésie, où les genres sont parfaitement distincts, sera classé, d'après ces genres, parmi les épopées, soit héroïques, soit héroï-comiques; parmi les drames, soit tragiques, soit comiques; parmi les poëmes didactiques ou descriptifs. Ensuite viendra la poésie lyrique, la satire, l'épître, la pastorale, l'apologue, et les diverses espèces si multipliées et si capricieuses de poésies fugitives. Pour la prose, nous avons deux genres bien déterminés, l'éloquence et l'histoire. Les discours ou les parties notables de discours appartenant au genre oratoire, viendront, suivant qu'ils se rapporteront à la chaire, au barreau, à la tribune, à l'académie, ou à l'éloquence militaire, se placer, par ordre de date, dans les chapitres ouverts pour recevoir les oraisons funèbres, les panégyriques, les sermons dogmatiques ou moraux, les plaidoyers ou mémoires, etc. Les narrations historiques seront classées différemment suivant qu'elles sont du domaine de l'histoire universelle ou des histoires particulières, de l'histoire sacrée ou de l'histoire profane, de l'histoire ancienne ou de l'histoire moderne, de l'histoire proprement dite ou des simples mémoires. Reste ensuite une foule innombrable d'ouvrages de prosateurs, qu'on ne peut citer que par extraits, qui, pour la plupart, ne peuvent être distingués que par la nature des sujets qu'ils traitent, et qui le seront difficilement, si ce n'est ceux du genre épistolaire, par la forme qu'ils empruntent. Il me semble que cette indication est la seule vraie, la seule capable d'établir une classification satisfaisante parmi la masse énorme et confuse des morceaux à rapporter. C'est d'après ce principe que j'en ai composé les chapitres Religion (dogme et morale), Politique, Histoire naturelle, Beaux-Arts et Belles-Lettres, Géographie et Voyages, Narrations poétiques ou romanesques et Contes ou Anecdotes, Lettres sur divers sujets. En outre, je me suis appliqué, dans chaque chapitre, à classer les extraits dans un ordre progressif d'idées, de telle manière qu'en lisant de suite ce chapitre, on trouve comme un traité complet sur la matière. Il résulte de cette méthode de classification, plus d'ensemble dans les idées, et conséquemment plus d'utilité et d'intérêt dans la lecture.

6° L'intérêt est la sixième condition. L'intérêt naît incontestablement de l'ordre; il a plusieurs autres sources : 1° d'abord l'objet même des compositions. Tout ce qui est épique et dramatique

a de l'attrait pour tous les âges, mais en a beaucoup plus pour la jeunesse ; on pensera donc avec moi que, dans un livre qui lui est destiné, ce qui tient de la narration ou de la description doit occuper une place considérable. 2° La facture particulière de l'ouvrage et le genre de style. L'âge mûr est sérieux, il cherche avant tout la pensée et s'occupe de cueillir le fruit; la jeunesse court après les fleurs et donne à la forme la préférence sur le fond ; elle est avide d'images et de mouvement; elle aime mieux l'éclat et la rapidité que la solidité et la profondeur. Ce serait corrompre son goût que de céder aveuglément à ses caprices, mais ce serait la rebuter que de ne pas condescendre un peu à ses désirs. Le plus sage est d'entremêler pour elle les fruits et les fleurs, et, par l'attrait de ce qu'elle aime, de la conduire doucement aux goûts de la maturité. 3° La variété des citations. Il suffit d'exprimer cette pensée pour la faire admettre. Il n'est pas moins évident qu'un recueil qui embrasse tous les genres, et qui les conserve sans les dénaturer, doit nécessairement offrir cette variété. Quant au volume de prose où les matières sont distribuées par ordre de sujets, quels que soient l'âge, le caractère, ou la disposition d'esprit actuelle de l'élève, il trouvera dans cette classification l'indication des pages qui doivent lui plaire. 4° Enfin il est d'expérience et il me paraît incontestable que le moyen le plus sûr d'exciter et de nourrir l'intérêt, c'est de présenter ou des ouvrages complets ou des extraits d'une certaine étendue. Qui pourrait dire, par exemple, qu'un jeune homme ne lira pas avec plus de plaisir un poëme épique ou dramatique, ou un trait d'histoire présenté avec la succession de l'action qui en fait le principal intérêt, que les descriptions ou les discours qu'on aura détachés soit de ce poëme, soit de ce fragment d'histoire?

7° Enfin, un recueil destiné à la jeunesse aura le caractère que doivent avoir toutes les leçons d'un bon maître ; il sera instructif et moral. Je n'entends pas parler ici de l'instruction littéraire, dont l'exigence se suppose assez, puisque c'est là l'objet direct qu'on a en vue, mais de cette instruction multiple et en quelque sorte encyclopédique que l'élève doit acquérir en traversant ses années d'études. La partie littéraire d'un ouvrage n'est, en effet, que la forme de la pensée; cette forme suppose un fond, et, tout mérite égal, rien n'empêche, dans le choix des productions, de donner la

préférence à celles qui doivent apporter au jeune lecteur de nouvelles idées, de nouvelles connaissances, et, sous le rapport moral, à celles qui sont de nature à élever et à purifier son âme, à fonder ses principes, à corriger ses défauts et ses vices, à former son caractère et son cœur. Je n'ai pas besoin d'avertir, on s'apercevra facilement que, dans mes choix, j'ai eu continuellement le regard fixé sur ce double but, et je ne crois pas que cette préoccupation essentielle ait rien ôté à la valeur littéraire de ce recueil.

5° Si, en formant le goût de la jeunesse, on doit travailler avec zèle à élever en elle l'édifice moral des bons principes et des sentiments vertueux, à plus forte raison doit-on bien se garder d'insérer un seul morceau capable d'ébranler sa foi ou de flétrir son innocence. On ne peut apporter trop d'attention à ce soin; mais on pourrait manquer le but par un excès de précautions, car il n'est guère moins dangereux d'éveiller la curiosité de l'adolescent par de ridicules cachoteries que de lui parler sans discrétion et sans délicatesse. Une longue expérience dans l'éducation apprend à cheminer entre ces deux écueils, et donne pour règle sûre et invariable le ton réservé, mais facile, des sociétés honnêtes. Les discours qu'on ne s'y permet pas devant des jeunes gens avertissent des suppressions qu'on doit faire dans un recueil; ceux qu'en leur présence on y tient sans scrupule et sans gêne indiquent les pensées et les expressions qu'on peut laisser passer. C'est la règle que je me suis proposé de suivre.

J'espère qu'on sera d'accord avec moi sur les qualités d'un bon recueil classique. Celui que j'apporte à la jeunesse satisfait-il à toutes ces conditions? Ce n'est pas à moi de répondre. J'ai exposé les principes qui m'ont guidé dans mon travail; à présent j'attends avec modestie et j'accueillerai avec reconnaissance les observations qu'on voudra bien m'adresser.

CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

ÉPOPÉE.

L'*épopée*[1] est le récit en vers d'une action *vraisemblable, héroïque* et *merveilleuse*.

Vraisemblable, parce que le poëte n'est point obligé de se conformer à la vérité historique, mais seulement à la vraisemblance morale.

Héroïque, parce que le poëte, voulant intéresser le monde aux récits qu'il lui apporte, n'adoptera pour sujet de ses chants que des actions grandes et mémorables. Il choisit les exploits des grands capitaines, la chute ou la naissance des grands empires, ces rares événements de l'histoire qui changent la face de l'univers, et dans lesquels et pour cela même il peut librement faire intervenir la Providence, dans quelque religion que se trouvent placés ses héros et ses personnages. En choisissant d'illustres exploits et d'étonnantes catastrophes, il se propose de frapper le monde par l'exemple de grandes calamités ou de grandes vertus, de manière toutefois à relever toujours la nature humaine, à ne réveiller que des sentiments généreux, et à ne faire jamais admirer que ce qui est digne d'imitation.

Merveilleuse. Il est convenu que l'épopée est le pays des fictions, et le merveilleux fait partie de son essence, parce que le poëme épique est éminemment un poëme populaire qui doit s'appuyer sur les croyances des masses. Dans toutes les religions, le dieu qui en est l'objet est regardé comme l'arbitre des événements et de la destinée des hommes : il est donc naturel que les poëtes nous représentent un héros faisant des actions mémorables, aidé ou traversé par un être supérieur. Le mélange des êtres surhumains et des hommes sert à rendre l'action plus solennelle; à rehausser l'éclat du héros par conséquent, à exciter une plus grande admiration de ses vertus.

1. *Poëme* par excellence, de ἔπος, parole, vers, et de ποιεῖν, faire.

Le merveilleux peut être faux, et il l'est inévitablement dans le système d'une religion mythologique, mais il a un fondement vrai dans le cœur des poëtes qui le font mouvoir. Que Jupiter ait une balance d'or dans les cieux, cela n'importe guère; mais ce qui importe, c'est que le poëte croie, aussi bien que les peuples pour lesquels il chante, qu'il y a dans le ciel un dieu puissant, père des dieux et des hommes, qui décide du destin des peuples, et qui donne la victoire ou la mort, selon les lois éternelles de sa sagesse. Fondé sur cette pensée religieuse, le poëte fait mouvoir son dieu souverain, et le fait intervenir parmi les héros; il lui attribue des discours, il le fait même agir et combattre. Il y a dans ce merveilleux quelque chose de vrai que nous saisissons; et, plus le sentiment de la divinité est profond dans nos âmes, plus il sera permis aux poëtes de la montrer présente par des actions grandes et extraordinaires.

Ce serait ici le lieu de comparer le merveilleux de l'épopée antique avec le merveilleux chrétien. Beaucoup de disputes ont été vainement élevées sur cette question; peut-être aussi n'a-t-on pas bien saisi quelques paroles de Boileau, qui ne parle que des mystères mêlés aux fictions, et d'une religion transformée en une espèce de mythologie :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles,
> L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
> Que pénitence à faire, et tourments mérités;
> Et de vos fictions le *mélange* coupable
> Même à ses vérités donne l'air de la fable.

On a pensé que Boileau voulait contraindre la poésie moderne à se réfugier constamment dans le ciel des anciens : ce serait là un jugement funeste à l'épopée, parce qu'il en exclurait en quelque sorte les inspirations chrétiennes. M. de Chateaubriand, dans le Génie du Christianisme, a jeté sur cette question des aperçus tout à fait neufs et ingénieux. L'application qu'il a faite de sa doctrine littéraire, dans son grand ouvrage des Martyrs, démontre jusqu'à l'évidence que le paradis des chrétiens vaut bien au moins l'Olympe des païens.

De la définition que nous avons donnée de l'épopée découlent les règles auxquelles est assujetti le poëte épique; elles comprennent : 1° les *qualités de l'action épique;* 2° la *forme du poëme;* 3° les *personnages;* 4° la *morale;* 5° le *style.*

1° *Qualités de l'action.* Elle doit être *une.* L'unité dans l'épopée se prend du rapport de ses parties, de l'unité de l'intérêt et de l'unité de l'entreprise. L'épopée n'est ni une histoire, ni la vie entière d'un héros; elle se borne au récit d'une seule action héroïque; mais elle

n'exclut pas les épisodes, c'est-à-dire les actions particulières qui composent l'action principale, qui du moins s'y rattachent étroitement et lui sont subordonnées. Pope compare le poëme épique à un jardin ; la principale allée est grande et longue, et il y a des petites allées où l'on va quelquefois se délasser ; celles-ci se rapportent toutes à la grande allée. Pour les unités de temps et de lieu, l'épopée n'y est point asservie comme le poëme dramatique. Le héros peut parcourir la terre, le ciel et les enfers, et les critiques s'accordent à dire que, depuis le moment où le poëte commence, ce temps peut s'étendre jusqu'à une année entière. On ne voit même pas pourquoi on ne dépasserait pas au besoin cette limite tout à fait arbitraire.

La seconde qualité de l'action est qu'elle se fonde sur un grand intérêt, ou sur l'intérêt d'une religion, ou sur l'intérêt d'une nation, ou sur l'intérêt de l'humanité entière.

2° *Forme de l'épopée.* On distingue dans le plan l'exposition, le récit et le dénouement.

L'*exposition* a trois parties, le début, l'invocation et l'avant-scène. Le début n'est que le titre du poëme plus développé ; il doit être noble et simple. Après avoir exposé le sujet, le poëte, qui humainement ne peut savoir les causes surnaturelles de l'action qu'il va raconter, adresse une prière à une divinité pour qu'elle les lui révèle ; c'est l'invocation. Elle doit être courte, mais d'un style élevé, et avoir de la chaleur et de la dignité. L'avant-scène est le développement de la situation des personnages au moment où commence le poëme, et le tableau des intérêts opposés dont la complication va former le nœud de l'intrigue.

Le poëte peut faire son *récit* de deux manières : ou bien il suit l'ordre des événements, et la fable se nomme *simple ;* ou bien il laisse derrière lui une partie de l'action pour se replier sur le passé, et la fable se nomme *implexe.* Celle-ci a un grand avantage ; non-seulement elle anime la narration, en introduisant un personnage plus intéressé et plus intéressant que le poëte ; mais encore, en prenant le sujet par le centre, elle fait refluer sur l'avant-scène l'intérêt de la situation présente des acteurs, par l'impatience où l'on est d'apprendre ce qui les y a conduits.

Dans la tragédie, le *dénouement* malheureux est préférable et produit plus d'effet, parce que l'objet de ce poëme étant d'exciter la terreur ou la pitié, ces deux passions sont portées au plus haut degré possible, lorsque nous voyons un héros malheureux succomber dans une entreprise qu'il a tentée lui-même, ou qu'on a tentée contre lui. Dans l'épopée, c'est le contraire. L'objet essentiel du genre étant de nous donner une grande vertu à admirer, si cette vertu échouait, elle ne serait point, à proprement parler, digne de notre admiration, ou du moins d'une admiration entière, pure et sans mélange : il faut donc que le héros franchisse tous les obstacles et termine heureusement son entreprise.

3° *Les personnages.* L'épopée doit avoir un principal personnage, c'est le héros qui fait l'action. Il doit intéresser par sa valeur et par ses vertus, non pourtant qu'il soit exempt de défauts et de passions. Un héros si parfait serait froid, parce qu'il n'y aurait plus lieu aux grands effets des passions. Mais ses défauts doivent tenir à un caractère élevé et peu commun, et ses vertus doivent le faire triompher de ses faiblesses.

L'épopée n'est pas obligée de faire paraître dès le commencement tous les personnages secondaires qui doivent faciliter ou traverser l'action. Le héros principal et les autres personnages se présenteront avec les mœurs de leur temps et de leur pays, modifiées par celles qui leur sont particulières. Il est essentiel de les varier et de les faire contraster. Cette différence, cette opposition de mœurs et de caractères est un des meilleurs moyens de nourrir l'intérêt. Ces mœurs devront être convenables, ressemblantes et égales, mais en prenant l'empreinte des circonstances. Pour faire connaître ces divers caractères, il faut faire parler et agir les personnages mêmes; ce n'est point par des descriptions oratoires, par de brillants portraits que l'on pourrait le mieux atteindre ce but. Les discours et les actions frappent tout autrement l'attention, charment l'imagination et la saisissent.

4° *La morale.* La morale n'est pas une des parties les moins importantes du genre. C'est particulièrement ici que le poëte est obligé d'employer son talent à instruire les hommes autant qu'à leur plaire. Qu'il montre donc la vertu heureuse et triomphante, le vice misérable et confondu. Cet enseignement indirect est le plus sûr. Il ne faut pas qu'il exerce lui-même la fonction de moraliste autrement que par des réflexions courtes et vives, par des traits lumineux et perçants qui paraissent partir de son inspiration. Une morale un peu étendue ne peut être bien placée que dans la bouche des héros ou des êtres surnaturels.

5° *Le style.* Dans l'épopée, l'inspiration du poëte est tranquille; c'est l'esprit qui est dans l'extase de l'admiration : le poëte, instruit par le dieu qu'il a invoqué, y raconte avec autant de chaleur que de dignité la grande action qu'il admire, pour nous porter à l'admirer à notre tour. Si l'on fait abstraction de ces écarts, de ce délire, de ces élans impétueux qui conviennent exclusivement au genre lyrique, le style de l'épopée sera en général le même que celui de l'ode; ce sera la même noblesse dans les pensées, la même élévation dans les sentiments, la même vivacité dans les images, le même choix, la même pompe d'expressions, la même hardiesse dans les tours et dans les figures. La force et la précision, l'abondance et la majesté, l'élégance et l'harmonie, le coloris surtout, mais un coloris propre à chaque objet, doivent le distinguer. C'est ici principalement que la poésie doit être comme la peinture; c'est ici qu'elle doit déployer tous ses trésors, sans craindre d'être accusée d'une magnificence et d'un

faste déplacés. Mais les descriptions et les tableaux ne sauraient être trop variés dans ce poëme, où non-seulement toutes les merveilles, mais tous les objets et tous les détails de la nature et des arts peuvent être reproduits.

L'épopée est, en littérature, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Indépendamment d'un goût exquis, nécessaire pour distribuer à propos les ornements, il exige la fleur de toutes les connaissances. Politique, morale, histoire, géographie, sciences naturelles, théologie, le poëte épique doit tout savoir, et pour mettre en œuvre tous les matériaux que la science tient à sa disposition, être doué d'une haute sagesse, posséder la plus belle et la plus riche imagination, être conduit par un génie créateur. Que cet homme se rencontre, il se mettra au-dessus des règles, et les laissera à l'usage des critiques qui viendront après lui interpréter son œuvre.

DIVERS AUTEURS.

La France, si riche dans tous les genres de littérature et de poésie, n'a pas d'épopée, et probablement n'en aura jamais. On en pourrait donner plusieurs raisons, qu'il serait trop long de développer, je me contenterai d'en indiquer une seule : c'est qu'un des premiers caractères de l'épopée est le merveilleux, et que l'un des premiers caractères de notre nation est l'esprit de critique. Je suis convaincu pour ma part que si un Homère apportait soit une Iliade soit une Odyssée au milieu de notre nation sceptique et rieuse, son œuvre, grande et majestueuse, mais naïve, simple et religieuse, succomberait sous les lazzi de notre légèreté. Nous nous amusons de la poésie, mais nous n'y avons pas foi, et l'épopée est une œuvre sincère et sérieuse. Depuis le temps de Louis XIV jusqu'au nôtre, on a fait bien des essais ; aucun n'a réussi, et, après la Henriade, qui s'est soutenue, moins peut-être par son mérite intrinsèque que par la popularité du héros, par la célébrité de l'auteur, et par le besoin de la nation de montrer au moins un poëme épique, aucune épopée n'a pu obtenir son droit de cité dans notre littérature.

VOLTAIRE.

(1694-1778[1]).

HENRIADE.

« Lorsque j'entrepris cet ouvrage, dit Voltaire quelque part, je ne comptais pas le pouvoir finir, et ne savais pas les règles du poëme épique. » J'ignore s'il les apprit plus tard, et quelles sont ces règles[2]... Il ne s'est d'ailleurs que trop conformé à ces usages, à ces routines épiques, dont il affecte l'ignorance : c'est le défaut même de la Henriade, de ressembler à tout ce qui précédait, et surtout à l'Enéide; d'avoir une tempête, un récit, une Gabrielle quittée comme Didon, une descente aux enfers, un Elysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un *Tu Marcellus eris*, qui s'applique au Dauphin.

La chose dont aurait dû s'inquiéter Voltaire, ce ne sont pas les règles prescrites à l'épopée, mais les conditions sociales qui lui permettent de naître. Il y a des époques d'enthousiasme, de mœurs naïves et de vertus guerrières, qui ne peuvent s'exprimer et se peindre que dans une épopée. Il y a des époques de corruption fine, d'élégance et de frivolité, qui se résument dans une satire et dans une chanson. Un grand récit en vers veut s'adresser à des imaginations encore neuves, que l'on puisse surprendre et émouvoir avec cette simplicité sans laquelle les longs ouvrages sont insupportables. Là où les imaginations ont perdu cette première candeur, le poëte épique ne saurait naître...

Un peuple, une civilisation ne porte en soi peut-être qu'un sujet d'épopée. Pour que l'inspiration revienne, il faut un autre culte, une autre société, un monde renouvelé.... La grande œuvre des muses romaines, ce fut l'épopée didactique[3], l'épopée sans dieux, sans héros, et sans autre fiction que le merveilleux de la nature, le poëme de Lucrèce...

Si la Henriade est un poëme épique, elle ne peut l'être que sous peine de ressembler beaucoup à la Pharsale, d'offrir plus de philosophie que de poésie, plus de réflexions que d'images. Voltaire dans

1. Le premier millésime placé à la suite du nom de chaque auteur indique l'année de sa naissance, le second celle de sa mort.

2. Manière originale de s'exprimer pour dire que ce n'est pas avec des règles qu'on fabrique un poëme épique.

3. On voit qu'ici le mot *épopée* est employé dans son sens étymologique de *grand poëme*.

la Henriade, c'est Lucain abrégé, tempéré, calmé; Lucain sans figures outrées, sans déclamations, mais aussi moins énergique et moins éblouissant. Le poëte français a, comme le romain, sa passion de controverse. Le catholicisme est pour l'un ce que l'empire était pour l'autre. Tous deux parfois flattent leur ennemi; mais ils se plaisent aux allusions, aux souvenirs qui le décréditent et l'offensent. Aussi le chant de la Saint-Barthélemi est-il le plus beau de la Henriade. Mais cette passion même du poëte s'accorde peu avec le dénouement forcé de son ouvrage, l'abjuration de Henri.

Même contradiction entre les maximes sceptiques dont il sème ses vers, et le merveilleux chrétien qu'il emploie... La philosophie répandue dans la Henriade est, au fond, la seule chose qui vienne naturellement au poëte, qu'il sente et qu'il croie. Tout le reste, voyages, batailles, combats singuliers, exploits de héros, est pour lui une sorte de cérémonial épique dont il s'ennuie, et qu'il abrége le plus qu'il peut. Mais, par cela même il le rend d'un médiocre intérêt pour le lecteur... On peut noter dans la Henriade mille défauts cachés sous l'élégance, y relever des vers faibles, de nombreux plagiats de style, un chant d'amour sans passion, des personnages sans drame. Cependant une part d'originalité lui est acquise, et la conservera dans l'avenir, au-dessous de la Pharsale.

M. VILLEMAIN.

On a dit que l'ordonnance de la Henriade était défectueuse, et il est vrai qu'elle pèche d'abord contre l'unité d'objet... Le sujet est Henri IV qui va conquérir le royaume qui lui appartient et que lui disputent ses sujets révoltés. Cependant il n'en est pas question dans les quatre premiers chants;.... il est aux ordres d'un maître et d'un maître bien peu digne de son rang. C'est une faute grave; c'est traiter l'épopée en historien. L'action devait commencer après la mort de Valois... En général, il est vrai aussi que les faits importants ne sont pas assez développés, que souvent ils ne sont qu'indiqués avec une précision qui vise à la rapidité, et qui n'est que de la sécheresse... Ce genre de poésie vit de détails: le poëte y doit toujours être peintre et non pas seulement narrateur... Il faut de plus que les faits soient liés les uns aux autres par une dépendance sensible, et comme par une chaîne qui embrasse tout l'ouvrage. Cet enchaînement n'est pas observé dans la Henriade : l'amour du héros pour Gabrielle, par exemple, commence et finit dans le neuvième chant, c'est une violation de principe. Cet amour n'a aucun rapport, aucune liaison avec tout le reste; on pourrait le retrancher sans toucher à la fable du poëme; aussi n'y a-t-il été ajouté qu'après coup. Ce n'est pas ainsi que Virgile s'est servi de Didon... La partie dramatique, celle qui consiste à mettre les personnages en action et en scène, n'a pas essuyé moins de reproches et ils ne sont pas moins mérités; ... les personnages agissent peu et parlent encore moins. On a été surpris, avec raison, que l'auteur, né avec un génie

si dramatique, en ait mis si peu dans son poëme.... Mais alors Voltaire était un peu contempteur des anciens, et il ne s'en est corrigé qu'en mûrissant son jugement... Les dix chants de la Henriade ne sont guère plus longs que les quatre premiers de l'Iliade ou de l'Enéide; et ce n'est pas là remplir la carrière de l'épopée.

On se plaint encore que son héros ne soit pas présenté sous tous les aspects qui nous le font aimer dans l'histoire; que sa vie, qu'il exposa si souvent, ne soit qu'une fois en danger; qu'on ne le voie point dans la cabane du laboureur amener de ces scènes d'une simplicité naïve et champêtre, qui coupent la continuité du ton héroïque, et font, dans le Tasse, le charme de l'excellent épisode d'Herminie.

Enfin la machine du merveilleux, qui doit mouvoir tous les ressorts de l'épopée, est très-faiblement construite dans la Henriade... Le Fanatisme sortant des enfers sous la figure de Guise massacré à Blois... est une belle fiction... Pourquoi n'y en a-t-il pas d'autres de cette espèce? Il se sert de la Discorde, et même trop. Il est de la poésie épique de substituer des images sensibles aux idées spéculatives; et, sous ce rapport, le ciel, la terre et les enfers sont du domaine de cette poésie, même dans notre religion.

L'abbé Batteux prouve assez bien que l'exécution du Lutrin, proportion gardée de la différence des sujets, est plus fidèlement rapprochée des règles de l'épopée que la Henriade; mais il fallait ajouter que les beautés de celle-ci sont d'un ordre bien supérieur... On peut penser, sans être injuste envers Despréaux, qu'il n'aurait fait ni le second, ni le septième, ni le neuvième chant de la Henriade. On n'aperçoit chez lui rien qui ressemble à ce mélange heureux de pathétique, de philosophie et d'imagination, que les juges impartiaux admireront toujours dans les beaux morceaux de la Henriade.

LA HARPE.

CHANT PREMIER.

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.
Descends du haut des cieux, auguste Vérité;
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces :
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes :

Viens, parle ; et s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altière ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
Valois régnait encore [1] ; et ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les lois étaient sans force, et les droits confondus ;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier ;
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier :
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent :
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut [2].
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.

1. Henri III, roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était. (VOLTAIRE.)

2. Henri IV, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau, en Béarn, le 13 décembre 1553. (VOLTAIRE.)

Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent :
Rome s'en alarma; les Espagnols tremblèrent :
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine
Excitant aux combats et la ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Eglise, et, du haut de ses tours,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmants, retraite aimable et pure
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance;
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une Eglise.
Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis fixait sur lui ses regards paternels :
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs; il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis, du haut des cieux, lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis, au pied de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :

« Vous voyez à quel point le destin m'humilie.
Mon injure est la vôtre ; et la Ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux.
Paris nous méconnaît ; Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être.
Ils savent que les lois, le mérite et le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et, redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils pensent vous exclure.
De la religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parents, tout a trahi sa foi :
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
« Contre tants d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
Je sais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout temps l'émule de Paris :
Mais, après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux :
Et quiconque me venge est Francais à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agents la lenteur ordinaire ;
Je n'implore que vous : c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis. »
Il dit ; et le héros, qui, jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;

Et, laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encore la crainte, et combattait pour lui.
Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornai seul l'accompagne,
Mornai, son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Eglise et la France;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.
A travers deux rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.
Les matelots ardents s'empressent sur le bord :
Les vaisseaux, sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers :
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ces dangers qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,

Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde
Forme, élève et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots:
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse:
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros, que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.
Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornai, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
« De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que, de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui!

Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
« De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France.
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
« Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux :
Lui seul est toujours stable; et, tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La Vérité repose aux pieds de l'éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi : sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la Vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;
Craignez vos passions; et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et surtout de vous-même;
Lorsqu'en un siége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos Etats finiront les misères;
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez : qui lui ressemble est sûr de son appui. »

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux;
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois et rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux.
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux;
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornai parut surpris, et ne fut point touché.
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage;
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent;
Le soleil reparut; les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon.
Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux:
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune
Des bouts de l'univers appelle la fortune:
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;

Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir!
Plus heureux lorsqu'un roi doux, juste et politique
Respecte autant qu'il doit la liberté publique!

Suivi de Mornai, Bourbon va trouver en secret Elisabeth et lui expose les besoins de la France; la reine lui demande le récit des troubles civils, il le fait en ces termes.

CHANT II.

« Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée:
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre, est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir:
Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!
« Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenaient pas.

Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand, du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame; et votre prévoyance
Etouffa dès longtemps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez; Londre est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé; mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
« Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division:
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guïses aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
Infidèle à sa secte, et superstitieuse;
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé; pardonnez ma franchise:
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise;
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
« Déjà François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices,
Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi:
Médicis régnait seule; on tremblait sous sa loi.

D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
Dreux, qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
« O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.
« Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligni, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti, devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
« Je croissais sous ses yeux; et mon jeune courage
Fit longtemps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros:
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune
Et contre Médicis et contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;

Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.
« Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
Et, n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu, Dieu vengeur que j'atteste!
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets aplanir les chemins!
« Coligni, dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contre elle:
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance:
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis, en pleurant, me reçut dans ses bras,
Me prodigua longtemps des tendresses de mère,
Assura Coligni d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus longtemps!
« Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présents:
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre:
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre.
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile;
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
« Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa sœur, il m'appela son frère.
O nom qui m'as trompé! vains serments! nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier signal!

Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas :
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
« Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligni languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »
Il entend retentir le nom de Coligni.
Il aperçoit de loin le jeune Téligni,
Téligni, dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.
« Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
« Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte.
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil sereln, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
« A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;

Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien : Coligni vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous... »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux.
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
« Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligni l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.
« Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.
« Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.

Guise était à leur tête, et, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père :
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain,
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre et marquaient les victimes.
« Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix de prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
« O combien de héros indignement périrent !
Rénel et Pardaillan chez les morts descendirent ;
Et vous, brave Guerchi ; vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglants, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne ;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
« Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête :
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
« Que dis-je ! ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,

Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le sang il a trempé sa main:
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse;
Et sa cruauté même était une faiblesse.
« Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfants;
Un lit seul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardents, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard.
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel dans ses mains tient seul nos destinées:
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé;
Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père, à ses côtés, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et, du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.
« Cependant, que faisais-je en ces affreux moments?
Hélas! trop assuré sur la foi des serments,
Tranquille au fond du Louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglants vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.
Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;

Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur mé gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
« Coligni, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit:
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi!
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

CHANT III.

Charles IX, poursuivi par le remords et frappé par la justice divine, cède bientôt en mourant la place à son frère. Valois, moins roi que soldat, laisse croître la factieuse popularité de Guise. Héritier du trône, Bourbon s'armait pour sa défense; mais Guise égare le peuple, Rome défend au roi d'accepter cette alliance, et Joyeuse, par l'ordre de Henri III, vient fondre sur le héros.

« D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse:
Je dois vous épargner des récits superflus.
« Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre;
Et peut-être je suis digne de les entendre. »
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

« De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
« D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.
« Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;

De l'ombre du repos, ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
« Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
« Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monuments de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français:
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes. »

Ce combat ne fit qu'approfondir l'abîme entre Bourbon et Valois. Guise venge la perte de Joyeuse dans Vimori sur les Germains, dans Auneau sur les alliés de Bourbon, et reparaît à Paris dans l'appareil d'un dieu tutélaire. Valois veut réprimer la fierté de son sujet. Tout Paris est en armes, et si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie; mais il le laisse fuir honteusement et va bientôt le braver à Blois au milieu de ses états; le roi hors de lui le fait immoler à sa vue. Mayenne se charge de la vengeance de son frère; il est le chef de la ligue, d'Aumale en est le héros. Cependant Valois, qui voit d'un côté l'Espagne se déclarer contre lui, de l'autre Rome favoriser le parti de la ligue, a recours à la générosité du prince, son beau-frère, et Bourbon n'écoutant que la loi de son devoir vient mourir ou vaincre aux remparts de Paris. Tel est le récit du héros. Elisabeth lui promet des secours et lui donne ses conseils.

CHANT IV.

Valois attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui; enhardis par cette inaction, les ligueurs sortirent des portes de Paris.

.... De tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,
Vous, né du sang lorrain si fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des lois, et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne:
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne;

Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant partout la guerre,
Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent, à grands cris, ces dépouilles vivantes.
Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes :
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître :
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris :
Il court, il aperçoit dans un désordre extrême
Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même :
« Juste ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez?
Henri va vous défendre ; il vient ; et vous fuyez !
Vous fuyez, compagnons ! » Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois, au pied du capitole,
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ;
Au seul nom de Henri, les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
« Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux. »
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le suit ; il change les destins :
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives,

Sa voix pour un moment les rappelle aux combats ;
La voix du grand Henri précipite leurs pas,
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeants,
Il montre encor ce front redouté si longtemps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux, il se dégage ;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné :
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche ; elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, discorde inexorable !
Pour la première fois tu parus secourable :
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire ;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais, tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras ;
Et, quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri III profitant de cet avantage presse le siége ; les assiégés murmurent et se mutinent, Mayenne est aux abois ; mais la Discorde vient relever son courage et lui promet son appui.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.

Partout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ;
Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté :
Les épis renversés sur la terre languissent ;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome, jadis son temple, et l'effroi des mortels,
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les rois ;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus paisible :
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes.
Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur et la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté soutint leur austère vertu ;
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.

A peine la Politique a-t-elle vu la Discorde, qu'elle se jette dans ses bras, se met à son service et soudain s'élance avec elle dans les airs. Elles prennent les voiles de la Religion, et déguisées sous ses

vêtements vont corrompre la Sorbonne; elles en obtiennent un décret de déchéance contre Valois. La Discorde monte avec les chefs de la faction sur un char et parcourt la ville en agitant ses torches. Thémis seule lui résistait, son temple est envahi par les tyrans, mais les chefs de la justice présentent leurs mains aux fers plutôt que de trahir leur roi. La Discorde s'applaudit de ses succès.

CHANT V.

Cent bouches d'airain foudroyaient les remparts, et le courroux des Seize restait impuissant, lorsque la main d'un furieux sembla pour quelque temps changer la destinée. Enfermé dans le cloître de saint Dominique, Clément adressait au ciel contre son roi une prière homicide.

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et, reçu dans son sein, l'embrasse, et le déchire.
C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfants les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtemps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens :
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du Capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte turbulente
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solennels où des juifs malheureux

Sont, tous les ans, en pompe, envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ses déguisements,
Des ministres des cieux les sacrés ornements :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle;
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état et le roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois et demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La Superstition, la Cabale inquiète,
Le Faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre, et d'une voix majestueuse et fière :
« Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissants?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée...
Cours, vole; et que ta main, dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie;
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi;
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.

Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
Que dis-je ! il le commande ; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux, si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient...! Mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains. »
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant ;
Et, plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paisible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses sacriléges vœux au ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère ;
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche : ses amis[1], instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment, à grands cris, le vengeur de la France,
Et, l'encens à la main, l'invoquent par avance.
. . . . . .
. . . . . .
Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,

1. Par cette expression vague, le poëte semble désigner le parti entier des ligueurs. Dans une telle généralité, cette imputation serait calomnieuse et d'ailleurs absurde, puisqu'elle impliquerait une impossibilité morale.

Des Seize en même temps le sacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit longtemps cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, et toujours criminel.
Tout suivit son exemple; et le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur servile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé, sur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées;
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées,
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtemps toutes les nations.
D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie
Commencent, à grands cris, ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème :
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même,
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut, dans Gelboa, le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la pythonisse,
Alors qu'elle évoqua, devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie :

Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius
Maudit, au nom des dieux, les armes de Crassus.
Aux magiques accents que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer.
Le ciel, pour les punir, voulut les exaucer :
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri, brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire :
Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
L'autel, couvert de feux, tombe, et fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Clément marche au camp royal sans effroi; il frappe Valois et attend fièrement à genoux la mort pour récompense. Bourbon, pénétré de douleur, reçoit les adieux du malheureux prince, et, aux acclamations des braves chevaliers qui le proclament roi, il répond par la promesse de leur donner la victoire.

CHANT VI.

La ligue vient d'assembler au Louvre ses états pour l'élection d'un nouveau roi. Mayenne, qu'on destine au rang suprême, fait son entrée avec tout l'appareil qui suit un souverain. Potier défend généreusement contre lui les droits du Béarnais.

A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées :
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées
Font partout retentir, avec un bruit confus :
« Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus! »
Les nuages épais que formait la poussière
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels, des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents et suivis du tonnerre,

D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.
Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche; et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis, avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables :
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,

Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornai parmi les flots de ce torrent rapide
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts ;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime.
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;

Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglants sont en foule autour d'eux :
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.
Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées :

Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine en passant ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux :
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
« Compagnons, apportez et le fer et les feux;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux. »
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, et régner sur des morts :
Arrête!.. » A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
« O fatal habitant de l'invisible monde!

Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur? »
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
« Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur :
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille.
« Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi? »
Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,

Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

CHANT VII.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants:
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence,
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle:
« Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle. »
Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents, à son aspect, s'arrêtent en silence;
Les Songes fortunés, enfants de l'Espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis, en ce moment, prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même:
« Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
Des présents de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,

Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins. »
L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux, en un moment, traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrasée
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au delà de leurs cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.
C'est là que le héros suit son céleste guide ;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet être infini qu'on sert et qu'on ignore.
Sous des noms différents le monde entier l'adore.
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste univers conduit les habitants.
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes;
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitants de ces froides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
Non. Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
Partout il nous instruit, partout il parle à nous;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens;
Et, si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens. »
Tandis que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Au pied du trône même une voix s'entendit.
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit:
Ses accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter,
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
« A ta faible raison garde-toi de te rendre:
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.

Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur.
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire.
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire. »
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisants.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion
Y semblent établir leur domination.
« Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrents de fumée et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats?
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas?
— O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime:
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts. »
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là, gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants:
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire:
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus:
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée:
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur):
Le Faux Zèle, étalant ses barbares maximes:
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés:
Ils ne l'ont jamais vu: jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme à la vertu nourrie.
« Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit? »
Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes,

Louis guidait ses pas. « Ciel! qu'est-ce que je voi!
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père, il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.
—Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans:
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase. »
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des rois leurs insolents ministres.
Il remarque surtout ces conseillers sinistres
Qui, des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent, les premiers, à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.

Henri, frappé d'effroi, interroge saint Louis sur les inexplicables rigueurs de la justice divine; celui-ci lui répond en célébrant la bonté de Dieu.

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité;
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue,
Sent couler dans son âme une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.

De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là, règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là, sont les vrais héros; là, vivent les vrais sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire;
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis!
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie;
La Trémouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,
Guesclin, le destructeur et le vengeur des rois,
Le vertueux Bayard, et vous, brave amazone,
La honte des Anglais, et le soutien du trône.
« Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère.
Mais, enfants de l'église, ils ont chéri leur mère;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité;
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté? »
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.

Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable :
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois [1].
« Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître,
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfants.
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi!
— Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
— Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présents.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changements attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et leur mort.

1. Tout ce cliquetis d'expressions contradictoires peut éblouir des yeux faibles, mais au fond ne signifie rien, et sans doute l'auteur le savait parfaitement. Au reste, la théologie chrétienne n'admet pas d'irrévocables destins, et la grâce, au lieu d'enchaîner la liberté, l'aide et la fortifie en même temps qu'elle la conduit vers le bien. Tout ce passage est un travestissement du dogme de la grâce; mais il nous suffit d'en avertir nos jeunes lecteurs, et nous ne voulons pas les priver d'une belle description mythologique.

« Approchons-nous : le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils :
Il soutiendra longtemps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père. »
Henri, dans ce moment, voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis :
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des rois... « Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami;
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France.
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu sauras t'en venger;
Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
— Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous.
Quels honneurs! quels respects! — Jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.

Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée et le marbre respire.
Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux,
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière!
L'erreur présomptueuse, à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
« Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats :
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
« Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône...
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne?
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter.
O mon fils, des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?

Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse!
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jour rempli d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!
« Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfants de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître;
Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois; c'est assez pour ta gloire:
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
« Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilants.
Nés pour tous les emplois, il a tous les talents,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'est pas roi, mon fils; mais il enseigne à l'être. »
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;

Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
« O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
— Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne, à nos genoux, vient demander des rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe... » A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
« Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques? »
Il dit : en ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut, sur le mont Sina, consulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ses pieds, couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

CHANT VIII.

Mayenne, roi sans diadème, est dans son conseil; la Discorde, entr'ouvrant la nue, montre près des tombes de nos rois un formidable amas de lances espagnoles qui s'avancent au secours de Mayenne. Le grand Henri hâte lui-même le moment du combat : c'est la bataille d'Ivri.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :

La guerre avait longtemps respecté les trésors
Dont Flore et les zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et, sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes :
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits.
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il était vertueux :
Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime :
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sédan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillants
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamants,
Dons chers et précieux dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.

Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois.
Plus loin sont la Trémouille, et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros, cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire.
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance;
Et, s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi;
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit : et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
Le grand Mornai le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie,
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un héros mouvements intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin :
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornai revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;

Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son âme est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailli portait partout la crainte et le trépas ;
D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailli dans sa fureur guerrière :
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée :
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs et volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort ;
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut ; le démon de la guerre,

La Mort, pâle et sanglante, étaient à ses côtés.
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailli voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse : hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et, se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche; elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux! elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
« Est-ce toi, cher amant?... » Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,

Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et, bouillant de courroux :
« Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Église!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu;
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu. »
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide.
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent:
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussière :
Percé de coups lui-même, il est près de périr...
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir :
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;
Il rappelle, à sa voix, les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie.

Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis : songe du moins à lui rester fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité.
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros. Sur lui seul il s'élance.
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels qu'au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage!
O vous, mânes sanglants du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Longtemps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
« Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire,
Combattons; c'est à nous de fixer la victoire. »
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air:
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.

D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui;
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger, son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent;
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée:
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Ses uns, sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
« Tout est perdu, dit-il : mourons, brave Mayenne.
— Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.

Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris ;
De la ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligni vaincu surpassons le courage. »
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence :
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace :
« Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être :
Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. » A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine :
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;

Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec effroi la mort de rang en rang:
C'est un dieu bienfaisant qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie
Par ses ordres humains sont rendus à la vie:
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.
Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,
Plus prompte que le temps vole au delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte et de tristesse.

Les cœurs des rebelles sont glacés d'effroi; la Discorde, désespérant de vaincre Bourbon, prend la résolution de l'amollir et va trouver l'Amour.

CHANT IX.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps.
La nature en posa les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore;

Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs
Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre :
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

TAYLOR INST. OXFORD

Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne, avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et, répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés,
« Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si, de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpents.
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants:
La Clémence, avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottants de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source:
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers:
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière;

A mon trône ébranlé cours servir de soutien :
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien. »
Ainsi parlait ce monstre; et la voûte tremblante
Répétait les accents de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées :
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;
Et, précédé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des Zéphyrs.
Dans sa course d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure :
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Grâces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivri l'Amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent, à sa vue, une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés :
Il parle; on voit soudain les éléments armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,

De verser ces torrents suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs.
Déjà les aquilons, à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, et reconnaît l'Amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide:
L'Amour, en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres:
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui, fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée était son nom : la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas.
Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre:
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
« On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. »
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle:

Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
Il fait plus (à l'Amour tout miracle est possible);
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse;
Les amants fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour, dans tous ces lieux, fait sentir son pouvoir:
Tout y paraît changé; tous les cœurs y soupirent:
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour : les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs:
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui la bergère, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros et l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui:
Sa vertu l'abandonne; et son âme enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour sa gloire.
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France
Ne souffrit pas longtemps sa dangereuse absence:

Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Il cherche un sage sur la terre, et le trouve dans Mornai, qu'il envoie vers le héros.

Non moins prudent ami que philosophe austère
Mornai sut l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornai, conduit par la Sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour, à chaque instant, redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses moments et remplissaient ses jours.
L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère,
A côté de Mornai, la Sagesse sévère:
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur.
Mais Mornai méprisait sa colère et ses charmes;
Tous ses traits impuissants s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asile du mystère,
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce héros:
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.
La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime, en grondant, sa barbare allégresse.

Sa fière activité ménage ces instants :
Elle court de la ligue irriter les serpents;
Et, tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornai paraître : il le voit, et rougit.
L'un de l'autre, en secret, ils craignaient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence :
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin :
« Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi;
Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire.
Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur. »
A ces mots généreux, Mornai connut son maître.
« C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur.
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre :
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre. »
Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornai, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré :
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur et sans vie;
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,

N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
Rouvre, à sa douce voix, sa paupière mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
Mornai, toujours sévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant son maître trop sensible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin:
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher, loin d'Anet, sa colère et sa honte.

CHANT X.

Le héros a reparu au pied des remparts; l'impétueux d'Aumale veut qu'on aille lui présenter le combat. Sur le refus des ligueurs,

De Paris, à l'instant, il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance : un héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : « Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend; ennemis, paraissez. »
Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage;
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur :
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
« Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince et pour toi,
Et reçois, en partant, les armes de ton roi. »
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.
« Votre attente, ô grand roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous. »
Il dit; le roi l'embrasse; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,

Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent.
Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlants, tout à coup entrouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs;
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée :
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.
Paris, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier.
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;

Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée ; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
« O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi ;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats.
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ;
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même.
Le parti le plus juste est celui du vainqueur ;
Et le dieu de la guerre est la seule valeur. »
Il dit : et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir.
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse :
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse :

Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang :
Il tombe ; et de l'enfer tous les monstres frémirent.
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la ligue à jamais le trône est renversé ;
Tu l'emportes, Bourbon ; notre règne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain :
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler ; sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis ; tu frémis ; et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, et retiennent leur plainte ;
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeants jusqu'au ciel s'élevèrent,
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent.

Ils demandent l'assaut ; Henri veut donner à ses sujets le temps du repentir. Les mutins commençaient à braver leur vainqueur et osaient insulter à sa vengeance.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlements affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux

De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins, et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Abusé par de fallacieuses promesses le peuple mourait soumis, presque content, « Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie! »

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein:
Plus cruels que la Mort, et la Guerre, et la Faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques,
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,

Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère :
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment,
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'aliment arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère ;
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer :
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!

Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mère et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous!
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste:
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent.

Il répandit des larmes sur ce peuple infidèle et pourvut lui-même à sa subsistance. Louis connut alors que les temps étaient accomplis;

Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Éternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans:
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

Mais cette impénétrable et juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
« Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple français à son prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidèle :
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger, alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur et l'amour de la terre;
Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître :
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître :
Des ligueurs obstinés confonds les vains projets;
Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice. »
L'Éternel à ses vœux se laissa pénétrer;
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent;
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la Vérité, si longtemps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
J'avoue avec foi que la religion
Est au-dessus de l'homme et confond la raison.

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre, au nom du Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les prêtres sont muets; les Seize, épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.
Dès lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

BOILEAU.

(1636-1711).

LE LUTRIN,

POËME HÉROÏ-COMIQUE [1].

Il s'était ému, dans une des plus célèbres églises de Paris, un différend entre le trésorier et le chantre à l'occasion d'un pupitre ou lutrin. Ce démêlé parut si plaisant au président de Lamoignon, qu'il proposa à Despréaux d'en faire le sujet d'un poëme que l'on pourrait intituler la Conquête du lutrin ou le Lutrin enlevé, à l'exemple du Tassoni, qui avait fait son poëme de la *Secchia rapita*, sur un sujet presque semblable. Despréaux répondit qu'il ne fallait jamais défier un fou, et qu'il l'était assez non-seulement pour entreprendre ce poëme, mais encore pour le dédier à M. le président lui-même. Ce magistrat n'en fit que rire; et l'auteur, ayant pris cette plaisanterie pour une espèce de défi, forma dès le même jour l'idée et le plan de ce poëme, dont il écrivit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit au président encouragea Boileau à continuer.

X.

Si l'imagination est le premier mérite du poëte, si cette faculté est d'autant plus admirable que le fond sur lequel elle s'exerce est plus aride et qu'elle en fait jaillir une source de beautés plus abondantes, quel homme que celui qui trouva le Lutrin dans une stérile anecdote...

Suivrai-je Boileau dans la marche de son épopée? M'arrêterai-je à dénombrer les incidents qui en enrichissent la contexture, ces songes, ces conseils, ces harangues, ces combats, ces entreprises nocturnes, ces oracles rendus? Rappellerai-je ces caractères dessinés avec tant de hardiesse et de variété, soutenus avec un art si admirable pendant toute la durée de l'action? Vanterai-je ces riches développements de fiction et de poésie, cet heureux accord du na-

1. Nous n'avons parlé que de la grande épopée, de l'épopée proprement dite; mais les règles sont les mêmes pour l'épopée burlesque, qui est la parodie de l'épopée sérieuse. Tout ce qui l'en distingue, c'est qu'elle ne fait que simuler l'héroïque et le merveilleux pour créer un bizarre contraste entre le mince événement qu'elle feint de célébrer, et le pompeux appareil de la machine épique qu'elle met en mouvement. Il en serait de même dans l'oraison funèbre, qui est une espèce d'épopée oratoire, si, prenant le ton, simulant l'enthousiasme et empruntant la magnificence du chantre du grand Condé, on faisait l'oraison funèbre d'un personnage fantasque, par exemple du grand don Quichotte de la Manche.

turel et du merveilleux, cette intervention tour à tour sublime et plaisante des divinités allégoriques écloses du cerveau du poëte? Non, je ne disserterai point sur ce qui doit être senti...

AUGER.

Lorsqu'on a prétendu que Boileau n'avait ni fécondité, ni feu ni verve, on avait apparemment oublié le Lutrin... Tous les agents employés par le poëte ont leur destination marquée, et la remplissent en concourant à l'effet général. La fable pendant cinq chants est parfaitement conduite. La vérité des caractères et la vivacité des peintures y répandent tout l'intérêt dont un semblable sujet était susceptible, c'est-à-dire l'amusement qu'on peut prendre à voir de grands débats pour la plus petite chose. Mais que de ressources et d'art il fallait pour nous en occuper!.. Il y a de la fiction, du mouvement et de l'action, c'est-à-dire tout ce qui donne de la vie à un poëme, soit badin, soit héroïque, et ce qui serait encore trop peu de chose sans le style; mais il est au-dessus de tout le reste... Les événements sont dignes des personnages, comme le combat des chantres et des chanoines... est l'espèce de bataille qui convient à cette espèce d'épopée.

Mais comment l'auteur a-t-il pu enrichir une matière si stérile, et se soutenir si longtemps avec si peu de moyens?... C'est là le miracle de son art, c'est à force de talent poétique, c'est en prodiguant à pleines mains le sel de la bonne plaisanterie, en donnant à tous ses personnages une physionomie vraie et distincte, qu'il est parvenu à transporter le lecteur au milieu d'eux, et à l'attacher par des ressorts qui, dans une main moins habile, auraient manqué d'effet. Tous ses héros ont une figure dramatique, une tête et une attitude pittoresque, et rien n'est plus riche que le coloris dont il les a revêtus... Au mérite des portraits joignez celui des tableaux... Mais c'est surtout dans la description des objets les plus communs qu'il déploie toutes les richesses de l'expression, et qu'il fait servir la langue poétique à des peintures qui semblaient faites pour s'y refuser... Nous n'avons pas d'ouvrage où l'on trouve plus souvent que dans le Lutrin l'exemple de ces détails vulgaires, relevés par ceux qui les avoisinent... On peut remarquer enfin combien l'auteur possède tous les secrets de l'harmonie imitative. Il n'en faudrait pas d'autre preuve que le sommeil de la Mollesse et les vers sur les rois fainéants...

Le Lutrin est, avec l'Art poétique, l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Boileau; c'est un de ceux où la perfection de la poésie française a été portée le plus loin, enfin celui où l'auteur a été plus poëte que dans tous les autres. Il n'en existait point de modèle. Qu'est-ce en comparaison, que le Combat des rats et des grenouilles et le Seau enlevé de Tassoni? Le seul défaut de ce chef-d'œuvre, c'est que le dernier chant ne répond pas aux autres : il est tout entier sur le ton sérieux, et la fiction y change de nature. Le personnage allégorique de la Piété est trop grave pour figurer agréablement avec la Nuit, la

Mollesse et la Chicane. La fin du poëme ne semble faite que pour amener l'éloge du président de Lamoignon. Cette faute a été relevée il y a longtemps ; mais un sixième chant n'ôte rien du grand mérite des cinq autres, ni du plaisir qu'on éprouve en les lisant.

LA HARPE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Et toi, fameux héros dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'Église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté ;
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des cordeliers pour aller aux minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Évreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands :
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.

Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille;
Elle seule la brave : elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
« Quoi! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser cordeliers, carmes et célestins,
J'aurai fait soutenir un siége aux augustins :
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels? »
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grand frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à triple étage :
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Église :
Et, marchant à grands pas vers le lieu de repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
« Tu dors, prélat, tu dors; et là-haut à ta place
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les OREMUS, fait les processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché. »

Elle dit, et du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie :
Le superbe animal, agité de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements :
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante,
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle,
Lui montre le péril : que midi va sonner;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »
Ainsi dit Gilotin; et ce ministre sage
Sur table au même instant fait servir le potage.
Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin : mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher des bataillons de grues,
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe;
Il l'avale d'un trait : et, chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.

Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :
« Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à MAGNIFICAT je me vois encensé :
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage,
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi?
Ce matin même encor (ce n'est point un mensonge),
Une divinité me l'a fait voir en songe;
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le BENEDICAT VOS!
Oui, pour mieux m'égorger il prend mes propres armes. »
Le prélat, à ces mots, verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire :
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :
Il sait de tous les temps les différents usages :
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance;
Et, d'un ton paternel réprimant ses douleurs :
« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat : et, pour sauver tes droits et ton empire,
Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.

Mais un démon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main, la nuit, eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre, un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où, depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Abîme tout plutôt : signale ta vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur;
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage;
Mais dans Paris plaidons : c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent :
Et, pour braver le chantre et son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-même. »
Ce discours aussitôt frappe tous les esprits;
Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
« Le sort, dit le prélat, vous servira de loi,
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire; et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.

Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière :
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encor, et le prélat par grâce
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois;
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher ami de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître!
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet le bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le prélat, resté seul, calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

CHANT II.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière;
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :
« Oses-tu bien encor, traître, dissimuler?
Perfide, si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillais pour orner quelque tête nouvelle!
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur
Pourrait de ton absence adoucir la longueur. »
En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;

Mais enfin rappelant son audace première :
« Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que cet amour sorte de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Que te dirai-je enfin? c'est le ciel qui m'appelle.
Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours; dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs. »
Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle et la vue égarée :
La force l'abandonne; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues;
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
Au sortir du conseil, eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude :
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude;
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
« Partons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis en tes yeux?
Quoi! le pardon sonnant te retrouve en ces lieux!
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
Semblait du jour trop long accuser la paresse?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend. »
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée;
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois :

Il sort au même instant, il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau :
Brontin tient un maillet, et Boirude, un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour;
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines :
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble :
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais :
La discorde en ces lieux menace de s'accroître;
Demain avant l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit, que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours, il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile.
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi :
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie ;
Le carme, le feuillant, s'endurcit aux travaux ;
Et la règle déjà se remet dans Clairveaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle :
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
O Nuit ne permets pas.... » La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

CHANT III.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Mont-Lhéri voit la fameuse tour.
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres
De ses murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.

Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit,
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
« Suis moi, » lui dit la Nuit. L'oiseau, plein d'allégresse,
Reconnaît à cè ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit : et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité :
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
« Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée :
Mais allons; il est temps qu'ils connaissent la Nuit. »
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée;
Et dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.
Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,
Du palais cependant passent la grande place;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.
Ils atteignaient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut :
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.

Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme :
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier qui tient les moments précieux :
« Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le temps est cher ; portons-le dans le temple ;
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple. »
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému, le sacristain pâlit :
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine ;
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et d'un cri menaçant
Achève d'étonner le barbier frémissant.
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus :
Sous leurs corps tremblotants leur genoux s'affaiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.
Ainsi, lorsqu'en un coin qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins une troupe indocile
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont les cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image.
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts ;

Prend un cierge en sa main, et d'une voix cassée,
Vient gourmander ainsi la troupe terrassée :
« Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau?
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre :
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre,
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours, sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'Eglise alors était fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines :
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient point abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez, tous les jours, le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront. »
En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Èbre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,

Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte :
Ils rentrent; l'oiseau sort : l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes!
Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil;
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.

Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée.
Le sacristain achève en deux coups de rabot;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient à grand bruit les chantres à matines;
Quand leur chef, agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse :
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un maître si saint le plus digne officier;
La porte dans le chœur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

« Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil?
Quoi! voulez-vous au chœur prévenir le soleil?

Ah! dormez, et laissez à ces chantres vulgaires
Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.
—Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur:
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux:
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissants,
Je bénissais le peuple et j'avalais l'encens:
Lorsque, du fond caché de notre sacristie,
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre,
Une tête sortait en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance:
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain: et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.»
Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur:
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussitôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église;
Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et, le premier, arrive dans le chœur.
O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille;
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau,

Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur il demeura tranquille :
Mais sa voix, s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :
« La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas trop véritable!
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager!
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse?
Quoi! même dans ton lit, cruel entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas!
O ciel! quoi! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place!
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu!
Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons.... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur ce pivot où sa main l'a placé!
Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut : mais de ses ais brisés
Entraînons en mourant les restes divisés. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissait déjà la machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard,
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt :
« Du lutrin, disent-ils, abattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine;
Et que tantôt aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé. »

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
« J'y consens, leur dit-il ; assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormants.
Partez. » Mais ce discours les surprend et les glace.
« Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager !
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
Eh ! Seigneur ! quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartements percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que, depuis trente ans, six cloches n'ont pu faire ?
— Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.
Je vous ai vu cent fois, sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien ! allez ; sous lui fléchissez les genoux :
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle :
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui. »
Il dit. Du front poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent :
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent :
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois ;
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres :
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres ;
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphyrs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux,
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encore proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand, le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse et se lève, Alain, ce savant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.
« N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste :
Mes yeux en sont témoins, j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier.
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son Saint-Augustin
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin;
Il va nous inonder des torrents de sa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé :
Voyons si des lutrins Bauni n'a point parlé :
Etudions enfin, il en est temps encore;
Et, pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli. »

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
« Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre ;
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran :
Je sais ce qu'un fermier me doit rendre par an ;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser :
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve,
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reste déjeunons, messieurs, et buvons frais. »
Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage ;
Mais le chantre surtout en paraît rassuré.
« Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance :
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence :
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Longtemps nous tienne à table et s'unisse au dîner. »
Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirants sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte ;
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte,
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain :
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate, et tombe :
Tel, sur les monts glacés des farouches Gelons,
Tombe un chêne abattu des voisins aquilons ;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

CHANT V.

L'aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple longtemps avec des yeux confus
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté :
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête :
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux.
Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
« Nos destins sont, dit-il, écrits chez la sibylle :
Son antre n'est pas loin; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle va nous dicter. »
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple, entend, non sans frémir,
De l'antre redouté les soupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle, tous les matins, une sibylle étique :
On l'appelle Chicane; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine,

Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour;
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois :
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et le salue;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
« Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir;
Toi pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne :
Si, dès mes premiers ans heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours coulé pour moi sur tes autels,
Daigne encor me connaître en ma saison dernière.
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Épuise en sa faveur ta science fatale :
Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale;
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis. »
La sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême,
Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnants tâche à le repousser :
« Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée :
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort.
Et surtout évitez un dangereux accord. »
Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente,

Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligents le chemin disparoît,
Et le pilier loin d'eux déjà baisse et décroît.
Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté;
Par le sel irritant la soif est allumée :
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la sibylle.
Évrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique
Où, sans cesse étalant bons et méchants écrits,
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix.
Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà le front baissé se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude :
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.

Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent :
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Édit d'Amour, l'autre en saisit la Montre :
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié;
L'autre un Tasse français en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique;
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés :
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre :
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre :
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis alors le jour pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure;
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer épais Giraut est renversé :
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchêne in-quarto Dodillon étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, baille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale :
Giraut dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours :
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un chanoine, lui seul triomphant du prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre les yeux,
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête:
Le livre, sans vigueur, mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé.
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine :
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.

Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et, de l'horreur du coup, il recule six pas.
Mais bientôt, rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : Profanes à genoux!
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
La fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré :
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'œil; et, tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche et, d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat, plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, éperdus, et bénis.

CHANT VI.

La Piété sincère, retirée dans les Alpes, entendant les cris de ses sujets cachés dans Paris, quitte à l'instant sa retraite, et vient porter sa plainte aux pieds de Thémis. Celle-ci conseille à sa sœur d'aller trouver l'incomparable Ariste. La Piété court chez lui, Ariste mande le prélat et le chantre; il persuade au premier de rétablir le lutrin qu'il a abattu, au second de l'enlever à l'instant par condescendance. Le poëte s'applaudit d'avoir conduit sa fable jusqu'à la fin du sixième chant; et, devant les vertus d'Ariste, qui n'est autre que le président Lamoignon, il reste interdit comme un Cicéron qui débute au palais.

DRAME.

Le drame [1] en général est la représentation d'une action : on voit agir les personnages, on les entend parler. Il est cependant des circonstances qui ne se produisent point sur la scène et dont on n'obtient la connaissance que par un récit; ainsi l'épique se mêle au dramatique.

Les règles du drame concernent *les qualités de l'action*, *la conduite de cette action*, *les personnages* qui y concourent et *le langage* dont ils se servent.

1° *Qualités de l'action*. L'action doit être *une*, *entière*, *vraisemblable*.

Unité. Il y a trois sortes d'unités : l'*unité d'intérêt*, l'*unité de temps* et l'*unité de lieu*. — *Unité d'intérêt*. Le désir, la crainte et l'espérance doivent se réunir en un seul point, mais il n'est pas nécessaire qu'ils se réunissent sur une seule personne; l'événement peut regarder une famille, un peuple entier, il peut même avoir pour objet la conciliation de deux partis opposés. L'unité d'intérêt suppose donc l'unité de but; or l'unité de but fait l'unité d'action, car il y a unité dans l'action principale lorsqu'elle devient le résultat de toutes les actions particulières qu'on y emploie comme incidents ou comme épisodes. — *Unité de temps*. Dans l'impossibilité où l'on se trouve communément de borner la durée fictive de l'action à la durée réelle du spectacle, on est convenu d'étendre la première, en supposant que le temps se précipite tandis que la toile est baissée. Les Grecs, qui remplissaient leurs intermèdes par des chœurs, en accordant une demi-révolution du soleil accordaient plus que nous, qui accordons les vingt-quatre heures; car la distraction de nos entr'actes est beaucoup plus favorable à cette licence. On voit donc qu'en définitive la règle consiste à ne pas blesser la vraisemblance en donnant trop d'étendue aux intervalles de temps. — Il en est de même de l'*unité de lieu* : au moyen de nos entr'actes les acteurs peuvent se transporter aussi facilement d'un lieu dans un autre, pourvu qu'ils en aient le temps, que d'une salle d'un palais dans une autre salle; mais il est contraire à toute vraisemblance, à moins d'une intervention surnaturelle, de transformer le lieu de la scène tandis que les acteurs y parlent et y agissent sans eux-mêmes changer de place.

1. Δρᾶειν, agir.

Intégrité. L'action est entière lorsqu'elle a un commencement, un milieu et une fin. Le commencement, ce sont les causes qui doivent influer sur l'action et sur la résolution qu'on arrête de les exécuter : c'est l'*avant-scène,* dont l'explication s'appelle *exposition du sujet;* le milieu se compose de la lutte qui s'établit entre les acteurs : c'est ce qu'on nomme *le nœud.* La fin de l'action ou *le dénouement,* c'est le résultat, soit que le personnage principal triomphe des difficultés, soit qu'il y succombe. Le dénouement, pour être complet, doit fixer le sort de tous les personnages principaux. Quand il est heureux, il s'appelle *péripétie,* et *catastrophe* quand il est malheureux. Inutile de dire que s'il doit être préparé, il ne doit pas être prévu.

Vraisemblance. L'action est vraisemblable quand il y a quelque raison de croire qu'elle a été faite ou qu'elle a pu se faire. Le vraisemblable n'est pas toujours vrai, et le vrai peut manquer de vraisemblance.

2° *Conduite de l'action.* Les modernes divisent l'action dramatique en actes. L'acte est une action faisant partie essentielle d'une autre action, servant de moyen pour arriver à une fin, et supposant d'autres actions ou antérieures ou postérieures. — Le nombre des actes ne peut être déterminé que par le développement de l'action principale; seulement on peut dire qu'il est difficile de dépasser le nombre de cinq actes sans que l'action soit trop compliquée et la représentation trop longue. — Le premier acte contient l'exposition du sujet, qui, au besoin cependant, peut s'achever au commencement du second. L'exposition fait connaître clairement de quoi il s'agit, quels sont les caractères, les habitudes, la position et les intérêts des acteurs; elle commence le nœud et prépare le dénouement en présentant le germe de tous les événements qui doivent composer l'action. — Dans les actes suivants, le nœud se serre de plus en plus, les passions se développent, les intérêts se heurtent, les obstacles se croisent et se multiplient. — Dans le dernier acte, les événements se succèdent avec une rapidité toujours croissante jusqu'à ce qu'à la fin, et, s'il se peut, dans la dernière scène, le nœud se dénoue ou se rompe et que toute incertitude cesse.—L'entr'acte est cet espace de temps où les personnages, obligés de quitter la scène, agissent loin des yeux du spectateur. Le poëte y place les parties de l'action qui ne peuvent ou ne doivent pas paraître. — Un acte se compose d'un nombre indéterminé de scènes. Les scènes sont marquées par la sortie ou l'entrée d'un acteur. Elles doivent se lier de telle manière que le théâtre ne reste jamais vide et qu'aucun personnage n'entre ni ne sorte sans une raison connue du spectateur, et qu'on ne puisse en retrancher aucune sans nuire à l'ensemble de l'action.

3° *Personnages.* Le personnage principal, celui qui forme l'entreprise ou qui en est l'objet, doit dominer l'intérêt, et conséquem-

ment être peint avec de plus fortes couleurs que ceux qui ne paraissent sur la scène que pour lui. — Les personnages ont leurs *mœurs* ou leurs *caractères*, c'est-à-dire leurs inclinations et leurs habitudes. Les mœurs sont générales ou particulières. Le mœurs générales sont celles qui caractérisent les nations, les époques, les âges et les conditions; les mœurs particulières, celles qui distinguent les divers personnages. Il y a ensuite deux sortes de caractères particuliers : ceux qui sont voués à la haine des spectateurs, et ceux qui doivent obtenir leur bienveillance. Cela posé, décrivons les qualités des mœurs dramatiques.

Elles doivent être *bonnes*, *convenables*, *ressemblantes* et *égales*. — Elles seront *bonnes* si elles fournissent au poëte une combinaison dramatique propre à inspirer l'amour pour la vertu et l'horreur pour le vice. Il n'est point nécessaire qu'elles soient bonnes par leur nature : dans les caractères sacrifiés, c'est impossible, et dans les caractères intéressants, cela n'est pas indispensable. Ils peuvent avoir des passions et des faiblesses, et le poëte est obligé de les excuser pour les faire plaindre et les préserver de la haine. Il suffit que le résultat soit moral. — Les mœurs seront *convenables* si le poëte fait agir et parler ses acteurs suivant les mœurs générales qui leur conviennent, c'est-à-dire suivant leur âge, leur sexe, leur éducation et leur condition. — On comprend ensuite que chaque personnage doit avoir sa physionomie particulière; ils peuvent avoir des rapports de ressemblance, mais ils doivent se distinguer par des différences. C'est une loi de la nature, et la nécessité des contrastes pour produire l'intérêt en fait un précepte de l'art. — Les mœurs seront *ressemblantes* si elles sont conformes à l'histoire ou à la fable, si elles reproduisent les usages, les coutumes, les croyances, les préjugés du peuple et du temps auxquels appartiennent les personnages. C'est ce qu'on appelle observer les couleurs locales. — Enfin elles seront *égales* si chaque caractère particulier se maintient dans son naturel jusqu'au dénouement; si, du moins, il ne modifie sa conduite que par suite des circonstances qu'il traverse et des impressions qu'il reçoit.

4° *Langage.* Le style de l'épopée et celui du drame sont très-distincts : dans le poëme épique, le poëte est inspiré, et s'il n'est pas dans le délire prophétique, il parle néanmoins avec enthousiasme. Dans le drame, au contraire, quel que soit le rang des personnages, ce sont des hommes qui parlent, et leur langage, pour être vrai, doit être plus près de la nature que celui du poëte, inspiré par un Dieu. Le style dramatique n'admet d'autres variétés que celles qui sont imposées par la nature même du drame, par celle du sujet, par la qualité ou la position du personnage qui parle, par la diversité des passions qu'il éprouve et qu'il exprime, enfin par les diverses influences qui doivent agir sur l'âme de l'acteur et nuancer sa parole.

Une question longtemps agitée, et qui le sera longtemps encore, est de savoir pourquoi et jusqu'à quel point l'usage des vers doit être exigé dans le drame. Le motif principal qui a porté tous les peuples à écrire en vers la tragédie, c'est qu'il n'y a que le langage poétique qui soit en rapport avec le caractère élevé et idéal de ce genre de composition. Mais le mètre lui est-il essentiel? Certainement on ne pourrait le dire. « Il est bien sûr, dit Marmontel, que, de tous les genres de poésie, le dramatique est celui qui paraît le mieux pouvoir se passer de cet ornement accessoire, par la raison que, dans la chaleur du dialogue et de l'action, l'âme est assez émue pour ne rien désirer de plus... Les anciens avaient reconnu que la poésie dramatique exigeait un langage plus naturel que le poëme lyrique et l'épopée, et ils avaient pris pour la scène celui de leurs vers dont le rhythme approchait le plus de la prose... Pourquoi donc tous les poëtes grecs s'étaient-ils accordés à écrire en vers la tragédie? L'usage reçu, l'habitude, un goût de prédilection pour cette cadence régulière, la facilité de la langue à s'y prêter, l'analogie à conserver entre la scène récitée et le chœur qui était chanté, la mélopée ou la déclamation théâtrale, qui était elle-même une espèce de chant, seraient des raisons suffisantes de cette préférence que la tragédie avait donnée aux vers sur la prose... La poésie dramatique en général avait quelque autre avantage à s'imposer la contrainte du vers, et cet avantage était commun à l'oreille et à la mémoire : c'était pour l'une et l'autre un besoin plutôt qu'un plaisir... Les vers, dont la mesure est connue et auxquels l'oreille est habituée, donnent la facilité de suppléer ce que l'on n'entend pas, ou de corriger ce que l'on entend mal... Il en est de même pour la mémoire... Il y a une raison plus intéressante pour les poëtes d'écrire en vers la tragédie, et quelquefois la comédie... Tout n'est pas également vif dans le comique; dans le tragique, tout n'est pas également passionné : il y a... des moments de calme, où n'étant pas assez émue par l'intérêt de la chose, l'âme demande à être occupée du charme de l'expression pour ne pas cesser de jouir. C'est alors que le coloris de la poésie doit enchanter l'imagination, que l'harmonie du vers doit enchanter l'oreille, et c'est un avantage que Racine et Voltaire ont très-bien senti, et que Corneille a méconnu. »

DIVERS AUTEURS.

TRAGÉDIE.

La tragédie [1] est un poëme dramatique qui a pour objet d'exciter la terreur ou la pitié et dont l'action est héroïque.

Il est assez difficile d'analyser la cause du plaisir que nous trouvons dans la tragédie; les uns l'ont fait consister dans l'émotion même de l'âme, lorsqu'elle est vive sans être excessive et qu'on est éloigné du péril; les autres prétendent le trouver non dans la nature même, mais dans la condition de l'homme, qui est tellement misérable qu'il semble se consoler par le spectacle des infortunes d'autrui. Quoi qu'il en soit, le cœur humain cherche avidement l'image des grandes calamités et des retours bizarres de ce que nous appelons la fortune. Les poëtes, comprenant cet attrait, ont imaginé de remuer l'âme des spectateurs par la terreur et par la pitié. Par intervalle ils y ont mêlé l'admiration; mais le vrai, le grand pathétique est celui de la terreur et de la pitié : ces deux sentiments ont sur tous les autres l'avantage de suivre le progrès des événements, de croître à mesure que le péril augmente, de presser l'âme par degrés, jusqu'au terme de l'action. Le double intérêt de la terreur et de la pitié doit donc être l'âme de la tragédie. Pour cela, il est de l'essence de ce spectacle 1° de nous présenter nos semblables dans le péril et dans le malheur; 2° de nous les présenter dans un péril qui nous effraye et dans un malheur qui nous touche; 3° de donner à cette imitation une apparence de vérité qui nous séduise et nous persuade assez pour que nous soyons émus comme nous nous plaisons à l'être, jusqu'à la douleur exclusivement. Ainsi la terreur ne doit pas dégénérer en horreur, et la pitié ne doit pas devenir un déchirement de l'âme.

Les poëtes ont ensuite remarqué que les scènes terribles ou désolantes produisaient sur l'homme un effet d'autant plus sûr, une impression d'autant plus profonde, que les personnages étaient d'une condition plus élevée et les événements d'une portée plus générale. Par suite de cette observation, l'action de la tragédie est devenue non-seulement un choc violent des intérêts et des passions, mais un choc de grandes forces engagées dans de grands intérêts, par conséquent un choc de personnages en qui résident ces grands intérêts et ces grandes forces. De ces idées réunies résulte la notion que nous avons du noble et de l'héroïque. — Chez les sculpteurs une statue est de grandeur héroïque quand elle est entre six et dix pieds; au delà de dix elle est colossale; elle est de grandeur naturelle quand elle n'est pas au delà de six. En

1. Τράγος, bouc; Ὠδή, chant.

suivant l'analogie de cet exemple, l'action tragique sera noble et héroïque lorsqu'elle sera l'effet d'une qualité de l'âme plus forte, plus élevée que les actions ordinaires; si elle reste dans le rang ordinaire, elle ne peut avoir, comme les portraits de famille, que le mérite de la ressemblance; d'un autre côté, si elle est au delà de certaines bornes qu'on sent mieux qu'on ne peut marquer, c'est du gigantesque. C'est donc dans un certain milieu qu'est placé le grand, le noble, l'héroïque.

Cette idée de la tragédie convient également à la tragédie ancienne et à la tragédie moderne; cependant entre l'une et l'autre il est de notables différences. Laissant de côté celles qui regardent la forme et le mode de représentation, nous signalerons seulement la différence qui porte sur le fond du sujet. Chez les anciens, le malheur du personnage intéressant était presque toujours l'effet d'une cause étrangère, tandis que les modernes ont fait de la tragédie, non pas le tableau des calamités de l'homme esclave de la fatalité, mais le tableau des malheurs et des crimes de l'homme qui se rend esclave de ses passions. Nous n'avons pas la ressource du destin aveugle qui pousse un homme au crime, et semble lui laisser à la fois le mérite de la vertu; mais nous en trouvons de plus pathétiques peut-être dans ce combat intérieur de la conscience contre des pensées funestes et des penchants désordonnés. Il y a dans notre perfectionnement chrétien un genre de pathétique que le génie des Grecs n'eût pas même saisi; c'est une observation qu'on ne fait point assez. Le ressort de l'action tragique est maintenant dans le cœur de l'homme, et tel est le nouveau système dont Corneille est le créateur. Les avantages de ce nouveau système sont d'être plus fécond, plus universel, plus moral, plus propre à la forme et à l'étendue de nos théâtres, où il est possible de saisir dans le jeu et sur la physionomie de l'acteur les demi-teintes de la passion, par conséquent plus susceptible de tous les charmes de la représentation.

DIVERS AUTEURS.

CORNEILLE.

(1606-1684).

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal... Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs (dramatiques), un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polyeucte et les Horaces! Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus! Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poëtes : Oreste, dans l'Andromaque de Racine, et Phèdre du même auteur, comme l'Œdipe et les Horaces de Corneille, en sont la preuve.

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses

caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes comme ils devraient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même.

L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes; dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

LA BRUYÈRE.

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et toujours trop, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paraît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence; et ceux qui se sont aperçus qu'il était peu naturel à beaucoup d'égards ont dit, pour le justifier, qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devaient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature.

Me permettra-t-on de le dire? Il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande; mais l'exécution en est quelquefois bien faible, le coloris est faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessin, mais les expressions sont toujours de main de maître, et puisées dans la vérité et la nature. J'ai cru remarquer encore qu'on ne trouvait guère dans les personnages de Corneille de ces traits simples qui annoncent une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie.

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la tragédie. Il n'a point assez fait agir ses personnages. On ne remarque pas dans ses écrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus savant encore

à faire naître la pitié que la terreur, et l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques poëtes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole, et n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention, quelle facilité! quelle abondance! quelle poésie! quelle imagination dans l'expression! Qui créa jamais une langue plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus harmonieuse et plus touchante? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions? Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu, et le plus éloquent de ses poëtes?

Je reviens encore à Corneille. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations et des contrastes. Ses meilleures tragédies, toujours fort au-dessous par l'expression de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caractères, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevait peut-être moins profondément, mais plus fortement ses sujets. Il n'était ni si grand poëte, ni si éloquent; mais il s'exprimait quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés et plus hardis; personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré et si véhément; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité et la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes mêmes, que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, et des combats qui véritablement élèvent l'âme; et enfin, quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on est obligé d'avouer qu'il la peint naïvement et bien fortement dans quelques endroits; et c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talents. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie, qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter dans ses ouvrages ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, et ce qui servirait à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand maître.

VAUVENARGUES.

Corneille a donné le premier modèle des talents qui tiennent à l'élévation de l'âme et des idées, à la force des combinaisons, et il a eu des défauts qui en sont voisins... On sait que ses auteurs favoris furent Lucain, Sénèque et les poëtes espagnols. Comme Lucain, l'amour du grand le conduisit jusqu'à l'enflure; comme Sénèque, il fut raisonneur jusqu'à la subtilité et la sécheresse; comme les tragiques espagnols, il força les vraisemblances pour obtenir des effets. Mais les beautés qu'il ne devait qu'à son talent naturel le placèrent pendant trente ans si fort au-dessus de ses contemporains,

qu'il lui fut impossible de revenir sur lui-même, et d'apercevoir ce qui lui manquait...

Né avec cette imagination vive, cette sensibilité tendre, cette flexibilité d'esprit et d'âme, qualités les plus essentielles pour la tragédie, et que n'avait pas Corneille; né avec le sentiment le plus vif et le plus délicat de l'harmonie et de l'élégance, avec la plus heureuse facilité d'élocution, qualités les plus essentielles à toute poésie, et que Corneille n'avait pas non plus, Racine eut affaire à des juges que Corneille avait instruits pendant trente ans par ses succès et par ses fautes; il écrivit dans un temps où tous les genres de littérature se perfectionnaient, où le goût s'épurait en tous genres; enfin, il eut pour ami et pour censeur l'esprit le plus judicieux et le plus sévère de son siècle, Despréaux. Ainsi la nature et les circonstances avaient tout réuni pour faire de Racine un écrivain parfait, et il le fut...

On a donné à Corneille le titre de sublime, et il n'y en pas de plus mérité. Mais il y a plusieurs espèces de sublime. L'auteur des Horaces et de Cinna est au-dessus de tout dans le sublime des idées et des caractères. L'auteur d'Andromaque et de Phèdre est fort au-dessus de lui dans le sublime de la passion et des images. Le contraste d'Abner et de Mathan est noble et touchant; mais celui d'Horace et de Curiace est d'un ordre bien supérieur. Il n'existe rien de comparable ni chez les tragiques anciens ni chez les modernes, et ils n'ont point de tableau théâtral plus vigoureusement combiné que celui du cinquième acte de Rodogune. Mais aussi ni les uns ni les autres n'ont rien à placer à côté d'Athalie; c'est un des poids les plus forts que Racine ait pu mettre dans la balance de la postérité....

Un fait qu'on n'a point remarqué, et qui est pourtant fort singulier, c'est que Corneille, qui avait tant de raisons de se fier à son génie pour faire des tragédies sans amour, n'ait jamais songé à l'entreprendre, et que Racine, qui excellait à traiter cette passion, ait donné le premier ouvrage dramatique où elle n'entre pas. Ces sortes de pièces, selon Voltaire, *sont les plus difficiles à faire*...

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle, dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité, dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée...

LA HARPE.

LE CID.

PERSONNAGES : Don FERNAND, premier roi de Castille ; — dona URRAQUE, infante de Castille ; — don DIÈGUE, père de don Rodrigue ; — don GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène ; — CHIMÈNE, fille de don Gomès ; — don RODRIGUE, amant de Chimène ; — don SANCHE, amoureux de Chimène ; — don ARIAS, don ALONSE, gentilshommes castillans ; — LÉONOR, gouvernante de l'infante ; — ELVIRE, gouvernante de Chimène ; — PAGE de l'infante. — La scène est à Séville.

ACTE I.

L'amour mutuel de D. Rodrigue et de Chimène est sur le point d'être couronné par leur union : D. Diègue, au sortir d'un conseil où il a été nommé gouverneur du prince royal, vient de demander pour son fils la main de Chimène au comte son père ; mais celui-ci, furieux de se voir enlever par le père de Rodrigue un poste auquel il prétendait, non-seulement repousse cette demande, mais termine une dispute qu'il a eue avec lui en lui donnant un soufflet. Le vieillard met l'épée à la main ; mais, trahi par sa faiblesse, il se livre seul au désespoir, lorsque son fils paraît.

SCÈNE VIII. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE. Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE. Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure. D. DIÈGUE. Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux :
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

D. RODRIGUE. De quoi? D. DIÈGUE. D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter :

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE. Son nom? c'est perdre temps en propos superflus.

D. DIÈGUE. Donc pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est... D. RODRIGUE. De grâce, achevez.
D. DIÈGUE. Le père de Chimène.

D. RODRIGUE. Le....

D. DIÈGUE. Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien; venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi :
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE IX. — D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!
Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?
Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?
Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère:
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine:
Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.
Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison;
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine:
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.
Oui, mon esprit s'était déçu;
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse:
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,
Courons à la vengeance;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE II.

SCÈNE II. — LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE. A moi, comte, deux mots. LE COMTE. Parle.
D. RODRIGUE. Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue? LE COMTE. Oui.
D. RODRIGUE. Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu?

LE COMTE. Peut-être.

D. RODRIGUE. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE. Que m'importe?

D. RODRIGUE A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE. Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE. Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE. Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE. Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE. Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE. Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE. Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un chevalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire;
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE. D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE. Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE. Marchons sans discourir.

LE COMTE. Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE. As-tu peur de mourir?

LE COMTE. Viens; tu fais ton devoir; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Le comte a succombé, et Chimène, apprenant sa mort, a été se jeter aux pieds du roi et lui demander justice. D. Fernand s'est engagé à porter cette affaire dans son conseil. Cependant Rodrigue vient s'offrir lui-même à la vengeance de Chimène. Elle n'est point encore de retour du palais. Elle revient bientôt accompagnée, et sa confidente Elvire, craignant de compromettre son honneur, cache Rodrigue, qui devient ainsi témoin secret de la scène suivante.

ACTE III.

SCÈNE III. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE. Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire, et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE. Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE. Ah, que mal à propos,
Dans un malheur si grand, tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE. Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore?

CHIMÈNE. C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.
Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père;
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant:
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme,

Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE. Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE. Ah! cruelle pensée,
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir;
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

ELVIRE. Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez pas de loi si tyrannique.

CHIMÈNE. Quoi! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE. Madame, croyez-moi, vous serez excusable
De conserver pour vous un homme incomparable,
Un amant si chéri : vous avez assez fait;
Vous avez vu le roi; n'en pressez point d'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE. Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE. Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE. Je l'avoue.

ELVIRE. Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE. Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE. Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE. Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE. N'épargnez point mon sang; goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE. Hélas! D. RODRIGUE. Ecoute-moi.

CHIMÈNE. Je me meurs. D. RODRIGUE. Un moment.

CHIMÈNE. Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE. Quatre mots seulement,

Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE. Quoi! du sang de mon père encor toute trempée?

D. RODRIGUE. Ma Chimène.

CHIMÈNE. Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE. Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE. Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE. Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE. Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE. Je fais ce tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur:
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père:
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir: dans une telle offense
J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance:
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
Sans cesse le penser, et sans cesse le dire.
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte et pour te mériter:
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers MON PÈRE,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;

C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois;
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois;
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE. Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire :
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire;
Même soin me regarde; et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère :
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
Tout le soulagement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE. Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne :
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice;
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE. Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;

C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;
Et je dois te poursuivre ; et non pas te punir.

D. RODRIGUE. De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne ;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE. Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !
Je suivrai ton exemple ; et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE. Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE. Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE. Tu le dois. CHIMÈNE. Je ne puis.

D. RODRIGUE. Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime et que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture ?
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE. Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime ;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard ;
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE. Que je meure. CHIMÈNE. Va-t'en.

D. RODRIGUE. A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE. Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE. O miracle d'amour!
CHIMÈNE. O comble de misères!
D. RODRIGUE. Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!
CHIMÈNE. Rodrigue, qui l'eût cru!...
D. RODRIGUE. Chimène, qui l'eût dit!...
CHIMÈNE. Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît!...
D. RODRIGUE. Et que, si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance!
CHIMÈNE. Ah, mortelles douleurs!
D. RODRIGUE. Ah, regrets superflus!
CHIMÈNE. Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.
D. RODRIGUE. Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.
CHIMÈNE. Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors; et surtout garde bien qu'on te voie.
ELVIRE. Madame, quelques maux que le ciel nous envoie,..
CHIMÈNE. Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer;
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

D. Diègue cherchait partout son fils pour lui témoigner sa joie; enfin il le rencontre.

SCÈNE VI. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE. Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!
D. RODRIGUE. Hélas!
D. DIÈGUE. Ne mêle point de soupirs à ma joie;
Laisse-moi prendre haleine, afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,
Tu l'as bien imitée; et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens.
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur;
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.
D. RODRIGUE. L'honneur vous en est dû; je ne pouvais pas moins
Etant sorti de vous, et nourri par vos soins :
Je me tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie.

Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux,
Si j'osè satisfaire à moi-même après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme :
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE. Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;
Et, d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses :
Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de maîtresses!
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE. Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE. Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE. Mon honneur offensé sur moi-même se venge,
Et vous m'osez pousser à la honte du change!
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
Ma foi m'engage encor, si je n'espère plus;
Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE. Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée,
Vient surprendre la ville, et piller la contrée;
Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit,
Dans une heure, à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui, sachant mon affront, poussé d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger ma querelle :
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;

C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande :
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ;
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ;
Ne borne pas ta gloire à venger un affront :
Porte-la plus avant ; force par ta vaillance
La justice au pardon, et Chimène au silence.
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles :
Viens, suis-moi ; va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte, il le recouvre en toi.

ACTE IV.

SCÈNE 1. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE. N'est-ce point un faux bruit? Le sais-tu bien, Elvire?
ELVIRE. Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière, et deux rois prisonniers ;
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.
CHIMÈNE. Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!
ELVIRE. De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.
CHIMÈNE. De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?
ELVIRE. Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.
CHIMÈNE. Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?
ELVIRE. Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence ;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.
CHIMÈNE. Mais n'est-il point blessé?
ELVIRE. Je n'en ai rien appris,
Vous changez de couleur! Reprenez vos esprits.

Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend la vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées :
Des plus braves soldats les trames sont coupées;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il portait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage;
En voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa, faute de combattants.
C'est de cette façon que pour votre service...

Chimène vient de nouveau demander vengeance à D. Fernand. Instruit de son amour, le roi l'éprouve en lui annonçant la mort de D. Rodrigue; elle pâlit et va se trouver mal; il la détrompe; elle

insiste pour obtenir la mort de son amant; il est enfin résolu, sur sa demande, que la querelle sera vidée en champ clos, et elle promet sa main à celui qui vengera son père. D. Sanche, qui l'aime, se présente, et le roi décide que Chimène épousera le vainqueur, quel qu'il soit.

ACTE V.

SCÈNE I. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE. Quoi! Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.
D. RODRIGUE. Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.
CHIMÈNE. Tu vas mourir!
D. RODRIGUE. Je cours à ces heureux moments,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.
CHIMÈNE. Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon père
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat!
D. RODRIGUE. Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.
Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre:
On ne me verra point en repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE. Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession.
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE. Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre;
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adorait Chimène;
Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine;
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
Elle voulait sa tête; et son cœur magnanime,
S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour;
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
Préférant, quelque espoir qu'eût son âme asservie,
Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »

Ainsi donc vous verrez ma mort, en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE. Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant, pour m'ôter à don Sanche.
Combats, pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

SCÈNE II. — D. RODRIGUE, *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée;
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

Des scènes peu importantes occupent le temps absolument nécessaire pour le combat.

SCÈNE VI. — D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE. Madame, à vos genoux j'apporte cette épée....
CHIMÈNE. Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée!
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.
D. SANCHE. D'un esprit plus rassis...
CHIMÈNE. Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie;
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE. Étrange impression, qui, loin de m'écouter...
CHIMÈNE. Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance?

SCÈNE VII. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE. Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.
Votre majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée,
D'implacable ennemie, en amante affligée :
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même,
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.
D. DIÈGUE. Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.
D. FERNAND. Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.
D. SANCHE. Sire, un peu trop d'ardeur, malgré moi, l'a déçue,
Je venais du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé :
« Ne crains rien, m'a-t-il dit quand il m'a désarmé;
Je laisserais plutôt la victoire incertaine
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène :
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée. »
Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me réputé heureux,
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND. Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu;
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait; et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose;
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

Dans la scène suivante, Rodrigue vient accepter l'espoir fondé de son bonheur.

SCÈNE VIII. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE. Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE. Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible.
Mais, du moins, que ma mort suffise à me punir :
Ne me bannissez point de votre souvenir;

Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE. Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire;
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et, quand un roi commande, on lui doit obéir.
Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND. Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui;
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire,
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais, parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE. Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND. Espère en ton courage, espère en ma promesse;
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

LES HORACES.

PERSONNAGES : TULLE, roi de Rome; — le vieil HORACE, chevalier romain; — HORACE, son fils; — CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille; — VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille; — SABINE, femme d'Horace, et sœur de Curiace; — CAMILLE, amante de Curiace, et sœur d'Horace; — JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille; — FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe; — PROCULE, soldat de l'armée de Rome. — La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

ACTE I.

Le poëte a fait les Horaces et les Curiaces alliés et prêts à s'allier encore. Un des Horaces a épousé Sabine, sœur des Curiaces, et un des Curiaces aime Camille, sœur des Horaces. Lorsque le théâtre s'ouvre, Albe et Rome sont en guerre, et, ce jour-là même, il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses frères dans une armée et son mari dans l'autre, et de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille espérait la paix ce jour-là même, et croyait devoir épouser Curiace, sur la foi d'un oracle qui lui avait été rendu; mais un songe a renouvelé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les chefs d'Albe et de Rome, sur le point de donner bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'allait répandre, et ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois, et qu'en attendant ils ont fait une trêve. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, et Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les combattants de Rome, et Curiace les félicite de cet honneur, et se plaint en même temps de ce qu'il faut que ses beaux-frères périssent, ou qu'Albe, sa patrie, soit sujette de Rome. Sa douleur redouble dans la scène suivante. FONTENELLE.

ACTE II.

SCÈNE II. — HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE. Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?
FLAVIAN. Je viens pour vous l'apprendre.
CURIACE. Eh bien! qui sont les trois?
FLAVIAN. Vos deux frères et vous. CURIACE. Qui?
FLAVIAN. Vous et vos deux frères.
Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?

Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE. Non; mais il me surprend;
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN. Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE. Dis-lui que l'amitié, l'alliance, et l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN. Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE. Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III. — HORACE, CURIACE.

CURIACE. Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux et les hommes:
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE. Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière:
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire:
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur;
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie,
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE. Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir :
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare.
Mais votre fermeté tient un peu du barbare;
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon; mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire :
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie;
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE. Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point,
Je l'envisage entier; mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie :
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE. Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE. Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux;
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous :
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV. — HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE. Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur?

CAMILLE. Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE. Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;
Et, si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous :
Comme si je vivais, achevez l'hyménée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement;
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse :
Consumez avec lui toute cette faiblesse;
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort,
Mais après le combat ne pensez plus au mort.
(*à Curiace.*) Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

Camille, restée seule avec Curiace, fait d'inutiles efforts pour le dissuader d'accepter le combat. Déjà ému, Curiace s'épouvante de voir Horace accompagné de Sabine.

SCÈNE VI. — HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE. Dieux! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE. Non, non, mon frère, non; je ne viens en ce lieu,
Que pour vous embrasser, et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche;
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavouerais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien;
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut, et Rome; il faut leur obéir:
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle:
Le zèle du pays vous défend de tels soins;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins;
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang;
Commencez par sa femme à lui percer le flanc;
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries:
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?

Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme?
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non : avant ce coup Sabine aura vécu;
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE. O ma femme! CURIACE. O ma sœur!

CAMILLE. Courage! ils s'amollissent.

SABINE. Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent!
Quelle peur vous saisit? sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE. Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point :
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en est assez honteuse;
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE. Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCÈNE VII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE. Qu'est-ce-ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse:
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE. N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous :
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
Et, si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes;
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :
Tigres, allez combattre; et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE. Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent;
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE. J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE. Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE. Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments.
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Les combattants se sont rendus sur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne veulent pas souffrir que des personnes si proches combattent ensemble, et l'on fait un sacrifice pour savoir la volonté des dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine; mais Camille n'augure rien de bon. FONTENELLE.

ACTE III.

SCÈNE V. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE. Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles
Mes filles; mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE. Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginais dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point; contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune :
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.

Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance;
Mais, quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors c'est une lâcheté :
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort :
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE. Loin de blâmer les pleurs que je vous vois
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre, [répandre,
Et céderais peut-être à de si rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères;
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang :
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix :
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose;
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.

Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines;
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor :
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre;
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE. Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?
JULIE. Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.
LE VIEIL HORACE. O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe! et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point; on vous trompe, Julie :
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie;
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.
JULIE. Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.
LE VIEIL HORACE. Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!
JULIE. Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.
CAMILLE. O mes frères!
LE VIEIL HORACE. Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.
JULIE. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
LE VIEIL HORACE. Qu'il mourût!
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût :

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE. Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE. Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement :
Vous n'avez point encor de part à nos misères,
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères;
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs, quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses.
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE. Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents?

ACTE IV.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE. Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme.
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux
Il n'a rien fait encore s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre; ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste....

CAMILLE. Ah, mon père! prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement,

Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE. Le jugement de Rome est peu pour mon regard;
Camille, je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable;
C'est sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous; et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE. Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE. N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur;
Il me suffit.

VALÈRE. Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE. Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALÈRE. Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE. C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE. Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE. Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE. La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE. Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire!

VALÈRE. Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE. Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire [enfin,
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin?

VALÈRE. Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE. Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE. Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE. Quoi ! Rome donc triomphe !

VALÈRE. Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés;
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur;
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère;
Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en le joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE. Hélas !

VALÈRE. Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires;
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine;
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peut s'en faut, sans défense;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE. O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un État penchant l'inespéré secours !

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
Appui de ton pays, et gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE. Vos caresses bientôt pourront se déployer :
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux :
C'est où le roi le mène ; et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnaître une vertu si pure
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE. De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat ;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE. Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE. Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

Le vieil Horace cherche à relever le courage de Camille en lui montrant la gloire de Rome et celle de sa famille ; sans compatir à son malheur il lui recommande de recevoir son frère sans faiblesse. Mais Camille est aigrie de trouver si peu de pitié dans son père ; elle ouvre sa blessure plus au large en appesantissant sur son cœur le poids renouvelé de tous ses chagrins, et, seule encore, elle se dispose déjà à offenser le vainqueur.

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE, PROCULE *portant en sa main les trois épées des Curiaces.*

HORACE. Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères ;
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire;
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE. Recevez donc mes pleurs; c'est ce que je lui dois.

HORACE. Rome n'en veut point voir après de tels exploits;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE. Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE. Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE. O mon cher Curiace!

HORACE. O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs;
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs.
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE. Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité.

HORACE. O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?

Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur;
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE. Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant;
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux;
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur.*
C'est trop; ma passion à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace!

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*
Ah! traître!

HORACE, *revenant sur le théâtre.*
Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

La famille est à peine remise du premier trouble où l'a jetée ce meurtre, lorsque le roi Tullus, suivant sa promesse, vient la complimenter. Il est accompagné du chevalier Valère qui aimait Camille et qui cherche à la venger en accusant Horace. Celui-ci demande plutôt la mort, qu'il ne travaille à se défendre. Mais Sabine survient.

ACTE V.

SCÈNE III. — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE. Sire, écoutez Sabine; et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.

Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée!
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas :
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis, par mon sang, apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE. Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfants avec lui conspirent contre un père :
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(*à Sabine.*) Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;

Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(*au roi.*) Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni, s'il était criminel ;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsque ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(*à Valère.*) Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?

Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces;
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire :
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire;
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, sire; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;
Il m'en reste encore un; conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit :
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace; et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion moins haute ou moins brillante
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche;
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE. Sire, permettez-moi....

TULLE. Valère, c'est assez;

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui, j'obéirais où je donne la loi,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ;
Tous les peuvent aimer : mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États ;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime ;
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime :
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État ; vis, mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère ;
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,

Ne trouvaient les moyens de le purifier.
Son père en prendra soin : il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains; et, pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

CINNA.

PERSONNAGES : OCTAVE CÉSAR AUGUSTE, empereur de Rome; — LIVIE, impératrice; — CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste; — MAXIME, autre chef de la conjuration; — EMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat; — FULVIE, confidente d'Emilie; — POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste; — EVANDRE, affranchi de Cinna; — EUPHORBE, affranchi de Maxime. — La scène est à Rome.

ACTE I.

Emilie, fille de Toranius, tuteur d'Octave et proscrit par son pupille, aime Cinna, petit-fils du grand Pompée; mais elle ne veut consentir à l'épouser qu'après qu'il l'aura vengée du meurtrier de son père, et sa main est à ce prix. Cinna, d'ailleurs animé contre Auguste, et par l'horreur qu'un Romain a naturellement pour la tyrannie, et par l'indignation que doit inspirer le souvenir des cruautés d'Octave, a promis à Emilie de lui prêter son bras, et il est actuellement occupé à ourdir les fils de la conspiration. Emilie est agitée par des sentiments contraires, lorsqu'elle voit arriver Cinna.

SCÈNE III. — CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?
CINNA. Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse;

Et tous font éclater un si puissant courroux
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÉMILIE. Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA. Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain :
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré[1] nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et, l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.

1. La règle des participes n'était pas alors fixée.

Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires :
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire :
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps; et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste;
Et que juste une fois il s'est privé d'appui,
Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître;
Avec la liberté Rome s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
Demain au Capitole il fait un sacrifice;
Qu'il en soit la victime; et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe :
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.

Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
Faites voir après moi si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur ;
César celui de prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE. Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse :
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et, par les vœux de tous, leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent...
Mais, quelle occasion mène Évandre vers nous?

Évandre vient avertir Cinna qu'il est mandé par Auguste. Émilie tremble que le complot ne soit découvert et qu'elle n'ait perdu son amant; Cinna n'est pas sans inquiétude, mais il s'arme de courage pour aller affronter le péril.

ACTE II.

SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE. Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César mon père en a joui de même :
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire;
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;

Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées;
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque ou d'une république;
Votre avis est ma règle; et, par ce seul moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Ici commence une longue, grave, imposante délibération, dans laquelle Cinna se prononce pour la conservation du pouvoir, tandis que Maxime opine pour l'abdication. La politique de Cinna est si bien raisonnée, si persuasive, qu'elle entraîne Octave, qui finit par lui dire :

Cinna, par vos vos conseils, je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Il lui donne pour épouse Émilie, à laquelle il tient lieu de père depuis qu'il lui a ôté le sien.

ACTE III.

Le conspirateur n'a dissimulé que par un excès de haine contre la tyrannie; il ne suffit pas à Cinna que Rome soit libre : il faut que l'oppresseur soit puni. Mais bientôt la réflexion lui rend odieux le rôle qu'il a joué; l'horreur de lui-même et la pitié pour sa victime entrent dans son cœur; il s'en ouvre à son ami Maxime, qui lui reproche de laisser Rome dans les fers après les avoir empêchés de tomber; il tente de fléchir Émilie, qui se montre inébranlable et maintient son empire sur lui. Ce n'est plus qu'avec le désespoir dans l'âme qu'il se détermine à lui obéir. Cependant Maxime, à qui l'on a inspiré des soupçons sur les vues ambitieuses de Cinna, qui l'a vu chanceler dans son projet, qui craint d'être compromis par un changement de résolution, qui lui-même, comme il nous l'apprend, aime Émilie et voit dans la trahison le moyen de l'enlever à Cinna, se résout à déclarer la conspiration.

ACTE IV.

SCÈNE I. — AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE. Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.
EUPHORBE. Seigneur, le récit même en paraît effroyable;
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.
AUGUSTE. Quoi! mes plus chers amis! quoi! Cinna! quoi! Maxime!
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire!
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir:
Mais Cinna!
EUPHORBE. Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine:
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.
AUGUSTE. Lui seul les encourage, et lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conçue au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis!... Polyclète, écoutez. (*Il lui parle bas.*)
POLYCLÈTE. Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.
AUGUSTE. Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

SCÈNE II. — AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE. Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,
Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute: « Dis-lui que je me fais justice,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,

Dont l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE. Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface.
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE III. — AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre:
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants:
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau:
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise:
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève, pour l'abattre, un trône illégitime

Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre!
Non, non; je me trahis moi-même d'y penser:
Qui pardonne aisément invite à l'offenser:
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir:
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat.
A toi-même, en mourant, immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine;
Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose!
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

Bientôt Émilie apprend que Cinna est une seconde fois mandé au palais, qu'Auguste est fort troublé, et que plusieurs conjurés sont arrêtés; elle se tient ferme au milieu de ses appréhensions, et, lorsque Maxime se présente pour recueillir le fruit de sa trahison en l'engageant à fuir avec lui, elle l'accable de son mépris, et, dé-

terminée à braver la vengeance d'Auguste, elle défie le lâche à paraître avec elle devant lui.

ACTE V.

SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE. Prends un siége, Cinna; prends, et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre, après tout, à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.
CINNA. Je vous obéirai, seigneur.
AUGUSTE. Qu'il te souvienne
De garder ta parole; et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi, même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.

Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis;
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA. Moi, seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE. Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain

Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main :
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? D'y régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime.
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA. Je demeure stupide;
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi; vous m'y voyez rêver;
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :

Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés :
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;
Et, puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire ;
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE. Tu me braves, Cinna ; tu fais le magnanime ;
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime :
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II. — AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE. Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.

CINNA. C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE. Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE. Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE. Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE. Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements :
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées ;
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance.
Je la lui fis jurer : il chercha des amis.
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis ;
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE. Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison?
Pour ses déportements j'en ai chassé Julie;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang;
Et, prenant toutes deux leurs passions pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille, est-ce là le prix de mes bienfaits?

ÉMILIE. Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE. Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE. Il éleva la vôtre avec même tendresse;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père;
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE. C'en est trop, Émilie; arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père.
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne;
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable;
Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable:
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE. Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats.
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres:
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA. Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer:
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible;

Je parlai de son père et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme!
Je l'attaquai par là, par là je pris son âme.
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait.
Elle n'a conspiré que par mon artifice;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE. Cinna, qu'oses-tu dire? Est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA. Mourez; mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE. La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA. Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE. Eh bien! prends-en ta part, et me laisse la mienne;
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne:
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.
Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines:
Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines.
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent,
Nos esprits généreux ensemble le formèrent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas:
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE. Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide;
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez:
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez;
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi bien que du crime...
Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCÈNE III. — AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE. Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME. Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE. Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir:
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME. De tous vos ennemis connaissez mieux le pire:

TAYLOR INST. OXFORD

Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon âme :
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie ;
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces :
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus ;
Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,
A vos bontés, seigneur, j'en demanderai deux,
Le supplice d'Euphorbe, et ma mort à leurs yeux.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE. En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire :
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée, ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE. Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait, qui me semblait justice;
Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon âme un repentir puissant;
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même.
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte; et ce cœur devient sujet fidèle;
Et, prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA. Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand!

AUGUSTE. Cesse d'en retarder un oubli magnanime;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.
(*A Maxime.*) Reprends auprès de moi ta place accoutumée;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME. Je n'en murmure point, il a trop de justice;
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA. Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées
Pour prolonger vos jours retrancher nos années,
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

AUGUSTE. Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

POLYEUCTE.

PERSONNAGES : FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie; — POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix; — SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie; — NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte; — PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte; — STRATONICE, confidente de Pauline; — ALBIN, confident de Félix; — FABIAN, domestique de Sévère; — CLÉON, domestique de Félix; — TROIS GARDES. — La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

ACTE I.

SCÈNE I. — POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE. Quoi! vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si faibles sujets troublent cette grande âme!
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

POLYEUCTE. Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme,
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante,
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui;
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NÉARQUE. Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?

Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versait en devient plus avare;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien :
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même;
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

POLYEUCTE. Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous;
Mais, pour en recevoir le sacré caractère,
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux;
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE. Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse;
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer :
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre;
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, et prière et menace;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez ces premiers coups; laissez pleurer Pauline,
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine;
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE. Pour se donner à lui, faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE. Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne;
Mais, à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.

Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même;
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux,
Polyeucte; aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE. Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort :
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE. Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE. Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque :
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE. Votre retour pour elle en aura plus de charmes :
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE. Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient. NÉARQUE. Fuyez.

POLYEUCTE. Je ne puis. NÉARQUE. Il le faut.
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE. Fuyons, puisqu'il le faut.

SCÈNE II. — POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE. Adieu, Pauline, adieu;
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE. Quel sujet si pressant à sortir vous convie?

Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie? -

POLYEUCTE. Il y va de bien plus!

PAULINE. Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE. Vous le saurez un jour. Je vous quitte à regret;
Mais enfin il le faut. PAULINE. Vous m'aimez?

POLYEUCTE. Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même:
Mais...

PAULINE. Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE. Un songe vous fait peur!

PAULINE. Ses présages sont vains,
Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE. Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu: vos pleurs sur moi prennent trop de puissance;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter;
Et ce n'est qu'en fuyant que je puis résister.

SCÈNE III. — PAULINE, STRATONICE.

PAULINE. Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes:
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait!
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE. Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entière confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses:

Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE. Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE. A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE. Ecoute : mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte :
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ;
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appelait Sévère. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE. Est-ce lui qui naguère, aux dépens de sa vie,
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ;
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE. Hélas ! c'était lui-même ; et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien ;
Je l'aimai, Stratonice ; il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune :
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE. La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE. Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.

Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs :
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs ;
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;
Et lui désespéré s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux :
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse ;
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré ;
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée.
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE. Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés?

PAULINE. Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie assurent sa mémoire ;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,

Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère!
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages:
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE. Il est vrai qu'il est triste;
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste.
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE. Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes:
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE. Leur secte est insensée, impie et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége:
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure et meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE. Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV. — FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX. Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAULINE. Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

FÉLIX. Sévère n'est point mort.

PAULINE. Quel mal nous fait sa vie?

FÉLIX. Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE. Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis.

Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX. Il vient ici lui-même. PAULINE. Il vient!

FÉLIX. Tu le vas voir.

PAULINE. C'en est trop; mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX. Albin l'a rencontré dans la proche campagne.
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN. Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'empereur captif par sa main dégagé
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre :
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage :
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie ;
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causait honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire :
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris :
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ;
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
Mais si belle et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie.
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,

Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.
FÉLIX. O ciel! en quel état ma fortune est réduite!
ALBIN. Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite;
Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.
FÉLIX. Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose;
C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.
PAULINE. Cela pourrait bien être, il m'aimait chèrement.
FÉLIX. Que ne permettra-t-il à son ressentiment!
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance!
Il nous perdra, ma fille! PAULINE. Il est trop généreux.
FÉLIX. Tu veux flatter en vain un père malheureux;
Il nous perdra, ma fille! Ah! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi.
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui.
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.
PAULINE. Moi! moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point. FÉLIX. Rassure un peu ton âme.
PAULINE. Il est toujours aimable, et je suis toujours femme.
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu;
Je ne le verrai point. FÉLIX. Il faut le voir, ma fille;
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.
PAULINE. C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez:
Mais voyez les périls où vous me hasardez.
FÉLIX. Ta vertu m'est connue.
PAULINE. Elle vaincra, sans doute:
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute;
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens.
Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,

Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX. Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE. Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

ACTE II.

SCÈNE I. — SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE. Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène :
Le reste est un prétexte à soulager ma peine :
Je viens sacrifier; mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN. Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE. Ah! quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN. Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE. D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN. M'en croirez-vous, seigneur? Ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.
Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses;
Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE. Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter :
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.

Voyons-la, Fabian; ton discours m'importune :
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune;
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN. Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE. Ah! c'en est trop; enfin éclaircis-moi ce point :
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN. Je tremble à vous le dire; elle est...

SÉVÈRE. Quoi? FABIAN. Mariée.

SÉVÈRE. Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN. Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SÉVÈRE. La constance est ici d'un difficile usage.
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et, quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée! FABIAN. Oui, depuis quinze jours.
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE. Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.
Faibles soulagements d'un malheur sans remède!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, et, dans ce triste lieu,
Achevons de mourir en lui disant adieu.
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN. Seigneur, considérez.... SÉVÈRE. Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré!
N'y consent-elle pas? FABIAN. Oui, seigneur; mais....
SÉVÈRE. N'importe....

FABIAN. Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE. Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir.
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN. Vous vous échapperez sans doute en sa présence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance :

Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE. Juge autrement de moi : mon respect dure encore :
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père;
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée :
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir;
Laisse-la-moi donc voir, soupirer, et mourir.

FABIAN. Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE. Fabian, je la vois!

FABIAN. Seigneur, souvenez-vous....

SÉVÈRE. Hélas! elle aime un autre! un autre est son époux!

SCÈNE II. — SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE. Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse.
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse;
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée;
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous d'assez illustres marques,
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï;
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE. Que vous êtes heureuse! et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris:
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu,
Soulagerait les maux de ce cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue,
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue.
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli;
Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé?

PAULINE. Je vous l'ai trop fait voir, seigneur; et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux! que j'éviterais de rigoureux tourments!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments;
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte:
Votre mérite est grand, si ma raison est forte.
Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon âme, et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même à nos désirs cruelle
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle.
Plaignez-vous-en encor: mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur;
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE. Ah! madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommais inconstance et prenais pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et, cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE. Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE. Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE. Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE. Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE. C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE. Je veux mourir des miens ; aimez-en la mémoire.

PAULINE. Je veux guérir les miens ; ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE. Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu : je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE. Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE. Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE. Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !
SÉVÈRE. Il la trouvait en vous.
PAULINE. Je dépendais d'un père.
SÉVÈRE. O devoir qui me perd et qui me désespère !
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.
PAULINE. Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III. — PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE. Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des [larmes;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain ;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.
PAULINE. Laisse-moi respirer, du moins si tu m'as plainte :
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.
STRATONICE. Quoi ! vous craignez encor !
PAULINE. Je tremble, Stratonice ;
Et, bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.
STRATONICE. Sévère est généreux.
PAULINE. Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.
STRATONICE. Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.
PAULINE. Je crois même au besoin qu'il serait son appui :
Mais, soit cette croyance ou fausse ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ;
A quoi que sa vertu le puisse disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV. — POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE. C'est trop verser de pleurs ; il est temps qu'ils [tarissent;
Que votre douleur cesse et vos craintes finissent.
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.
PAULINE. Le jour est encor long ; et ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.
POLYEUCTE. Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci.

Je suis dans Mélitène ; et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE. Il vient de me quitter assez triste et confus :
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE. Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE. Je ferais à tous trois un trop sensible outrage :
J'assure mon repos que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hasards :
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et, pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et, bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE. O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux !
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCÈNE V. — POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON. Seigneur, Félix vous mande au temple ;
La victime est choisie, et le peuple à genoux ;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE. Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

PAULINE. Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme ;
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE. Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCÈNE VI. — POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE. Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE. Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE. Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?
POLYEUCTE. Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?
NÉARQUE. J'abhorre les faux dieux.
POLYEUCTE. Et moi je les déteste.
NÉARQUE. Je tiens leur culte impie.
POLYEUCTE. Et je le tiens funeste.
NÉARQUE. Fuyez donc leurs autels.
POLYEUCTE. Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.
NÉARQUE. Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.
POLYEUCTE. On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.
NÉARQUE. Vous trouverez la mort.
POLYEUCTE. Je la cherche pour lui.
NÉARQUE. Et si ce cœur s'ébranle ?
POLYEUCTE. Il sera mon appui.
NÉARQUE. Il ne commande point que l'on s'y précipite.
POLYEUCTE. Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.
NÉARQUE. Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.
POLYEUCTE. On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.
NÉARQUE. Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.
POLYEUCTE. Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.
NÉARQUE. Par une sainte vie il faut la mériter.
POLYEUCTE. Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait ;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement et n'a qu'une foi morte.
NÉARQUE. Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe ;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.
POLYEUCTE. L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.
NÉARQUE. Vous voulez donc mourir ?
POLYEUCTE. Vous aimez donc à vivre ?
NÉARQUE. Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE. Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE. Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE. J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE. Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE. Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang;
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE. Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;
Comme encor tout entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément:
Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE. A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons-en éclairer l'aveuglement fatal;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu: qu'il dispose du reste.

NÉARQUE. Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

ACTE III.

SCÈNE I. — PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages,
Présentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produisent
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie;
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle :
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut tout attenter.
Quelque haute raison qui règle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère et de la défiance,
Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimère!
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère!
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous d'eux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses;
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais, las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.

Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper!
Mais sachons-en l'issue.

SCÈNE II. — PAULINE, STRATONICE.

PAULINE. Eh bien! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?
STRATONICE. Ah! Pauline! PAULINE. Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?
STRATONICE. Polyeucte, Néarque;
Les chrétiens.... PAULINE. Parle donc : les chrétiens...
STRATONICE. Je ne puis.
PAULINE. Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.
STRATONICE. Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.
PAULINE. L'ont-ils assassiné?
STRATONICE. Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus....
PAULINE. Il est mort?
STRATONICE. Non, il vit; mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux;
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilége impie, en un mot, un chrétien.
PAULINE. Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.
STRATONICE. Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?
PAULINE. Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.
STRATONICE. Ne considérez plus que le dieu qu'il adore.
PAULINE. Je l'aimai par devoir; ce devoir dure encore.
STRATONICE. Il vous donne à présent sujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

PAULINE. Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien.
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE. Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE. Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE. Néarque l'a séduit :
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE. Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE. Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE. Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs ;
En qualité de femme, ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE. C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense,
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,

Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois? »
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes :
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple; oyez tous :
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur. Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats;
Il le veut élever, il le peut mettre à bas;
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :
Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel!
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE. Que son visage est sombre, et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation!

SCÈNE III. — FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX. Une telle insolence avoir osé paraître!
En public! à ma vue! il en mourra, le traître!

PAULINE. Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX. Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre :
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE. Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX. Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur;

Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE. Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX. Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace ;
En vain vous en avez l'esprit inquiété,
Il se repentira de son impiété.

PAULINE. Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FÉLIX. Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE. Il le doit : mais, hélas ! où me renvoyez-vous?
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

FÉLIX. Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables,
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE. De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX. Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE. Faites-la tout entière. FÉLIX. Il la peut achever.

PAULINE. Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX. Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE. Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX. Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE. Mais il est aveuglé. FÉLIX. Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE. Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX. Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE. Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX. Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE. Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX. J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.
PAULINE. Polyeucte l'est-il? FÉLIX. Tous chrétiens sont rebelles.
PAULINE. N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.
FÉLIX. Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.
PAULINE. Quel excès de rigueur?
FÉLIX. Moindre que son forfait.
PAULINE. O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?
FÉLIX. Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.
PAULINE. La perte de tous deux ne vous peut arrêter!
FÉLIX. J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste;
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.
PAULINE. Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance:
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée;
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste:
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux;
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les suppliees leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs.
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.
FÉLIX. Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il désire:
N'en parlons plus. PAULINE. Mon père....

SCÈNE IV. — FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX. Albin, en est-ce fait?
ALBIN. Oui, seigneur, et Néarque a payé son forfait.
FÉLIX. Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN. Il l'a vu, mais, hélas! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE. Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri....

FÉLIX. Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE. Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime;
Il est de votre choix la glorieuse estime;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons; ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX. Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs :
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous; je veux l'entretenir.

PAULINE. De grâce, permettez...

FÉLIX. Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V. — FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX. Albin, comme est-il mort?

ALBIN. En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,

Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.
FÉLIX. Et l'autre? ALBIN. Je l'ai dit déjà, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud :
Il est dans la prison, où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.
FÉLIX. Que je suis malheureux!
ALBIN. Tout le monde vous plaint.
FÉLIX. On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint :
De pensers sur pensers mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée :
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir :
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables:
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver;
Je redoute leur foudre et celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.
ALBIN. Décie excusera l'amitié d'un beau-père;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.
FÉLIX. A punir les chrétiens son ordre est rigoureux;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux;
On ne distingue point, quand l'offense est publique;
Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?
ALBIN. Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne.
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.
FÉLIX. Sévère me perdrait si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,

Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas, et lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille :
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis,
Qui me mettraient cent fois plus haut que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir!

ALBIN. Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX. Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN Que ferez-vous enfin, si toujours il s'obstine?

FÉLIX. Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN. Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée;
Je crains qu'on ne la force. FÉLIX. Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN. Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX. Allons; et, s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE IV.

SCÈNE I. — POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE. Gardes, que me veut-on?

CLÉON. Pauline vous demande.

POLYEUCTE. O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi:
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi, qui tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère:
Je crois que sans péril on peut me satisfaire;
Si j'avais pu lui dire un secret important,
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON. Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE. Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON. Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCÈNE II. — POLYEUCTE.

(*Les gardes se retirent aux coins du théâtre.*)

Source délicieuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre:
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.
Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens.
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue.
Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.
C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé ;

Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III. — POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE. Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE. Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé:
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour vous:
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE. Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle:
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE. Voilà de vos chrétiens les ridicules songes;

Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE. Je la voudrais pour eux perdre dans un combat :
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE. Quel Dieu !

POLYEUCTE. Tout beau, Pauline : il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE. Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE. Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE. Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE. Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE. Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés :

Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée!
Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE. Hélas! PAULINE. Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE. J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE. Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE. Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE. Que plutôt....!

POLYEUCTE. C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE. Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE. Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE. Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE. Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE. C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE. C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE. Imaginations ! POLYEUCTE. Célestes vérités !
PAULINE. Etrange aveuglement! POLYEUCTE. Eternelles clartés!
PAULINE. Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !
POLYEUCTE. Vous préférez le monde à la bonté divine ;
PAULINE. Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.
POLYEUCTE. Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.
PAULINE. Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine,
Je vais....

SCÈNE IV. — POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES.

PAULINE. Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère ? aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?
POLYEUCTE. Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ;
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre ;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V. — SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE. Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître et ne vous chérir pas?)
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède ;

Et, comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival !
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux ;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que... PAULINE. Brisons là : je crains d'en trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.
Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte :
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort :
Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout :
Mon père est en état de vous accorder tout,
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,
Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui,
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée ;
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire :

Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCÈNE VI. — SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE. Qu'est-ce-ci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née!
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus:
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne;
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne;
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort!

FABIAN. Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux:
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE. La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN. Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service;
Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE. Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère; et tout ce grand pouvoir

Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence.
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait; la raison, je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître;
Et, sur cette croyance, on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine et la bonne déesse
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur dieu seul excepté, toutes sortes de dieux :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes;
Jamais un adultère, un traître, un assassin;
Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin;
Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère:
Chacun y chérit l'autre, et le secourt en frère.
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;

Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne pas les défendre.
Allons trouver Félix, commençons par son gendre;
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

ACTE V.

SCÈNE I. — FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX. Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?
ALBIN. Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.
FÉLIX. Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignés de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter.
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique:
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur,
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Epargnant son rival, je serais sa victime;
Et s'il avait à faire à quelque maladroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le prendroit.
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.
ALBIN. Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!
FÉLIX. Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.
ALBIN. Grâce, grâce! seigneur! que Pauline l'obtienne!
FÉLIX. Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne:

Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.
ALBIN. Mais Sévère promet... FÉLIX. Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie :
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
(*à Cléon.*) Amenez Polyeucte : et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.
ALBIN. Votre ordre est rigoureux.
FÉLIX. Il faut que je le suive
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti :
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître.
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt courant à sa vengeance
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me serait fatal.
ALBIN. Que tant de prévoyance est un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'est mal le guérir que le désespérer.
FÉLIX. En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et, s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient ; tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II. — FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX. As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?
POLYEUCTE. Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens :
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX. Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?
POLYEUCTE. Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.
FÉLIX. Donne-moi pour le moins le temps de la connaître.
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.
POLYEUCTE. N'en riez point, Félix; il sera votre juge;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.
FÉLIX. Je n'en répandrai plus; et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive;
J'en serai protecteur.
POLYEUCTE. Non, non; persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre;
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.
FÉLIX. Je te parle sans fard, et veux être chrétien.
POLYEUCTE. Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?
FÉLIX. La présence importune...
POLYEUCTE. Et de qui? de Sévère?
FÉLIX. Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.
POLYEUCTE. Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.
FÉLIX. Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.
POLYEUCTE. Je vous en parlerais ici hors de saison,
Elle est un don du ciel, et non de la raison;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.
FÉLIX. Ta perte cependant me va désespérer.
POLYEUCTE. Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.
FÉLIX. Cesse de me tenir ce discours outrageux.

Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendrait odieux;
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE. Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échappe! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX. Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher;
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos dieux tout-puissants;
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens. [Pauline.

POLYEUCTE. Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois
O ciel!

SCÈNE III. — FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE. Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX. Parlez à votre époux. POLYEUCTE. Vivez avec Sévère.

PAULINE. Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE. Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer:
Vous l'aimiez, il vous aime; et sa gloire augmentée....

PAULINE. Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et, si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline;
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE. Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi;
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez; Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE. Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais;
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX. Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE. Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !
Après avoir deux fois essayé la ménace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !
Vos résolutions usent trop de remise ;
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX. Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs. POLYEUCTE. Je suis chrétien.
FÉLIX. Impie !
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.
POLYEUCTE. Je suis chrétien.
FÉLIX. Tu l'es? O cœur trop obstiné !...
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.
PAULINE. Où le conduisez-vous? FÉLIX. A la mort.
POLYEUCTE. A la gloire.
Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.
PAULINE. Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.
POLYEUCTE. Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.
FÉLIX. Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV. — FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX. Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû :
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes;
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.
ALBIN. Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.
FÉLIX. Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie,
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.
ALBIN. Votre ardeur vous séduit; mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir....
FÉLIX. Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre, et voir ce qu'elle fait;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle;
Tâche à la consoler. Va donc; qui te retient?
ALBIN. Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V. — FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE. Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :

Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit,
Redoute l'empereur, appréhende Sévère;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor? Félix, je suis chrétienne.
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI. — FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE. Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir!
Eh bien! à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle :
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu : mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX. Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée,
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.

Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités ;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cède à des transports que je ne connais pas ;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant.
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr ; sa mort me fait chrétien ;
J'ai fait tout son bonheur ; il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens :
Je le suis, elle l'est ; suivez votre colère.

PAULINE. Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX. Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE. Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle !
De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire :
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX. Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,

Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

RODOGUNE.

PERSONNAGES : CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor ; — SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, fils de Démétrius et de Cléopâtre ; — RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes ; — TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes ; — ORONTE, ambassadeur de Phraates ; — LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre. — La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTES I — IV.

Cléopâtre, reine de Syrie, est veuve de deux frères. Démétrius Nicanor, le premier de ses maris, ayant été fait prisonnier par les Parthes dans une guerre qu'il soutenait contre eux, Cléopâtre le crut mort et épousa son frère Antiochus. Celui-ci renouvela la guerre contre les Parthes et y périt. Nicanor, pour se venger de l'infidélité de sa femme, et pour rompre ses fers, s'apprêtait à épouser la sœur du roi des Parthes, Rodogune, et la conduisait en Syrie pour l'y couronner. Cléopâtre, avertie de son dessein, lui dresse une embûche sur la route ; elle l'assassine et enlève sa rivale, qu'elle retient dans une dure captivité. La vengeance des Parthes a bientôt réduit la reine aux abois. Mais voyant Rodogune en ses mains, et d'ailleurs rappelés chez eux par une invasion des Arméniens, ils concluent la paix avec Cléopâtre, à la condition qu'elle abdiquera en faveur du fils aîné de Nicanor, et qu'en recevant la couronne le prince donnera sa main à Rodogune. Cléopâtre a donc fait revenir les deux fils qu'elle avait envoyés chez son frère à Memphis, lors de son second mariage.

Ces deux princes, Séleucus et Antiochus, sont jumeaux, et leur mère seule a le secret de l'ordre de leur naissance ; ils sont l'un et l'autre doués du plus beau naturel ; ils sont unis par l'amitié la plus étroite et la plus généreuse ; ils sont épris tous deux de la plus vive passion pour Rodogune. Rodogune aime l'un des deux princes, mais elle fait un secret de sa préférence. Chacun des deux frères offre le trône à l'autre pour obtenir la princesse ; l'un et l'autre le refusent ; mais en se reconnaissant rivaux, ils ne cessent point d'être amis.

Cléopâtre, ambitieuse et cruelle, ne songe qu'à conserver le trône, et à satisfaire sa vengeance sur Rodogune. Ignorant l'amour de ses fils, et jugeant de leurs sentiments par les siens, elle leur signifie que la mort de Rodogune déterminera seule leur droit d'aînesse. Les deux princes, également indignés d'une semblable proposition, conviennent ensemble de se liguer pour enlever à leur mère une couronne qui leur appartient et qu'elle veut leur faire acheter par un crime; cette couronne restera entre les mains de celui pour lequel Rodogune se prononcera. Ils vont ensemble la conjurer de déclarer son choix.

Rodogune cependant a été avertie par la confidente de la reine des sinistres projets qui la menacent. Si elle reste, le faible parti des Parthes répandu dans la ville sera impuissant pour la protéger; si elle fuit, elle ne peut manquer d'être arrêtée, à moins que l'avis secret qu'on lui a donné ne soit un piége que lui tend Cléopâtre pour lui faire rompre le mariage et perdre la couronne. Alors retentit encore à ses oreilles le cri de Nicanor, lorsqu'il tomba sous le poignard de sa femme: *Vengeance! adieu; je meurs pour vous!* Son âme est en proie à ces agitations, lorsque Antiochus et Séleucus viennent la presser de désigner entre eux le roi en choisissant un époux : elle ne voit en eux que les fils de celui qui lui a légué sa vengeance, et elle leur déclare que sa main n'appartiendra qu'à celui qui punira la coupable. Les deux princes se retirent consternés; Séleucus, plus profondément blessé, annonce à son frère qu'il renonce à la fois à Rodogune et au trône.

Antiochus est parvenu à obtenir de Rodogune l'aveu de sa flamme. D'autre part, Cléopâtre, qui n'a pu parvenir à armer le bras de ses fils pour assouvir sa vengeance, s'est résolue à la poursuivre elle-même : elle appelle Antiochus, et, après avoir encore inutilement tenté son ambition, elle feint de céder aux mouvements de l'amour maternel, lui annonce qu'il est l'aîné, et lui promet avec le trône la main de Rodogune. Elle éprouve Séleucus à son tour, et, n'en pouvant rien obtenir, elle lui apprend qu'il est l'aîné, mais qu'elle vient de punir son ingratitude en donnant à son rival son sceptre et sa maîtresse. Séleucus n'en témoigne aucune jalousie, mais il laisse percer ses soupçons. C'est pour lui un arrêt de mort.

ACTE V.

SCÈNE I. — CLÉOPATRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi :
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père;
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort;
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense;
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice; il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II. — CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE. Viennent-ils, nos amants?

LAONICE. Ils approchent, madame :
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme;
L'amour s'y fait paraître avec la majesté;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,

D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand prêtre être unis à jamais :
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III. — CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE. Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE. Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE. Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS. Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE. J'ose le croire ainsi. Mais prenez votre place,
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(*Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné.*)

Peuples qui m'écoutez, Parthes, et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,

Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE. Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE. L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale :
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.* Ciel! que ne dois-je point aux [bontés d'une mère!

CLÉOPATRE. Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.* Madame, hâtons donc ces glorieux
Voici l'heureux essai de nos contentements. [moments;
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE. C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS. Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV. — CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGÈNE. Ah! seigneur!

CLÉOPATRE. Timagène,
Quelle est votre insolence! TIMAGÈNE. Ah! madame!

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.* Parlez.

TIMAGÈNE. Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS. Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE. Le prince votre frère...

ANTIOCHUS. Quoi! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGÈNE. L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu;
Son âme à ce penser paraissait attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile, et rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS. Enfin, que faisait-il? achevez promptement.

TIMAGÈNE. D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE. Il est mort? TIMAGÈNE. Oui, madame.

CLÉOPATRE. Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis!
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme;
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame; et de sa main il s'est privé du jour. [cente.

TIMAGÈNE, *à Cléopâtre*. Madame, il a parlé; sa main est inno-

CLÉOPATRE, *à Timagène*. La tienne est donc coupable; et ta rage
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler, [insolente,
L'ayant assassiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS. Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère :
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE. Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et, ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots, où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez; et surtout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main;
C'est... » La parque à ce mot lui coupe la parole;
Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS. Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,

Qui va changer en pleurs l'allégresse publique;
O frère plus aimé que la clarté du jour,
O rival aussi cher que m'était mon amour,
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même!
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine :
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chère! »
(*à Rodogune.*) Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refusé notre main;
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

CLÉOPATRE. Quoi! vous me soupçonnez!

RODOGUNE. Quoi! je vous suis suspecte!

ANTIOCHUS. Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE. Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS. D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles :
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire son épée et veut se tuer.*)

RODOGUNE. Ah! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE. Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS. Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE. Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS. Otez-moi donc de doute,

Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui, pour m'assassiner, ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer.
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure;
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE. Puisque, le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne;
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi)
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre;
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.
(*à Rodogune.*) Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE. Je me défendrai mal : l'innocence étonnée

Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine,
Pour me faire coupable, a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable,
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable;
Je veux bien par respect ne vous imputer rien :
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre;
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.
Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère,
Que, pour don nuptial, vous immoler un frère :
On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.
Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame? et que ferait toute votre Syrie,
Où, seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais...? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS. Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel trop lent à la réduire en poudre

Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi. RODOGUNE. Quoi ! seigneur !
ANTIOCHUS. Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.
RODOGUNE. Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main.
Cette coupe est suspecte ; elle vient de la reine :
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.
CLÉOPATRE. Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !
RODOGUNE. De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.
CLÉOPATRE. Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.
ANTIOCHUS. Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance ;
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort :
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais, sans plus tarder...
RODOGUNE. Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troublés et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.
ANTIOCHUS. N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.
CLÉOPATRE. Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi.
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne ; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS. Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE. Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici; je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.
(*Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.*)

SCÈNE V. — RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGÈNE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

ORONTE. Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir,
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS. Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort :
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemples;
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

J. RACINE.

(1639-1699).

La balance des critiques a souvent vacillé entre nos deux plus grands poëtes tragiques, chacun suivant son caractère ou le point de vue où il se plaçait, attribuant la prééminence tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Cette considération nous a décidé à rapprocher les jugements les plus remarquables dans un article commun à ces deux poëtes ; c'est d'ailleurs par la comparaison entre des génies analogues qu'on en apprécie mieux la nature et l'étendue. Voyez en conséquence à l'article *Corneille*, page 109 et suivantes, le parallèle entre Corneille et Racine.

Racine et Voltaire ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain ; mais l'élégance de Racine est plus égale, celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination. Dans l'un, le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères ; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois, et dans les beautés, et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt ; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici, les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique ; là, ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant.

L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions ; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection, l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire, sensible surtout à cet accord si nécessaire entre le rhythme et la pensée, semble regarder le reste comme un mérite subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié ; dans l'autre, il est plus rapide.

Dans Racine, il y a plus de justesse ; dans Voltaire, plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité ; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici, les beautés sont plus sévères, plus irréprochables ; là, elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée ; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion, l'autre ne laisse pas maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer.

Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poëte le plus parfait qui ait écrit : Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

LA HARPE.

ANDROMAQUE.

PERSONNAGES : ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus ; — PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire ; — ORESTE, fils d'Agamemnon ; — HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus ; — PYLADE, ami d'Oreste ; — CLÉONE, confidente d'Hermione ; — CÉPHISE, confidente d'Andromaque ; — PHOENIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus ; — SUITE D'ORESTE. — La scène est à Buthrote, ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

ACTE I.

Il y a trois amours dans cette pièce : celui de Pyrrhus, fils d'Achille, pour Andromaque, veuve d'Hector ; celui d'Hermione, fille d'Hélène, pour Pyrrhus ; et celui d'Oreste, fils d'Agamemnon, pour Hermione. Ces trois amours concourent à lier et à délier le nœud principal du sujet, qui est le mariage de Pyrrhus avec Andromaque.

Andromaque et son fils Astyanax sont à la cour de Pyrrhus en qualité de captifs ; Hermione, fiancée à ce prince, s'y trouve par l'ordre de son père Ménélas ; et Oreste, dans l'espoir d'enlever cette princesse, y arrive comme ambassadeur de toute la Grèce, avec la mission de réclamer de Pyrrhus le fils d'Hector qui fait ombrage aux vainqueurs.

Oreste a présenté la demande des Grecs. Pyrrhus, en la repoussant avec fierté, s'est montré humain et généreux ; il s'applaudit de l'espoir, que l'arrivée d'Oreste lui apporte, d'être bientôt délivré de la présence d'Hermione. Andromaque paraît.

SCÈNE IV. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS. Me cherchiez-vous, madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?
ANDROMAQUE. Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !
PYRRHUS. Ah ! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.
ANDROMAQUE. Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?
PYRRHUS. Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE. Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!
PYRRHUS. Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.
ANDROMAQUE. Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.
PYRRHUS. Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?
ANDROMAQUE. Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.
PYRRHUS. Eh quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie

Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ;
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
Mais enfin, tour à tour c'est assez nous punir ;
Nos ennemis communs devraient nous réunir ;
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE. Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère,
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur ; c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS. Et le puis-je, madame ? Ah ! que vous me gênez !
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez !
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire :
Je sais que pour régner elle vint dans l'Epire :
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener :
Vous, pour porter des fers ; elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez ?
Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE. Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
Aurait-elle oublié vos services passés ?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?

Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?
Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre père immortel :
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS. Eh bien! madame, eh bien! il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence ;
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE. Hélas! il mourra donc! Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence...
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

PYRRHUS. Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver :
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

ACTE II.

Hermione a reçu de son père l'ordre de partir avec les Grecs, si Pyrrhus se refuse à livrer Astyanax; mais son amour nourrit son espérance : elle hésite à obéir; elle craint de laisser en partant le champ libre à sa rivale ; enfin elle se laisse ébranler un instant par la constance d'Oreste, et lui promet de le suivre si Pyrrhus ne livre pas Astyanax. Oreste ne peut croire à son bonheur, et, d'après la réponse que lui a déjà faite Pyrrhus, il ne doute pas du succès.

ACTE III.

Cependant Andromaque a revu son fils dont elle est séparée; cette vivante image d'Hector l'a fortifiée dans sa fidélité à son époux; elle vient de repousser les offres de Pyrrhus, qui, outré de son obstination, annonce à Oreste, dès qu'il l'aperçoit, qu'il va lui livrer sa

victime. Oreste est au désespoir et veut, de vive force, enlever Hermione ; celle-ci est dans le ravissement du retour de Pyrrhus : tandis qu'elle livre son âme à la joie, Andromaque en pleurs vient se jeter à ses pieds pour l'intéresser au salut de son fils ; Hermione veut sortir.

SCÈNE IV. — ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE. Où fuyez-vous, madame ?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte ;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE. Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, madame.

SCÈNE V. — ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE. Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE. Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.* Où donc est la princesse?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux?
PHŒNIX. Je le croyais.
ANDROMAQUE, *à Céphise.* Tu vois le pouvoir de mes yeux!
PYRRHUS. Que dit-elle, Phœnix?
ANDROMAQUE. Hélas, tout m'abandonne!
PHŒNIX. Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.
CÉPHISE. Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.
ANDROMAQUE. Il a promis mon fils.
CÉPHISE. Il ne l'a pas donné.
ANDROMAQUE. Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.
PYRRHUS. Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil! ANDROMAQUE. Je ne fais que l'irriter encor,
Sortons. PYRRHUS. Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector,
ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*
Ah, seigneur! arrêtez! Que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrais-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?
PYRRHUS. Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.
ANDROMAQUE. Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!
PYRRHUS. J'étais aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée:
C'en est fait.
ANDROMAQUE. Ah, seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas: Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.
PYRRHUS. Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.
ANDROMAQUE. Allons rejoindre mon époux.
CÉPHISE. Madame...

ANDROMAQUE, *à Céphise.* Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(*A Pyrrhus.*) Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! Je respire, je sers.
J'ai fait plus; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois;
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille:
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité!
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime:
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

PYRRHUS. Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS. Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes,
Je ne fais contre moi que vous donner des armes;
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux:
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront;

Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis : il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse, et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII. — ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE. Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.
ANDROMAQUE. Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.
CÉPHISE. Madame, à votre époux c'est être assez fidèle.
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.
ANDROMAQUE. Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?
CÉPHISE. Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent;
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux;
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?
ANDROMAQUE. Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier mon père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :

Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue,
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!

CÉPHISE. Eh bien! allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame!

ANDROMAQUE. Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector;
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! je m'en souviens, le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi :
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE. Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE. Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE. Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE. Eh bien! va l'assurer...

CÉPHISE. De quoi, de votre foi?

ANDROMAQUE. Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!

Allons. CÉPHISE. Où donc, madame? et que résolvez-vous?
ANDROMAQUE. Allons sur son tombeau consulter mon époux.

ACTE IV.

SCÈNE I. — ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE. Ah! je n'en doute point : c'est votre époux, madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme!
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis, vous venez de l'entendre,
Madame : il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine!
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous :
Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde;
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple, et vous avez promis...
ANDROMAQUE. Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.
CÉPHISE. Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!
ANDROMAQUE. Céphise allons le voir pour la dernière fois.
CÉPHISE. Que dites-vous? Oh dieux!
ANDROMAQUE. O ma chère Céphise!
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise :
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui;
Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.

Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère ;
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste ;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème :
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE. Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE. Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
Que ses ressentiments doivent être effacés ;
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CÉPHISE. Hélas !

ANDROMAQUE. Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi

Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

Blessée dans son amour et dans son orgueil, Hermione est furieuse; elle ne songe plus qu'à laver son affront dans le sang de Pyrrhus; elle fait appeler Oreste, et, malgré sa résistance, elle exige de lui qu'il le poignarde; à ce prix, elle lui promet sa reconnaissance, sa main, son amour.

SCÈNE IV. — HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE. Vous vous perdez, madame; et vous devez songer...
HERMIONE. Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre :
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants!
Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissait le regret de mourir ma victime!
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.
CLÉONE. Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi?
O dieux! qui l'aurait cru, madame? c'est le roi!
HERMIONE. Ah! cours après Oreste; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione!

SCÈNE V. — PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS. Vous ne m'attendiez pas, madame, et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice :
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous dirait que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,

Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour attachés l'un à l'autre;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire :
Je vous vis avec eux arriver en Épire;
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle;
Je vous reçus en reine; et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour immortel.
Après cela, madame, éclatez contre un traître
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
Je crains votre silence, et non pas vos injures;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE. Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne;
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector;
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse;
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce!
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est pas esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
Mais, seigneur, en un jour ce serait trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée :
De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous :
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

PYRRHUS. Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage :
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre :
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre :
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE. Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère,
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.

Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point! Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux,
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée:
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne:
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI. — PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX. Seigneur, vous entendez: gardez de négliger
Une amante en fureur qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle des Grecs à la sienne est liée,
Oreste l'aime encore, et peut-être à ce prix...
PYRRHUS. Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

ACTE V.

Hermione est dans l'égarement; elle ne sait plus ce qu'elle doit désirer; la vengeance chancelle dans son cœur, le regret commence à y dominer.

SCÈNE II. — HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE. Ah! qu'ai-je fait! Cléone, et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?
CLÉONE. Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
Et, d'un œil où brillait sa joie et son espoir,
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.
HERMIONE. Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage!

Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouait-il son infidélité,
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE. Madame, il ne voit rien : son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répand, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE. Le perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

CLÉONE. Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE. Eh bien! à me venger n'est-il pas préparé?

CLÉONE. Je ne sais.

HERMIONE. Tu ne sais! Quoi donc! Oreste encore,
Oreste me trahit? CLÉONE. Oreste vous adore;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour, et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème;
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même;
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête :
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE. Non, non, il les verra triompher sans obstacle.
Il se gardera bien de troubler ce spectacle;
Je sais de quels remords son courage est atteint :
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière,
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger!

Allons, c'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse;
De leur hymen fatal troublons l'événement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
Tout me sera Pyrrhus, fut-ce Oreste lui-même.
Je mourrai, mais au moins ma mort me vengera :
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III. — ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE. Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.
HERMIONE. Il est mort! ORESTE. Il expire; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face ;
Il semblait que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi;
Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père;
J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE. Qu'ont-ils fait !

ORESTE. Pardonnez à leur impatience :
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance ;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait par vous ;
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leur bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE. Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur.
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait ? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE. Oh dieux ! Quoi ! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE. Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ;
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'amène en ces lieux où l'on fuit ta présence ?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire :
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi,

Oreste, accablé de ce coup, se retrouve seul en face de son crime et en proie à son désespoir; c'est en vain que son ami Pylade veut l'entraîner loin de ces lieux : il veut suivre Hermione. On lui apprend qu'elle s'est elle-même poignardée.

SCÈNE V. — ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

ORESTE. Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder...
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?
De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit? Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!
PYLADE. Ah, seigneur!
ORESTE. Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.
PYLADE. Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

BRITANNICUS.

PERSONNAGES : NÉRON, empereur, fils d'Agrippine ; — BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline ; — AGRIPPINE, veuve de Domitius Œnobarbus, père de Néron, et, en seconde noces, veuve de l'empereur Claudius ; — JUNIE, amante de Britannicus ; — BURRHUS, gouverneur de Néron ; — NARCISSE, gouverneur de Britannicus ; — ALBINE, confidente d'Agrippine ; — GARDES. — La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

ACTE I.

Il faut se rappeler qu'Agrippine, devenue veuve d'Œnobarbus de qui elle avait eu Domitius, avait épousé en secondes noces l'empereur Claude, son oncle, à la faveur du divorce de celui-ci avec la mère de Britannicus. Elle avait fait adopter son fils sous le nom de Néron par son nouvel époux, avait fait donner à ce fils Octavie, sœur de Britannicus, déjà promise à Silanus, frère de Junie, enfin l'avait fait nommer César. L'ambitieuse Agrippine avait donc pris soin, en élevant son fils au trône, d'y asseoir en même temps la fille de Claude, afin de se ménager la ressource de l'influence de cette famille pour contre-balancer au besoin le pouvoir de Néron. Le poëte lui prête la continuation du même calcul en supposant qu'elle favorise le mariage de Britannicus avec Junie, qui était de la famille d'Auguste, afin de fortifier la puissance du rival par la crainte duquel elle se proposait de maintenir son fils dans sa dépendance.

Au moment où la scène s'ouvre, Néron vient de faire enlever Junie sur la réputation de sa beauté, et la retient captive dans son palais. Agrippine accourt pour la réclamer. Elle est mécontente de la perte de son crédit dont elle accuse Sénèque et Burrhus, les deux vertueux gouverneurs qu'elle avait donnés à son fils et qui sont devenus les ministres de leur ancien élève. Elle rencontre Burrhus qui sort des appartements de l'empereur, où elle-même ne peut pénétrer, et lui témoigne tout son mécontentement. Bientôt elle voit arriver Britannicus qui vient s'informer du sort de son amante : elle lui déclare qu'elle épouse sa cause, et lui donne rendez-vous chez Pallas, ancien affranchi de l'empereur. Narcisse, autre affranchi de Claude, reste avec Britannicus dont il a gardé toute la confiance ; il lui surprend tous ses secrets, l'excite lui-même à la révolte et va tout rapporter à Néron.

ACTE II.

Instruit de la réunion qui se tient chez Pallas, Néron prononce contre lui un arrêt de bannissement et charge Burrhus de l'exécuter. Il confie à Narcisse son amour pour Junie. Cet habile flatteur lui apprend qu'il a un rival heureux dans la personne du jeune Britannicus; il entre dans tous les sentiments de son maître, le pousse au divorce, étouffe ses derniers remords, combat ses dernières craintes, et le détourne du projet de consentir à l'entrevue des deux amants, qu'il s'était chargé de solliciter; mais Néron a ses raisons pour la permettre.

SCÈNE III. — NÉRON, JUNIE.

NÉRON. Vous vous troublez, madame, et changez de visage!
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?
JUNIE. Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur.
NÉRON. Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.
JUNIE. Vous, seigneur?
NÉRON. Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux?
JUNIE. Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderais-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.
NÉRON. Quoi! madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée;
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter;
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.
JUNIE. Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille :

Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère :
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON. Ma mère a ses desseins, madame ; et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine ;
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE. Ah, seigneur ! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance ?

NÉRON. Non, madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens ;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE. Et quel est donc, seigneur, cet époux !

NÉRON. Moi, madame.

JUNIE. Vous !

NÉRON. Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années :
Claudius à son fils les avait destinées ;
Mais c'était en un temps où de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé ;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.

Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE. Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON. Je vous ai déjà dit que je la répudie :
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie;
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire;
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE. Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON. C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère :
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
Et pour Britannicus... JUNIE. Il a su me toucher,
Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.

J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hyménée :
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse,
Et n'a, pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON. Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE. Ah, seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON. Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre : il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense :
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE. Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON. Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE. Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE. Britannicus, seigneur, demande la princesse;
Il approche. NÉRON. Qu'il vienne.
JUNIE. Ah, seigneur! NÉRON. Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi:
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V. — JUNIE, NARCISSE.

JUNIE. Ah! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître;
Dis-lui... Je suis perdue! et je le vois paraître.

SCÈNE VI. — BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS. Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore!
Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?
Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence!
Que faisait votre amant? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en secret, adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien! Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?
Parlez: nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.
JUNIE. Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance:
Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.
BRITANNICUS. Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte:
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;

Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE. Ah, seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix ;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS. Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable :
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux !
Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux ?
Ah ! si je le croyais !... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE. Retirez-vous, seigneur ; l'empereur va venir.

BRITANNICUS. Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre ?

SCÈNE VII. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON. Madame...

JUNIE. Non, seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII. — NÉRON, NARCISSE.

NÉRON. Eh bien ! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse : elle a paru jusque dans son silence !
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante ;
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul*. La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse : voudrais-tu résister à sa voix ?

Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

ACTE III.

Burrhus fait de vains efforts pour remettre Néron dans le sentier du devoir ; il regrette l'absence de Sénèque, et prend la résolution de recourir à Agrippine, dont il voudrait exciter la tendresse ; mais il la trouve furieuse de l'exil de Pallas, et n'entend sortir de sa bouche que de terribles menaces contre son fils. Elle les répète devant Narcisse en répondant à Britannicus, dont la colère éclate devant ce traître. Ce faux ami cherche à le persuader de l'infidélité de Junie, et la lui représente recevant en ce moment même les vœux de Néron, lorsque subitement elle paraît. Narcisse sort pour aller annoncer à l'empereur cette entrevue.

SCÈNE VII. — BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE. Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu, réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS. Je vous entends, madame :
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Eh bien, il faut partir !

JUNIE. Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS. Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune ;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir ;
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée ;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice :

Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
Madame ; il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE. Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance ;
Mais Néron vous menace : en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Néron nous écoutait et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS. Quoi ! le cruel...

JUNIE. Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS. Néron nous écoutait, madame ! Mais, hélas !
Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas :
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage !
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvait me préserver !
Il fallait...

JUNIE. Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur ;
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre !
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS. Ah ! n'en voilà que trop ; c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.

Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*Se jetant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE. Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII. — NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON. Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remercîments;
Madame; à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre;
Ce lieu le favorise; et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS. Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie,
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON. Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS. Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver,
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON. Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS. Et qui m'en instruira?

NÉRON. Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS. Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON. Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS. On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON. Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS. Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON. Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS. Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON. Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS. Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON. Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS. Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON. Souhaitez-la ; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS. Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON. Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS. Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON. Je vous entends. Eh bien, gardes !

JUNIE. Que faites-vous ?
C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON. L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène !
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS. C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur !

JUNIE. Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON. Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS. Que vois-je ? O ciel !

NÉRON, *sans voir Burrhus*. Ainsi leurs feux sont redoublés ;
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(*Apercevant Burrhus.*) Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS. Quoi ! seigneur, sans l'ouïr ? Une mère !

NÉRON. Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez ;

Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

ACTE IV.

SCÈNE I. — AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS. Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée ;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE. Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II. — NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant*. Approchez-vous, Néron, et prenez votre [place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez ; vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux ;

Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours ;
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux ;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus ; je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite ;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée :
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin ;
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte ;
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.

Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en coururent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte,
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée ;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies ;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier !

NÉRON. Je me souviens toujours que je vous dois l'empire,
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire?»
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse.
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous :
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours;
Mais si vous ne régnez vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée;
Vous voulez présenter mon rival à l'armée :
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE. Moi, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,

Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu; vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON. Eh bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE. De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON. Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, obéissez aux ordres de ma mère.

SCÈNE III. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS. Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON. Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus; je vous ai cru tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher;
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS. Quoi seigneur!

NÉRON. C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi:
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS. Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON. Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS. Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON. Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS. Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON. Burrhus!

BURRHUS. De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée?

NÉRON. Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leur vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS. Eh! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être:
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus,
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.

Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs;
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime :
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement! ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur;
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON. Ah! que demandez-vous!

BURRHUS. Non, il ne vous hait pas;
Seigneur, on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON. Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE. Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.
NÉRON. Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.
NARCISSE. Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend... NÉRON. Oui, Narcisse : on nous réconcilie.
NARCISSE. Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner ;
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle :
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.
NÉRON. On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.
NARCISSE. Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?
NÉRON. C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.
NARCISSE. Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.
NÉRON. Quoi donc ! qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?
NARCISSE. Elle s'en est vantée assez publiquement.
NÉRON. De quoi?
NARCISSE. Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste ;
Que vous-même à la paix souscririez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier !
NÉRON. Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace :
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tous mes titres d'honneur,
Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE. Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire,
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus :
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur!
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON. Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE. Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur, et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire :
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
Burrhus conduit son cœur; Sénèque, son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains;

A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements. »
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON. Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.

ACTE V.

Britannicus annonce à son amante l'heureuse nouvelle de sa réconciliation avec Néron; mais Junie ne partage ni sa confiance ni sa joie, elle est agitée par les plus tristes pressentiments, elle se prend à pleurer et cherche à le retenir.

SCÈNE II. — BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE. Prince, que tardez-vous? partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie ;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS. Allez, belle Junie ; et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III. — AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE. Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE. Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, madame, est commun à la cour ;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE. Il suffit ; j'ai parlé, tout a changé de face :
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains ;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ;

Par quels embrassements il vient de m'arrêter ;
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter ;
Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue :
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté ;
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis altérant sa bonté
Abusaient contre nous de sa facilité :
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline ;
Rome encore une fois va connaître Agrippine ;
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit :
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

JUNIE. O ciel ! sauvez Britannicus !

SCÈNE IV. — AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE. Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...
BURRHUS. Madame, c'en est fait, Britannicus expire.
JUNIE. Ah ! mon prince ! AGRIPPINE. Il expire ?
BURRHUS. Ou plutôt il est mort,
Madame. JUNIE. Pardonnez, madame, à ce transport,
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE. Quel attentat, Burrhus !
BURRHUS. Je n'y pourrai survivre,
Madame, il faut quitter la cour et l'empereur.
AGRIPPINE. Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur !
BURRHUS. Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait ; et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,

Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie;
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame : la lumière à ses yeux est ravie;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE. Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI. — NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine*. Dieux!

AGRIPPINE. Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort : je reconnais les coups;
Je connais l'assassin.

NÉRON. Et qui, madame? AGRIPPINE. Vous.

NÉRON. Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable;
Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE. Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON. Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE. Eh, seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;

De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même; et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis :
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais vous...

AGRIPPINE. Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais,
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir. NÉRON. Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE. Ah, ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice!
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse!
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux!
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS. Ah, madame! pour moi, j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,

Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle ;
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'État !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère :
Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun et qu'il ne peut souffrir.
Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE. Ah, madame ! ah, seigneur ! courez vers l'empereur ;
Venez sauver César de sa propre fureur ;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.
AGRIPPINE. Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie ?
ALBINE. Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie :
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue,
Et, mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds
Que de ses bras pressants elle tenait liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protége en ce moment le reste de ta race ;
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure ;
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple, cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui ;
Ils la mènent au temple où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées

Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire;
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche;
Le nom seul de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice;
Il se perdrait, madame. AGRIPPINE. Il se ferait justice.
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports :
Voyons quel changement produiront ses remords;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.
BURRHUS. Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

IPHIGÉNIE.

PERSONNAGES : AGAMEMNON; — ACHILLE; — ULYSSE; — CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon; — IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon; — ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée; — ARCAS, EURYBATE, domestiques d'Agamemnon; — ÉGINE, femme de la suite de Clytemnestre; — DORIS, confidente d'Ériphile; — GARDES. — La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

ACTE I.

La flotte des Grecs, prête à partir pour le siége de Troie, est depuis trois mois enchaînée par le calme aux rivages de l'Aulide. Agamemnon, le chef des vingt rois qui composent l'armée, a consulté secrètement les dieux, accompagné de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse; et l'oracle, par la voix de Calchas, a répondu que les vents n'enfleraient les voiles qu'après le sacrifice d'une fille du sang d'Hélène, nommée

Iphigénie. Le beau-frère d'Hélène, surpris et consterné, jure d'abord qu'il n'immolera pas sa fille; mais les obsessions d'Ulysse, la crainte de perdre le glorieux titre de roi des rois, et surtout les menaces que les dieux lui font dans son sommeil, font fléchir la tendresse paternelle. Il écrit à Clytemnestre d'amener Iphigénie parce que son fiancé, Achille, veut l'épouser avant le départ de la flotte. Achille, alors occupé à une expédition contre Lesbos, était absent; mais il vient d'arriver hier inopinément à la nuit, et puis l'approche de sa fille, qui court à la mort en croyant venir à son hyménée, attendrit le cœur d'un père; il ne peut plus croire que le ciel lui impose un si affreux sacrifice. Il envoie un émissaire secret au-devant de la reine pour prévenir son arrivée; il lui écrit qu'Achille a changé de résolution, et il lui fait dire qu'on attribue ce changement à l'amour qu'il a conçu pour Ériphile.

Cette Ériphile est une jeune captive qu'Achille vient de ramener de Lesbos et de placer près d'Iphigénie, dont elle a tout de suite obtenu l'amitié. Elle est d'une haute origine, mais elle ne la connaît point, et un oracle lui a déclaré qu'elle ne pouvait la découvrir sans aller à la mort. Tout ce qu'elle sait, c'est que son nom a été changé dès l'enfance. Elle a demandé d'accompagner Iphigénie au camp, sous le prétexte de venir consulter Calchas sur sa naissance, mais en effet dans le dessein de revoir Achille pour qui elle s'est éprise de la plus vive passion, et d'empêcher, si elle peut, par ses artifices, le mariage qui se prépare.

A peine Agamemnon a-t-il fait partir son message, qu'il reçoit la visite d'Achille et d'Ulysse.

SCÈNE II. — AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON. Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE. Seigneur, honorez moins une faible conquête :
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?

On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON. Ma fille? Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE. Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON, *à Ulysse*. Juste ciel! saurait-il mon funeste artifice?

ULYSSE. Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux,
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudrait-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE. Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi:
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauraient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive:
J'aurais trop de regrets si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendait le premier.

AGAMEMNON. O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE. Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE. Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON. Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE. Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON. Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie, en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE. Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme!

AGAMEMNON. Eh quoi! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée;
Troie en a vu la flamme; et, jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE. Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces!
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces!
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes:
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur

Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE. Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour : et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON. Hélas!

ULYSSE. De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante;
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,

Nous jurâmes alors de défendre ses droits ;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté !
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage ;
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ;
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer !

AGAMEMNON. Ah ! seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui.
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
Et je rougis...

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE. Seigneur...

AGAMEMNON. Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE. La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée ;

A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON. Ciel!

EURYBATE. Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnaient la reine,
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène;
Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON. Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V. — AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON. Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes...

ACTE II.

Ériphile s'entretenait avec sa confidente de sa malheureuse passion et de son invincible jalousie, lorsqu'elle voit entrer Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II. — AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE. Seigneur, où courez-vous? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON. Eh bien, ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE. Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON. Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE. Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre. [parer?

AGAMEMNON, *à part*. Grands dieux! à son malheur dois-je la pré-

IPHIGÉNIE. Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON. Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie ici est combattue.

IPHIGÉNIE. Eh! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON. Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE. Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON. Je ne puis.

IPHIGÉNIE. Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON. Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE. Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON. Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE. Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON. Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE. L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON. Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE. Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON. Hélas! IPHIGÉNIE. Vous vous taisez!
AGAMEMNON. Vous y serez, ma fille.
Adieu.

SCÈNE III. — IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE. De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner :
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux, vous savez pour qui je vous implore!

Si froidement reçue par son père, Iphigénie s'étonne d'ailleurs qu'Achille ne paraisse point et que son père ne lui en ait point parlé; elle n'ose pourtant accuser son amour. Mais voilà que sa mère vient lui annoncer, la lettre d'Agamemnon à la main, qu'il n'y a plus qu'à rompre l'hymen qu'Achille veut retarder. Clytemnestre s'en prend à Ériphile, et Iphigénie elle-même accuse sa perfidie et lui reproche l'affront qu'elle reçoit. Dès lors, la tristesse et le silence de son père s'expliquent pour elle. Achille, qui survient, lui adresse des paroles qu'elle interprète mal, et elle se retire. Étonné et affligé de cette fuite, il exprime devant Ériphile sa passion et les inquiétudes que lui font concevoir tant de circonstances inexplicables. Ériphile, en proie à la jalousie, se résout à la vengeance.

ACTE III.

Cependant Clytemnestre, détrompée par Achille, vient demander à Agamemnon l'explication de ce mystère. Celui-ci s'enveloppe dans des expressions équivoques, il lui dit d'envoyer sa fille à l'autel, et cependant il lui conseille, enfin il lui ordonne de partir. Clytemnestre reste confondue de cet ordre; mais elle se console en songeant au bonheur de sa fille. Achille arrive, et lui apprend que le roi vient de l'accepter pour gendre; que, pour comble de joie, leur arrivée dans le camp est, suivant Calchas, le signal du retour des vents favorables. Il voit entrer Iphigénie et s'empresse de lui annoncer qu'on les attend à l'autel. Iphigénie se hâte de réparer les torts qu'elle se reproche envers Ériphile, en priant Achille de commencer cette heureuse journée en brisant ses fers. Le jeune héros invite la princesse captive à le suivre; il veut, aux yeux des Grecs, lui rendre la liberté.

SCÈNE V. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÉGINE, DORIS.

ARCAS. Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie.
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,

Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE. Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE. Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, *à Achille.* Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE. Contre qui?

ARCAS. Je le nomme et l'accuse à regret :
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE. Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE. Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS. Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE. Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE. Pourquoi m'en défier?

ARCAS. Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE. Lui! CLYTEMNESTRE. Sa fille!

IPHIGÉNIE. Mon père! ÉRIPHILE. O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE. Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS. Ah! seigneur, plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE. Les dieux ordonneraient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE. Ciel! pour tant de rigueurs, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE. Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille.* Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée!

ARCAS. Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE. Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.* Ah, madame!

CLYTEMNESTRE. Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée.
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,

Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI. — ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE. Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier?
Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.
IPHIGÉNIE. Ah! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.
ACHILLE. Quoi, madame! un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous :
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel;
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,

Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée!
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE. Hélas! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver:
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE. Lui, votre père! Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE. C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE. Quoi, madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!

Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse!
On me ferme la bouche! on l'excuse! on le plaint!
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint!
Triste effet de mes soins! Est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme?

IPHIGÉNIE. Ah, cruel! cet amour dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme, indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE. Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

SCÈNE VII. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉGINE.

CLYTEMNESTRE. Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Nos gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer,
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE. Eh bien! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame; et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE. Ah! madame!.... Ah! seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE. Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE. Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE. Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.

Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports et de vivre pour vous !

ACHILLE. Enfin, vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire :
Rappelez sa raison ; persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles ;
Il faut des actions, et non pas des paroles.
Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

ACTE IV.

La jalousie d'Ériphile est portée au comble : elle a vu les larmes d'Achille couler pour Iphigénie. Tout le camp ignore encore le nom de la victime ; Agamemnon balance, Clytemnestre est en fureur, Achille menace : elle pourrait échapper ; il faut qu'Ériphile la perde, ou, si elle ne peut y parvenir, que du moins elle console sa patrie en armant les Grecs les uns contre les autres par la divulgation de l'oracle. Elle en prend la résolution, et se retire pour y songer tandis que Clytemnestre attend Agammenon pour lui reprocher sa perfidie.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÉGINE.

AGAMEMNON. Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée :
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.....

CLYTEMNESTRE. S'il faut partir, ma fille est toute prête.

Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON. Moi, madame?

CLYTEMNESTRE. Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON. Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE. Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.

AGAMEMNON. Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉGINE.

CLYTEMNESTRE. Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON. Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE. Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie;
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses,
Hélas! avec plaisir je me faisais conter

Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON. Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté,
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;

Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi :
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE. Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé

Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V. — AGAMEMNON.

AGAMEMNON. A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avais toutefois à craindre que ces cris!
Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père!

SCÈNE VI. — AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE. Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur: je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;

Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous? seigneur? Que faut-il que je pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON. Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE. Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON. Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE. Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON. Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE. Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

AGAMEMNON. Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle... ACHILLE. Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON. Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée:
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE. Moi!

AGAMEMNON. Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir:
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE. Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi! je voulais partir aux dépens de ses jours!
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire:
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée:
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON. Fuyez donc: retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre:
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE. Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

SCÈNE VII. — AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule était plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.
Holà ! gardes, à moi !

Le moment d'après, pourtant, il se retrace les douces vertus et la soumission de sa fille ; il contemple l'affreux malheur qu'il va faire tomber sur lui ; sa résolution change : il sauvera sa fille, mais il humiliera l'orgueil d'Achille en la lui refusant. Il donne à Clytemnestre l'ordre de fuir avec elle. Eriphile, qui l'a entendu, court dans le camp publier leur fuite et divulguer l'oracle.

ACTE V.

Les deux fugitives, arrêtées par les Grecs, n'ont pu s'échapper. Iphigénie se résigne à la mort.

SCÈNE II. — ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE. Venez, madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez ; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.

Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi, madame ! est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez?
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE. Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE. Vous, mourir ! Ah ! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE. Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez ; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles :
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles ;
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit ; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez ; et dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince ; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE. Non, je ne reçois point vos funestes adieux.

En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes,
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, madame, il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE. Qui? moi? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter?
Où serait le respect et ce devoir suprême...

ACHILLE. Vous suivrez un époux avoué par lui-même,
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :
Ne fait-il de serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connaît plus?
Enfin c'est trop tarder, ma princesse; et ma crainte...

IPHIGÉNIE. Quoi, seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie?
Ah! seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter :
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire,
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE. Eh bien! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme :
Vous allez à l'autel; et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le prêtre deviendra la première victime;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé;

Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE. Ah! seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCÈNE III. — CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÉGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE. Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée!

EURYBATE. Non, madame, il suffit que vous me commandiez:
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande:
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage:
Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE. Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie.
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux:
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais... Ah! ma fille!

IPHIGÉNIE. Ah! madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,

Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage ;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE. Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE. Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE. Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE. Il me cédait aux dieux dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE, ÉGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE. Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

ÉGINE. Où courez-vous, madame ? et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE. Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

ÉGINE. Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE. O monstre que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ! Quoi ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux !
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,

Les vents, les mêmes vents si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés !
Calchas va dans son sang... Barbares ! arrêtez :
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups...

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÉGINE, GARDES.

ARCAS. N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières :
Achille est à l'autel, Calchas est éperdu :
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez, par vos discours,
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien...

CLYTEMNESTRE. Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui : ma fille est morte ! Arcas, il n'est plus temps !

SCÈNE VI. — ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÉGINE, GARDES.

ULYSSE. Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.
CLYTEMNESTRE. Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !
ULYSSE. Oui, c'est moi qui longtemps contre elle et contre vous
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux ;

Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE. Ma fille! Ah, prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue!

ULYSSE. Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage;
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute:
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement;
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle était à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort,
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,

L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par des mugissements ;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE. Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits !

PHÈDRE [1].

PERSONNAGES : THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes; — PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé; — HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope, reine des Amazones; — ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes; — THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte; — ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre; — ISMÈNE, confidente d'Aricie; — PANOPE, femme de la suite de Phèdre; — GARDES. — La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.

ACTE I.

Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, est sur le point de partir pour aller à la recherche de son père, dont la longue absence fait croire à sa mort. Il a un autre motif, c'est de fuir la présence d'Aricie, princesse du sang royal d'Athènes, en faveur de laquelle sa fière insensibilité s'est démentie, mais dont le sépare un sévère arrêt de Thésée qui défend qu'elle se marie jamais. Théramène, son gouverneur, lui conseille de voir, avant de partir, Phèdre, l'épouse de son père, quoiqu'elle se soit montrée pour lui, jusqu'à ce jour, une injuste marâtre. La fille de Minos et de Pasiphaé est atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à cacher; elle est mourante.

SCÈNE II. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, ŒNONE.

ŒNONE. Hélas! seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La reine touche presque à son terme fatal,
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel régne dans son esprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :
Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient. HYPPOLYTE. Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

1. Afin de prévenir les scrupules respectables, mais inconsidérés, des personnes qui seraient tentées de me reprocher de faire figurer cette tragédie dans un recueil destiné à la jeunesse, je leur rappellerai, en citant le témoignage de La Harpe, que « le janséniste Arnauld exceptait « la tragédie de *Phèdre* de la proscription générale où la sévérité de ses « principes enveloppait toutes les pièces de théâtre, qu'il reconnaissait « hautement que cet ouvrage respirait la morale la plus pure, et donnait « l'exemple le plus effrayant des malheurs attachés aux penchants illé- « gitimes. »

SCÈNE III. — PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE. N'allons point plus avant, demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois;
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas! (*Elle s'assied.*)

ŒNONE. Dieux tout-puissants que nos pleurs vous apaisent!

PHÈDRE. Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige, me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE. Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?

PHÈDRE. Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois!

ŒNONE. Quoi! vous ne perdez point cette cruelle envie!
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE. Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

ŒNONE. Quoi, madame?

PHÈDRE. Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE. Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux

Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter.
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte... PHÈDRE. Ah ! dieux !

ŒNONE. Ce reproche vous touche ?

PHÈDRE. Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

ŒNONE. Eh bien ! votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc, que l'amour, le devoir vous excite ;
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point ; chaque moment vous tue :
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE. J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE. Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE. Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE. Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE. Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE. Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?

Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE. Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE. Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE. Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE. Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE. Tu le veux : lève-toi. ŒNONE. Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE. Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

ŒNONE. Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE. O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

ŒNONE. Oublions-les madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE. Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE. Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE. Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE. Aimez-vous?

PHÈDRE. De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE. Pour qui? PHÈDRE. Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime... ŒNONE. Qui?

PHÈDRE. Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé?

ŒNONE. Hippolyte? Grands dieux!

PHÈDRE. C'est toi qui l'as nommé!

ŒNONE. Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux!
Fallait-il approcher de tes bords dangereux!

PHÈDRE. Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;

Je sentis tout mon corps et transir et brûler :
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. O comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitais mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours, moins agités, coulaient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;
Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire ;
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

On vient annoncer à Phèdre la mort de son époux, et lui apprendre que divers partis se forment dans Athènes, ceux-ci se dé-

clarant pour son fils, ceux-là pour Hippolyte, d'autres pour Aricie. Sa nourrice, Œnone, profite de ces circonstances pour ranimer son courage : elle lui fait remarquer qu'elle doit s'occuper de conserver le trône à son fils, et que, désormais, sa flamme devient une flamme ordinaire; elle l'engage à s'entendre avec Hippolyte pour combattre Aricie.

ACTE II.

Aricie a distingué depuis longtemps les vertus sévères d'Hippolyte; elle serait heureuse et fière de l'attendrir. Sa confidente Ismène lui inspire une espérance qu'elle s'empresse d'accueillir. Hippolyte, qui vient lui annoncer le changement que la mort de Thésée apporte à son sort, trouve bientôt l'occasion de changer son espoir en certitude en lui faisant une déclaration qu'elle accepte avec attendrissement. Il allait partir, la reine s'avance.

SCÈNE V. — PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE, *à Œnone dans le fond du théâtre.*

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE. Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE. On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE. Madame, je n'ai point de sentiments si bas.

PHÈDRE. Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir :
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,

Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE. Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse,
Madame, je le sais : les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE. Ah! seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE. Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore :
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE. On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE. Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE. Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite ;

Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher,
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE. Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ? [vous

PHÈDRE. Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE. Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais... PHÈDRE. Ah ! cruel, tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même, en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?

Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr :
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne. ŒNONE. Que faites-vous, madame ! Justes dieux !
Mais on vient : évitez des témoins odieux ;
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

Hippolyte a laissé son épée dans les mains de Phèdre ; il paraît interdit, sans couleur, aux yeux de Théramène. Celui-ci lui apprend qu'Athènes se déclare pour le fils de Phèdre, mais que le bruit se répand que le roi n'est pas mort.

ACTE III.

SCÈNE I. — PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE. Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme il m'écoutait ! Par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ?
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

ŒNONE. Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.
Ne vaudrait-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos;
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'État embrasser la conduite?

PHÈDRE. Moi, régner! Moi, ranger un État sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi!
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs! ŒNONE. Fuyez.
PHÈDRE. Je ne le puis quitter.

ŒNONE. Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHÈDRE. Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées;
De l'austère pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappelant ma force défaillante
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer.

ŒNONE. Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étais-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier le mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissait à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendait odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avait-elle mes yeux!

PHÈDRE. ŒNone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois :
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE. Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE. Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE. Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE. Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison :
Sers ma fureur, ŒNone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible :
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher :

Athènes l'attirait, il n'a pu s'en cacher;
Déjà de ses vaisseaux la pointe était tournée,
Et la voile flottait aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis; peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II. — PHÈDRE.

PHÈDRE. O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
Tu ne saurais plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.
Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Œnone! On me déteste; on ne t'écoute pas?

SCÈNE III. — PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE. Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée :
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux,
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple, pour le voir, court et se précipite.
Je sortais par votre ordre et cherchais Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...
PHÈDRE. Mon époux est vivant, Œnone; c'est assez.

J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE. Quoi?

PHÈDRE. Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu :
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourais ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

ŒNONE. Vous mourez?

PHÈDRE. Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui!
Mon époux va paraître, et son fils avec lui!
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés!
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairait en vain : je sais mes perfidies,
ŒEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

Sa nourrice la confirme dans ce sentiment, et lui conseille d'accuser Hippolyte la première. Phèdre réprouve ce conseil; mais ŒEnone se charge de porter elle-même l'accusation et ne demande à la reine que son silence. Thésée paraît; Phèdre le fuit en lui apprenant qu'il est offensé. Le roi s'étonne de cet étrange accueil et

de la contenance embarrassée de son fils, qui lui exprime, sans motif plausible, le dessein de partir. Thésée se plaint amèrement de son sort, et passe bientôt de la plainte aux reproches. Cependant il ne soupçonne pas encore son fils. Mais Œnone vient l'accuser, et Thésée, se voyant représenter l'épée qu'il a donnée à son fils, ne doute plus de son crime.

ACTE IV.

SCÈNE II. — THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE. Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère!
Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains!

HIPPOLYTE. Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE. Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu?
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine:
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis; et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,

Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle;
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père;
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

HIPPOLYTE. D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.

THÉSÉE. Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirait ta brutale insolence :
Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE. D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un seul jour ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :

On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE. Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charmait tes impudiques yeux ;
Et pour tout autre objet ton âme indifférente
Dédaignait de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE. Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore ; et mon âme, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE. Tu l'aimes ? ciel ! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE. Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime :
Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même :
Eh quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer !
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE. Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autres secours.

HIPPOLYTE. Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :
Phèdre, au fond de son cœur, me rend plus de justice.

THÉSÉE. Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE. Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE. Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE. Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE. Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE. Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère.
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE. Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue ;

Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

Phèdre, poussée par le remords, venait justifier Hippolyte et s'accuser elle-même; mais Thésée lui apprend qu'Hippolyte se vante d'aimer Aricie : la fureur de la jalousie s'allume dans son cœur et lui ferme la bouche.

SCÈNE VI. — PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE. Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?
ŒNONE. Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir:
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.
PHÈDRE. Œnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale!
ŒNONE. Comment!
PHÈDRE. Hippolyte aime; et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordais sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.
ŒNONE. Aricie? PHÈDRE. Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment! par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais : pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence :
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux!
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,

Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.
ŒNONE. Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus. PHÈDRE. Ils s'aimeront toujours!
Au moment que je parle, ah! mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée!
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter...
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale,
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau...
Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

ŒNONE. Eh! repoussez, madame, une injuste terreur!
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les dieux mêmes, les dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE. Qu'entends-je! Quels conseils ose-t-on me donner!
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue;
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir;
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais-tu? pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

ŒNONE, *seule*. Ah! dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

ACTE V.

Hippolyte confie son secret à Aricie; il la presse de fuir l'oppression, lui promet de l'épouser dans un temple voisin, et la détermine enfin à le suivre de près et à venir le rejoindre. Thésée les surprend

dans cet entretien et se trouve ébranlé dans sa conviction. Aricie augmente ses doutes par l'aveu même qu'elle lui fait de leur mutuel amour, par les paroles obcures qui lui échappent et par les réticences que lui impose sa discrétion. Mais bientôt le voile tombe des yeux de Thésée lorsqu'on vient lui annoncer qu'Œnone, honteusement chassée par sa maîtresse, s'est précipitée dans la mer, et qu'en même temps la reine est en proie au plus inexplicable égarement. Alors le malheureux père révoque les vœux imprudents qu'il a faits, il conjure Neptune d'épargner son fils, et voyant entrer Théramène :

SCÈNE VI. — THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE. Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils? THÉRAMÈNE. O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.
THÉSÉE. Dieux!
THÉRAMÈNE. J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.
THÉSÉE. Mon fils n'est plus! Eh quoi! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas!
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?
THÉRAMÈNE. A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés :
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes;
Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard, lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.

Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

THÉSÉE. O mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi,
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE. La timide Aricie est alors arrivée :
Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur;
Et, ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène tout en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.

SCÈNE VII. — THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE. Eh bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie !
Ah ! que j'ai lieu de craindre; et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime;
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime :
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.

Laissez-moi, loin de vous et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice;
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE. Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence,
Il faut à votre fils rendre son innocence :
Il n'était point coupable. THÉSÉE. Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE. Les moments me sont chers; écoutez-moi, Thésée :
C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisait horreur.
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée;
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée :
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

PANOPE. Elle expire, seigneur! THÉSÉE. D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils!

Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille !

ESTHER.

PERSONNAGES : ASSUÉRUS, roi de Perse ; — ESTHER, reine de Perse ; — MARDOCHÉE, oncle d'Esther ; — AMAN, favori d'Assuérus ; — ZARÈS, femme d'Aman ; — HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus ; — ASAPH, autre officier d'Assuérus ; — ÉLISE, confidente d'Esther ; — THAMAR, Israélite de la suite d'Esther ; — GARDES DU ROI ASSUÉRUS ; — CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES. — La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

ACTE I.

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCÈNE I. — ESTHER, ÉLISE.

Elise, la compagne d'enfance d'Esther, après une longue séparation, la retrouve sur le trône de Perse, épouse d'Assuérus. Esther lui raconte en ces termes par quels ressorts cachés son élévation s'est accomplie.

ESTHER. Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles mêmes du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;

Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis:
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé:
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
« Soyez reine, » dit-il, et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quel était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther, dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

ÉLISE. N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER. Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.

Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE. Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER. Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte, et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse des vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCÈNE II. — ESTHER, ÉLISE, LE CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, *chantant derrière le théâtre.*
Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE. J'en reconnais les agréables sons;
C'est la reine. TOUTES DEUX. Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.* La reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE. Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre en foule à mes yeux, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER. Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques

Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHOEUR. O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE, *seule.* Quand verrai-je, ô Sion! relever tes rem-
Et de tes tours les magnifiques faîtes? [parts.
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHOEUR. O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

SCÈNE III. — ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR.

Mardochée vient annoncer à Esther qu'à l'instigation d'Aman, Assuérus vient de rendre contre toute la race des Juifs un arrêt d'extermination qui doit s'exécuter dans dix jours. Tout l'espoir de sa nation est en elle, et il la presse d'aller déclarer au roi qui elle est. Elle allègue la loi qui défend, sous peine de mort, de paraître devant lui sans être appelée.

MARDOCHÉE. Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?

Songez-y bien : ce Dieu ne vous a point choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute, qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER. Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(*Le chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

SCÈNE IV. — ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER. O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,

Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
La nation chérie a violé sa foi;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons!
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu : ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
Les orages, les vents, les cieux, te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V. — LE CHŒUR. (*Toute cette scène est chantée.*)

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours;
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR. O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAÉLITE. N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR. O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE. Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR. O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE. Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE. Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR. Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Quel carnage de toutes parts?
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES. Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore:
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE. Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR. Le dieu que nous servons est le dieu des com-
Non, non, il ne souffrira pas [bats:
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Eh quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE. Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce dieu jaloux, ce dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE. Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE. Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR. Le dieu que nous servons est le dieu des com-
Non, non, il ne souffrira pas [bats:
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES. O Dieu que la gloire couronne,
Dieu que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges :

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES. Dieu, qui veux bien que de sim-
Avec eux chantent tes louanges ; [ples enfants

TOUT LE CHŒUR. Tu vois nos pressants dangers ;
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Arme-toi, viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre;
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère,
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR. Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

Aman, le front soucieux, est à la porte de la chambre d'Assuérus, rongé par le dépit que lui fait éprouver le refus de Mardochée, de ployer le genou devant lui, et impatient de voir arriver le jour de sa vengeance. Cependant, Assuérus, à la suite d'un songe qui l'a privé de sommeil, s'est fait lire, pour se distraire, les annales de son règne; il y a vu que, sans l'avis de Mardochée, il aurait succombé sous le poignard de deux traîtres. Le roi fait entrer son favori et lui demande son avis sur la manière de récompenser un service signalé d'une manière éclatante. Aman, croyant prononcer pour lui, fait la réponse que l'on connaît, et se voit condamné à conduire le triomphe de son ennemi. Néanmoins Assuérus est toujours résolu à perdre la nation juive. La reine entre, et, de frayeur, tombe évanouie. Le roi, flatté dans son orgueil et frappé de la beauté d'Esther, lui fait les protestations les plus magnifiques, et, sur son invitation, lui promet de se rendre avec Aman au festin dans lequel elle doit s'expliquer. Les savants chaldéens appelés par l'ordre du roi pour expliquer le songe qui l'occupe, viennent d'arriver. Esther va se placer derrière un voile pour assister à leurs interprétations, tandis que toute sa suite attend son retour.

SCÈNE IX. — ÉLISE, PARTIE DU CHOEUR.

(*Cette scène est partie déclamée et partie chantée.*)

ÉLISE. Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu qu'elle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES. Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE. Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE. Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES *chante*. Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion mugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR *chante*. Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante*. Tel qu'un ruisseau docile

Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre et souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE. Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAÉLITE. Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE. Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE. Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante*. Malheureux! vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'image de vos mains!

UNE ISRAÉLITE *chante*. Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre:
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre;
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.
Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Écoutant nos discours, nous allait déceler!

ÉLISE. Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant,
Voulait forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE. Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE. Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHŒUR *chante*. Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE *chante*. Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE. Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE. Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE. Tous ses jours paraissent charmants;
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE. Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR. Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Pour contenter ses frivoles désirs
L'homme insensé vainement se consume :
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, *seule*. Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix et l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre*. O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR. O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MÊME, *seule*. Nulle paix pour l'impie : il la cherche : elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
Le glaive au dehors le poursuit;

Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE. La gloire des méchants en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint :
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR. O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, *sans chanter*. Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre reine.

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du jardin où se fait le festin.

Furieux et confus d'avoir servi de héraut à la gloire de Mardochée, inquiet et agité de tristes pressentiments, Aman se rend au banquet d'Esther; il entre dans son appartement tandis qu'on voit s'avancer les compagnes de la reine.

SCÈNE III. — ÉLISE, LE CHŒUR. (*Ceci se récite sans chant.*)

UNE DES ISRAÉLITES. C'est Aman.

UNE AUTRE. C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE. Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE. C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE. C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE. Peut-on, en le voyant ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE. On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE. Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES. Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie,
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE. Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES. Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE. Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME. Les pleurs des misérables,

LA SECONDE. Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME. C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE. Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(*Tout le reste de cette scène est chanté.*)

UNE ISRAÉLITE. Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR. O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(*Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.*)

UNE ISRAÉLITE. Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.
De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE. J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE. La veuve en sa défense espère.
UNE AUTRE. De l'orphelin il est le père.
TOUTES ENSEMBLE. Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.
UNE ISRAÉLITE, *seule*. Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles ;
Dans le sans innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
UNE AUTRE. Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse ;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV. — ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther*. Oui, vos moindres discours ont des grâces
Une noble pudeur à tout ce que vous faites [secrètes.
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés,
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.
ESTHER. Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*Elle se jette à ses pieds.*)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné. [ce mystère ?
ASSUÉRUS, *la relevant*. A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est
AMAN, *tout bas*. Je tremble.
ESTHER. Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :

De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, *à part*. Ah! dieux!

ASSUÉRUS. Ah! de quel coup me percez-vous le cœur!
Vous la fille d'un Juif! Eh quoi! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours!
Malheureux! ESTHER. Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS. Parlez.

ESTHER. O Dieu! confonds l'audace et l'imposture.
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois :
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits;
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines,
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,

Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté;
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN. De votre gloire! Moi? Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu...

ASSUÉRUS. Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER. Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites;

Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS. Mardochée? ESTHER. Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré,
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable;
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais, par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS. Quel jour mêlé d'horreur vient d'effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme,
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.
(*Le roi s'éloigne.*)

UNE ISRAÉLITE. Vérité que j'implore, achève de descendre!

Aman profite de la retraite du roi pour chercher à obtenir une réconciliation; Esther le menace de la vengeance de son Dieu : il se jette à ses pieds; Assuérus, en rentrant, croit trouver une nouvelle preuve de sa perfidie dans sa confusion; il ordonne son supplice, et élève Mardochée à sa place. Peu d'instants après, on vient annoncer que le traître a expiré. Assuérus va révoquer les ordres sanguinaires de ce méchant.

SCÈNE IX. — LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR. Dieu fait triompher l'innocence
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE. Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE. J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE. On peut des plus grands rois surprendre la justice :
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE. Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE. Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR. L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé :
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES. Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX. Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE. Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX, *ensemble*. Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE. Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR. Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*. Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE. J'irai pleurer au tombeau de mes pères.
TOUT LE CHŒUR. Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.
UNE ISRAÉLITE, *seule*. Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.
UNE AUTRE. Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous!
UNE AUTRE. Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui, dès l'enfance, en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui, dès l'enfance, en connaît la douceur!
UNE AUTRE. Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!
TROIS ISRAÉLITES. Il nous fait remporter une illustre victoire.
L'UNE DES TROIS. Il nous a révélé sa gloire. [amour!
TOUTES TROIS, *ensemble*. Ah! qui peut avec lui partager notre
TOUT LE CHŒUR. Que son nom soit béni; que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité!

ATHALIE.

PERSONNAGES : JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias; — ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas; — JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre; — JOSABETH, tante de Joas, femme du grand prêtre; — ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth; — SALOMITH, sœur de Zacharie; — ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda; — AZARIAS, ISMAEL ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES; — MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal; — NABAL, confident de Mathan; — AGAR, femme de la suite d'Athalie; — TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES; — SUITE D'ATHALIE; — LA NOURRICE DE JOAS; — CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI. — La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

ACTE I.

SCÈNE I. — JOAD, ABNER.

ABNER. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD. D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?
ABNER. Pensez-vous être saint et juste impunément!
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi; plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.
JOAD. Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.

Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
« Je crains Dieu, dites-vous ; sa vérité me touche ! »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes ;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER. Eh ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD. Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours,
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;

L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps:
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER. Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD. Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD. Eh bien, que feriez-vous?

ABNER. O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD. Je ne m'explique point; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,

Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER. Quel sera ce bienfait, que je ne comprends pas?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II. — JOAD, JOSABETH.

JOAD. Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH. Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD. Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH. Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encor il est près de rentrer!

JOAD. Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABETH. A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.

Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD. Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH. Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD. A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH. Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD. Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH. Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD. Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous;
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi la famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH. Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie;
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue:
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste:
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses!

JOAD. Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux:
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera de son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé:
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,

Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!
Mais si ce même enfant, à tes ordres utile,
Doit être à tes desseins un instrument docile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle :
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur!
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III. — JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABETH. Cher Zacharie! allez, ne vous arrêtez pas;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs!
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV. — LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante*. Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance :
Chantons, publions ses bienfaits.
UNE VOIX, *seule*. En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.
TOUT LE CHŒUR *répète*. Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule*. Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE. Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE. O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire!
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE. Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR. O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX, *seule*. D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR. O justice, ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX. Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR. O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX, *seule*. Vous qui ne connaissez qu'une crainte [servile.
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR. O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

ACTE II.

SCÈNE I. — JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH. Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques :
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II. — JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH. Mais que vois-je ! mon fils, quel sujet vous ramène ?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE. O ma mère ! JOSABETH. Eh bien ! quoi ?

ZACHARIE. Le temple est profané...

JOSABETH. Comment !

ZACHARIE. Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE. Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;
Debout à ses côtés, le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin ;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème !
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSABETH. Ciel !

ZACHARIE. Dans un des parvis, aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,

Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah! quel courroux animait ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté? »
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant,
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée;
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner;
Surtout Éliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH. Quoi donc! Éliacin a paru devant elle?

ZACHARIE. Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH. Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes!

SALOMITH. Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE. Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés?

SALOMITH. Aurait-il de la reine attiré la colère?

ZACHARIE. Que craint-on d'un enfant sans support et sans père?

JOSABETH. Ah! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III. — ATHALIE, ABNER, AGAR, SUITE D'ATHALIE.

AGAR. Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE. Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!

(*Elle s'assied.*)

SCÈNE IV. — ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER. Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel ;
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Eh quoi ! vous de nos rois et la fille et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui.
ATHALIE. Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations :
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois ;
Demeurez.

SCÈNE V. — ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN. Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...
ATHALIE. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive :
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie ;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;

Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie ;
De toutes parts pressé par un puissant voisin
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe !)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux...

ABNER. Grand Dieu !

ATHALIE. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée

A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse :
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN. Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

ATHALIE. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang, et de quelle tribu?

ABNER. Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère;
L'autre m'est inconnu. MATHAN. Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures,
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER. De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN. Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER. Mais sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est. MATHAN. On le craint : tout est examiné.

A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé.
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER. Eh quoi, Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux!
Et vous qui lui devez des entrailles de père,
Vous ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh bien! il faut revoir cet enfant de plus près,
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER. Je crains...

ATHALIE. Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine :
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI. — ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN. Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.

Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE. Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous, cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII. — JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites*. O vous ! sur ces enfants si chers,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux. [si précieux,
ABNER, *à Josabeth*.
Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.
ATHALIE. O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde...
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas*) Épouse de Joad, est-ce là votre fils.
JOSABETH. Qui ? lui, madame ? ATHALIE. Lui.
JOSABETH. Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie*) Voilà mon fils.
ATHALIE, *à Joas*. Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.
JOSABETH. Le ciel jusque aujourd'hui....
ATHALIE. Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler. JOSABETH. Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?
ATHALIE. Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche. [sa bouche !
JOSABETH, *tout bas*. Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en
ATHALIE. Comment vous nommez-vous ? JOAS. J'ai nom Éliacin.
ATHALIE. Votre père ? JOAS. Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE. Vous êtes sans parents? JOAS. Ils m'ont abandonné.
ATHALIE. Comment? et depuis quand?
JOAS. Depuis que je suis né.
ATHALIE. Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?
JOAS. Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.
ATHALIE. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?
JOAS. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
ATHALIE. Qui vous mit dans ce temple?
JOAS. Une femme inconnue,
Qui n'a point dit son nom, et qu'on n'a point revue.
ATHALIE. Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?
JOAS. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
ATHALIE. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!
ABNER. Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.
ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.* Vous sortez?
JOSABETH. Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.
ATHALIE. Non : revenez. (*à Joas.*) Quel est tous les jours votre [emploi?
JOAS. J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
ATHALIE. Que vous dit cette loi? JOAS. Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.
ATHALIE. J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il? JOAS. Il loue, il bénit Dieu.
ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?
JOAS. Tout profane exercice est banni de son temple.
ATHALIE. Quels sont donc vos plaisirs?
JOAS. Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE. Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.
JOAS. Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!
ATHALIE. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
JOAS. Vous ne le priez point. ATHALIE. Vous pourrez le prier.
JOAS. Je verrais cependant en invoquer un autre.
ATHALIE. J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.
JOAS. Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.
ATHALIE. Des plaisirs près de moi vous chercheront en foule.
JOAS. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
ATHALIE. Ces méchants, qui sont-ils?
JOSABETH. Hé, madame! excusez
Un enfant....
ATHALIE, *à Josabeth*. J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire.
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.
JOAS. Comme votre fils! ATHALIE. Oui... Vous vous taisez?
JOAS. Quel père
Je quitterais! et pour... ATHALIE. Eh bien?
JOAS. Pour quelle mère!
ATHALIE, *à Josabeth*. Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce [qu'il di ,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.
JOSABETH. Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.
ATHALIE. Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois,

Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux !
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH. Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE. Ce Dieu, depuis longtemps notre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, *à Josabeth*. Je vous l'avais promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, *à Joad*. Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ? JOAD. J'entendais tout, et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(*A Joas, en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnais, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons : et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE IX. — LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR. Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.
UNE AUTRE. Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.
UNE AUTRE Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?
UNE AUTRE. Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!
UNE AUTRE. O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès son enfance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
TOUT LE CHŒUR. Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!
LA MÊME VOIX, *seule*. Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
TOUT LE CHŒUR. Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!
UNE VOIX, *seule*. Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente

Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE. O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHŒUR. Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue*. Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son seigneur, et son père ;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX, *seule*. Combien de temps, Seigneur, combien de temps
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ? [encore
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?

UNE AUTRE. Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE. Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR. Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent
Ces malheureux, qui de ta cité sainte [de crainte,
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, *seule*. De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe

Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR. O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

ACTE III.

SCÈNE I. — MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN. Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.
Mathan! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL. Eh quoi! tout se disperse, et fuit sans vous répondre!

MATHAN. Approchons.

SCÈNE II. — ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE. Téméraire, où voulez-vous passer?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN. Mon fils, nous attendrons; cessez de vous troubler,
C'est votre illustre mère à qui je veux parler;
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III. — MATHAN, NABAL.

NABAL. Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.

Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN. Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence ;
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire :
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit, on commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL. Eh bien ! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN. Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs, pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.

Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste ;
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste ;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL. Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le dieu d'Israël.

MATHAN. Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvait s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse ;
Autant je les charmais par ma dextérité :
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise ;
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV. — JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN. Envoyé par la reine
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services :
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.
JOSABETH. Éliacin? MATHAN. J'en ai pour elle quelque honte;
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.
JOSABETH. Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!
MATHAN. Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?
JOSABETH. J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.
MATHAN. De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.

Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABETH. Quel bruit?

MATHAN. Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH. Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN. Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur:
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabeth livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez; je vous écoute, et suis prêt à vous croire :
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABETH. Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son poison;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V. — JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD. Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN. On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD. Eh bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN. J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.

De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN. Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
(*Il se trouble.*)
Doit... Mais sortons, Nabal. NABAL. Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI. — JOAD, JOSABETH.

JOSABETH. L'orage se déclare :
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD. Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache :
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête : je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrais moins pour lui les lions et les ours...
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable.

Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD. Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABETH. Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD. Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples ;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée ;
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII. — JOAD, JOSABETH, AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD. Eh bien ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS. J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD. N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS. De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD. Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage.
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.
Eh ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?

Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE. Hélas! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD. Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD. Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide!
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :

Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes :
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS. O saint temple! JOSABETH. O David!

LE CHŒUR. Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.*)

JOAD. Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

JOSABETH. Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD. Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*Aux lévites.*) Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché loin des profanes yeux
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII. — SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH. Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,

Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR. Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE. D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH. Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

UNE AUTRE. Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH. Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler? [mystère!

TOUT LE CHŒUR *chante*. O promesse! ô menace! ô ténébreux
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *seule*. Sion ne sera plus : une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX. Dieu protége Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE. Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE. Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE. Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE. Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE. Quel triste abaissement!

LA SECONDE. Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE. Que de cris de douleur!

LA SECONDE. Que de chants de victoire!

UNE TROISIÈME. Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS. Révérons sa colère;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE. D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

ACTE IV.

SCÈNE I. — JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH. D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABETH, *à Zacharie*. Mon fils, avec respect posez sur cette [table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS. Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH. Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS. Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! princesse, gardez d'en profaner la gloire.
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS. Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH. Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II. — JOAS, JOAD.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*
Mon père ! JOAD. Eh bien, mon fils ?
JOAS. Qu'est-ce donc qu'on prépare ?
JOAD. Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?
JOAS. Je me sens prêt, s'il veut, à lui donner ma vie.
JOAD. On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?
JOAS. Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.
JOAD. Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?
JOAS. David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.
JOAD. Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?
JOAS. O mon père ! JOAD. Achevez, dites : que vous en semble ?
JOAS. Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi !
JOAD. Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.
JOAS. Joas ! Moi ?
JOAD, *se relevant.* Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III. — JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD *continue*. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.
AZARIAS. Quoi ! c'est Éliacin ?
ISMAEL. Quoi ! cet enfant aimable...
JOAD. Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.
JOAS. Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?
JOAD. Gardez pour d'autres temps votre reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage ;
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise sans doute est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,

Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide :
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler;
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense :
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons en invoquant l'arbitre des combats;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple;
Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi;
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre;
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

AZARIAS. Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus!

JOAD. Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS. Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer?

JOAD. O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS. Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne!

JOAD. Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer;
Paraissez, Josabeth : vous pouvez vous montrer!

SCÈNE IV. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DE LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABETH, *embrassant Joas.* O roi, fils de David!
JOAS. O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, *à Zacharie.* Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.
(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*
Enfants, toujours ainsi puissiez-vous être unis!

JOSABETH, *à Joas.* Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS. Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH. De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer!
JOAS. Joas ne cessera jamais de vous aimer.
LE CHŒUR. Quoi! c'est là... JOSABETH. C'est Joas.
JOAD. Écoutons ce lévite.

SCÈNE V. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES CHEFS DE LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

UN LÉVITE. J'ignore contre Dieu quel projet on médite;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et, sans doute, Athalie assemble son armée;
Déjà même au secours toute voie est fermée;
Déjà le sacré mont où le temple est bâti
D'insolents Tyriens est partout investi;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers et ne peut nous défendre.
JOSABETH, *à Joas*. Cher enfant que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père!
JOAD, *à Josabeth*. Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à notre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aîné,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde;
Vous, le côté de l'Ourse; et vous, de l'occident;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps et ne se précipite;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et ne croit rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(*A Joas.*) Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
Suivez-le, Josabeth. (*A un lévite.*) Vous, donnez-moi ces armes.
(*Au chœur.*) Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI. — SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante*. Partez, enfants d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez :
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.
UNE VOIX, *seule*. Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?
UNE AUTRE. Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?
TOUT LE CHŒUR. Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
UNE VOIX, *seule*. C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre ;
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels ;
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous. »
TOUT LE CHŒUR. Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?
UNE VOIX, *seule*. Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE. D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

LE CHŒUR. Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*
Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH. J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons : retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE V.

SCÈNE I. — ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH. Cher Zacharie, eh bien! que nous apprenez-vous!

ZACHARIE. Redoublez au Seigneur votre ardente prière:
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH. Que fait Joas? ZACHARIE. Joas vient d'être couronné:
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau;
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH. Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE. Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas!

Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente! »
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux des plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH. Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé? ZACHARIE. Dissipez vos alarmes :
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II. — JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD. En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER. Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage;
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendais que, le temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,

Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD. Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ?

ABNER. Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir ; et, d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD. Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER. Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret ;
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD. Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER. Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous péririez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presqu'en naissant, à périr condamné ;
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin ;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?

Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence !
Eh quoi ! pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux ? [sa tendresse,
JOSABETH, *tout bas, à Joad.* Pour le sang de ses rois vous voyez
Que ne lui parlez-vous ? JOAD. Il n'est pas temps, princesse.
ABNER. Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom d'un lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer ;
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures...
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours ;
Votre austère vertu n'en peut être frappée :
Eh bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.
JOAD. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité ;
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur ;
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants, lui feraient-ils quelque ombre ?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.

Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité.
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER. Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD. Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !
Ismaël, écoutez. (*Il lui parle à l'oreille.*)

JOSABETH. Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD. Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;
Suivez de point en point ces ordres importants ;
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas ;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
(*A un lévite.*) Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi ;
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD *continue*. Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu ;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(*Ils se cachent tous.*)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.

Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance;
Mais ne la craignez point; songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(*Il tire un rideau.*)

Vous changez de couleur, princesse!

JOSABETH. Ah! sans pâlir
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD. Je vois que du saint temple on referme la porte :
Tout est en sûreté.

SCÈNE V. — JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

(*Joas est caché derrière le rideau.*)

ATHALIE, *à Joad*. Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils? JOAD. Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(*Le rideau se retire. On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.*)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques!
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER. Ciel! ATHALIE, *à Joad.* Perfide!

JOAD. Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE. Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD. Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(*Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.*)

ATHALIE. Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE. Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?

ABNER. Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE. Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE. Lui, Joas! lui, ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle!

SCÈNE VI. — JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, *à Joad.* Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné;
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné

Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers;
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité :
De son temple profane on a brisé les portes;
Mathan est égorgé.

ATHALIE. Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper;
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab, et Jézabel.

(*Athalie sort, les lévites la suivent.*)

JOAD. Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.

Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAS, *descendu de son trône.*
Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie;
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.
JOAD, *aux lévites.* Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi;
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance;
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII. — JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, *au lévite.* Eh bien! de cette impie a-t-on puni l'audace?
LE LÉVITE. Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.
JOAD. Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

CRÉBILLON.

(1674-1762.)

L'auteur du beau poëme des Saisons.... a remarqué.... que les deux illustres fondateurs de la tragédie parmi nous semblaient s'être attachés à peindre les hommes plutôt que les nations; que Racine n'en avait peint qu'une seule, les Juifs; et Corneille, que deux, les Romains et les Espagnols; que Voltaire seul avait peint tous les peuples, Grecs, Romains, Français, Espagnols, Américains, Chinois et Arabes. Crébillon n'offre le tableau d'aucune nation particulière; il semble s'être livré tout entier à tracer celui de l'homme, et à le tracer du côté qui n'est pas le plus beau sans doute, mais qui est peut-être au théâtre un des plus frappants. Il a montré la perversité humaine dans toute son atrocité : c'est un frère qui assassine le fils de son frère, et qui lui en fait boire le sang; c'est un fils qui égorge sa mère; c'est un père qui tue son fils. L'auteur a cru remplir par ce moyen un des deux grands objets que les Grecs regardaient comme le but de la tragédie, la terreur; il a même osé porter cette terreur jusqu'au sentiment le plus pénible, bien sûr, et presque affligé, de rester encore au-dessous des tragiques grecs.... Ce but général et unique des pièces de Crébillon leur donne un ton de couleur sombre par lequel elles se ressemblent toutes....

Les tragédies de Crébillon, déjà semblables entre elles par le genre du coloris, le sont encore par les moyens que l'auteur emploie pour produire des situations théâtrales; les reconnaissances surtout sont un de ceux dont il fait le plus fréquent usage; mais rendons-lui du moins la justice d'avouer qu'il en a fait l'usage le plus heureux : la reconnaissance d'Atrée, celle d'Electre, et surtout celle de Rhadamiste, sont du plus grand effet au théâtre, et en même temps aussi différentes entre elles que des reconnaissances peuvent l'être....

Concluons de ces observations que, si Crébillon est quelquefois noir jusqu'à l'horreur, il n'est pas du moins ce que tant d'autres ont été depuis, noir et froid : dernier degré de la médiocrité dramatique... On peut comparer les malheureuses productions de cette espèce à ces jours affligeants de l'hiver, où un brouillard épais, joint à une gelée pénétrante, semble à la fois engourdir et contrister tous les êtres vivants. Les pièces de Crébillon ressemblent au contraire à ces paysages d'une horreur majestueuse, entremêlés de torrents et de rochers, où la nature, présentant un front terrible, nous occupe de pensées tristes, mais grandes, dont le voyageur préfère l'impression vive et profonde à l'insipide spectacle d'un paysage orné, mais monotone. Tel est l'effet que les tragédies de Crébillon

produisent, et qui n'est point détruit par les défauts reprochés à ses pièces, un amour quelquefois languissant et bourgeois, une exposition souvent froide et embrouillée, une marche compliquée et traînante dans les premiers actes; défauts qui déparent aussi quelques-unes des belles pièces de Corneille, et qui pourtant ne l'empêcheront pas d'être immortel.

Mais il est de plus un autre objet à considérer dans les pièces de théâtre pour fixer à tous égards le jugement qu'on en doit porter; la critique, après les avoir jugées à la représentation, doit encore en apprécier le style.... Crébillon n'a guère que des vers heureux, mais des vers qu'on retient malgré soi, des vers d'un caractère aussi fier qu'original, des vers enfin qui n'appartiennent qu'à lui, et dont l'âpreté mâle exprime, pour ainsi dire, la physionomie de l'auteur. Si les détails de la versification ne souffrent pas chez lui l'examen rigoureux, si la lecture de ses pièces est raboteuse et pénible, l'énergie de ses caractères et le coloris vigoureux de ses tableaux produiront toujours un grand effet au théâtre, où son siècle semble lui avoir donné une place que la postérité lui conservera.

D'ALEMBERT.

ÉLECTRE.

PERSONNAGES : CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon, et femme d'Égisthe; — ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée; — ÉLECTRE, sœur d'Oreste; — ÉGISTHE, fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon; — ITYS, fils d'Égisthe, mais d'une autre mère que Clytemnestre; — IPHIANASSE, sœur d'Itys; — PALAMÈDE, gouverneur d'Oreste; — ARCAS, ancien officier d'Agamemnon; — ANTÉNOR, confident d'Oreste; — MÉLITE, confidente d'Iphianasse; — GARDES. — La scène est à Mycènes, dans le palais de ses rois.

ACTES I — III.

Electre, sœur d'Oreste, est à la cour d'Egisthe, époux de Clytemnestre et meurtrier d'Agamemnon; elle n'est occupée que du soin de venger son père, et elle soupire après le retour d'Oreste, dont elle est séparée depuis la plus tendre enfance, et sans lequel ses amis ne veulent rien entreprendre. Palamède a élevé le prince sous le nom de son propre fils Tydée, afin de le soustraire aux recherches d'Egisthe, et Oreste lui-même se croyait le fils de son gouverneur. Il n'y a qu'un instant que Palamède lui a révélé le secret de sa naissance, mais en lui recommandant de la tenir cachée à Electre, de peur qu'en laissant éclater les transports de sa joie, elle ne compromette sa sûreté et ne fasse découvrir le complot qui est formé pour immoler Egisthe aux mânes d'Agamemnon.

ACTE IV.

SCÈNE I. — ÉLECTRE, *seule.*

Où laissé-je égarer mes vœux et mes esprits!
Juste ciel! qu'ai-je vu? mais, hélas! qu'ai-je appris!
Oreste ne vit plus; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînait au tombeau de mon père
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frère :
Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présents et de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnais à sa noble colère;
Et c'est du moins ainsi qu'aurait juré mon frère.
Quelque ardent qu'il paraisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultère
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon père :
Ce n'est que pour braver son époux et les dieux
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dressé ce monument si triste
Que pour mieux signaler son amour pour Égisthe,
Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies!
J'ai vu le fer vengeur, Égisthe va périr;
Mon frère ne revient que pour me secourir.
Flatteuse illusion à qui l'effroi succède,
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamède?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?
On vient : c'est lui; mon cœur s'émeut à son aspect.
Mon frère... Quel transport s'empare de mon âme!

SCÈNE II. — ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.* Mais, hélas! il est seul.

ORESTE. Je vous cherche, madame,

Tout semble désormais servir votre courroux ;
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel héros vient à votre défense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE. Et quel est-il, seigneur ?
Que dis-je ! puis-je encor méconnaître mon frère ?
N'en doutons plus, c'est lui !

ORESTE. Madame, c'est mon père.

ÉLECTRE. Votre père, seigneur ! et d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE. Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords ;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE. Et n'avez-vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avait vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, seigneur ; vous vous êtes trompé :
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs ;
Qui les aurait versés ? qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père ?
Mais quoi ! vous vous troublez ! Ah ! mon frère est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, seigneur ; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour ;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse ;
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémirait de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère ?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier semblait donner des lois,

Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Électre arme enfin sa famille?
Une mère en fureur la hait et la poursuit;
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE. Eh bien! il vit encore, il est même en ces lieux;
Gardez-vous cependant...

ÉLECTRE. Qu'il paraisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Électre te revoie?
Montrez-le-moi, dussé-je en expirer de joie.
Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Eh! comment si longtemps l'ai-je pu méconnaître?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Moments tant souhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes.
Ah! seigneur, que ces pleurs pour Électre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère!

ORESTE. Ah! ma sœur!
Mon amitié trahit un important mystère;
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frère?

ÉLECTRE. Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une sœur qui voudrait tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE. Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrète.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux;
Ma sœur, à me cacher j'ai plus souffert que vous:
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorais moi-même.
Palamède, pour moi rempli d'un zèle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevait à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colère céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envierais-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE. Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! seigneur! laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frère tant aimé.
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même:

Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE. La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, et mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possède.
On vient; séparons-nous.

Palamède les trouve réunis, et il est convenu entre eux qu'Electre feindra de consentir au mariage par lequel Egisthe veut l'unir à son fils Itys, afin que les conjurés profitent de cette solennité pour frapper le tyran dans le temple.

ACTE V.

Itys, qui aime Electre et en est aimé, apprenant qu'enfin elle a donné son consentement, vient lui témoigner son amour et sa joie, et la presse de se rendre au temple, où l'on n'attend plus qu'elle. Electre cherche à le retenir, dans la crainte qu'il ne trouve la mort en défendant son père. Plus elle élève de difficultés, plus il devient pressant; enfin il se jette à ses genoux.

SCÈNE III. — ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE. Que faites-vous, mon frère, aux pieds d'une perfide?
On assassine Égisthe; et, sans un prompt secours,
D'une si chère vie on va trancher le cours.

ITYS. On assassine Égisthe! ah! cruelle princesse!

Il court au secours de son père; Electre reste seule avec la fille d'Egisthe, Iphianasse, qui répond à l'amour d'Oreste, mais ne le connaît que sous le nom de Tydée.

SCÈNE VI. — ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE. Amis c'en est assez; qu'on épargne le reste;
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste :
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE. Dieux! qu'est-ce que je voi?
Sort cruel, c'en est fait; tout est perdu pour moi;
Celui que j'implorais est Oreste. ORESTE. Oui, madame,
C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flamme
Voulait en vain soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.

Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire;
Votre père en ces lieux m'avait ravi le mien.

IPHIANASSE. Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII. — ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses gardes.*

Suivez-la. Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamède, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avait surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chère!
Quel triste et sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret.
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMÈDE. On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé; les dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste.
Suivez-moi l'un et l'autre.

ORESTE. Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamède, parlez.
Craint-on quelque transport de la part de la reine?

PALAMÈDE. Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux dieux:
Mais pour quelques moments abandonnez ces lieux;
Venez. ORESTE. Non, non; ce soin cache trop de mystère;
Je veux en être instruit: parlez, que fait ma mère?

PALAMÈDE. Eh bien! un coup affreux...

ORESTE. Ah dieux! quel inhumain
A donc jusque sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Anténor, chargé de la défendre?
Et comment, et par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les dieux que mon juste courroux....

PALAMÈDE. Ne faites point, seigneur, de serment contre vous.

ORESTE. Qui? moi! j'aurais commis une action si noire!
Oreste parricide! ah! pourriez-vous le croire?
De mille coups plutôt j'aurais percé mon sein.
Juste ciel! et qui peut imputer à ma main....?

PALAMÈDE. J'ai vu, seigneur, j'ai vu; ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.

De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidèle Anténor ;
Et, remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril et les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Était près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable allait trancher sa vie :
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvait retenir
Une main que les dieux armaient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisaient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE. Sort, ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux ;
Pour me faire attenter sur les jours de ma mère !

SCÈNE VIII. — CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

ORESTE. Elle vient ; quel objet ! où fuirai-je ?

ÉLECTRE. Ah, mon frère !

CLYTEMNESTRE. Ton frère ! quoi ! je meurs de la main de mon fils !
Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides ?
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre que bien plutôt forma quelque furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !
Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir :
Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE. Ma mère !

CLYTEMNESTRE. Quoi ! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer ! N'affecte rien, cruel ;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance ;
Ton fils ne dément point ton nom ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCÈNE IX. — ORESTE, ÉLECTRE, PALAMÈDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE. Frappez, dieux tout-puissants que ma fureur implore :
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,

Frappez ; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux ?
Je vois ce qui retient un courroux légitime :
Dieux, vous ne savez point comme on punit mon crime.

ÉLECTRE. Ah ! mon frère ! calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

ORESTE. Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi que fait frémir mon aspect odieux,
Nature tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon père ;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O dieux, que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent !
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent,
Ma mère ! vois couler... (*Il veut se tuer.*)

PALAMÈDE, *le désarmant.* Ah, seigneur !

ORESTE. Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers ;
Descendons : les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémissements ! que de cris douloureux !
« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Égisthe ! ah ! c'en est trop ; il faut qu'à ma colère....
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !
Quels regards ! où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux !
Je ne souffre que trop ; monstre cruel, arrête ;
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah ! ma mère ! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris ;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père ;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusque dans tes bras la barbare me suit !

C'en est fait ; je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux ! les plus criminels seraient-ils plus punis ?

RHADAMISTHE.

PERSONNAGES : PHARASMANE, roi d'Ibérie ; — RHADAMISTHE, roi d'Arménie, fils de Pharasmane ; — ZÉNOBIE, femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie ; — ARSAME, frère de Rhadamisthe ; — HIÉRON, ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe ; — MITRANE, capitaine des gardes de Pharasmane ; — HIDASPE, confident de Pharasmane ; — PHÉNICE, confidente de Zénobie ; — GARDES. — La scène est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

ACTE I.

Pharasmane, roi d'Ibérie, avait envoyé Rhadamisthe son fils, dès l'âge le plus tendre, près de Mithridate son frère, roi d'Arménie. Mithridate destinait sa fille Zénobie à Rhadamisthe, et cet hymen allait se conclure, lorsque l'ambitieux Pharasmane se jeta sur les États de son frère. Mithridate se vengea sur le fils de la perfidie du père, et lui retira la main de Zénobie pour l'offrir avec son sceptre à Tiridate, roi des Parthes. Rhadamisthe furieux leva l'étendard de la révolte contre son oncle, lui enleva son royaume, et, malgré les protestations qu'il faisait à Zénobie, il arrachait la vie à son père tandis qu'il la conduisait à l'autel. Indigné d'un tel forfait, qu'il impute également aux deux époux, le peuple, secrètement excité par Pharasmane, se soulève et les poursuit de sa vengeance. Rhadamisthe, au milieu de la sédition, enlève dans ses bras sa jeune épouse et se fraye un passage ; mais poursuivi de près, sur le point d'être saisi, il arrête sur Zénobie de funestes regards en songeant qu'elle va passer de ses bras dans ceux de Tiridate, et, furieux de jalousie, il la poignarde et la jette dans les eaux de l'Araxe ; puis il s'échappe, également sauvé par les Romains de la rage de ses ennemis et de la fureur de son désespoir, mais laissant après lui le bruit de sa mort. Il se réfugie en Asie, où Zénobie, toujours présente à sa pensée, lui fait partout chercher les périls et trouver partout la gloire ; il reste en Asie jusqu'au jour où, apprenant que Pharasmane médite la conquête de l'Arménie, il reçoit de Néron la couronne que convoite son père et vient, en qualité d'ambassadeur romain, dans l'Ibérie, pour y semer la division et contrecarrer les projets de son père.

Pour Zénobie, après avoir été retirée des flots de l'Araxe, elle a

quitté son rang et sa patrie, et, cachée sous le nom d'Isménie, elle a erré d'abord pendant dix ans dans la Médie, d'où Arsame, frère de Rhadamisthe, l'a ramenée à la cour de son père, dans laquelle elle reste inconnue. Pharasmane veut l'épouser; son fils Arsame est son rival, et il est aimé de Zénobie, qui lui cache un amour qu'elle croit devoir combattre, quoiqu'elle puisse se croire libre par la mort de Rhadamisthe. Ainsi les deux époux pleurent la mort l'un de l'autre, et l'un et l'autre sont inconnus à la cour où ils se trouvent actuellement réunis. Rhadamisthe y rencontre Hiéron, ambassadeur d'Arménie.

ACTE II.

SCÈNE I. — RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON. Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, seigneur? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE. Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux,
Qu'a proscrit dès longtemps la vengeance céleste;
De crimes, de remords assemblage funeste;
Indigne de la vie, et de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide;
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublierais qu'il est un ciel vengeur.

Il continue, en s'entretenant avec lui, à lui exprimer ses remords et à lui faire part de la succession des événements qui ont réglé son sort.

SCENE II. — PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE, *à Pharasmane.*

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire;
Ce peuple enfin si fier et tant de fois vainqueur
N'en admire pas moins votre haute valeur;
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains;
Vous le savez, seigneur, et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase,
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE. Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?

Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas; la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux :
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage;
La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats;
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours?
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et peut-être, bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Hiéron lui déclare qu'il ne doit point se flatter de l'aveu des Arméniens.

PHARASMANE. Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien! puisqu'on le veut, que la guerre en décide :
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, seigneur, à vous donner la loi,
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelque autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?
RHADAMISTHE. Quoi! vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

PHARASMANE. Qu'entends-je! dans ma cour on ose m'insulter?
Holà! gardes...

HIÉRON, *à Pharasmane.* Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE, *à Rhadamisthe.*

Rendez grâces au nom dont Néron vous honore:
Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengerait bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

Hiéron blâme Rhadamisthe de son imprudence; celui-ci lui répond qu'il remplit les projets de Rome en aigrissant Pharasmane, et qu'il se propose d'attirer son frère dans son parti.

ACTE III.

Tout à l'heure Pharasmane, trouvant son fils Arsame en compagnie de Zénobie, a donné carrière à l'impétuosité de sa jalousie en lui défendant de la revoir et en lui annonçant qu'il entendait lui-même devenir son époux avant la fin de la journée. Elle a eu recours à Arsame pour obtenir par son intermédiaire la protection de l'ambassadeur romain; il vient solliciter près de lui un asile pour la princesse, et il lui parle d'elle en des termes qui montrent assez combien il en est épris. Rhadamisthe s'est efforcé de le tourner contre son père; il l'a trouvé inébranlable dans sa fidélité; mais, touché par l'amour fraternel, il lui promet, sans néanmoins se révéler à lui, de soustraire son amante au péril qui la menace. En l'attendant, il confie à Hiéron son projet de départ.

SCÈNE V. — RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE. Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois....

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je! ah! malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE. D'où vient à mon aspect que votre âme est émue,

Seigneur? RHADAMISTHE, *à part.*
Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE. Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur :
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, *à part.*
Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*A Zénobie.*) Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE. Zénobie! ah! grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE. Se peut-il que vos yeux le puissent méconnaître!
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE. Malheureuse! eh! comment
N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment?
Ah! cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE. Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie? [Zénobie

Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(*Il se jette à ses genoux.*)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine, ni vengeance,
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE. Lève-toi; c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvaient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTHE. Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux?
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux!
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE. Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE. Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César m'en a fait roi : viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici : c'est un sujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez, pour combler mes souhaits
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

ACTE IV.

Zénobie vient d'apprendre qu'Arsame va partir pour l'exil que la jalousie de son père lui impose.

SCÈNE II. — ZÉNOBIE, *seule.*

Où vais-je, et quel est mon espoir?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit; pour qui? pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paraîtrait-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlais pas d'un criminel amour?
Étouffons sans regret une honteuse flamme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon âme.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient.

SCÈNE III. — ZÉNOBIE, ARSAME.

ZÉNOBIE. Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux!
ARSAME. Eh quoi! je vous revois! c'est vous-même, madame!
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?
ZÉNOBIE. Ah! fuyez-moi, seigneur; il y va de vos jours.
ARSAME. Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrais-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs :
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.
ZÉNOBIE. Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble et l'état où je suis,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis;
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous surprenait en ce funeste lieu,
J'en mourrais de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma prière eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire....
ARSAME. Quel est donc ce rival si terrible pour moi?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi?
ZÉNOBIE. Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre père?
Fuyez, prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs;
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.
ARSAME. Un infidèle ami trahirait-il ma flamme?
Dieux! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé!
Quoi! toujours des rivaux, et n'être point aimé!
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi?
Quel est donc ce rival? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore?
Me refuserait-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?
Ah! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :

Parlez; ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi! vous ne romprez point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux! est-on sans pitié pour être sans amour?

ZÉNOBIE. Eh bien! seigneur, eh bien! il faut vous satisfaire;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce serait mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME. Juste ciel! ZÉNOBIE. Et l'époux à qui l'hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME. Ah! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE. Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe en un mot. ARSAME. Mon frère?
ZÉNOBIE. Et mon époux.

ARSAME. Vous Zénobie! ô ciel! était-ce dans mon âme
Où devait s'allumer une coupable flamme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre?
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE. J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux....
Quelqu'un vient.

SCÈNE IV. — RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

ZÉNOBIE, *à Arsame.* Ah! fuyez, seigneur, c'est mon époux.

RHADAMISTHE, *à part.*
Que vois-je? quoi! mon frère !... Hiéron, va m'attendre.

SCÈNE V. — RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre,
(*Haut.*) Madame, tout est prêt; les ombres de la nuit

Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE. Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, *à part*. Ah, perfide!
(*A Arsame.*) Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un père furieux,
Je ne m'attendais pas à vous voir en ces lieux :
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;
Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des moments si doux.

ARSAME. Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse;
Et ces moments si doux, que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce;
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parlait pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible
N'est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah! seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur!
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystère,
La douceur de connaître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassements;
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres moments?
Ah! revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connaissait pas.

RHADAMISTHE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! prince, Zénobie

Vient de vous confier le secret de ma vie?
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connaissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret :
Du moins, sans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple enfin on devait vous le taire ;
Et si j'avais voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidèle
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connais, il est vrai, toute votre vertu ;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME. Quoi ! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusque sur Zénobie !
Pouvez-vous offenser....

ZÉNOBIE. Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur :
Vous ne connaissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son âme est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe, et de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frère? Ah! barbare, quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissait-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvaient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour ;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière ;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière ;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là le trahir en effet ;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet :
Je voulais de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connais donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;

Je vais, par un seul trait, te le faire connaître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher; je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais, malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons, l'ignorerait encore.
(*A Arsame.*) Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien;
Car vous connaissez trop un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire :
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paraître à mes yeux.
(*A Rhadamisthe.*)
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connais la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI. — RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE. Barbare que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frère et mon épouse!
Adieu, prince; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

Accusé d'un entretien secret avec l'ambassadeur romain, Arsame est arrêté par ordre de son père.

ACTE V.

Pharasmane le presse de lui déclarer l'objet de cette entrevue; Arsame se tait. Tout à coup on vient annoncer au roi que l'ambassadeur de Rome enlève Isménie. Arsame tente inutilement de désarmer son courroux en lui disant que le ravisseur d'Isménie est son époux; il n'ose lui en dire davantage. Pharasmane le taxe d'imposture et s'élance à la poursuite des fugitifs; Arsame supplie ses gardes de l'accompagner sur les traces de son père, afin de prévenir un grand malheur : ils se refusent à sa prière.

SCÈNE VI. — PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ARSAME, *à part.* Ah! mon frère n'est plus.
(*Au roi.*) Seigneur, qu'avez-vous fait?
PHARASMANE. J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.

Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendait encor plus intrépide.
Un long rempart des miens, expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçait les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie :
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avait déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME. Quoi ! seigneur, il est mort? Après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(*A part.*) Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père?
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE. D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens, malgré moi, partager sa douleur?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accents?
D'où vient que je frissonne? et quel est donc mon crime?
Me serais-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avait outragé,
Mon faible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiète.

Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi :
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versais le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme ;
Écoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME. Que vous servent, hélas ! ces regrets impuissants?
Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père !

PHARASMANE. Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits?

SCÈNE VII. — PHARASMANE ; RHADAMISTHE, *porté par des soldats* ; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE, *apercevant Rhadamisthe.*
Mais, pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puissants, quel objet offrez-vous à ma vue?
(*A Rhadamisthe.*) Malheureux, quel dessein te ramène en ces lieux?
Que cherches-tu?

RHADAMISTHE. Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE. Quel trouble me saisit !

RHADAMISTHE. Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puissent les justes dieux en être satisfaits !
Je ne méritais pas de jouir de la vie.
(*A Zénobie.*) Sèche tes pleurs ; adieu, ma chère Zénobie ;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE. Grands dieux ! qu'ai-je entendu?
Mithridate ! ah ! quel sang ai-je donc répandu?
Malheureux que je suis ! puis-je le méconnaître?
Au trouble que je sens, quel autre pourrait-ce être?
Mais, hélas ! si c'est lui, quel crime ai-je commis !
Nature ! ah ! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE. La soif que votre cœur avait de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étais connu de vous.

PHARASMANE. Pourquoi me le cacher? Ah ! père déplorable !

RHADAMISTHE. Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,

Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immolait un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père!
Votre cœur s'attendrit; je vois couler vos pleurs. (*A Arsame.*
Mon frère, approchez-vous, embrassez-moi : je meurs.

ZÉNOBIE. S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeais-tu la mort de Mithridate? (*Elle sort.*)

PHARASMANE. O mon fils! ô Romains! êtes-vous satisfaits?
(*A Arsame.*) Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie :
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux;
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre :
Fuyez; n'exposez plus un père à le répandre.

VOLTAIRE.

(1694-1778.)

Pendant que l'ingénieux La Motte dissertait sur l'art dramatique, un jeune homme, sorti de chez les jésuites, où il avait entendu les spirituelles leçons et joué les petits drames latins du P. Porée, le jeune Arouet, jeté dans le monde avec l'étourderie de son âge, déjà fameux par son esprit et par un séjour de quelques mois à la Bastille, avait trouvé à vingt-trois ans cette tragédie que cherchait La Motte. Pour rendre le contraste plus piquant, il avait choisi ce même sujet d'Œdipe tant de fois traité; mais il y avait jeté son brillant coloris et quelque chose de cette élégante parure de langage qui plaît en France, et qu'on n'y voyait plus depuis Racine. Le jeune Arouet, quelque hardiesse d'esprit qu'il se sentît déjà, n'avait aucun système, aucune théorie nouvelle sur la tragédie; il croyait de bonne foi à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs qu'il entendait moins bien, et avait d'ailleurs sur la dignité et les bienséances théâtrales toutes les traditions de la cour de Louis XIV.... Il y avait cependant un don précieux, inestimable, dans le début dramatique de Voltaire : c'était la première fraîcheur d'un grand talent, cette vivacité, ce coloris d'élégance qu'il tenait de l'étude et de la jeunesse. Un poëte était né: non pas tel que l'imagination peut le rêver de préférence, enthousiaste, naïf, original. Le poëte du dix-huitième siècle, au contraire, est un homme des villes, léger, railleur, ami et flatteur ironique des grands, habile à se jouer des travers, et à répéter les grâces et les vices d'une société élégante. Sa poésie n'éclatera pas d'images empruntées à la nature; elle n'aura pas de grandeur simple, et souvent elle se plaira dans une pompe un peu factice. En quelque lieu, en quelque temps que la fiction la transporte, elle sera toujours philosophique et pleine d'allusions modernes; car elle est un instrument de la pensée du poëte, plutôt qu'elle n'est cette pensée même. Elle ne sera donc tout à fait originale et vraie que là où elle peut librement se confondre avec les penchants et le langage même du dix-huitième siècle....

Quand on voit cependant quel était alors le goût des esprits délicats du grand monde, on admire d'autant plus le génie poétique conservé par Voltaire, au milieu d'une société si peu faite pour la poésie.... Ni les fausses théories du temps, ni la distraction d'études sévères, ni les premières atteintes de l'âge n'affaiblirent dans Voltaire cette source féconde....

Tout cela ne permet nullement de proclamer Voltaire

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

ni de le juger *le plus tragique de nos poëtes*, comme a fait La Harpe. Le temps, ce critique souverain, a déjà montré que les ouvrages dramatiques de Voltaire avaient rarement ces fortes teintes qui gagnent à vieillir. Nulle pièce de Corneille, même le Cid, n'avait été plus applaudie à sa naissance que dans la reprise de gloire qu'eut ce grand homme il y a vingt ans, un siècle et demi après sa mort. Alors aussi, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Racine excitaient un universel enthousiasme; et, je le crois, malgré le paradoxe et la satiété, ces retours du goût public se verront encore. Mais l'épreuve ne fut pas aussi favorable à Voltaire. Plus rapproché de nous par la date, il était cependant moins compris, moins aimé. Ses grands effets de théâtre et ses sentences philosophiques semblaient usés; sa bruyante éloquence de théâtre ne saisissait pas les âmes comme le génie du vieux Corneille et la perfection passionnée de Racine. On démêlait dans son éclat beaucoup de ces fausses couleurs qui ne tiennent pas.

Voltaire dit quelque part: « Il y a des beautés de sentiment, et des beautés de déclamation. » Rien ne se vérifie mieux par son exemple. Sans cesse il tombe dans ce genre de beautés déclamatoires. On en est étonné pour cet esprit si juste, si naturel, si vif. Mais c'est, je crois, que la grande poésie, le tragique, était un rôle de convention qu'il prenait à son gré, et dont il riait dans la coulisse.... Corneille et Racine travaillaient avec plus de bonne foi, et leurs beautés sont plus sérieuses.

Voltaire a voulu enhardir et animer la scène, multiplier les effets de théâtre. Il y a souvent réussi; mais, pour la grandeur et la nouveauté des caractères, ce qui est la vie même du drame, a-t-il approché de ses deux modèles?.... Sa diction, dramatique par le mouvement et la chaleur, l'est-elle autant par la vérité? Égale-t-elle la poésie de Racine ou de Corneille? et la perfection de la poésie n'est-elle pas une partie nécessaire de notre théâtre sévère et régulier?

Contre les sophismes de La Motte et de Fontenelle, Voltaire avait défendu la poésie comme son bien et son domaine. Mais plus tard il se mit à l'aise dans cet héritage qu'il avait conquis, et où il régnait seul. Il s'attacha de moins près au grand art de Racine, son premier modèle. Son vers, moins travaillé, se remplit de paroles plus sonores qu'expressives; et, sur le style poétique, il prit insensiblement quelques-unes des opinions qu'il avait combattues. Après s'être moqué de la peine qu'avait prise La Motte de mettre en prose une scène de Racine, il soutint que les bons vers ne devaient être que de la prose bien faite, à laquelle on ajoutait la mesure et la rime; et, partant de ce principe, qui demandait moins de soins et d'efforts, il fut souvent prosaïque et négligé dans ses vers. Il eut peu de ces tours originaux, de ces vives images qui sont l'accent même de la poésie.

Il n'en était pas moins fidèle à l'étiquette de notre théâtre; il en exagéra même la pompe habituelle et les périphrases bienséantes,

sans les corriger par ces tours naïfs que Corneille trouvait dans la langue de son temps, et que Racine mêlait artistement à celle de la cour. Par là, il fut à la fois moins poétique et moins simple, moins vrai que ses grands devanciers.

Voltaire n'en exerça pas moins sur son siècle la puissance prestigieuse du poëte. Par une rare exception, il la garda même toujours, sachant la transformer selon les âges de la vie, et laissant échapper à quatre-vingts ans quelques-uns de ses plus heureux vers. Il est vrai que ces vers étaient dans un style familier, sur le ton sceptique d'un vieillard qui se permet tout; et cette liberté était peut-être plus favorable au naturel d'un poëte qui n'était pas né comme Racine pour la perfection de l'art, et n'avait pas la patience d'y atteindre. M. VILLEMAIN.

Voyez à l'article *Racine*, page 226, le parallèle entre Racine et Voltaire.

BRUTUS.

PERSONNAGES : JUNIUS BRUTUS, VALÉRIUS PUBLICOLA, consuls; — TITUS, fils de Brutus; — TULLIE, fille de Tarquin; — ALCINE, confidente de Tullie; — ARONS, ambassadeur de Porsenna; — MESSALA, ami de Titus; — PROCULUS, tribun militaire; — ALBIN, confident d'Arons; — SÉNATEURS; — LICTEURS. — La scène est à Rome.

ACTE I.

(*Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valérius Publicola, consuls, président à cette assemblée : les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs.*)

SCÈNE I. — BRUTUS, LES SÉNATEURS.

BRUTUS. Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus, et nos lois :
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat et craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience :
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre :
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains :
Mais ce n'est point assez; Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat;
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'État;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage :
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage :
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités.

BRUTUS. Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère :
Je vois cette ambassade au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Épier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes,

Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(*Les sénateurs se lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALÉRIUS PUBLICOLA. Je vois tout le sénat passer à votre avis;
Rome et vous, l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise ; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.
(*A Brutus.*) C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts;
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle;
Brutus en est le père, et doit parler pour elle.

SCÈNE II. — LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

(*Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs et d'Albin son confident; il passe devant les consuls et le sénat, qu'il salue; et il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS. Consuls, et vous sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit, et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour :
Dont l'audace....

BRUTUS. Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Étrurie
N'est point encor connu dans le sénat romain.
Poursuivez. ARONS. Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet État s'expose,
Comme un de ses enfants j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous ;
C'est en vain que Titus en détourna les coups :
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire :
Si du peuple romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?
Qui peut de vos serments vous dégager ?

BRUTUS. Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance, et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien :
Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS. Ah ! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses sujets ; vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfants ; leurs juges sont les dieux.

Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverser l'État au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS. Arons, il n'est plus temps : chaque État a ses lois,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joux odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Étrurie
Les vices de leur cour avec la tyrannie.
(*Il se lève.*) Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
A tardé si longtemps à condamner Tarquin !
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes,
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.

(*Les consuls descendent vers l'autel, et le sénat se lève.*)

O Mars, dieu des héros, de Rome, et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles,
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments
Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfants.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,

Que le perfide meure au milieu des tourments !
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre !

ARONS, *avançant vers l'autel.* Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfants, une guerre immortelle.

(*Les sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée ?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains
Pour mieux braver son père et tous les souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés ?
Est-ce pour les ravir que vous les détrônez ?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers Arons.*

Vous connaissez bien mal et Rome et son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons; il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le sénat à mes soins a confié sa fille;
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs
Qui des enfants des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.
Dès ce jour, en son camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie :
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour; ce temps doit vous suffire :

Ma maison cependant est votre sûreté;
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse :
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le sénat romain.
(*Aux sénateurs.*) Et nous, du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux et ces dards tout sanglants
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père et les armes du fils!

ACTES II — IV.

Arons, en se retirant, forme la résolution de s'entendre avec Messala, dont l'ambition lui est connue, pour former une conspiration en faveur de Tarquin. Il se sert de lui pour tenter la fidélité de Titus, l'ami de Messala et le fils de Brutus.

Titus vient d'obtenir le triomphe pour une victoire éclatante remportée sur Tarquin; mais il aspirait au consulat, et le sénat a refusé cette dignité à sa trop grande jeunesse. Vu d'un œil jaloux par son frère Tibérinus à cause de la gloire dont il vient de se couvrir, il est lui-même aigri contre le sénat du refus qu'il vient d'en essuyer: tout fier républicain qu'il est, l'ambition et la haine murmurent dans son cœur; et, s'il aime sa patrie, il est entraîné vers Tullie, fille de Tarquin, par la plus violente passion, et cette passion est partagée. Arons et Messala, de concert, exploitent habilement ces dispositions pour l'attirer dans leur complot. Longtemps il résiste à leurs attaques; longtemps il se débat contre les suggestions de son cœur; il sacrifie tout à l'honneur, tout à sa patrie, mais il ne fait pas ce sacrifice sans murmurer. Enfin tout se réunit pour l'entraîner. Son frère Tibérinus et son ami Messala appartiennent déjà au parti de Tarquin; celui-ci lui fait offrir la main de Tullie; Tullie va quitter Rome, et leur séparation sera éternelle; elle-même en gémit devant lui, et fait tous ses efforts pour le déterminer à monter avec elle sur le trône. Il résiste encore. Elle le quitte au désespoir, en lui déclarant que dans une heure elle viendra partager la couronne avec lui ou périr à ses yeux. Titus cède enfin, en maudissant sa faiblesse. Il vient d'engager sa parole; son père entre.

SCÈNE VI. — BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS. Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême :
Le sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une seconde fois va sauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS. Ciel!.... BRUTUS. Mon fils!....

TITUS. Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat et le sort des Romains.

MESSALA. Ah! quel désordre affreux de son âme s'empare!

BRUTUS. Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare?

TITUS. Qui? moi, seigneur! BRUTUS. Eh quoi! votre cœur égaré
Des refus du sénat est encore ulcéré!
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez sauvé Rome, et n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, cesse de briguer une injuste faveur;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur;
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'État et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien;
Sois toujours un héros; sois plus, sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te suis. Dans mon âge débile
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai, comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.

TITUS. Ah! Messala!

ACTE V.

Brutus apprend bientôt que la conspiration fait des progrès, et qu'on soupçonne Messala; en conséquence des révélations que lui a faites un esclave, il a convoqué les sénateurs et il leur annonce que Messala, arrêté par son ordre, s'est lui-même frappé d'un poignard pour garder le secret de la conjuration, et qu'on arrête à l'instant Arons et Tullie. Arons comparaît, et réclame l'inviolabilité de son caractère d'ambassadeur. Brutus lui répond qu'il l'a perdu par sa trahison, que néanmoins le peuple romain ne lui veut infliger d'autre châtiment que de le rendre témoin du supplice des perfides citoyens qu'il a séduits.

SCÈNE III. — LES SÉNATEURS, BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

BRUTUS. Eh bien! Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez. VALÉRIUS. Songez que vous êtes Brutus.
BRUTUS. Expliquez-vous....
VALÉRIUS. Je tremble à vous en dire plus.
(*Il lui donne des tablettes.*)
Voyez, seigneur; lisez, connaissez les coupables.
BRUTUS, *prenant les tablettes.*
Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez.... Le perfide est-il pris?
VALÉRIUS. Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux:
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière et pour moi plus sensible.
BRUTUS. Qu'entends-je? VALÉRIUS. Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.
BRUTUS. Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel! Titus.
(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)
VALÉRIUS. Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes.
Peut-être il détestait cet horrible attentat.
BRUTUS. Allez, pères conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place:
Allez, exterminez ma criminelle race;

Punissez-en le père, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV. — BRUTUS.

Grands dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis.
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondements?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfants?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie,
Le coup en est affreux, le traître était mon fils!
Mais Titus! un héros! l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! dieux!

SCÈNE V. — BRUTUS, VALÉRIUS, SUITE, LICTEURS.

VALÉRIUS. Du sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.
BRUTUS. Moi? VALÉRIUS. Vous seul.
BRUTUS. Et du reste, en a-t-il ordonné?
VALÉRIUS. Des conjurés, seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.
BRUTUS. Et du sort de mon fils le sénat me rend maître?
VALÉRIUS. Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.
BRUTUS. O patrie! VALÉRIUS. Au sénat que dirai-je, seigneur?
BRUTUS. Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne;
Qu'il ne la cherchait pas...., mais qu'il s'en rendra digne....
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait.... Pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.
VALÉRIUS. Seigneur, Tullie.... BRUTUS. Eh bien....
VALÉRIUS. Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.
BRUTUS. Comment, seigneur?
VALÉRIUS. A peine elle a revu ces lieux,

A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que, sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS. Justes dieux!

VALÉRIUS. C'est à vous à juger de son crime.
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime;
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS. Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS. Plein de votre vertu, seigneur, je me retire :
Mon esprit étonné vous plaint et vous admire;
Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre âme et de votre douleur.

SCÈNE VI. — BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS. Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS. Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS. Plût au ciel!

PROCULUS. De vos fils c'est le seul qui vous reste.
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le sénat indulgent vous remet ses destins :
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains;
Vous saurez à l'État conserver ce grand homme,
Vous êtes père enfin. BRUTUS. Je suis consul de Rome.

SCÈNE VII. — BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du théâtre, avec des licteurs.*

PROCULUS. Le voici.

TITUS. C'est Brutus! O douloureux moments!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants!
Seigneur, souffrez qu'un fils.... BRUTUS. Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;

J'ai perdu l'un; que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle; ai-je encore un fils? TITUS. Non, vous n'en avez plus.
BRUTUS. Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*) Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu?
De trahir tes serments? TITUS. Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment:
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.
BRUTUS. Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux!
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?
TITUS. Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur....
BRUTUS. Achève, malheureux! TITUS. Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
(*Il se jette à genoux.*) A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins: Mon fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire:

On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS. Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus...., à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS. Adieu : je vais périr digne encor de mon père.
(*On l'emmène.*)

SCÈNE VIII. — BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS. Seigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS. Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler!
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle :
Rome seule a mes soins; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons; que les Romains, dans ces moments affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE IX. — BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR. Seigneur.... BRUTUS. Mon fils n'est plus?
LE SÉNATEUR. C'en est fait.... et mes yeux....
BRUTUS. Rome est libre : il suffit... Rendons grâces aux dieux.

ZAÏRE.

PERSONNAGES : OROSMANE, soudan de Jérusalem ; — LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem ; — ZAÏRE, FATIME, esclaves du soudan ; — NÉRESTAN, CHATILLON, chevaliers français ; — CORASMIN, MÉLÉDOR, officiers du soudan ; — UN ESCLAVE ; — SUITE. — La scène est au sérail de Jérusalem.

ACTE I.

Lusignan, descendant de Bouillon, a été fait prisonnier avec ses jeunes enfants par le soudan Noradin, et depuis, séparé d'eux, il languit à Jérusalem dans un cachot. Nérestan, un des captifs, a obtenu du fils de Noradin de partir pour la France, sur la parole qu'il a donnée de revenir reprendre ses fers ou racheter dix chevaliers chrétiens. Cependant Zaïre, sa compagne de captivité, a fixé les regards d'Orosmane, fils de Noradin, et, touchée de sa tendresse, elle vient à l'instant de recevoir avec ravissement la promesse qu'il lui a faite de l'épouser dans la journée. Elle lui témoignait sa gratitude et son amour, lorsqu'elle est interrompue par un officier qui vient demander audience à Orosmane pour Nérestan.

SCÈNE IV. — OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN. Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens :
J'ai satisfait à tout ; c'est à toi d'y souscrire :
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers :
Leur liberté, par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée ;
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux ;
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste :
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir.
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;

Je me rends prisonnier, et demeure en otage.

OROSMANE. Chrétien, je suis content de ton noble courage :
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander :
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie :
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais, parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre;
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté;
Son nom serait suspect à mon autorité;
Il est du sang français qui régnait à Solyme;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime :
Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel;
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN. Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne;
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il....? OROSMANE. Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil levé sur mes États
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. (*Nérestan sort.*)

FATIME. O Dieu, secourez-nous!

OROSMANE. Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire;
Commandez en sultane; et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

ACTE II.

Châtillon, chevalier français, remercie et félicite Nérestan de la délivrance qu'il apporte à ses compagnons d'infortune. Nérestan se plaint d'abord ne ne pouvoir emmener à la cour de France cette jeune Zaïre, à laquelle il reproche d'oublier les chrétiens pour le soudan qui l'aime. Lorsqu'il ajoute qu'on retient Lusignan dans les fers, la douleur de Châtillon éclate en ces termes :

SCÈNE I. — CHATILLON, NÉRESTAN.

CHATILLON. Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan comme à moi ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Longtemps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,
Au pied de nos autels expirant dans les flammes,
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirants!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix: Français, soyez fidèles....
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route et marchait devant lui;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée :
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.

O mon cher Nérestan, Dieu, qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion désespérée
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière;
Tel est son sort affreux : qui pourrait aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

Tandis que les deux chevaliers gémissent ensemble et se consultent sur les moyens de délivrer Lusignan, Zaïre vient annoncer qu'elle a obtenu de la générosité du soudan la liberté du prince et qu'on va l'amener. Aussitôt, en effet, on voit paraître l'auguste vieillard.

SCÈNE III. — ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS.

LUSIGNAN. Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?.... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*) Suis-je libre en effet?

ZAÏRE. Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON. Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN. O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON. C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE. Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,

Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan.*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant égaler son grand cœur.

LUSIGNAN. Des chevaliers français tel est le caractère :
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN. Mon nom est Nérestan ; le sort, longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant :
A la cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix ;
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN. Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre ;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Châtillon, et vous.... de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.

Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON. De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN. Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON. Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN. Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore !
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON. Il est vrai ; dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême ;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN. De quel ressouvenir mon âme est déchirée !
A cet âge fatal, j'étais dans Césarée,
Et, tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN. Vous.... seigneur !.... ce sérail éleva votre enfance ?....
(*En les regardant.*)
Hélas ! de mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux....
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ? ZAÏRE. Depuis que je respire.
Seigneur.... eh quoi ! d'où vient que votre âme soupire ?

LUSIGNAN. Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains....

ZAÏRE. De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ? LUSIGNAN. O ciel ! ô providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle.... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :

Je revois.... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE. Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah! seigneur!....

LUSIGNAN. Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée?

ZAÏRE. Oui, seigneur. NÉRESTAN. Se peut-il?

LUSIGNAN. Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivants portraits..
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie!
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!
Madame.... Nérestan.... Soutiens-moi, Châtillon....
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse....

NÉRESTAN. Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN. Dieu juste! heureux moment!

NÉRESTAN, *se jetant à genoux*. Ah, seigneur! ah! Zaïre!

LUSIGNAN. Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN. Moi votre fils! ZAÏRE. Seigneur!

LUSIGNAN. Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON. Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN. De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier.... vous.... hélas! vous? ma fille?
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne!
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAÏRE. Je ne puis vous tromper, sous les lois d'Orosmane....
Punissez votre fille.... elle était musulmane.

LUSIGNAN. Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants:

Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux.... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux :
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie;
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN. Je revois donc ma sœur!.... Et son âme....

ZAÏRE. Ah! mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN. M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire : Je suis chrétienne. ZAÏRE. Oui.... seigneur.... je le suis.

LUSIGNAN. Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

SCÈNE IV. — ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN. Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi; de vous je dois répondre.
CHATILLON. Où sommes-nous, grand Dieu! quel coup vient nous [confondre!
LUSIGNAN. Notre courage, amis, doit ici s'animer.
ZAÏRE. Hélas, seigneur!
LUSIGNAN. O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.
ZAÏRE. Je vous le jure. LUSIGNAN. Allez; le ciel fera le reste.

ACTE III.

Nérestan a obtenu d'Orosmane de revoir, avant son départ, Zaïre qu'il va quitter; il l'aperçoit.

SCÈNE IV. — CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN. Ma sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.
ZAÏRE. Dieu! Lusignan?
NÉRESTAN. Il touche à son heure dernière :
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion, dont son âme est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers moments,
Il doute de sa fille et de ses sentiments;
Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.
ZAÏRE. Quoi! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi j'aille ici renoncer?
NÉRESTAN. Ah! ma sœur, cette loi n'est pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore:
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux :
Jurez par nos malheurs et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE. Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi....
Mais, mon cher frère.... hélas ! que veut-elle de moi?
Que faut-il? NÉRESTAN. Détester l'empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle;
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie et dessiller vos yeux.
Songez à vos serments; et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème :
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce sérail profane?....
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louis, fille de Lusignan!
Vous chrétienne et ma sœur, esclave d'un soudan!
Vous m'entendez.... je n'ose en dire davantage.
Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

ZAÏRE. Ah! cruel! poursuivez; vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats :
Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas!.... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
Dites.... quelle est la loi de l'empire chrétien?....
Quel est le châtiment pour une infortunée
Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son âme et s'unirait à lui?

NÉRESTAN. O ciel! que dites-vous? ah! la mort la plus prompte
Devrait.... ZAÏRE. C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.
NERESTAN. Qui? vous? ma sœur!
ZAÏRE. C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore.... et j'allais l'épouser.
NÉRESTAN. L'épouser! est-il vrai, ma sœur? est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois? ZAÏRE. Frappe, dis-je; je l'aime.

NÉRESTAN. Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort; et vous la méritez :
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE. Arrête, mon cher frère.... arrête, connais-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu souffres, je le vois; je souffre davantage :
Je voudrais que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne l'aurait aimé!
Il faisait tout pour moi, son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NÉRESTAN. Je te blâme et te plains; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :

Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages;
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, et dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre?.... ZAÏRE. Oui, je te le promets:
Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant va fermer la paupière,
Va ; je voudrais te suivre et mourir la première.
NÉRESTAN. Je pars. Adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers et te rendre à toi-même.

SCÈNE V. — ZAIRE.

Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir!
Hélas! suis-je en effet Française, ou musulmane?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou chrétienne? O serments que j'ai faits!
Mon père, mon pays, vous êtes satisfaits!
Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puissant, oui, mon âme est rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui, de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,

Te voir, te souhaiter, attendre ton retour!
Hélas ! et je t'adore, et t'aimer est un crime!

SCÈNE VI. — ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE. Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, madame, aucun retardement :
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée;
Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes serments et préside à mes feux :
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux;
Tout tombe à vos genoux; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir :
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt; commencez le bonheur de ma vie.
ZAÏRE. Où suis-je? malheureuse! ô tendresse! ô douleur!
OROSMANE. Venez. ZAÏRE. Où me cacher?
OROSMANE. Que dites-vous? ZAÏRE. Seigneur!
OROSMANE. Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre....
ZAÏRE. Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?
OROSMANE. Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur!....
ZAÏRE. Hélas!
OROSMANE. Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus. ZAÏRE. Fatime, soutiens-moi....
Seigneur! OROSMANE. O ciel! eh quoi?
ZAÏRE. Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur;
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais.... seigneur.... ces chrétiens....
OROSMANE. Ces chrétiens.... Quoi, madame!
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme!
ZAÏRE. Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

OROSMANE. Eh bien ! quel intérêt si pressant et si tendre
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Nous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux;
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE. Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère....

OROSMANE. Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAÏRE. Souffrez que l'on diffère....
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés....

OROSMANE. Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parlez?
Zaïre! ZAÏRE. Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE. Zaïre!

ZAÏRE. Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur.... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis.... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis.
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis. (*Elle sort.*)

Orosmane reste en proie à la plus sombre jalousie; de son côté, Zaïre est désolée d'avoir affligé son amant.

ACTE IV.

SCÈNE I. — ZAIRE, FATIME.

ZAÏRE. Ah! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane!
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez!.... j'eusse été trop heureuse!

FATIME. Quoi! regretter encor cette chaîne honteuse!
Hasarder la victoire ayant tant combattu!

ZAÏRE. Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles

Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
Eh bien! race des rois dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui!
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière!
Ah! que fait Orosmane? il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME. Quoi! vous, fille des rois que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui....

ZAÏRE. Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?
Orosmane est-il fait pour être sa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne sais; mais enfin j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME. Ah! ne voyez-vous pas que pour vous consoler....

ZAÏRE. Laisse-moi; je vois tout, je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que suis faire un aveu sincère.

FATIME. Songez que cet aveu peut perdre votre frère,

Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE. Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME. Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis.... ZAÏRE. Eh bien! il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret.
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

SCÈNE II. — OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE. Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout;
Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez; mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE. Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!

Tu veux commander seul à mes sens éperdus....
Eh bien! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE. Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi.... Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE. Ah! seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE. Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE. Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE. Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidèle?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste :
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, et si bien démentis;
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours.... Mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux différait mon bonheur?
Parle, était-ce un caprice? est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? épargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin;
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie :
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai.... ZAÏRE. Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE. O ciel! expliquez-vous. Quoi! toujours me troubler?
Se peut-il?.... ZAÏRE. Dieu puissant, que ne puis-je parler!

OROSMANE. Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on? parlez. ZAÏRE. Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.
OROSMANE. Vous, à plaindre, grand Dieu!
ZAÏRE. Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.
OROSMANE. Une grâce! ordonnez, et demandez ma vie.
ZAÏRE. Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Orosmane.... seigneur:... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes secrets vous seront révélés.
OROSMANE. De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?....
ZAÏRE. Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.
OROSMANE. Eh bien! il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens; il en coûte à mes sens désolés.
Allez : souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.
ZAÏRE. En me parlant ainsi vous me percez le cœur.
OROSMANE. Eh bien! vous me quittez, Zaïre?
ZAÏRE. Hélas! seigneur.

Au sortir de cette entrevue, Orosmane agité ne sait à quelle pensée s'arrêter, lorsqu'on lui apporte une lettre surprise dans les mains d'un chrétien et adressée à Zaïre. Elle est de Nérestan, qui doit lui amener un pontife pour la baptiser; mais elle est conçue dans des termes généraux qu'Orosmane ne peut que mal interpréter : il n'y voit que la promesse d'un rendez-vous avec un amant, et, dans le transport de sa jalousie, d'abord il donne à Corasmin l'ordre d'aller poignarder Zaïre; il révoque aussitôt cet ordre et se décide à lui faire remettre la lettre pour l'éprouver. Cependant il la fait mander.

SCÈNE VI. — OROSMANE, ZAIRE.

ZAÏRE. Seigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?
OROSMANE. Eh bien! madame, il faut que vous m'éclaircissiez;
Cet ordre est important plus que vous ne croyez.

Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme avec vous il est temps que je lise,
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise :
Jugez-vous ; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant.
Ta grâce est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE. Vous, seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme :
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissants détesterait la vue;
Que tout autre après vous me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin lorsque vous m'ignoriez;

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître;
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être,
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE. Quoi! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!
Quel excès de noirceur! Zaïre!.... ah, la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAÏRE. Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE. Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE. Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE. Vous m'aimez?

ZAÏRE. Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayants vous me lancez! Hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE. Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, madame.

ACTE V.

Indigné d'une si noire perfidie, Orosmane attend avec une fureur concentrée le moment du rendez-vous, tandis que Zaïre y va frappée de terreur et le cœur déchiré par son amour.

SCÈNE IV. — ZAIRE.

O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire!

SCÈNE V. — ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE. Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*A part.*) Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre!

SCÈNE VI. — OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.
Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!
(*A l'esclave.*) Eh bien! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE. Seigneur,

On n'a jamais senti de si vives alarmes ;
Elle a pâli, tremblé ; ses yeux versaient des larmes ;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE. (*A l'esclave.*) Allez, il me suffit....
(*A Corasmin.*) Ote-toi de mes yeux,
Laisse-moi ; tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême :
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII. — OROSMANE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? où porté-je mes vœux?
Zaïre, Nérestan.... couple ingrat, couple affreux!
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous!.... Misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas.... Corasmin, revenez.

SCÈNE VIII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Ah! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez : a-t-il paru, ce rival, ce coupable?
CORASMIN. Rien ne paraît encore.
OROSMANE. O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!.... l'infidèle!.... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable ;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!
CORASMIN. Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?
OROSMANE. N'entends-tu pas des cris?
CORASMIN. Seigneur....
OROSMANE. Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.
CORASMIN. Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort, tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit....
OROSMANE. Hélas! le crime veille et son horreur me suit.

A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse !
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah ! Corasmin !
Un seul de ses regards aurait fait mon destin ;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours.... Ah ! la cruelle !

CORASMIN. Est-ce vous qui pleurez ? vous, Orosmane ? ô cieux !

OROSMANE. Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre ;
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre :
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN. Ah ! je tremble pour vous !

OROSMANE. Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens ; j'entends.... je ne me trompe pas.

CORASMIN. Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE. Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCÈNE IX. — OROSMANE, ZAIRE ET FATIME *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE. Viens, Fatime.

OROSMANE. Qu'entends-je ! est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
Cette voix infidèle, et l'organe du crime ?
Perfide !.... vengeons-nous.... Quoi ! c'est elle ? ô destin !

(*Il tire son poignard.*)

Zaïre ! ah Dieu !.... ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE, *à Fatime.* C'est ici le chemin ; viens, soutiens mon courage.

FATIME. Il va venir. OROSMANE. Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE. Je marche en frissonnant ; mon cœur est éperdu....
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure !

ZAÏRE, *tombant dans la coulisse.* Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE. J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis.... Qu'ai-je fait ?....
Rien que de juste.... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCÈNE X. — OROSMANE, ZAIRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE. Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître :
Tu m'imposais ici pour me déshonorer;
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice? CORASMIN. Oui, seigneur.
OROSMANE. Il commence déjà dans le fond de ton cœur;
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.
NÉRESTAN. Que dis-tu? Quelle erreur!....
OROSMANE. Regarde-la, te dis-je.
NÉRESTAN. Ah! que vois-je! Ah! ma sœur!
Zaïre!.... elle n'est plus! Ah! monstre! Ah! jour horrible!
OROSMANE. Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, serait-il possible?
NÉRESTAN. Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père :
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière et les derniers adieux;
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offensait notre Dieu, notre loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.
OROSMANE. Zaïre!.... Elle m'aimait? est-il bien vrai, Fatime?
Sa sœur?.... J'étais aimé? FATIME. Cruel! voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères,
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;
De cet espoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.
OROSMANE. Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!

Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage....

NÉRESTAN. Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourments sont-ils prêts? je puis braver tes coups;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.* Zaïre!

CORASMIN. Hélas! seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare;
Souffrez que Nérestan....

NÉRESTAN. Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE, *après une longue pause.*
Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN. Mais, seigneur....

OROSMANE. Obéis, et ne réplique pas:
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de temps, sors, obéis.... (*A Nérestan.*) Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs:
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocents appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États;

Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée :
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. (*Il se tue.*)
(*Aux siens.*) Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN. Guide-moi, Dieu puissant! je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce soit moi qui te plaigne!

LA MORT DE CÉSAR.

PERSONNAGES : JULES CÉSAR, dictateur; — MARC ANTOINE, consul; — JUNIUS BRUTUS, préteur; — CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, DOLABELLA, CASCA, sénateurs; — LES ROMAINS; — LICTEURS. — La scène est à Rome, au Capitole.

SCÈNE I. — CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE. César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande âme inspirer la terreur?

ÉSAR. L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone :
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;

Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas :
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas;
La plus haute sagesse en est souvent trompée :
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des États dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié;
Que Rome, par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux, entourés du parjure.

ANTOINE. C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie;
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR. Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume :
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix :
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;

D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE. Et quel est cet enfant? quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR. Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus;
De nos antiques lois ce défenseur austère;
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin,
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE. Brutus! il se pourrait....

CÉSAR. Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE. Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR. Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé :
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE *lit*. « César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie et mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!
SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR. Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage;
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie,
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.

Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître :
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE. J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir,
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR. Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit? ANTOINE. Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR. Le temps amollit tout.

ANTOINE. Mon cœur en désespère.

CÉSAR. Quoi, sa haine!.... ANTOINE. Crois-moi.

CÉSAR. N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,
Dompte aujourd'hui Brutus; adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage

Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE. Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II. — CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA. César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR. Ils ont tardé longtemps.... Qu'ils entrent.

ANTOINE. Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III. — CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER DÉCIME, CINNA, CASCA, ETC., LICTEURS.

CÉSAR, *assis*. Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter par le droit de la guerre
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu, pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis
Cimber gouvernera les rois assujettis;
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie;
A Décime, le Pont; à Casca, la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire;
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;

Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi ;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir :
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER. César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,
Un outrage à l'État, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté....

CÉSAR. Qu'oses-tu demander, Cimber? CIMBER. La liberté.

CASSIUS. Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux :
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :
Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes serments.

BRUTUS. Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis :
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR. Et toi, Brutus, aussi!

ANTOINE, *à César*. Tu connais leur audace ;
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR. Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience et lasser mes bontés,
Vous, qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée ;
Vous, qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop longtemps, s'est arrêté sur vous :

Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous, qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous, que ma bonté seule invite à m'outrager
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une âme assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur;
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale;
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS. César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR. Écoute.... et vous, sortez.
(*Les sénateurs sortent.*) Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie :
Laisse-là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS. Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

Antoine combat l'indiscrète clémence de César, et cherche à exciter sa colère contre Brutus.— César répond qu'il l'aime.— Il lui remontre l'injurieuse fierté de Cassius, de Cimber, de Cinna et d'autres sénateurs. — César répond qu'ils sont nés ses égaux. — Sylla les eût punis. — Sylla fut un barbare. — César, enfin, ne veut être craint que dans les combats.

ACTE II.

Dans un entretien avec Brutus, Antoine s'efforce ensuite de fléchir sa rigide vertu, mais Brutus est inflexible, et resté seul, il s'indigne de tant de bassesse et gémit de l'abaissement de Rome, lorsqu'au pied de la statue de Pompée, il trouve deux billets. Sur l'un est écrit : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers;* sur l'autre : *Non,*

tu n'es pas Brutus. Après les avoir lus, il s'écrie : *On demande du sang.... Rome sera contente.* Cassius entre avec les autres conjurés et lui apprend que la conjuration est découverte. Un grand bruit se fait entendre du dehors.

SCÈNE IV. — BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS. Ah! Cimber! est-ce toi? parle, quel est ce trouble?
DÉCIME. Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu? CIMBER. La honte de l'État.
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole :
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain;
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre;
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse;
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain devant nous se mettant à genoux :
« César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains à ces mots les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent :
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur;
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments longtemps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre; alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit :
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit :
La modération sert de voile à son crime;
Il affecte à regret un refus magnanime;
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;

Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat :
Dans une heure, Brutus, César change l'État.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue.
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur,
César, déjà trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

Cassius, désespéré, veut mourir. Brutus ranime son courage et veut qu'on aille frapper César en plein sénat.

CASSIUS. Ne balançons donc plus, courons au Capitole :
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter ;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS. Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS. Faisons plus, mes amis ; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères,
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires :
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS. Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre ;
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'État nous a rendus parents :
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(*Il s'avance vers la statue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'État, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V. — CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR. Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux? BRUTUS. Loin de la tyrannie.
CÉSAR. Licteurs, qu'on le retienne.
BRUTUS. Achève, et prends ma vie.
CÉSAR. Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours;
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude :
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.
BRUTUS. Ils parlaient en Romains, César, et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.
CÉSAR. Je souffre ton audace, et consens à t'entendre;
De mon rang avec toi je me plais à descendre :
Que me reproches-tu? BRUTUS. Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.
CÉSAR. Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors? BRUTUS. Brutus l'eût immolé.
CÉSAR. Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus. BRUTUS. Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature, et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr; et poursuis, si tu l'oses.
BRUTUS. Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?
CÉSAR. Eh bien, Brutus! mon fils!
BRUTUS. Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR. Oui, je le suis, ingrat! Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils.... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!
BRUTUS. O sort épouvantable, et qui me désespère!
O serments! ô patrie! ô Rome toujours chèrè!
César!.... Ah! malheureux! j'ai trop longtemps vécu.
CÉSAR. Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense :
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même;
Je voulais partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et le titre de roi.
BRUTUS. Ah! dieux!
CÉSAR. Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?
BRUTUS. César.... CÉSAR. Eh bien! mon fils?
BRUTUS. Je ne puis lui parler.
CÉSAR. Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?
BRUTUS. Si tu l'es, je te fais une unique prière.
CÉSAR. Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.
BRUTUS. Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.
CÉSAR. Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner.
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, aux bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare; et toi seul en es cause.

BRUTUS. Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins;
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

ACTE III.

Tous les conjurés sont réunis, il ne manque que Brutus et l'on s'étonne de ce retard. Il arrive enfin tout ému; il explique ce trouble à ses amis en leur apprenant qu'il est fils de César. Ils restent d'abord interdits. Mais Cassius lui demande si Rome est encore sa mère, si les conjurés sont encore ses frères. Ce discours lui rend sa résolution. Il a pleuré, il l'avoue; il aime, il estime César, il l'avoue encore, mais il ne trahira pas son pays pour son père. Qu'ils frappent César, il se couvrira les yeux. Cependant il va faire un dernier effort dans l'entrevue qu'il doit avoir avec lui pour le déterminer à renoncer à la tyrannie.

SCÈNE IV. — CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR. Eh bien que veux-tu? parle. As-tu le cœur d'un homme?
Est-tu fils de César? BRUTUS. Oui, si tu l'es de Rome.
CÉSAR. Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tu donc le sceptre? BRUTUS. Avec horreur.
CÉSAR. Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr? BRUTUS. Non, César; et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.
CÉSAR. Que peux-tu donc haïr en moi? BRUTUS. La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?
CÉSAR. Eh bien?
BRUTUS. Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.
CÉSAR. Ah! que proposes-tu?
BRUTUS. Ce qu'a fait Sylla même.

Longtemps dans notre sang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner ; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes ?
C'est à Rome, à l'État, qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis ;
Alors tu sais régner ; alors je suis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CÉSAR. Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire ;
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé ;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête :
Enfin, depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'État, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles, comme au temps des Dèces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils ; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'État et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur :
Sois mon fils en effet, Brutus ; rends-moi ton cœur ;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton âme à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ; tu détournes les yeux.

BRUTUS. Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux !
César....

CÉSAR. Quoi ! tu t'émeus ? ton âme est amollie ?
Ah ! mon fils....

BRUTUS. Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche !
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
(*Il se jette à ses genoux.*)
César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,

Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
(Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi?)
Ne me rebute pas! CÉSAR. Malheureux, laisse-moi :
Que me veux-tu?

BRUTUS. Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR. L'univers peut changer; mon âme est inflexible.

BRUTUS. Voilà donc ta réponse? CÉSAR. Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César. CÉSAR. Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains? BRUTUS. Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je. CÉSAR. O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

Dolabella vient annoncer à César que le sénat est assemblé, que le trône est élevé et qu'on n'attend plus que lui; mais il lui fait part des sinistres présages qui l'inquiètent; il lui parle d'ennemis et de vengeance, et l'engage à différer ce grand événement. César ne se rend point : il aime mieux mourir que de craindre la mort.

SCÈNE VI. — DOLABELLA, ROMAINS.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA. Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII. — CASSIUS, *un poignard à la main;* DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS. C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA. Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS. Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître;
Nation de héros, vainqueurs de l'univers :
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA. Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS. J'ai tué mon ami pour le salut de Rome :

Il vous asservit tous ; son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi :
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS. César fut un tyran, périsse sa mémoire !

CASSIUS. Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître :
Amis, souvenez-vous que César fut son maître ;
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire ;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire :
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix ;
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
César vous les ravit, je vous les ai rendus ;
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole ;
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Étouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux ;
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS. S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS. Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS. Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII. — ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN. Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN. Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN. Ses yeux versent des pleurs ; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE. Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins :

Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire:
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN. Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN. Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME. Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE. Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'État que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable,
Je le crois: mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes;
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous:
De son char de triomphe il voyait vos alarmes;
César en descendait pour essuyer vos larmes:
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits;
Il payait le service; il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux, vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS. Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE. Hélas! si sa grande âme eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus.... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits....
Brutus son assassin!.... ce monstre était son fils.

ROMAINS. Ah dieux!

ANTOINE. Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.

Oui, Brutus est son fils : mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS. Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE. Rome est son héritière :
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au delà du tombeau César veut vous servir :
C'est vous seuls qu'il aimait ; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie :
« O Romains, disait-il, peuple roi que je sers
Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS. Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN. César fut en effet le père de l'État.

ANTOINE. Votre père n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature, et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante. Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS. O spectacle funeste !

ANTOINE. Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux ;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre,
Qui devait enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard ;
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'âme égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups ;
Il l'appelait son fils ; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :

O mon fils! disait-il. UN ROMAIN. O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux! son sang coule encore.

ANTOINE. Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre :
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS. Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, *à Dolabella.* Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile;
Entraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

ALZIRE.

PERSONNAGES : D. GUSMAN, gouverneur du Pérou; — D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur; — ZAMORE, souverain d'une partie du Potose; — MONTÈZE, souverain d'une autre partie; — ALZIRE, fille de Montèze; — ÉMIRE, CÉPHANE, suivantes d'Alzire; — D. ALONZE, officier espagnol; — OFFICIERS ESPAGNOLS; — AMÉRICAINS. — La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ACTE I.

L'orgueilleux et impitoyable Gusman vient de succéder, dans le gouvernement du Pérou, au généreux et débonnaire Alvarez, son père, pour lequel il a néanmoins une respectueuse condescendance. Montèze et Zamore, autrefois souverains chacun d'une partie différente du Potose, tous deux vaincus et détrônés par Gusman, se trouvent à Los-Reyes à l'insu l'un de l'autre. Montèze y est captif depuis la chute de son trône; il s'est laissé toucher par les vertus d'Alvarez et a renoncé aux faux dieux, avec l'aimable Alzire

sa fille, précédemment fiancée à Zamore. Le fier et indomptable Zamore, après avoir erré dans les différentes contrées de l'Amérique, vient de paraître à la tête d'un parti d'Indiens qu'il conduisait à l'attaque de la ville, sans savoir ni quelle était cette ville, ni qui en était le gouverneur. Il a été arrêté avec sa troupe et jeté avec elle dans les fers. Cependant ses anciens amis le croient mort. Alvarez lui accorde des regrets, comme à un généreux vainqueur qui lui a sauvé la vie ; Alzire conserve de lui dans son cœur un vivant souvenir, et gémit d'être forcée par son père de devenir infidèle à sa mémoire en acceptant la main que lui offre l'impérieux gouverneur. Mais Montèze craint de déplaire à Gusman, et Alvarez favorise cette union pour rapprocher les vaincus des vainqueurs. Les paroles sont données pour cette alliance, et, tandis qu'on en fait les apprêts, Zamore est tiré avec ses compagnons des gouffres où ils étaient ensevelis, sans être avertis du sort qu'on leur prépare.

ACTE II.

Zamore exhale ses projets de vengeance, lorsque Alvarez, qui a obtenu de son fils leur délivrance, se présente devant eux.

SCÈNE II. — ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ. Soyez libres, vivez.

ZAMORE. Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner !
Es-tu roi ? cette ville est-elle en ta puissance ?

ALVAREZ. Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE. Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux ?

ALVAREZ. Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE. Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVAREZ. Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE. Dieu ? ta religion ? Quoi ! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi !
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVAREZ. Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent ;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent ;
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir :
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,

Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères,
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE. A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ. Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!
C'est lui! voilà l'objet de ma reconnaissance;
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si longtemps? (*Il l'embrasse.*)
Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père:
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE. Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé;
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux:
Tout ce que j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire.... Hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ. Ne cache point tes pleurs; cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre:
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE. Le verrai-je?

ALVAREZ. Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE. Quoi! Montèze, dis-tu....

ALVAREZ. Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.

Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE. Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie;
Toi pour qui j'ai tout fait; toi, l'âme de ma vie;
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance....
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

C'est Montèze, qui, au milieu des témoignages de la joie qu'il éprouve en le revoyant, laisse entrevoir une tristesse dont il ne lui explique pas le motif, et lui fait entrevoir un affreux malheur sans oser lui en dire davantage. Zamore apprend bientôt que Montèze est le captif de Gusman; toute la rage de la vengeance et de l'indignation se rallume dans son cœur; il commence à trembler pour Alzire, et ne songe qu'aux moyens d'arriver jusqu'à elle.

ACTE III.

La cérémonie du mariage est achevée, et la fiancée chérie de Zamore vient en rentrant chez elle d'accorder un tendre souvenir à sa mémoire, de se reprocher son infidélité; déjà trompée dans les espérances qu'on lui a inspirées, elle vient de maudire son hymen; c'est dans ce moment que Zamore paraît devant elle.

SCÈNE IV. — ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE. M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?
ALZIRE. Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(*Elle tombe entre les bras de sa confidente.*)
Zamore.... Je succombe; à peine je respire.
ZAMORE. Reconnais ton amant.
ALZIRE. Zamore aux pieds d'Alzire!

Est-ce une illusion? ZAMORE. Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon âme!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE. O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE. Tu gémis, et me vois! ALZIRE. Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE. Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné!
Tu frémis; tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE. Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime :
Frappe.

ZAMORE. Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE. Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE. Ah! Montèze! ah! cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE. A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE. Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE. Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE. Alzire! ALZIRE. Ce Gusman....
ZAMORE. Grand Dieu! ALZIRE. Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE. Lui?

ALZIRE. Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse,

Ta criminelle amante aux autels des chrétiens
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie;
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE. Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE. Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE. Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE. Quand Montèze, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE. Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE. O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V. — ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, *à son fils*. Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(*A Zamore.*) O toi! jeune héros! toi, par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE. Qu'entends-je! lui, Gusman! lui, ton fils! ce barbare!

ALZIRE. Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ. Dans quel étonnement....
ZAMORE. Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?
GUSMAN. Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien que je suis? ZAMORE. Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?
GUSMAN. Toi! ALVAREZ. Zamore!
ZAMORE. Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre;
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils. [fondre!
ALVAREZ, *à Gusman*. De ce discours, ô ciel! que je me sens con-
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?
GUSMAN. Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.
(*A Alzire.*) Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous que j'aimais assez pour en être jaloux.
ALZIRE, *à Gusman*, Cruel!
(*A Alvarez.*) Et vous seigneur! mon protecteur, son père;
(*A Zamore.*) Toi jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.
(*En montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.

Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours.
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste :
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN. Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
Mais vous le demandez, et je vais vous punir :
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats. ALZIRE. Cruel!
ALVAREZ. Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

A l'instant même on annonce à Gusman que l'ennemi attaque la ville au nom de Zamore. Gusman fait arrêter son rival et s'élance au combat.

ACTE IV.

Après qu'il a remporté la victoire, son père et son épouse intercèdent inutilement près de lui pour obtenir la liberté de Zamore. Alzire achète à prix d'or la trahison d'un soldat, et court elle-même ouvrir à son ancien fiancé la porte de la prison. Il veut

l'entraîner avec lui ; il invoque ses anciennes promesses, elle ses nouveaux serments ; il s'éloigne furieux, conduit par le soldat. Le moment d'après, on vient annoncer à Alzire qu'ayant changé de vêtements avec le soldat son guide, et pris ses armes, il a couru droit au palais de Gusman en criant : « Qu'il meure ! » Alzire est arrêtée.

ACTE V.

SCÈNE I. — ALZIRE, GARDES.

ALZIRE. Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent :
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II. — MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE. Ah ! mon père !

MONTÈZE. Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grâce de Zamore ;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vue était trompée ;
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez ; et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie ;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.

Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE. Vous pourriez!....

MONTÈZE. Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE. Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon père!
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE. O ciel, inspire-moi, j'implore ta clémence! (*Il sort.*)

SCÈNE III. — ALZIRE.

O ciel, anéantis ma fatale existence.
Quoi! ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV. — ZAMORE, *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE. C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue; et tu péris pour moi.
ALZIRE. Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux;
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.
ZAMORE. Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.
ALZIRE. Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V. — ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE. J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!

Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE. Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils ; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée :
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ. Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur :
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste....
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux....
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout. ZAMORE. Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ. Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère ;
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.

Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire*. Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La rachèterions-nous par notre ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
(*A Alvarez.*) Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ. J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE. Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(*A Alzire.*) Il s'agit de tes jours; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux;
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE. Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon âme en secret ne fut point démentie :
Mais renoncer au Dieu que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte;
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons; mais, en mourant, sois digne encor de moi :
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE. J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ. Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris.

SCÈNE VI. — ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE. On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII. — ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, MONTÈZE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE. Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!
ALZIRE. Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.
ALVAREZ. Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!
ZAMORE, *à Gusman.*
Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.
GUSMAN, *à Zamore.* Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez.*) Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs : le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla; la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze qui se jette à ses pieds.*)
Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.

Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore.*) Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ. Ah! mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE. Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE. Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN. Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*) Daignez servir de père à ces époux heureux;
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE. Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu.
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime, et je t'admire.

(*Il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE. Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux:
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs....

GUSMAN. Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père;
Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien; je suis content: je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.* Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos [malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

MÉROPE.

PERSONNAGES : MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène ; — ÉGISTHE, fils de Mérope ; — POLYPHONTE, tyran de Messène ; — NARBAS, vieillard ; — EURYCLÈS, favori de Mérope ; — ÉNOX, favori de Polyphonte ; ISMÉNIE, confidente de Mérope. — La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

ACTE I.

SCÈNE I. — MÉROPE, ISMÉNIE.

Il y a quinze ans que l'époux de Mérope, Cresphonte, roi de Messène, a succombé avec deux de ses fils sous le poignard de Polyphonte, qui passe pour son vengeur. Égisthe, son troisième fils, a été soustrait au carnage par le zèle d'un sujet fidèle nommé Narbas, et élevé par lui, loin de Messène, dans l'ignorance de sa naissance et dans la pauvreté. Depuis ce temps les principaux chefs de l'État se sont disputé le trône, et Messène a été continuellement ravagée par des guerres intestines. Enfin le peuple va décerner aujourd'hui la couronne. Mérope y pourrait prétendre à plus d'un titre : on connaît ses droits, on plaint ses infortunes et l'on admire ses vertus; mais elle ne vit que pour son fils, et ce fils est également digne de sa tendresse et du haut rang qui lui appartient. Elle fait en secret parcourir l'Élide par une foule d'esclaves qui le cherchent; mais elle est en proie à de mortelles inquiétudes; car, depuis quatre ans, elle n'a qu'une seule fois reçu de ses nouvelles, par un mot que Narbas a pu lui faire parvenir, et cependant Polyphonte, qui a su se concilier la faveur du peuple, peut s'emparer du trône. Aussi conseille-t-on à Mérope de le prévenir, et de laisser passer l'empire en ses mains. Elle répond :

MÉROPE. L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort toujours présente à ma douleur profonde !

J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse, et ses fils ! »
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egisthe échappa seul; un dieu prit sa défense :
Veille sur lui, grand dieu qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

Euryclès, favori de Mérope, est de retour de ses excursions; il n'a pu trouver la trace de Narbas qui partout est inconnu : Mérope est désolée. Il l'avertit qu'elle a tout à craindre de Polyphonte, qui touche à la couronne, et qui, pour la ravir, est capable de verser le sang d'Égisthe; il aperçoit le tyran et se retire en recommandant à la reine de dissimuler.

SCÈNE III. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE. Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie :
Et les chefs de l'État, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'État connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
Mais l'État veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE. Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère et son État,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE. Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'État quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous; et, malgré vos refus;
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus,
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE. Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos lois!
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire?

POLYPHONTE. Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être;
Un roi qui la défende : et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe jeune encore, et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance;

N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre :
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE. N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'États, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;
Défendez votre roi ; secourez l'innocence ;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu ;
Et méritez sa mère à force de vertu ;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

Polyphonte comprend que le retour d'Égisthe ruinerait ses espérances : aussi a-t-il partout placé des satellites pour le faire périr avec son gouverneur, s'ils reparaissent. Mais en perdant le fils, il a besoin d'obtenir la main de la mère, afin de fixer la faveur du peuple.

ACTE II.

Tandis que Polyphonte est tout à son ambition, Mérope n'est occupée que de son fils. On a multiplié les recherches, et l'on n'a rien découvert qu'un jeune étranger, qu'à la suite d'un meurtre on a arrêté et qu'on amène au palais. Dans de telles circonstances, il n'en faut pas davantage pour alarmer la tendre mère.

Un meurtre ! un inconnu ! qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? vous me glacez de crainte.

Elle veut le voir et l'interroger elle-même.

SCÈNE II. — MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné;* ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*
Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?
ISMÉNIE. Rassurez-vous, c'est elle. (*Elle sort.*)
ÉGISTHE. O dieu de l'univers !
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.
MÉROPE. C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes?
ÉGISTHE. O reine, pardonnez : le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*) Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie....
MÉROPE. Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?
ÉGISTHE. D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.
MÉROPE. D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !.... T'était-il connu?
ÉGISTHE. Non, les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.
MÉROPE. Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?
ÉGISTHE. J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;

Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS. Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE. Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!.... j'ai cru.... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLÈS. Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE. Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

ÉGISTHE. En Élide.

MÉROPE. Qu'entends-je! en Élide! Ah! peut-être....
L'Élide.... répondez.... Narbas vous est connu?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

ÉGISTHE. Mon père est un vieillard accablé de misère;
Polyclète est son nom; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE. O dieux, vous vous jouez d'une triste mortelle!
J'avais de quelque espoir une faible étincelle;
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.

Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce?

ÉGISTHE. Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE. Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter? pourquoi causer ses larmes!
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE. Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours;
C'est ma première faute; elle a troublé mes jours :
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.

MÉROPE. Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité,
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante :
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins....

SCÈNE III. — MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE. Ah! madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien.... MÉROPE. Quel trouble alarme tes esprits?

ISMÉNIE. Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait. ÉGISTHE. J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux, que, plus on est grand, plus vos coups sont à craindre
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs. (*On emmène Égisthe.*)
EURYCLÈS, *à Mérope*. Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

Un autre coup plus terrible vient frapper l'infortunée princesse : son fils est mort ; il a été assassiné par cet étranger auquel *elle* s'intéressait. On a des preuves trop certaines de son crime : on a arrêté deux de ses complices qui cherchaient Narbas échappé à leurs coups, et celui qui a tué Égisthe lui a enlevé l'armure que Narbas avait emportée, puis il l'a jetée pour n'être point reconnu, parce qu'elle était ensanglantée. Cette armure est mise sous les yeux de Mérope, qui la reconnaît pour celle dont elle-même elle avait revêtu Cresphonte. Erox, de la part de Polyphonte son maître, se présente pour réclamer le coupable, et le livrer au glaive de la justice. Mais la malheureuse mère se réserve la vengeance ; elle veut conserver le coupable pour l'immoler elle-même ; elle promet à cette condition d'épouser Polyphonte, toute résolue qu'elle est de se donner la mort après avoir répandu le sang du meurtrier de son fils.

ACTE III.

On voit paraître un vieillard. Seul, il exprime ses inquiétudes sur le sort d'Égisthe, et son horreur de l'assassin Polyphonte ; il cherche un ami qui puisse le conduire vers Mérope, devant qui il craint de se présenter ; il marche vers une tombe autour de laquelle il aperçoit une foule éperdue, et, apprenant que c'est le tombeau de Cresphonte, il rend ses hommages à la cendre de son roi ; il demande à parler à la reine ; mais on lui répond qu'elle est au désespoir du meurtre de son fils, et qu'elle va de sa main immoler l'assassin au tombeau de son époux. Le vieillard se retire en disant :

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE IV. — MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné ;* GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE. Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime ;

Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE. On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux à l'innocent propices!

EURYCLÈS. Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant*. Oui; sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a
A ce comble du crime, à tant de cruauté? [porté
Que t'ai-je fait? ÉGISTHE. Les dieux qui vengent le parjure
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice :
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE. Quel intérêt? barbare! ÉGISTHE. Hélas! sur son vi-
J'entrevois de la mort la douloureuse image : [sage
Que j'en suis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE. Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.

(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS. Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE. A la cour de ces rois telle est donc la justice!
On m'accueille, on me flatte; on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit.... MÉROPE. Barbare! il te reste une mère.
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils. ÉGISTHE. Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE. Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure....
ÉGISTHE. Elle est à moi. MÉROPE. Comment? que dis-tu?
ÉGISTHE. Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE. Qui, ton père? en Elide? en quel trouble il me jette!
Son nom? parle : réponds. ÉGISTHE. Son nom est Polyclète :

Je vous l'ai déjà dit. MÉROPE. Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur!
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés....

NARBAS, *paraissant avec précipitation.*
Qu'allez-vous faire, ô dieux! MÉROPE. Qui m'appelle?
NARBAS. Arrêtez!
Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu. MÉROPE. Meurs, traître!
NARBAS. Arrêtez!

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.* O mon père!
MÉROPE. Son père! ÉGISTHE, *à Narbas.*
Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS. Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime :
Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Égisthe, et ferme le fond du théâtre.*
O ciel!

MÉROPE, *s'avançant.* Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.* Vous alliez l'immoler.
Égisthe.... MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*
Eh bien, Égisthe? NARBAS. O reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe ... MÉROPE. Il vivrait!
NARBAS. C'est lui! c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*
Je me meurs! ISMÉNIE. Dieux puissants!
NARBAS, *à Isménie.* Rappelez ses esprits.
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*
Ah! Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous! c'est mon fils! qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS. Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*A Isménie.*) Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE. Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie!
Cher Égisthe! quel Dieu défend que je te voie?

Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS. Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez:
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.

SCÈNE V. — MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS. Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse....

MÉROPE. Qui?

EURYCLÈS. Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport.*
Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous. NARBAS. Demeurez.
MÉROPE. C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Égisthe? EURYCLÈS. Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE. L'interroger? qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS. Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE. Courons à Polyphonte; implorons son appui.

NARBAS. N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS. Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Égisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS. Il vous épouse! lui! quel coup de foudre! ô ciel!

MÉROPE. C'est mourir trop longtemps dans ce trouble cruel.
Je vais.... NARBAS. Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS. Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte. NARBAS. Il en est l'assassin.

MÉROPE. Lui? ce traître!
NARBAS. Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères:
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE. Ah dieux!
NARBAS. J'ai vu ce monstre entouré de victimes;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes:

Il déguisa sa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme; et, parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourants, vous étiez entourée;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite;
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître, et devient votre époux!

MÉROPE. Ah! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS. On vient, c'est Polyphonte.

MÉROPE. O dieux! est-il possible?
(*A Narbas.*) Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS. Hélas! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, madame.

EURYCLÈS. Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, *à Eurycles.* Ah! cours; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS. N'en doutez point.

MÉROPE. Hélas! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE. Le trône vous attend, et les autels sont prêts :
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déjà, par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE. Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE. C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE. Vous?

POLYPHONTE. Pourquoi donc, madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MÉROPE. Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras ;
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvait.... POLYPHONTE. C'est là ce que je veux savoir ;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.
MÉROPE. Il est entre vos mais ?
POLYPHONTE. Oui, madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.
MÉROPE. Ah ! barbare !.... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi.... Vous savez que vous l'avez promis.
(*A part.*) O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !
(*A Polyphonte.*) Seigneur, ayez pitié....
POLYPHONTE. Quel transport vous égare !
Il mourra. MÉROPE. Lui ?
POLYPHONTE. Sa mort pourra vous consoler.
MÉROPE. Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.
POLYPHONTE. Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ? MÉROPE. Eh ! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne !
POLYPHONTE. Partagez donc ce trône : et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.
MÉROPE, *en pleurant.*
Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.... ISMÉNIE. Eh ! madame !
MÉROPE. Ah ! seigneur,
Pardonnez.... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi ; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'assassin.
POLYPHONTE. Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.
MÉROPE. O dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

ACTE IV.

Les emportements de Mérope font soupçonner à Polyphonte qu'elle a reconnu en lui l'assassin de son époux ; mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main qu'il lui faut ; ce jeune étranger d'ailleurs le préoccupe : l'a-t-il en effet débarrassé d'Égisthe ? Dans tous les cas, sa mort est nécessaire : le peuple croit son prince mort et le croira vengé. Et puis, ce vieillard, que veut-il ? Depuis son arrivée, la reine ne presse plus le supplice.

SCÈNE II. — POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE. Remplissez vos serments ; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.
POLYPHONTE. La voici devant vous, votre intérêt m'anime.
Vengez-vous ; baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.
MÉROPE. Ah dieux !
ÉGISTHE, *à Polyphonte.*
Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.
POLYPHONTE. Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente....
MÉROPE. Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente ;
Élevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.
POLYPHONTE. Qu'entends-je ! quel discours, quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !
MÉROPE. Qui, moi, seigneur ?
POLYPHONTE. Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?
MÉROPE. Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....
ISMÉNIE. O ciel ! que faites-vous ?
POLYPHONTE. Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?

Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE. Je ne les cache point, ils paraissent assez;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE. Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant.* Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE. Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE. Qu'il meure! MÉROPE. Il est....

POLYPHONTE. Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*
Barbare! il est mon fils.

ÉGISTHE. Moi, votre fils?

MÉROPE, *en l'embrassant.* Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE. Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE. Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui, vous, qui demandiez sa mort!

ÉGISTHE. Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE. Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux si tu le veux m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE. Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes?....

ÉGISTHE. Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE. Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop. MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*
Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds;
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.

Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste!
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers. ÉGISTHE. O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière:
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier; cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, *à Mérope.*

Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte?
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE. Vous, m'adopter? MÉROPE. Hélas!
POLYPHONTE. Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver:
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver?

MÉROPE. Quoi, barbare! POLYPHONTE. Madame, il y va de sa vie.
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie,

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE. Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez....

POLYPHONTE. C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui;
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes, en un mot, sa mère ou sa complice.
Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.
(*A Mérope.*) Je vous attends; voyez si vous voulez qu'il vive;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu. MÉROPE. Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE. Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.* O reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

Mérope désespérée apprend à Narbas qu'elle a perdu son fils par son imprudence. Mais voilà qu'on lui vient apprendre que le peuple se déclare hautement pour son hymen avec Polyphonte, que celui-ci a fait parler les dieux et qu'on fait les apprêts de la fête. Hors d'elle-même, Mérope annonce la résolution de courir au temple, de présenter son fils au peuple, et de lui dénoncer l'infâme assassin de son époux.

ACTE V.

Égisthe, Narbas et Euryclès s'entretiennent ensemble dans le palais de la reine où ils sont retenus. Les deux amis du prince lui conseillent d'abaisser sa fierté; lui se rappelle qu'il est le sang d'Hercule, il s'indigne de porter les fers d'un tyran, de ne pouvoir venger son père et affranchir sa mère.

SCÈNE II. — POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE. (*Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.*)
Retirez-vous; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,

Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Élevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens; viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE. Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître,
Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE. Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez; vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.

Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III. — ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE. Ah! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule! instruis mon bras à me venger du crime;
Éclaire mon esprit, du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS. Ah! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLÈS. Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez.... ÉGISTHE. En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons serait souple et docile;
Je vous croirais tous deux: mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté.... Ciel! qu'est-ce que je voi!
Mérope!

SCÈNE IV. — MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, SUITE.

MÉROPE. Le tyran m'ose envoyer vers toi:
Ne crois pas que je vive après cet hyménée;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort:
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger il faut savoir souffrir,
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils...

ÉGISTHE. Osez me suivre. MÉROPE. Arrête. Que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE. Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Êtes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez. MÉROPE. Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang; je vois le sang d'Alcide;
Ah! parle: remplis-moi de ce dieu qui te guide.

Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE. Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MÉROPE. J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu:
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne:
On m'aime, et l'on me fuit.

ÉGISTHE. Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

MÉROPE. Il m'attend. ÉGISTHE. Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MÉROPE. Non: la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE. Seul, je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE. Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE. Ils m'éprouvaient, sans doute.

MÉROPE. Eh! quel est ton dessein?

ÉGISTHE. Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(*A Narbas, en l'embrassant.*)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

Narbas et Euryclès, restés seuls, se communiquent leurs mutuelles inquiétudes. Des cris retentissent, le bruit croît, redouble, et s'approche en grondant comme un tonnerre; on entend les sons de la trompette et les clameurs des combattants; la porte du palais est enfoncée.

SCÈNE VI. — NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS. Quel spectacle! Est-ce vous, Isménie!
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE. Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS. Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine!

ISMÉNIE. De mon saisissement je reviens avec peine;

Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS. Que fait Égisthe?

ISMÉNIE. Il est.... le digne fils des dieux;
Égisthe! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS. O mon fils! ô mon roi! qu'ont élevé mes mains:

ISMÉNIE. La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas;
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels:
Il court; c'était Égisthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes.
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève: il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils, arrêtez, cessez troupe inhumaine;
C'est mon fils; déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés:

Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants;
On marche, on est porté sur les corps des mourants;
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée :
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur. »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS. Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits;
O ciel, conserve Égisthe, et que je meure en paix!
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII. — MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.*)

MÉROPE. Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte;

C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste. NARBAS. Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.
ISTHE. Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime? MÉROPE. Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII. — MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS, EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS. Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée :
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé; les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour,
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage;
On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi, venez jouir du prix de la victoire;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.
ÉGISTHE. Elle n'est point à moi; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

DUCIS.

(1733-1816.)

Il est juste de reconnaître en M. Ducis un des plus grands talents qui nous restent. Il serait possible de désirer qu'il fût plus régulier dans ses plans; mais ses plans sont toujours animés par d'énergiques peintures et de vigoureux détails. S'il imite souvent les compositions étrangères, aux beautés qu'il emprunte il ajoute des beautés égales. Imiter ainsi, c'est inventer. Aucun poëte n'a mieux approfondi les sentiments de la nature; chez aucun la tendresse filiale ne parle de plus près au cœur d'un père : il fait couler de vertueuses larmes; il fait jouer avec force le ressort puissant de la terreur, et, dans la partie essentielle de la tragédie, dans l'art d'émouvoir, c'est un véritable modèle. M. J. CHÉNIER.

Il est assez difficile d'assigner d'une manière précise le rang que M. Ducis doit occuper parmi les poëtes tragiques de notre nation. Le mettra-t-on à côté de ces hommes de génie.... qui nous ont laissé leurs écrits pour règles? L'irrégularité de ses compositions et l'inégalité de son style s'y opposent. Le placera-t-on parmi ces hommes de talent qui forment le second rang de nos auteurs tragiques? Quelque honorable que soit une telle place, les beautés fortes, les traits profonds, les éclairs de génie qu'on admire dans la plupart de ses pièces, autorisent peut-être à regarder cette place comme au-dessous de lui. Lorsque M. Ducis est beau, il est rare qu'il le soit à demi. Il ne sait point être médiocre. Il faut que ses vers blessent le goût, ou qu'ils pénètrent bien avant dans le cœur. Souvent même, en outrageant les règles, il a le secret de saisir fortement l'imagination. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, dans les belles parties de ses compositions, un tel homme est quelque chose de plus qu'un poëte du second ordre.... Doué de l'esprit le plus fier et le plus indépendant, il était conduit par ces dispositions mêmes à chercher des effets d'un genre nouveau. L'extraordinaire, le bizarre, n'étaient pas sans attraits pour lui. La vigueur, l'élévation et la sensibilité, qui formaient les traits principaux de son imagination et de son caractère, ne pouvaient manquer de se reproduire dans ses ouvrages; mais comme son organisation morale était en tout singulièrement forte et prononcée, il était difficile qu'il n'outrât pas souvent ces qualités, et que les défauts qui en sont voisins, la rudesse et l'exagération, ne s'y mêlassent pas.... Frappé des beautés neuves et originales qui brillent dans

l'Eschyle anglais, vivement ému de ce pathétique naïf et sombre qui lui est particulier, il se sentit comme entraîné à l'imitation de cet étrange modèle; il entreprit d'ajouter aux richesses de notre scène ce qu'il y a de moins brut parmi les richesses de la scène anglaise.... Les obstacles ne purent le décourager. Je ne dirai point qu'il les ait entièrement vaincus, mais il n'a reculé devant aucune difficulté; il en a surmonté plusieurs, et c'est assez pour sa gloire.... Shakspeare excelle dans la peinture des affections du sang, dans l'expression des douleurs et des joies domestiques. C'est en cela surtout qu'il semblait ne pouvoir être égalé. Eh bien! je ne crains pas de dire que, sous ce rapport, M. Ducis ne lui est point inférieur. Je ne sais même s'il n'a point porté plus loin encore que son modèle ce beau genre de pathétique.... Dominé par son admiration presque exclusive pour Shakspeare et Corneille, il ne sentait pas assez vivement le génie de Racine, dont les grandes beautés semblaient se cacher à ses yeux sous des formes plus élégantes, et sous une pureté de langage qu'il est impossible d'étudier sans découragement. Ce n'est point sans quelque peine qu'on le voit d'ailleurs s'imaginer que, même dans les sujets doux et tendres, il lui faut, *pour le soutenir, de l'extraordinaire dans les situations.* Comment les belles scènes Œdipe chez Admète, où il eut le bonheur d'égaler et peut-être de surpasser Sophocle, son modèle, ne l'avaient-elles pas éclairé à cet égard? CAMPENON.

ŒDIPE CHEZ ADMÈTE.

PERSONNAGES : ADMÈTE, roi de Thessalie; — ALCESTE, son épouse; — ŒDIPE, ancien roi de Thèbes; — ANTIGONE, sa fille; — POLYNICE, son fils; — ARCAS, confident d'Admète; — PHOENIX, officier d'Admète; — LE GRAND PRÊTRE du temple des Euménides; — UN PRINCIPAL HABITANT, UN SECOND HABITANT, UN TROISIÈME HABITANT de la ville de Phère; — PRÊTRES de la suite du grand prêtre, GARDES d'Admète, PEUPLE, personnages muets. — La scène est en Thessalie, dans la ville de Phère. L'action se passe dans le palais d'Admète pendant le premier, le second et le quatrième acte; et, pendant le troisième et le cinquième, elle se passe devant et dans le temple des Euménides.

ACTE I.

SCÈNE I. — ADMÈTE, POLYNICE.

ADMÈTE. Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel sort injurieux
Sans suite et sans éclat vous amène à mes yeux?

Dans vos sombres regards la fureur étincelle.
Aux champs thessaliens quel sujet vous appelle?
Expliquez-vous, seigneur.

POLYNICE. Admète, qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père.

ADMÈTE. Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère,
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Hier, avec Phœnix, notre douleur commune
Plaignait encor les maux de sa longue infortune.
Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré.

POLYNICE, *à part*. De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!
(*Haut*.) Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asile et le ciel sans flambeau!
L'univers dès longtemps n'est pour lui qu'un tombeau:
Il n'a pour tout secours, privé de la couronne,
Que ses pleurs, ses destins, et le bras d'Antigone.
Que ma sœur est heureuse! elle aura pu, du moins,
Guider ses pas tremblants, lui prodiguer ses soins.
Mais j'entrevois le jour (il n'est pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître,
Et, dans Thèbe à mon tour rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai soulevé la Grèce:
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Étéocle et défendre mes droits;
Et pour eux ma querelle est la cause des rois.
De vos exploits, seigneur, je sais ce qu'on publie:
Il me manquait encor d'armer la Thessalie.
Si j'obtiens vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMÈTE. Je n'examine point si votre cause est juste;
Je songe à mes devoirs: et dans mon rang auguste,
Il ne m'est point permis, pour servir vos projets,
D'exposer le bonheur, les jours de mes sujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses États par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers;
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,

Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc :
Et dans quel temps, surtout ! lorsque les Euménides,
Ces déesses de meurtre et de vengeance avides,
Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets;
Lorsque de toutes parts étrangers et sujets
Accourus sur nos bords frémissent dans l'attente;
Quand mon peuple est troublé, quand ma cour s'épouvante,
Quand déjà leur ministre est tout prêt à céder
Au souffle impérieux qui le doit posséder !
Quoique par le remords leur active justice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le supplice,
Il vient, il vient un temps où leur sévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'est là plus d'une fois que la triste innocence
Vint contre l'oppresseur évoquer la vengeance :
Et puisque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible :
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présents criminels.
« O déesses, dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire? »
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent,
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter :
Une sourde fureur semblait la tourmenter :
Mais à peine au dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpents se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi;
Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux :
Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
Le forfait éclatant de ton triomphe impie.

Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer :
Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes ;
Et par tous les témoins à cet oracle admis
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas ! depuis ce temps quelle est sa destinée !
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Éloigné de ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire ;
Il craint surtout, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous.

Polynice insiste inutilement, et, sur le refus du roi, fixe son départ au lendemain. Admète plaint ses malheurs et son crime.

SCÈNE III. — ALCESTE, ADMÈTE.

ALCESTE, *derrière le théâtre.* Hélas !

ADMÈTE. Qu'ai-je entendu ? Quoi ! c'est vous, chère Alceste !
D'où naît dans votre sein ce désespoir funeste ?
Mon cœur auprès de vous, de votre aspect charmé,
A respirer la paix était accoutumé.
Je ne vous connais plus. Pourquoi votre visage
D'un calme si touchant n'offre-t-il plus l'image ?
Tout votre corps frémit, vous pâlissez d'effroi.
Expliquez-vous, parlez. ALCESTE. Admète, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus sombres
Redoublent le sommeil, épaississent les ombres,
Le trépas de mon père (ô ciel ! puis-je y penser ?)
A mes esprits tremblants s'est venu retracer.
De son pouvoir Médée étalant les merveilles
De mes crédules sœurs enchantait les oreilles ;
Et, pour les mieux tromper, leur rappelait Éson
Rendu par un prodige à sa jeune saison.
Par un prodige égal, déjà chacune espère
Remplir d'un sang nouveau les veines de son père.

Le bain fatal est prêt, les feux sont allumés;
Des rayons de l'espoir leurs yeux sont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine et timide
Leur main semble un moment prévoir le parricide :
Médée exhorte; on marche, on s'avance sans bruit;
On rend grâce au silence, aux horreurs de la nuit;
On entre dans la chambre où de ses traits funèbres
Un jour pâle et mourant éclairait les ténèbres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laissait entrevoir le forfait qu'à demi.
On dirait qu'à l'aspect de l'auguste victime
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime :
La piété l'emporte, et leurs couteaux pressés
S'entrechoquent soudain dans son cœur enfoncés :
Leur parricide zèle, innocemment impie,
En déchirant son sein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur détestable erreur.
Médée, en s'échappant, insulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus couvrent le lit funeste :
Le crime est consommé, le désespoir leur reste.
Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encor sous mes yeux.

ADMÈTE. Le ciel voulut alors qu'Alceste fût absente;
Du meurtre paternel ta main fut innocente;
Tes sœurs....

ALCESTE. Ce n'est pas tout; j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asile.
Déjà la paix rentrait dans mon sein plus tranquille;
Déjà je respirais ce calme heureux et doux
Que retrouve une femme auprès de son époux :
Sous tes pas à l'instant s'est ouvert le Ténare;
Une invisible main t'entraînait au Tartare;
Tu me criais : « Adieu. » J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfants ont paru;
Ils élevaient vers nous leurs voix attendrissantes;
Ils enchaînaient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a soudain retenti.
Alors tout s'est calmé, tout s'est anéanti;
De ces objets divers l'effrayant assemblage
De tes périls surtout me laisse encor l'image;
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux sortir enfin de l'horreur où je suis.

Admète cherche à la rassurer, mais Alceste annonce le dessein de consulter l'oracle des Euménides, et son époux ne parvient pas à l'en dissuader; néanmoins elle lui confie ce soin, et il se rend aux autels des formidables déesses.

ACTE II.

Leur réponse a été terrible : elles ont demandé la vie d'Admète. Il se résigne à son sort, mais en regrettant ses enfants, ses sujets bien aimés, son épouse.

SCÈNE II. — ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE. Cher époux, je te vois : les fières Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides ?
Le ciel protége Admète. Oh! combien j'ai tremblé
Jusqu'au moment terrible où l'oracle a parlé!
Je te demande encore à la nature entière.
Chacun de tes enfants m'a présenté son père,
Chacun de tes sujets m'a présenté son roi,
Et mon époux partout s'est offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple observé la tendresse?
O moment pour ton cœur plein de charme et d'ivresse!
Comme il craint pour tes jours! comme il chérit tes lois!
Ah! c'est dans leurs périls qu'on peut juger les rois!
Du coup dont je tremblais ils frémissent encore.

ADMÈTE. Trop juste sentiment d'un peuple qui t'adore!
Ah! puisse-t-il longtemps, heureux dans l'avenir,
De mes faibles bienfaits garder le souvenir!

ALCESTE. Le ciel vient de calmer ma tendresse inquiète.
Que devenais-je, hélas! s'il eût proscrit Admète?
Moi te perdre, grands dieux! Admète, ah! tu crois bien
Que mon trépas d'abord aurait suivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurais-je supporté, moi dont le cœur sensible
Au seul son de ta voix est prêt à s'émouvoir;
Qui cesserais de vivre en cessant de te voir,
Qui ne saurais une heure endurer ton absence,
Qui craindrais moins la mort que ton indifférence;
Moi, qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puisse nous désunir?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMÈTE. Ma chère Alceste.... ah dieux!
ALCESTE. Veux-tu qu'en ces moments
Je fasse à tes regards amener nos enfants?
Veux-tu....
ADMÈTE. Non.... garde-leur ce cœur sensible et tendre:
A tes secours, Alceste, ils ont droit de prétendre;
Et si leur père un jour.... ALCESTE. Que me dis-tu?
ADMÈTE. Je croi
Que leur âge encor faible aurait besoin de toi.
Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons pres de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.
ALCESTE. Comment de notre amour ne pas chérir les gages!
Mes soins ne sont-ils pas leurs plus doux héritages?
ADMÈTE. Tu promis à leur père et ton cœur et ta foi.
ALCESTE. Est-ce Admète qui craint d'être oublié de moi?
Va, ce léger soupçon doit outrager ma flamme.
Doutes-tu qu'à jamais tu règnes sur mon âme?
J'en atteste l'autel qui reçut nos serments,
Où mon cœur te voua ses premiers sentiments;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête
Où du bandeau des rois tu paraïs ta conquête.
Quel bonheur nous attend! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera sur tes pas.
Il a déjà ta grâce, il aura ton courage;
Déjà ses traits naissants m'ont offert ton image;
Et, tandis que sans moi tu courais aux autels
Interroger du sort les décrets éternels,
Comme si ton péril eût accru mes tendresses,
Ma main lui prodiguait les plus douces caresses;
Mes regards de le voir ne pouvaient se lasser;
Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser;
Et s'il faut, sans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrassant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admète!
ADMÈTE. Oui, mon cœur transporté.....
ALCESTE. Livre-toi sans réserve à ta félicité.
ADMÈTE. Je te vois... Je t'entends... O moments pleins de charmes!
Tant de bonheur m'accable et fait couler mes larmes.

Je n'ai jamais, jamais senti jusqu'à ce jour
Avec plus de transport le prix de ton amour.
Par ces noms si touchants et d'épouse et de mère,
A l'État, comme à moi, que tu dois être chère!
Va, crois-moi, le destin n'a point droit sur les cœurs;
Va, l'amour ne meurt point; ses sentiments vainqueurs
Du sort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu sacré, qu'un tendre hymen inspire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'assoupir,
Qu'il doit survivre encore à mon dernier soupir.

On vient annoncer à Admète qu'un vieillard a paru près du temple des Euménides : à la peinture qu'on en fait il reconnaît Œdipe, mais il cherche à dissimuler sa découverte pour ne point inquiéter Alceste. Celle-ci pressent le secret que lui cache son époux; elle le lui arrache, et fait tous ses efforts pour le détourner de recevoir le dangereux proscrit qui porte avec lui le malheur. Admète résiste à cette prière, et se résout généreusement à accueillir dans son palais le prince infortuné.

ACTE III.

Tandis que Polynice, arrêté près du temple des Euménides, se livre en pâture à ses remords et roule dans son cœur ses projets de vengeance contre Etéocle, il reconnaît son père dans le vieillard qu'il aperçoit, et fuit à travers le bois de cyprès.

SCÈNE II. — ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*
Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.
(*S'asseyant sur un débris de rocher.*)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?
ANTIGONE. Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.
ŒDIPE. Je ne sortirai pas de la place où je suis.
ANTIGONE. O ciel! que dites-vous?
ŒDIPE. O ma chère Antigone!
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre. ANTIGONE. Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.
ŒDIPE. As-tu vu quelquefois le débris des naufrages,
Rejeté par les flots, chassé par les rivages?

ANTIGONE. Eh bien! ŒDIPE. Voilà mon sort.
ANTIGONE. Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.
ŒDIPE. Je suis ŒEdipe.
ANTIGONE. Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage!
ŒDIPE. Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!
ANTIGONE. Je suis auprès de vous; oubliez le passé.
ŒDIPE. Je les aimais. ANTIGONE. Songez....
ŒDIPE. Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit. ANTIGONE. Perdez ce fatal souvenir.
ŒDIPE. Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.
ANTIGONE. Peut-être.
ŒDIPE. Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.
ANTIGONE. Pensez qu'Admète ici va vous tendre les bras.
ŒDIPE. Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?
ANTIGONE. Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes :
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.
ŒDIPE. Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.
ANTIGONE. De vous plus que jamais la tristesse s'empare.
ŒDIPE. Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare;
C'est un arrêt du sort; nul ne peut l'éviter.
ANTIGONE. Hélas! ŒDIPE. Ne pleure point.
ANTIGONE. Ah! vous m'allez quitter!
ŒDIPE. Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père,
Ma fille; assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.
ANTIGONE. Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.
ŒDIPE. Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.
ANTIGONE. Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.
ŒDIPE. Ma vie est un supplice; et pour me secourir
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE. Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné? ŒDIPE. Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir. ANTIGONE. Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah! recevons du moins,
Moi vos tristes soupirs, et vous mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE. Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux;
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous?
ANTIGONE. Sous des cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé....
Mon père, ah! d'où vous vient cet air préoccupé!
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

ŒDIPE. Les Euménides! ciel! ah! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE. Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas! sous tant de maux je crains qu'ils ne succombe.
Rassurez-vous, mon père.
ŒDIPE O supplice! ô tourments!

ANTIGONE. Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
Hélas! dans ces déserts quels secours puis-je attendre?

ŒDIPE. O filles des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière!

ANTIGONE. Suspendez, justes dieux, les transports de mon père!

ŒDIPE. Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit!
ANTIGONE. Le ciel vous y forçait. ŒDIPE. A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide;
Cachez-moi, par pitié, ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux :
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des Furies,
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.
ANTIGONE. Mon père !
ŒDIPE. O ma patrie! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière?
ANTIGONE. Dieux!
ŒDIPE. J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.
ANTIGONE. Eh, seigneur !
ŒDIPE. O Jocaste! ô mère malheureuse!
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, je viens ici mourir.
ANTIGONE. Hélas!
ŒDIPE. Es-tu content? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres!
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres!
ANTIGONE. O ciel!
ŒDIPE. De mon tombeau je me vais emparer;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.
ANTIGONE. Quelle horreur !
ŒDIPE. Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.
ANTIGONE. Mon père!
ŒDIPE. Tout s'ébranle à mon funeste nom.
ANTIGONE. Mon père, écoutez-moi !
ŒDIPE. Cythéron ! Cythéron !
ANTIGONE. Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice.
Souffrez.... ŒDIPE. Retire-toi, malheureux Polynice:

Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE. C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE. Les cruels!.... On m'entraîne.... et toi, ma fille, aussi;
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude;
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE. Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras; détrompez-vous.

ŒDIPE. C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE. C'est moi, qui vous chéris; c'est moi, qui vis pour vous.

ŒDIPE. Ah! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes!
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE. Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

ŒDIPE. Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre:
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE. Comment le ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer!

ŒDIPE. N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits:
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.

Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands dieux, oui, je commence à lire en vos desseins ;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait, de son sort ou de lui.

ANTIGONE. J'entends du bruit.... Mon père, ah! je vois qu'on
ŒDIPE. Songe bien sur mon sort à garder le silence. [s'avance.
ANTIGONE. Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.
ŒDIPE. Si l'on me reconnaît, ah! nous sommes perdus!

Des habitants de Phère s'approchent des deux étrangers, les interrogent, les pressent de questions, les reconnaissent avec épouvante et veulent les chasser. Un d'eux arrache Œdipe des bras de sa fille, et le vieillard tombe à demi renversé sur les débris de rocher où elle l'avait assis. Heureusement Admète arrive.

SCÈNE IV. — ŒDIPE, ADMÈTE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE. C'est vous, c'est vous, Admète! ah! défendez un roi
Qu'un peuple entier poursuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, songez à votre père.
ADMÈTE, *au peuple.* Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.
ANTIGONE. Seigneur, je cours à lui....
(*A Œdipe.*) Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois :
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille :
J'expire, si tu meurs. ŒDIPE. J'embrasse encor ma fille!
ANTIGONE, *à Œdipe.* Ah! revenez à vous; Admète est en ces [lieux;
Il contient les transports d'un peuple furieux :
Ce héros près de lui nous donne une retraite.
ADMÈTE, *prenant et serrant la main d'Œdipe.*
Ma main est le garant qui vous répond d'Admète.
ŒDIPE. Admète, est-il bien vrai? quoi donc! votre bonté
Nous accorde un asile et l'hospitalité!
ADMÈTE. Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.
ŒDIPE. La tendre humanité ne peut aller plus loin ;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

ADMÈTE. Je plains plus que jamais les princes malheureux.
ŒDIPE. Qu'allez-vous faire, hélas! prince trop généreux?
Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence :
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.
ADMÈTE. Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.
ŒDIPE. Souvenez-vous de Thèbe.
ADMÈTE. Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres.
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.
ŒDIPE. Eh bien! j'obéis donc. Ecoutez-moi, grands dieux!
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(*On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accents lamentables.*)

ANTIGONE. Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère?
LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANTS. Œdipe.

(*L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.*)

ADMÈTE. Où suis-je? ô ciel! je sens trembler la terre.
ŒDIPE. Répondez, répondez.

Tandis que le bruit des tonnerres et des cris monte au dernier degré, le grand prêtre se présente pour répondre au nom de son dieu ; il prédit à Œdipe qu'il fera fuir devant lui le deuil et le

trépas, et que son tombeau deviendra l'autel de la victoire. Admète ne perce pas le sens de la prédiction, il tend ses bras à l'auguste vieillard et le conduit dans son palais.

ACTE IV.

Polynice revoit sa sœur; il lui exprime sa peine et ses remords; ils s'entretiennent ensemble du nouveau malheur qui va fondre sur la tête de leur père lorsque le peuple croira voir dans son arrivée la cause de la mort du roi. Polynice voudrait reconduire son père et sa sœur à Thèbes, d'où il s'apprête à chasser Etéocle; mais son père daignera-t-il l'écouter? Cet entretien est interrompu par l'arrivée d'OEdipe et d'Admète. Admète presse OEdipe d'accepter l'asile qu'il lui offre; le royal proscrit s'y refuse, en gémissant d'avoir fait retomber son malheureux sort sur lui, sur sa famille et sur son peuple. Il se retire à l'entrée d'Alceste, en disant à Antigone : « Ma fille.... allons mourir. »

SCÈNE III. — ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE. Il est enfin connu ce terrible mystère,
Cet oracle effrayant que tu voulais me taire:
Je sors, je sors du temple.
ADMÈTE. Ah! qu'entends-je! ALCESTE. Grands dieux!
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide, écartant mes alarmes,
Tu déguisais ton trouble et dévorais tes larmes!
Tu me trompais, barbare! et moi, dans ce moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement!
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et, quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels!
Hélas! j'étais en paix sur le bord de l'abîme!
ADMÈTE. Ils ont rendu l'arrêt. ALCESTE. Ils n'ont point la victime.
ADMÈTE. Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras;
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.
ALCESTE. Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.
ADMÈTE. Veux-tu que nos enfants, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces dieux par leur père irrités?
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse
Marche avec le courage, et proscrit la faiblesse.

Vois-moi dans ces moments d'un œil religieux;
Songe que ton époux est sous la main des dieux:
Je ne m'appartiens plus; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime:
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi. [lumière:

ALCESTE. Hélas! ADMÈTE. Pour nos enfants souffre encor la
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur père:
De notre chaste hymen entretiens le flambeau.
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal: que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Écoute: mes enfants pourraient frapper mes yeux:
Éloigne-les. Approche, et reçois mes adieux.

ALCESTE. Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
Quoi qu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras.... ADMÈTE. Mon devoir parle: adieu.

ALCESTE. Où courez-vous? ADMÈTE. Mourir.
ALCESTE. Arrête encor, barbare.
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous sépare?
Je verrai donc, ô ciel! mes enfants malheureux,
Inquiets, incertains, se regarder entre eux,
Et, soupçonnant leur perte aux sanglots de leur mère,
Par leurs cris innocents me demander leur père!
Le ciel, ce juste ciel, daignera m'exaucer:
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer:
Si le trône est souillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les dieux, leur transport qui m'anime:
Puisque le sang des rois doit calmer leur courroux,
La majesté du trône est égale entre nous.
Appelez mes enfants, je suis épouse et mère:
Il faudra que le ciel s'entr'ouvre à ma prière.

Les alarmes d'Alceste sont subitement calmées par l'annonce que les dieux ont accordé aux prières de tout le peuple la vie de son roi, à la condition qu'une personne de sang royal viendra s'offrir pour lui. Alceste est heureuse de se dévouer pour son époux; mais il s'oppose à ce sacrifice et veut la prévenir en courant lui-même au temple; il se met en marche; Alceste, se saisissant du poignard d'Admète: « Encore un pas, je m'immole à tes yeux. »

SCÈNE VI. — ADMÈTE, ALCESTE, ŒDIPE, ANTIGONE.

(*Œdipe paraît de loin dans l'enfoncement du théâtre. Admète s'efforce d'arracher le poignard des mains d'Alceste.*)

ŒDIPE. Qu'entends-je?
ALCESTE. Où suis-je? hélas! ADMÈTE. Alceste!
ALCESTE, *laissant tomber son poignard.* Ah! je succombe!
ŒDIPE. Eh! c'est vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe,
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux!
C'est vous qui, me voyant, vous jugez malheureux!
Et votre esprit aveugle a méconnu le crime!
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abîme!
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile oublié par les dieux?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire?
En brisant sa prison, pensez-vous le détruire?
Le malheur vous accable! Étais-je donc heureux,
Quand Jocaste attachée à d'exécrables nœuds?....
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile, et survit au tombeau.
Je sais par quels tourments la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance :
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.
ALCESTE. Les princes de son sang souffrent tous qu'il périsse;
Et quand je cours pour lui m'offrir en sacrifice....
ŒDIPE. Il vivra. ALCESTE. Lui? comment?
ŒDIPE. Oui; nos dieux en courroux
Vont s'apaiser. ALCESTE. Par qui?
ŒDIPE. Ni par lui, ni par vous.
Un prince issu des rois sera seul leur victime;
Le ciel, j'ose en répondre, exaucera ces vœux,
Ils agréeront sa mort, elle expiera le crime.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux....
ALCESTE. Ordonnez, que faut-il? ŒDIPE. Sécher ces pleurs ti-
Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides, [mides;
Y brûler avec pompe un encens solennel;
De vos enfants suivie, y rendre grâce au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conserve un père;
Lever sur leur autel votre main meurtrière,

Pour y promettre aux dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.
(*A Admète.*) Et vous, que tout l'État et chérit et contemple,
Trouvez-vous, j'y serai, sur les marches du temple.
Tous vos maux finiront : dissipez votre effroi ;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi. (*Ils sortent tous.*)

ACTE V.

SCÈNE I. — ŒDIPE, ANTIGONE.

(*Devant le temple des Euménides.*)

ŒDIPE. Alceste est-elle admise au pied du sanctuaire ?
Ses enfants y sont-ils à côté de leur mère ?
ANTIGONE. Oui, seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez ;
De festons par ses mains ses enfants sont ornés.
Le peuple est accouru. Tout est prêt : l'encens fume ;
Sur l'autel redouté le feu sacré s'allume....
Puis-je espérer, mon père, une grâce de vous ?
ŒDIPE. Parle. ANTIGONE. De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.
ŒDIPE. Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.
ANTIGONE. Mon père (quel secret vais-je lui révéler !)
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.
ŒDIPE. Que vient-il m'annoncer ? que prétend-il me dire ?
ANTIGONE. Dans cet instant, lui-même, il doit vous en instruire.
ŒDIPE. Quel est cet étranger ? qui l'a conduit vers nous ?
ANTIGONE. Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.
ŒDIPE. A vous par ses discours il s'est donc fait connaître ?
ANTIGONE. Hélas !
ŒDIPE. Vous le plaignez ! parlez, qui peut-il être ?
ANTIGONE. La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.
ŒDIPE. Et si jeune, avec joie, il aspire au trépas !
ANTIGONE. Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.
ŒDIPE, *à part.* Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé ?
(*Haut.*) Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie ?
ANTIGONE. Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE. Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?
ANTIGONE. En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux :
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce souhait fatal vous dit qu'il est mon frère :
C'est Polynice. ŒDIPE. O ciel!
ANTIGONE. Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect.... ŒDIPE. Il n'est plus rien pour nous.
ANTIGONE. Aurait-il vainement retrouvé sa famille?....
ŒDIPE. Pour être encor sa sœur vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourments,
Que l'approche d'un traître à mes derniers moments.
ANTIGONE. Avant que de mourir, il veut vous voir encore.
ŒDIPE. Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.
ANTIGONE. Votre courroux vaincu par son noble retour....
ŒDIPE. Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.
ANTIGONE. Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère....
ŒDIPE. Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.
ANTIGONE. Il veut vous voir. ŒDIPE. Qu'il parte.
ANTIGONE. Un moment d'entretien.
ŒDIPE. L'ingrat! ANTIGONE. Écoutez-moi.
ŒDIPE. Je ne vous promets rien.

SCÈNE II. — ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE. Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir mon père!
(*Apercevant OEdipe.*)
C'est donc lui que je vois?
ANTIGONE. C'est lui. POLYNICE. Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux!
ANTIGONE, *à Polynice.* Ose avancer.
POLYNICE, *à Antigone.* Je tremble.
ANTIGONE. Affermis ton courage.
POLYNICE. Que l'âge et l'infortune ont changé son visage!
Mais voudra-t-il m'entendre? ANTIGONE. Espère en sa bonté.
POLYNICE. Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?
ANTIGONE. Je le crois.
POLYNICE, *à OEdipe.* Permettez qu'un remords véritable,
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable....
Vous ne m'écoutez point!.... mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! serez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?

(*Il se jette aux pieds de son père, qui le repousse.*)
Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux!....
Vous le voyez, ma sœur, son âme est inflexible :
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons. ANTIGONE. Demeure.
POLYNICE. Eh quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé, comme lui, d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grâce avant que de mourir.
ŒDIPE. Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par le ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, et que viens-tu m'apprendre?
POLYNICE. Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Etéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille :
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival :
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes :
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse; ils vont tous l'accabler :
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés.
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

ŒDIPE. Moi leur roi! moi te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Eh! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire!
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner!
Va tenter loin de moi tes combats ou tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidèle:
Eh! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare; il te chasse à ton tour.
Et dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques?
Quand mon âme, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie!
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père:
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils: seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi? Viens, mon sang, viens, ma fille;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux:
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice:
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.

Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre, échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE. Je ne partirai point.

ŒDIPE. Qui? toi! POLYNICE. Non. ŒDIPE. Téméraire!

POLYNICE. Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

ŒDIPE. De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc? POLYNICE. La mort.

ŒDIPE. Quoi! tu veux.... POLYNICE. Vous fléchir.

ŒDIPE. Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE. J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux:
Suscitez contre moi les enfers et les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les Furies
Avec tous leurs serpents, leurs feux, leurs barbaries.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret, je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne peut me ravir, que j'ai reçu des dieux :
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.

Mais que dis-je? Ah! ces dieux, je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes :
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes;
Mon père.... ŒDIPE. Eh bien!

POLYNICE. Je meurs. ŒDIPE. Polynice, est-ce toi?

POLYNICE. Nous le vaincrons, ma sœur : joignez-vous avec moi.

ŒDIPE. Que dis-tu? ANTIGONE. Permettez....

ŒDIPE, *à Antigone.* Ah! soutiens ma colère;
Affermis-la plutôt. ANTIGONE. Seigneur, il est mon frère.

ŒDIPE. Qu'entends-je? où suis-je?.... O ciel! si c'était la vertu!
Je balance.... je doute.... Ingrat, te repens-tu?
Ne me trompes-tu pas? Puis-je te croire encore?

ANTIGONE. Je vous réponds de lui.

ŒDIPE. Dieux puissants que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat, retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE. Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déjà votre haine!....

ŒDIPE. Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine?....
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi, qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère :
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asile :
Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.

Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas :
Et puisque, grâce au ciel, je touche à mon trépas....

ANTIGONE. Que dites-vous?

ŒDIPE. Écoute. Il est temps que je meure;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE. Mon frère, il va mourir.

POLYNICE. Quoi! seigneur!....

ŒDIPE. Mes enfants,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur.... c'est la mienne.... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père, et le bruit des torrents.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE. Ah! ne me parlez plus de ses soins magnanimes;
En peignant ses vertus, vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti!

ŒDIPE. As-tu donc oublié que tu t'es repenti?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE. Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux! quel espoir me luit! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime
Même au sein des remords ne me rengage au crime;
Et voici, pour mon cœur si longtemps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE. Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère?

POLYNICE. Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.
Adieu, mon père; adieu.

ANTIGONE. Ciel! il m'échappe. POLYNICE. Adieu.

Œdipe annonce à sa fille l'intention de se dévouer à la mort, afin de s'acquitter des bienfaits de ses hôtes. Polynice, de son côté, est

allé s'offrir; mais la divinité ne l'a point trouvé assez pur pour accepter son sacrifice.

SCÈNE V. — LE GRAND PRÊTRE, *à la porte du temple;* ADMÈTE.

ADMÈTE. Dieux! j'implore vos coups, ils vont tomber sur moi :
Vous devez accepter une tête innocente.
(*Il entre dans le temple.*)

SCÈNE VI. — ADMÈTE, ALCESTE, *dans le temple, sentant déjà les atteintes de la mort, par suite de l'offre qu'elle a faite de ses jours;* LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, *leurs enfants.*

ADMÈTE, *en entrant dans le temple.*
Je veux.... Que vois-je! ô ciel! c'est Alceste expirante.
ALCESTE. Où suis-je? ô ciel! Admète!
ADMÈTE. Alceste! Alceste! ô dieux!
ALCESTE. La mort est dans mon sein; le Styx est sous mes yeux.
ADMÈTE. Non tu ne mourras point : la bonté souveraine....
ALCESTE. Admète, c'en est fait : cher Admète, on m'entraîne.

SCÈNE VII. — ADMÈTE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS, LES TROIS HABITANTS, LE GRAND PRÊTRE, SUITE DU GRAND PRÊTRE, GARDES D'ADMÈTE, PEUPLE.

ŒDIPE, *tenant l'autel embrassé.*
O mort, entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres?
Grands dieux, par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois; vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi;
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

ANTIGONE. Hélas ! ŒDIPE. Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grâce au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
Œdipe dans leur sein se repose à jamais.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissants, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;
Consumez dans ses feux votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime....
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage; il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

(*L'éclair brille, la foudre gronde et renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.*)

MACBETH.

PERSONNAGES : DUNCAN, roi d'Écosse; — MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne; — GLAMIS, premier prince du sang; — MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan; — FRÉDÉGONDE, femme de Macbeth; — LOCLIN, SÉTON, guerriers sous les ordres de Macbeth; — SÉVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome; — UN SOLDAT; — PLUSIEURS ASSASSINS; — GRANDS D'ÉCOSSE; — PEUPLE. — La scène est en Écosse, dans la province et dans le palais d'Inverness. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.

ACTE I.

SCÈNE 1. — DUNCAN, GLAMIS.

Duncan, roi d'Écosse, se trouve au milieu de la forêt avec son fidèle Glamis, premier prince du sang. Il y attend un entretien avec un montagnard à qui il a confié son fils Malcome, encore enfant, afin de le soustraire au poignard de Cador, après que celui-ci a eu frappé son autre fils par la main de Menteth. Menteth, aussi prince du sang,

est poursuivi pour ce crime, tandis que Cador, en pleine révolte, dispute la couronne à son roi et va livrer un combat contre Macbeth et Herfort, autres princes de la famille royale. Dégoûté des hommes et fatigué de la vie, le malheureux Duncan n'attend plus que le repos de la mort. Il laisse tomber ses regards sur la terre, en disant avec découragement : « Tout est fini pour moi. »

LAMIS. Trompeurs pressentiments. DUNCAN. Ils sont involon-
Te dirai-je encor plus? les erreurs populaires, [taires.
Sans doute, en d'autres temps, objet de mon mépris,
Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone,
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ses trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnaît ses Furies,
Ces trois sœurs qui, d'Odin ranimant les soldats,
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats,
Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage :
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accents du tonnerre,
Parmi des corps flétris et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout-puissants, des cris mystérieux,
Ébranlent la nature et l'enfer et les cieux.
AMIS. Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

Ce vieillard est Sévar, le père nourricier de Malcome. Le fidèle et néreux montagnard apprend à Duncan que son fils est digne de i, et qu'ignorant sa naissance, il possède toutes les qualités qui nt un bon roi. Duncan satisfait déclare la résolution d'abdiquer faveur de ce cher fils, si Macbeth est vainqueur. On entend un missement douloureux, comme celui d'un homme qui expire. s interlocuteurs se séparent, frappés de ce sinistre présage.

ACTE II.

(*Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses.*)

SCÈNE I. — FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR, TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDÉGONDE. Macbeth triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédégonde, ô ciel! que ce jour a de charmes!
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes.
Il poursuit en héros ce succès éclatant;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout à coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un antre écarté,
A suivi ses soldats par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats.
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.
De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCÈNE II. — FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR, TROUPE DE MONTAGNARDS, LOCLIN.

FRÉDÉGONDE. C'est toi, brave Loclin!
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN. Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
« Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins!
Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,

Sauver notre pays. Mais sans trop nous flatter,
Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
Eh! ne seriez-vous plus ces Écossais terribles,
Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,
Les amis de Macbeth, et volant aux combats,
Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats ! »
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière
Déjà de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant : Vive Macbeth ! combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage :
On se cherche, on s'attaque, et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclats font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattants.
On perce, on est percé sur des corps palpitants ;
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déjà, déjà Cador semait partout l'effroi :
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton roi
Viens payer par ta mort la peine qui t'est due. »
La victoire un moment à peine est suspendue :
Il fait tomber sa tête, et son bras furieux
La saisit dégouttante, et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrents de Malmor, les échos du Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse ;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse :
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDÉGONDE. Herfort a de Macbeth partagé la victoire ?

LOCLIN. Herfort de ce combat est sorti plein de gloire :
On l'en tira mourant ; mais blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.

Il n'est point d'Écossais qui, de la gloire épris,
Ne désire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDÉGONDE. Ah! Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ou-
C'est moi qui la première éveillai son courage. [vrage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même, et m'ôtaient un héros.
Dans l'Écosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir;
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes?

LOCLIN. Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes,
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grâce et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage;
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards:
Voilà par quels attraits il charme nos regards;
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'un autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDÉGONDE. A ce noble discours, guerrier fier et terrible,
Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au-devant de ses pas.

(*Loclin sort d'un côté, Frédégonde et les montagnards sortent de l'autre.*)

Malcome se réjouit avec Sévar du triomphe de l'armée royale; il l'interroge sur la vérité des épouvantables prodiges qui se manifestent autour du château de Macbeth. Sévar, détournant la pensée du jeune prince de ces horreurs, sonde les dispositions de son âme à l'égard des grandeurs et de l'éclat du trône : Malcome se montre content de la médiocrité dans laquelle il croit être né. Leur conversation est interrompue par l'arrivée triomphante de Macbeth, devant

qui on porte les drapeaux qu'il a pris dans la bataille d'Inverness. Ils se retirent.

SCÈNE V. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, LEUR FILS.

FRÉDÉGONDE. En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH. Oui : ses grâces, ses traits,
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDÉGONDE. D'où vient que vous semblez frémir en sa présence ?

MACBETH. Moi ! je n'ai point frémi.

FRÉDÉGONDE. Cependant, entre nous,
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous. (*Appelant.*)
Qu'on vienne. (*A part.*) Il est troublé.

(*A une de ses femmes, qui se présente, en lui montrant son fils que cette femme emmène.*)

Laissez-nous : qu'on l'emmène.

SCÈNE VI. — MACBETH, FRÉDÉGONDE.

Frédégonde, frappée de la préoccupation et du trouble de son mari, soupçonne que la pensée de Macbeth correspond à la sienne; elle s'efforce d'y pénétrer pour la dominer ensuite ; elle lui montre dans Glamis un jaloux rival et un ennemi dangereux. Le front de Macbeth se plisse, et, pressé de questions sur l'inquiétude qui le poursuit, il raconte qu'au milieu des roches de la forêt d'Inverness une femme s'est présentée à lui le diadème au front et le sceptre à la main. Frédégonde, qui voit poindre l'ambition du prince vainqueur, lui fait reconnaître dans cette apparition la prophétesse Iphyctone, dont les oracles ne trompent jamais; et elle lui fait remarquer qu'effectivement il n'a plus qu'un pas à faire pour arriver à la couronne, puisque tous ses concurrents sont tombés les uns après les autres.

FRÉDÉGONDE. Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre âme.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédégonde !
D'où naissent vos chagrins ? Ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?

Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe !

MACBETH. Au sortir d'un combat, dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »

FRÉDÉGONDE. T'ont-ils réveillé?

MACBETH. Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir?
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur;
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :

C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

On annonce l'arrivée du roi, qui vient avec Glamis passer la nuit au château. Macbeth, troublé à cette annonce, reprend son assurance pour aller le recevoir.

SCÈNE IX. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, *à Macbeth*. Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.
Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH. Ah ! croyez qu'à jamais
Tout mon sang.... DUNCAN. Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDÉGONDE. A cet excès d'honneur il n'a point dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN. Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassements
Recevoir et ma joie et mes remercîments?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,
Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.
Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH. Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN. Ah ! tu dois être heureux.

MACBETH. J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN. Les méchants quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant; sans doute il est chéri.

FRÉDÉGONDE. C'est le fruit de mon sang; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH. Seigneur, vous soupirez !

DUNCAN. Hélas ! il me rappelle....
Mon cher fils.... Donalbain, qu'une main trop cruelle....
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau,
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau !

MACBETH. Ah dieux !

FRÉDÉGONDE. Venez, seigneur; par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous venez vous reposer.

DUNCAN. La fatigue et la nuit semblent m'y disposer. (*A part.*)
Pour moi d'un long sommeil l'heure à grands pas s'avance.

MACBETH. Il est terrible au crime, et doux à l'innocence.

DUNCAN. Ah ! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.
(*En s'arrêtant.*)
Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats !
Ils ont coûté du sang.... GLAMIS. Ils prouvent sa victoire.
MACBETH. Je rends grâce à Glamis, il prend part à ma gloire.
DUNCAN. Il t'aime, cher Macbeth.... A mon réveil demain
J'ai d'importants secrets à verser dans ton sein.
MACBETH. Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.
DUNCAN. Mon bonheur est bien grand ! que faut-il que j'augure ?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.
FRÉDÉGONDE. Il n'est plus d'ennemis pour vous en ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.
DUNCAN. Non, ce n'est point ici : mais le ciel est le maître.

(*Macbeth et Frédégonde conduisent Duncan dans son appartement.*)

ACTE III.

Il est une heure ou deux après minuit. Frédégonde, à la faible lueur d'une lampe, aperçoit son époux, qui approche dans une grande agitation. Dévorée par l'ambition, elle s'indigne de ne pas trouver en lui l'inflexible caractère qui convient aux grands crimes. Cependant elle ne désespère pas de l'y amener. Macbeth reste interdit en la rencontrant. Elle lui parle de Glamis et s'efforce d'exalter contre lui sa jalousie et sa haine. Macbeth est ébranlé, mais ne veut pas le paraître. Frédégonde achève son ouvrage en lui rapportant un oracle qu'elle vient d'obtenir d'Iphyctone, oracle qui promet le sceptre à Macbeth et le rappelle au songe qu'il a fait. Cette révélation l'étonne et l'entraîne. Il refusait de lire un billet qu'on lui a fait parvenir; ce billet, il va le chercher.

SCÈNE III. — FRÉDÉGONDE, *seule.*

Enfin je l'ai séduit.
Il court, dans son ivresse, où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du désir son sang est allumé ;
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel ! si de Menteth le trépas légitime
Déjà par son supplice eût expié son crime !

Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé !....
Le roi ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons-lui le trépas.
Non, Glamis, non, Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce palais funeste;
Le sort a commencé, j'achèverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.
Le sceptre.... ah ! ce bien seul pouvait remplir mon âme.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme;
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse !
S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils ! quel espoir pour l'orgueil d'une mère :
Un jour tu seras roi.

SCÈNE IV. — FRÉDÉGONDE, MACBETH.

FRÉDÉGONDE. Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?
MACBETH. Menteth n'est plus.
FRÉDÉGONDE. Qu'entends-je !
MACBETH. Il trahissait son roi ;
Il secondait Cador, la preuve en était prête !
Il a subi sa peine et payé de sa tête.
FRÉDÉGONDE. Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?
MACBETH. Dans le dernier combat tu sais qu'il fut blessé:
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.
FRÉDÉGONDE. Tous deux, en même temps?
MACBETH. Tous deux.
FRÉDÉGONDE. Puis-je le croire ?
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.
MACBETH. Sortons.... Mon sang se glace.
FRÉDÉGONDE. Eh bien ! que craignez-vous ?
MACBETH. Ils dorment.
FRÉDÉGONDE. Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe.... Tu m'entends. MACBETH. Oui.
FRÉDÉGONDE. Macbeth !
MACBETH. Frédégonde !

FRÉDÉGONDE. Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils? MACBETH. Avec le jour.
FRÉDÉGONDE. Jamais.
Voici l'instant, Macbeth; ne vois que la couronne.
Le sort te la promet : que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès longtemps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos désirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth : roi quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un sujet si Duncan se réveille.
Élève, élève au ciel ton vol ambitieux;
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête;
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi!
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah! ne fais plus languir ma superbe espérance!
Il est temps....
MACBETH. Mais l'honneur, mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
Ici, dans mon palais, sous ma garde endormi;
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crierait d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre! »
FRÉDÉGONDE, *à part*. Quoi! déjà le remords!...
MACBETH. Frédégonde, crois-moi:
J'ai pitié de ton fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est pas en vain que notre cœur frissonne :
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadème.
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune; il est barbare et traître :
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.
FRÉDÉGONDE. Glamis sera donc roi?
MACBETH. Grands dieux! qu'allions-nous faire!
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.

Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi ;
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi :
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDÉGONDE. D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur :
On le hait ; et, du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH. Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé ?

FRÉDÉGONDE. Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Iphyctone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne ;
Et surtout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais je te l'avouerai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais : Je veux le diadème,
Je veux que dans ce jour mon front en soit orné :
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné ;
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide
J'eusse eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé ;
Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH. O ciel ! tu frapperais le coup que je redoute ?
Sans terreur ? FRÉDÉGONDE. Sans terreur.
MACBETH. Et sans remords ?
FRÉDÉGONDE. Sans doute.

MACBETH. Sans remords ! sans remords !.... Dans ces moments
Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux. [affreux
(*Frédégonde sort.*)

SCÈNE V. — MACBETH, *seul.*

Que vais-je faire, oh dieux ? je tremble ! je frissonne !
Loin de moi ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois malgré moi qu'au meurtre destiné
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreilles, sans yeux !
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres ;
Ne sentez point mes pas glisser dans les ténèbres !
Voici l'instant.

SCÈNE VI. — MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE. Tout dort. MACBETH. Qui m'a parlé?
FRÉDÉGONDE. C'est moi.
MACBETH. As-tu porté tes pas dans la chambre du roi?
FRÉDÉGONDE. Oui : j'ai tout disposé ; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets ; tout répond de leur perte.
MACBETH. Leur sommeil? FRÉDÉGONDE. Est profond.
MACBETH. Ciel! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit?

SCÈNE VII. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, SÉTON.

SÉTON. Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.
Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer.
Tout près de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise ;
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise,
A Glamis, à Duncan, va donner le trépas.
Venez, le péril presse. MACBETH. Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous. (*Séton sort.*)

SCÈNE VIII. — MACBETH, FRÉDÉGONDE.

MACBETH. Ce sont eux qui se chargent des crimes.
FRÉDÉGONDE. Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, UN SOLDAT *qui n'est point vu.*

LE SOLDAT. Aux armes!
FRÉDÉGONDE. L'on attaque ; allons, sans plus attendre.
Il faut.... Vous balancez!
MACBETH. Non, je cours le défendre.
FRÉDÉGONDE, *à part.*
O ciel! Suivons ses pas, et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.
(*Elle marche sur les pas de Macbeth.*)

ACTE IV.

SCÈNE I. — MACBETH *seul, croyant voir le corps de Duncan.*

Il est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons.... le voir encor! Il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir, où m'éviter?
J'entends du bruit. On vient.... O supplice! ô prodiges!
Quoi! de sa mort partout j'aperçois les vestiges!
Il avait bien du sang.... Si je pouvais pleurer.
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir.... Prions : Ciel, qui.... Tais-toi, perfide.
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons.... Il est des dieux, je n'échapperai pas :
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth : ah! dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords....

SCÈNE II. — MACBETH, FRÉDÉGONDE.

MACBETH. Malheureuse, c'est toi?
Qu'as-tu fait de Duncan? FRÉDÉGONDE. Quels regards!
MACBETH. Réponds-moi....
(*S'interrompant avec surprise et terreur.*)
Quoi! le jour ne luit point! quoi! cette voûte obscure!....
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.
FRÉDÉGONDE. Ah! rappelez vos sens; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.
MACBETH. Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein!
Mais Nolfock est vivant : c'est à lui de m'instruire....
FRÉDÉGONDE. A l'instant même, ici, je venais te le dire;
Il ne vit plus. MACBETH. J'entends. Tu l'avais fait parler.
Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrais par ta mort....
FRÉDÉGONDE. Eh bien, frappe, barbare!
Éteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas : si, revenant à toi....
MACBETH. Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi,

Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur.

SCÈNE III. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, SÉTON, GUERRIERS ET MONTAGNARDS.

SÉTON. Le désordre est partout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
Des Glamis, des Duncan les gémissantes ombres;
Mais en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déjà prêt à vous reconnaître,
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN. Macbeth, Duncan n'est plus : j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi;
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance.
Des dieux, dont tout mortel brave en vain la puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH. Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDÉGONDE. Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice!

LOCLIN. Le ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.

(*En lui présentant la couronne.*)

Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux!
Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadème!

MACBETH, *à part.* Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDÉGONDE. Que dis-tu? LOCLIN. Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur et la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire,
Qu'un roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre;
Que ce livre surtout qu'ici je te remets
Te défend d'accorder le pardon aux forfaits;
Qu'il n'en existe point pour le mortel perfide
Qui trahit son pays, jamais pour l'homicide.
Songe qu'en ce moment l'Écosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des lois;
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Nous aimons la valeur, mais surtout la justice.
MACBETH. Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,

(*Croyant voir l'ombre de Duncan.*)

Croyez que c'est Macbeth, croyez.... Que me veux-tu?
Au séjour des vivants quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?
LOCLIN. D'où naît cette terreur?
FRÉDÉGONDE. Son trouble est excusable.
Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé;
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.
(*Bas à Macbeth.*) Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige?
Un guerrier.... se peut-il?.... MACBETH. Il est là, là, te dis-je.
FRÉDÉGONDE. Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu,
Votre effroi vous abuse. MACBETH. Eh quoi! n'as-tu pas lu
Écrit en traits de sang : « Point de grâce au perfide,
Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide! »
FRÉDÉGONDE, *bas.*
Songez qu'on vous observe. (*Haut.*) Ah! revenez à vous!
Macbeth, mon cher Macbeth!.... Ah! Loclin, fuyez-nous!
Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.
MACBETH, *les regardant tous deux avec étonnement.*
Vous n'avez point pâli! FRÉDÉGONDE, *bas.* Suivez-moi.
MACBETH. Non. Je sens
Que ma raison renaît et vient calmer mes sens.
LOCLIN. Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'État ton cœur sera sensible;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,
Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.

Jure qu'en ce palais, encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH, *avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.*

Je le jure.... sa mort.... Fantôme horrible, arrête!
(*Avec audace.*)
Arrête! Eh, depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème?
Et, quand tu m'offriras tes yeux étincelants,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglants....

LOCLIN, *avec étonnement.* Ciel!

MACBETH. L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes;
La tombe était fidèle : aujourd'hui révoltés,
Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDÉGONDE. Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence;
Cédez à mes désirs.

LOCLIN, *aux guerriers de sa suite et aux montagnards.*
Amis, retirons-nous.
La reine ainsi l'ordonne.
(*Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.*)

SCÈNE V. — MACBETH, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE. Ah! Macbeth! est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs....

MACBETH. J'aurai parlé peut-être?

FRÉDÉGONDE. Oui. MACBETH. Me suis-je trahi?

FRÉDÉGONDE. J'ai de vous par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, *avec joie et un peu bas.*
Ils n'ont donc point appris que je suis parricide?

FRÉDÉGONDE. On l'ignore.

MACBETH. Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé? FRÉDÉGONDE. Non. MACBETH. Je respire.
(*En lui montrant la couronne.*) Ah! voilà
L'objet de tous tes vœux!

FRÉDÉGONDE. Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI. — MACBETH, FRÉDÉGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR. Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve et sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne. MACBETH, *à part.* O ciel!
FRÉDÉGONDE, *à part.* Comment, par quel mystère!....
MACBETH, *à Sévar, après avoir lu le billet.*
C'est la main de Duncan. FRÉDÉGONDE. Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'âme de Macbeth est digne de la tienne.
(*Bas au garde qui vient.*)
Gardes! qu'auprès de nous tous deux on les retienne!
Vous m'entendez. (*Le garde sort.*)
(*A Sévar.*) Macbeth n'est point ambitieux.
Vieillard, cette couronne eût dû plaire à ses yeux.
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.
SÉVAR. La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne le presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains, et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.
MACBETH. Tu ne t'es pas trompé : je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière,
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.
SÉVAR. Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris,
Les dieux dans les enfants récompensent les pères;
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour!
(*A Frédégonde.*) Compagne d'un héros, pour ce fils en ton âme
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère. (*Il sort avec Malcome.*)

Frédégonde voudrait que son époux déchirât le billet qui fait le titre de Malcome; Macbeth balance, et se décide à le garder.

SCÈNE VIII. — FRÉDÉGONDE, *seule*.

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.
Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome.... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir;
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner;
Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadème.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah! si mon fils.... Grands dieux! quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots? « Va, le ciel te fit mère! »
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur....
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrais la couronne!
Allons, que le coup parte avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver;
Et s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

ACTE V.

SCÈNE I. — MACBETH, *seul*.

Où suis-je! qu'ai-je fait! seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur? Macbeth!.... Ce n'est plus lui,
Tel il était hier! Tel il est aujourd'hui.
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth noble, vaillant, fidèle,

Défenseur de l'État, défenseur de son roi;
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi.
Allons; délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même!....
Jamais.... D'un poids fatal mon cœur est oppressé....
Voilà d'horribles mains.... Eh quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les Furies.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière :
Et je l'invoquerais par des vœux superflus!
Duncan m'a dit tout bas : « Tu ne dormiras plus. »
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.
O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance, étendaient leur courroux!....
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.
Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des dieux vengeurs dont l'œil partout le suit.
En vain, nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille.
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparaît terrible et le glaive à la main.
Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudrait mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi!
Il n'est plus de Cador ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie.
Le croirais-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie.
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.
Allons; à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne;
J'ai caché mon dessein; j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin ici le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCÈNE II. — MACBETH, MALCOME.

MACBETH. C'est vous, prince, c'est vous! dans ce profond si-
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener? [lence,
MALCOME. Hélas! MACBETH. Où courez-vous?
MALCOME. Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.
MACBETH. Mais le trône est à vous.
MALCOME. Eh bien! je le déteste!
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.
MACBETH. Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?
MALCOME. Le vertueux Sévar qui m'a servi de père.
MACBETH. Mais Duncan fut le vôtre.
MALCOME. Ah! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.
MACBETH. Plaignez les criminels, le remords les déchire.
MALCOME. Qu'est-ce que le remords?
MACBETH. Je pourrais vous le dire....
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible?
MALCOME. Tout ciel est agréable où notre âme est paisible.
MACBETH. Quels étaient vos plaisirs?
MALCOME. La paix, la liberté;
Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel de sa route écarté
A qui j'offrais l'asile et l'hospitalité.
MACBETH, *à part.* Ah dieux!
MALCOME. Dans nos déserts qu'importe la richesse?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur, sous l'humble toit où je fus apporté,
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers; et ces tristes palais
A mes yeux sans douleur ne s'offriront jamais.
MACBETH. Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.
MALCOME. Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.

Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne?

MACBETH. Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.
Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste.
Eh bien! est-il emploi plus touchant et plus beau!
Écoutez vos penchants, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir;
Moi-même je vous veux forcer à le servir.

(*A part, avec transport.*)

Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes!
Je te rends grâce, ô ciel : tu m'as rendu les larmes!

MALCOME. De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs.
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH. Ah! prince, croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde :
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédégonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois. (*Il sort.*)

SCÈNE III. — MALCOME, *seul.*

Que veut-il dire? allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter!
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter!
Mais, mon père, est-ce vous? Que venez-vous m'apprendre?

SCÈNE IV. — MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR. Macbeth va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche : allons, Malcome, observons tout sans bruit.
(*Malcome sort.*)

SCÈNE V. — SÉVAR, *seul*.

Mais que prétend Macbeth? rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir partout nous environne ;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI. — SÉVAR, MALCOME.

MALCOME. O mon père! SÉVAR. Eh bien! qu'est-ce?
MALCOME. Ah grands dieux! Frédégonde....
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant, et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est, quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII. — SÉVAR, MALCOME, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE. (*Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche.*)

Dieux vengeurs!
SÉVAR, *bas*. Un forfait la poursuit.
Écoutons.
FRÉDÉGONDE. Ce grand coup fut caché dans la nuit.
La couronne est à nous. Macbeth, pourquoi la rendre?
Sur le fils à son tour.... SÉVAR. Ciel! que viens-je d'entendre!
FRÉDÉGONDE. Oui, tout est consommé, mes enfants régneront.
Que j'essaye, ô mon fils, ce bandeau sur ton front!
Qui m'a donc dit ces mots? « Va, le ciel te fit mère!... »
S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!....
O ciel!.... Toujours ce sang!.... Je verrais leur trépas!
Moi, leur mère!.... Ce sang ne s'effacera pas!....
O dieux!.... Disparais donc, misérable vestige!....
Mon fils, mon cher enfant!.... Disparais donc, te dis-je!
Jamais! jamais! jamais!.... Mon cœur est déchiré.
Oh! oh! oh!.... Quel espoir dans mon sein est rentré?....
Macbeth! Malcome est là.... Viens.... Comme il s'intimide!....
Allons.... Il dort.... Je veille.... Et ce flambeau me guide....
Sa mort sonne. Une.... deux. C'est l'instant de frapper.

SCÈNE VIII. — SÉVAR, MALCOME.

MALCOME. A son poignard, ô ciel ! tu m'as fait échapper !
Mais mon malheureux père, hélas ! fut sa victime.
SÉVAR. Prince, vous avez vu quel est le poids du crime.
MALCOME. J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, MACBETH, LOCLIN, GUERRIERS, SOLDATS ET PEUPLE.

(*Il fait jour.*)

MACBETH. Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance :
Le voilà ; de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis ;
Ce billet est ma preuve ; et signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère ;
Sévar, ainsi que moi, peut encor l'attester :
Oui, ce sceptre est à lui ; oui, je dois le quitter.
SÉVAR. O grandeur ! ô noblesse ! LOCLIN. O sentiment auguste !
MACBETH. Pourquoi s'en étonner, je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor...., vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger ;
Vous connaissez le crime ; à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime !
J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime ;
O quel plaisir pour vous ! que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux !
Je vais dans un instant vous montrer le coupable.
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable....
SÉVAR. Achève, quel est-il? LOCLIN. Quel est son assassin ?
MACBETH. C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.
LOCLIN. Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉGONDE, *égarée, échevelée.*

FRÉDÉGONDE. O crime ! ô meurtre ! ô rage !
Oui, j'ai tué mon fils, sa mort est mon ouvrage !
MACBETH. Mon fils ! ah, malheureuse !
FRÉDÉGONDE. Oui, j'ai versé son sang.

Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc,
(*Apercevant Malcome.*)
Le mien me manque! O ciel! c'est Malcome! ô surprise!

SÉVAR. Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN. Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan; connais, connais son fils!

FRÉDÉGONDE. Je vois tout, mon sommeil.... Le ciel, dans sa co-
A massacré mon fils par la main de sa mère; [lère,
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh! donnez-moi la mort! LOCLIN. Non, tu vivras, cruelle:
Ce sera ton tourment: qu'on se saisisse d'elle.
(*Elle tombe sur un fauteuil; des gardes l'entourent.*)
Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle;
Que ce fils tant de fois pressé dans son berceau
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau;
Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore!

MACBETH. Guerriers, je l'avoûrai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser j'ai longtemps combattu;
Enfin j'ai triomphé: compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire.
Je sens que, malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux;
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore;
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter mon sang qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler. (*Il se tue.*)

COMÉDIE.

La comédie est un poëme dramatique dont l'action est empruntée aux conditions ordinaires, et qui a pour but d'exciter le rire par le ridicule.

Suivant les mœurs qu'il peint et la différence des conditions qu'il met en scène, le comique français se divise en *comique bas*, *comique bourgeois* et *haut comique*. Nous n'insisterons pas davantage sur cette division.

Une division plus essentielle se tire de la nature même des moyens qu'on emploie pour exciter le rire. Ou la comédie tire le ridicule des vices, des défauts et des travers de ses personnages : de là le *comique de caractère;* ou elle le fait résulter des événements dont elle les rend le jouet : de là le *comique de situation.*

La malice naturelle aux hommes est le principe de la comédie, et spécialement de la *comédie de caractère.* Nous voyons les défauts de nos semblables avec une complaisance mêlée de mépris. Ces images nous font sourire, si elles sont peintes avec finesse ; elles nous font rire, si les traits de cette maligne joie sont frappants et aiguisés par la surprise. De cette disposition à saisir le ridicule, la comédie tire sa force et ses moyens. Il eût été sans doute plus avantageux de changer en nous cette complaisance vicieuse en une pitié philosophique ; mais on a trouvé plus facile et plus sûr de faire servir la malice humaine à corriger les autres vices de l'humanité. C'est là l'objet ou la fin morale de la comédie. Mais il faut que les travers qu'elle signale ne soient ni assez affligeants pour exciter la pitié, ni assez odieux pour inspirer la haine, ni assez dangereux pour donner de l'effroi : l'essence de la comédie étant de provoquer le rire, elle est incompatible avec les passions qu'on vient d'indiquer. Le vice n'appartient donc à la comédie qu'autant qu'il prête au ridicule.

Il y a deux moyens principaux de faire ressortir le ridicule d'un caractère. Le premier se tire des contrastes, soit en mettant en regard deux vices tout contraires, par exemple en plaçant un avare à côté d'un prodigue, une femme altière et absolue à côté d'un mari pusillanime et soumis ; soit en rapprochant un vice de la vertu opposée, un flatteur d'un homme sincère, un babillard d'un homme discret. Le second moyen est de charger les couleurs et d'exagérer un peu les caractères. La comédie est une imitation exagérée, mais pour que cette exagération rentre dans la vraisemblance, il faut que les traits soient amenés par des circonstances ménagées avec art. Quant à la force de chaque trait, la vraisemblance a des bornes. Il est vrai que la perspective du théâtre exige une couleur forte et de grandes touches, mais dans de justes proportions, telles que l'œil du spectateur les réduise sans peine à la vérité de la nature. Cette espèce

d'exagération demande une grande justesse de raison et de goût; et le tableau est manqué dès que le spectateur s'aperçoit qu'on a outré la nature.

Dans la *comédie de caractère*, le poëte s'attache à choisir l'action la plus favorable pour mettre en évidence le travers qu'il veut ridiculiser : les situations sont toutes subordonnées à ce but. Au contraire, dans la *comédie de situation* ou *d'intrigue*, l'auteur s'occupe avant tout de sa fable, il ne songe qu'à placer ses personnages dans des situations embarrassantes et bizarres : les caractères sont subordonnés à l'intrigue. La comédie d'intrigue peut même se dispenser de peindre des caractères, il suffit qu'elle se conforme aux mœurs des individus qu'elle met en scène.

La comédie de caractère exige que l'action marche de manière à faire connaître le caractère principal, à le présenter dans tout son jour, sous le plus grand nombre de faces et dans toute son intégrité : il doit partout paraître au premier plan, partout concentrer sur lui la lumière; les personnages secondaires ne sont là que pour la réfléchir sur sa physionomie et pour le faire connaître. Dans ce genre de comédie, les deux plus grands ressorts de l'intérêt consistent à placer le personnage principal dans une situation, ou à lui donner une passion qui entrent continuellement en lutte avec son caractère. Ce caractère parviendra-t-il à dominer les circonstances, ou sera-t-il obligé de ployer sous leur poids? imposera-t-il silence à la passion qui le contrarie, ou fléchira-t-il devant ses exigences? C'est ce que le spectateur est impatient de savoir, et si cette lutte est bien soutenue; il est ainsi conduit hors d'haleine jusqu'au dénoûment.

La comédie de caractère est le genre le plus élevé de cette espèce de composition, et de plus elle est destinée à un succès durable; les caractères tels que l'avare, le glorieux, le joueur, étant toujours et partout les mêmes, la peinture doit en plaire à tous les hommes et dans tous les siècles. Mais elle suppose dans le peintre une étude approfondie de l'homme, un discernement juste, et une puissance d'imagination capable de réunir sur un seul objet les traits qu'on ne peut recueillir qu'épars et en détail.

La *comédie d'intrigue* plaît par la singularité des incidents, par une suite variée d'aventures plaisantes ou bouffonnes ou par une action intéressante. La fable dont on fait choix doit produire au moins l'intérêt de curiosité : qu'elle soit bien exposée, nouée avec art, et accomplie par un événement imprévu, quoique tiré du sujet. Les situations doivent naître l'une de l'autre, les épisodes se lier étroitement à l'action principale sans jamais l'embarrasser, l'unité d'action et d'intérêt être rigoureusement observée; en un mot, puisqu'il n'y a que de l'intrigue, que du moins l'intrigue soit parfaite. A cette condition le poëte peut multiplier les incidents pourvu qu'il amuse.

Il faut rapporter à la comédie de caractère la *comédie de mœurs*,

laquelle se propose de critiquer les habitudes d'une certaine classe d'hommes d'une condition déterminée, et de fronder les ridicules que les institutions, les usages et la mode enfantent et détruisent. La pièce n'est point fondée sur un seul caractère; elle présente la réunion de diverses nuances dont chacune, prise séparément, ne pourrait faire le sujet d'une comédie. Comme ces nuances varient à l'infini, et que le même siècle voit souvent les mœurs changer plusieurs fois dans son cours, ce champ offre au poëte une moisson toujours nouvelle, et toujours une moisson riche, s'il use de discernement dans le choix de ses sujets. Les conditions élevées et les conditions inférieures peuvent lui fournir des sujets intéressants, mais le vrai patrimoine de la comédie se trouve plus souvent dans les mœurs franches et variées de la bourgeoisie.

La *comédie épisodique* ou *à tiroirs*, laquelle se compose d'une succession de portraits différents amenés tour à tour par le développement ou les besoins de l'intrigue, participe également de la comédie de caractère ou de mœurs et de la comédie de situation : elle se rattache à la première par les peintures qu'elle renferme; elle tient de la seconde en ce que les portraits servent plutôt à la marche de la fable que la fable n'est faite pour encadrer les portraits. Puisqu'elle est destituée du haut intérêt qui résulte de l'unité de caractère, elle doit chercher une compensation dans la variété des épisodes, dans la perfection des figures et dans le choix d'une action plus simple, plus facile, plus rapide, plus diversifiée, plus dramatique. Le grand écueil à éviter c'est la confusion.

Le Misanthrope est une comédie de caractère, les Femmes savantes une comédie de mœurs, l'Étourdi une comédie d'intrigue, les Fâcheux une comédie à tiroirs.

Au reste il arrive souvent que les genres se mêlent : une comédie de caractère peut être en même temps comédie de mœurs, elle est même toujours obligée de peindre les mœurs de l'époque où le poëte place la scène et des conditions auxquelles appartiennent les personnages; elle peut former le nœud ou tirer ses incidents des caractères et devenir ainsi comédie d'intrigue; enfin l'indispensable action des personnages secondaires amène des épisodes et lui font toujours supporter des tiroirs.

Un genre supérieur à tous les autres est celui qui réunit le comique de situation et le comique de caractère, c'est-à-dire dans lequel les personnages sont engagés par les vices du cœur ou par les travers de l'esprit dans les circonstances humiliantes qui les exposent à la risée et au mépris du spectateur. Tel est, dans l'Avare de Molière, la rencontre d'Harpagon avec son fils, lorsque, sans se connaître, ils viennent traiter ensemble, l'un comme usurier, l'autre comme dissipateur.

Comme presque toutes les règles du poëme dramatique concourent à rapprocher par la vraisemblance la fiction de la réalité, l'action de la comédie nous étant plus familière, et le défaut de vrai-

semblance plus facile à remarquer, les règles y doivent être plus rigoureusement observées : de là cette unité, cette continuité de caractère, cette aisance, cette simplicité dans le tissu de l'intrigue, ce naturel dans le dialogue, cette vérité dans les sentiments, cet art de cacher l'art même dans l'enchaînement des situations, d'où résulte l'illusion théâtrale. Le possible, qui suffit à la vraisemblance d'un caractère ou d'un événement tragique, ne suffit pas à la vérité de la comédie. Ce n'est point un père comme il peut y en avoir, mais un père comme il y en a souvent ; ce n'est point un individu, c'est une espèce qu'il faut prendre pour modèle. Ce n'est point une combinaison possible à la rigueur, c'est une suite naturelle d'événements familiers qui doit fournir l'intrigue de la comédie.

On voit qu'il y a plusieurs différences entre la tragédie et la comédie. Des malheurs, des périls, des sentiments extraordinaires caractérisent la tragédie ; des intérêts et des caractères communs constituent la comédie. La tragédie est un tableau d'histoire ; la comédie est un portrait : non le portrait d'un seul homme, comme la satire quelquefois, mais d'une espèce d'hommes répandus dans la société, et dont les traits les plus marqués sont réunis dans une même figure. Enfin le vice n'appartient à la comédie qu'autant qu'il est ridicule et méprisable : dès que le vice est odieux, il est du ressort de la tragédie.

Quant à l'utilité de la comédie morale et décente, si l'on savait n'en pas sortir, la révoquer en doute c'est prétendre que les hommes soient insensibles au mépris et à la honte ; c'est supposer ou qu'ils ne peuvent rougir, ou qu'ils ne peuvent se corriger des défauts dont ils rougissent ; c'est rendre les caractères indépendants de l'amour-propre, qui souvent en est l'âme, et nous mettre au-dessus de l'opinion publique, dont la faiblesse et l'orgueil sont les esclaves, et dont la vertu même a tant de peine à s'affranchir.

DIVERS AUTEURS.

MOLIÈRE.

(1622-1673.)

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances, l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait rire de mon voisin; le second me ramène à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule : il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe sans s'en douter.

CHAMPFORT.

Il faut avouer que Molière est un grand poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caractères; il a embrassé une plus grande variété de sujets; il a peint par des traits forts tout ce que nous voyons de déréglé et de ridicule.... Enfin Molière a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve grand : mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts?

En pensant bien, il parle souvent mal : il se sert des phrases les plus

forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers.... Par exemple, l'Avare est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification française l'a gêné; il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers de l'Amphitryon, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général, il me paraît, jusque dans la prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

D'ailleurs il a outré souvent les caractères : il a voulu par cette liberté, plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, et rendre le ridicule plus sensible. Mais, quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré et par les traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature, et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons *cedo tertiam*, je soutiens, contre Molière, qu'un avare qui n'est point fou ne va pas jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Je comprends que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine et qu'une hypocrisie détestable; mais, sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne, n'auraient jamais admis dans leurs républiques un tel jeu sur les mœurs.

Enfin, je ne puis m'empêcher de croire, avec M. Despréaux, que Molière, qui peint avec tant de force et de beauté les mœurs de son pays, tombe trop bas quand il imite le badinage de la comédie italienne :

> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.
>
> FÉNELON.

Il faut encore convenir que Molière, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénoûments assez heureux, tant l'art dramatique est difficile.

VOLTAIRE.

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid. Quelle pureté! quelle exactitude! quelle politesse! quels caractères. Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme, et d'écrire purement. Quel feu! quelle naïveté! quelle source de bonnes plaisanteries! quelle imitation de mœurs! quelles images et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques!

LA BRUYÈRE.

LE MISANTHROPE.

PERSONNAGES : ALCESTE, amant de Célimène ; — PHILINTE, ami d'Alceste ; — ORONTE, amant de Célimène ; — CÉLIMÈNE, amante d'Alceste ; — ÉLIANTE, cousine de Célimène ; — ARSINOÉ, amie de Célimène ; — ACASTE, CLITANDRE, marquis ; — BASQUE, valet de Célimène ; — UN GARDE de la maréchaussée de France ; — DUBOIS, valet d'Alceste. — — La scène est à Paris dans la maison de Célimène.

ACTE I.

SCÈNE I. — PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, *assis*. Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE. Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie....

ALCESTE. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE. Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et, quoiqu'amis, enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement*.
Moi, votre ami ! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE. Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE. Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements :
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent !
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE. Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE. Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE. Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE. Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE. Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE. Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence:
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE. Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE. Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE. Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et, parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE. Oui. PHILINTE. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE. Sans doute.

PHILINTE. A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE. Fort bien. PHILINTE. Vous vous moquez.

ALCESTE. Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner personne sur ce point:
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeure noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Et de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE. Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage:
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'École des Maris,
Dont....

ALCESTE. Mon dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE. Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades:
Le monde par vos soins ne se changera pas.
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE. Tant mieux, morbleu! tant mieux; c'est ce que je demande;
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.

Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE. Vous voulez un grand mal à la nature humaine!

ALCESTE. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE. Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants;
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE. Mon dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en
Et faisons un peu grâce à la nature humaine; [peine.
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;

Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours ;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE. Mais ce flegme, monsieur qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE. Oui : je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE. Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE. Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE. Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE. Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE. Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE. Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE. Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE. J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et.... ALCESTE. Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison. PHILINTE. Ne vous y fiez pas.

ALCESTE. Je ne remuerai point. PHILINTE. Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner.... ALCESTE. Il n'importe.

PHILINTE. Vous vous tromperez.

ALCESTE. Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE. Mais....

ALCESTE. J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE. Mais enfin.... ALCESTE. Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE. Quel homme!

ALCESTE. Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE. On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE. Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE. Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux;
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE. Non : l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE. Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE. Oui, parbleu!

Je ne l'aimerais pas si je ne croyais l'être.

PHILINTE. Mais, si son amitié pour vous se fait paraître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE. C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE. Pour moi si je n'avais qu'à former des désirs,
Sa cousine Éliante aurait tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

ALCESTE. Il est vrai; ma raison me le dit chaque jour :
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE. Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes
Pourrait....

SCÈNE II. — ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste*. J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que depuis longtemps cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :*)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE. A moi, monsieur?

ORONTE. A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE. Non. Mais la surprise est fort grande pour moi;
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE. Monsieur....

ORONTE. L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE. Monsieur....

ORONTE. Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE. Monsieur....

ORONTE. Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié? ALCESTE. Monsieur....

ORONTE. Quoi! vous y résistez?

ALCESTE. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire:
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître.
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE. Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage:
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux.
Mais cependant je m'offre entièrement à vous:
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE. Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser. ORONTE. Pourquoi?

ALCESTE. J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE. C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE. Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE. *Sonnet.* C'est un sonnet. *L'espoir....* C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE. Nous verrons bien.

ORONTE. *L'espoir*.... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE. Nous allons voir, monsieur.

ORONTE. Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE. Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit*. L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE. Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas, à Philinte*.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau!

ORONTE. Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir.
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE. Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas, à Philinte*.

Eh quoi! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE. S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE. La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à part*.

La peste de ta chute! empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE. Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part*. Morbleu!

ORONTE, *à Philinte*. Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE. Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à part*. Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste*. Mais, pour vous, vous savez quel est notre [traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE. Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE. Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir.... ALCESTE. Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE. Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme dans notre temps
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE. Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE. Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations.
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE. Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet....

ALCESTE. Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que *nous berce un temps notre ennui*?
Et que, *rien ne marche après lui*?
Que, *ne vous pas mettre en dépense*,
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité;

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gai!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi, etc. (*Il répète.*)

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte qui rit.*) Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE. Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE. Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons :
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE. Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE. C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE. Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE. Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE. Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE. Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE. Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE. J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE. Vous me parlez bien ferme ; et cette suffisance....

ALCESTE. Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE. Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE. Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*
Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela de grâce.

ORONTE. Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE. Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III. — PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Eh bien! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire:
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

ALCESTE. Ne me parlez pas. PHILINTE. Mais....

ALCESTE. Plus de société.

PHILINTE. C'est trop.... ALCESTE. Laissez-moi là.

PHILINTE. Si je....

ALCESTE. Point de langage.

PHILINTE. Mais quoi!....

ALCESTE. Je n'entends rien. PHILINTE. Mais....

ALCESTE. Encore!

PHILINTE. On outrage....

ALCESTE. Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE. Vous vous moquez de moi; je ne vous quitte pas.

ACTE II.

SCÈNE I. — ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE. Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperais de parler autrement :
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE. C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE. Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme,
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE. Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE. Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux.

Sa jalousie se tourne particulièrement contre Clitandre dont il fait ressortir tous les ridicules.

CÉLIMÈNE. Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?
ALCESTE. Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.
CÉLIMÈNE. Mais de tout l'univers vous devenez jaloux!
ALCESTE. C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Il continue à la quereller et ne se paye pas du tout des excuses qu'elle apporte. On annonce Acaste. Alceste redouble ses murmures.

SCÈNE IV. — ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE. Voici Clitandre encor, madame. ALCESTE. Justement.
CÉLIMÈNE. Où courez-vous? ALCESTE. Je sors.
CÉLIMÈNE. Demeurez.
ALCESTE. Pourquoi faire?
CÉLIMÈNE. Demeurez. ALCESTE. Je ne puis.
CÉLIMÈNE. Je le veux.
ALCESTE. Point d'affaire :
Ces conversations ne font que m'ennuyer
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.
CÉLIMÈNE. Je le veux, je le veux.
ALCESTE. Non, il m'est impossible.
CÉLIMÈNE. Eh bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE V. — ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, *à Célimène*. Voici les deux marquis qui montent avec [nous
Vous l'est-on venu dire?
CÉLIMÈNE. Oui. *A Basque*. Des siéges pour tous.
(*Basque donne des siéges, et sort.*)
(*A Alceste.*) Vous n'êtes pas sorti?
ALCESTE. Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE. Taisez-vous.

ALCESTE. Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE. Vous perdez le sens.

ALCESTE. Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE. Ah! ALCESTE. Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE. Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE. Non : mais vous choisirez. C'est trop de patience.

CLITANDRE. Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût sur ses manières
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

De la critique de Cléonte on passe à celle de Damon. Clitandre, Célimène, Acaste, drapent leurs amis à qui mieux mieux l'un après l'autre.

ÉLIANTE, *à Philinte*. Ce début n'est pas mal; et contre le pro-
La conversation prend un assez bon train. [chain.

Alceste écoute sans mot dire; le feu de file des critiques mordantes continue. On passe en revue Timanthe le mystérieux, Géralde l'ennuyeux conteur, Bélise la simple d'esprit, Adraste l'orgueilleux, Cléon le sot amphitryon, et puis son oncle Damis le prétentieux. Chacun glisse son mot, mais Célimène excelle par ses malices.

ACASTE. Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène*.
Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE. Allons, ferme! poussez, mes bons amis de cour.
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE. Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous
Il faut que le reproche à madame s'adresse. [blesse,

ALCESTE. Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE. Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

ÉLIMÈNE. Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire:
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE. Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE. Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE. C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison;
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE. Mais....

ALCESTE. Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE. Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE. De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE. Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte:
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE. Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,

Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE. L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.

Elle énumère les défauts que l'amour transforme en qualités.

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE. Et moi, je soutiens, moi....

CÉLIMÈNE. Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE. Non pas, madame.

ALCESTE. La peur de leur départ occupe fort votre âme!
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE. A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE. Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, *à Alceste*. C'est pour rire, je crois.

ALCESTE. Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

Un garde de la maréchaussée vient chercher Alceste. Philinte devine que les maréchaux le mandent à leur tribunal pour prévenir les suites fâcheuses de sa querelle avec Oronte, à propos du sonnet.

SCÈNE VII. — ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESTE. Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE. Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE. Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE. Mais, d'un plus doux esprit....

ALCESTE. Je n'en démordrai point; les vers sont exécrables.

PHILINTE. Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez. ALCESTE. J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire. PHILINTE. Allons vous faire voir.

ALCESTE. Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.
(*A Clitandre et Acaste qui rient.*)
Par la sambleu! messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis. CÉLIMÈNE. Allez vite paraître
Où vous devez. ALCESTE. J'y vais, madame; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE III.

Clitandre et Acaste, qui se flattent l'un et l'autre d'être au mieux avec Célimène, conviennent ensemble que si l'un d'eux peut fournir une marque certaine de l'amour de sa maîtresse, l'autre se retirera. Célimène s'étonne en rentrant de les retrouver encore en place. Elle n'en est pourtant pas bien contrariée, car, sur l'annonce de la visite d'Arsinoé, elle s'impatiente, et décoche contre sa pruderie les traits les plus mordants. Elle était en bon train quand elle se trouve malheureusement interrompue par l'entrée de son amie.

SCÈNE IV. — ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE. Ha! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.
ARSINOÉ. Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.
CÉLIMÈNE. Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!
(*Clitandre et Acaste sortent en riant.*)

SCÈNE V. — ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ. Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.
CÉLIMÈNE. Voulons-nous nous asseoir?
ARSINOÉ. Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer :
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort,
Qu'il prenait dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi,
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE. Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur :
Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre à mon tour un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,

Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors, que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance :
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ. A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE. Au contraire, madame; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ. Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE. Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.

Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti.
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ. Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas, pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE. Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ. Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule,
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants :
Et de là nous pouvons tirer des conséquences
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances;
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillants d'une faible victoire,
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas
De traiter pour cela les gens du haut en bas.

Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE. Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire :
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans.... ARSINOÉ. Brisons, madame, un pareil entretien.
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE. Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

Tandis que Célimène se retire sous prétexte d'écrire une lettre, Arsinoé se met en frais de compliments et d'amabilités envers Alceste; mais voyant que toutes ses flatteries et ses avances ne peuvent entamer ce caractère de brusque droiture, elle se décide à le brouiller avec Célimène, et elle l'emmène avec elle pour lui mettre en mains la preuve de l'infidélité de sa belle.

ACTE IV.

SCÈNE I. — ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE. Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il, et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que tournent ces matières.
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.

Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse :
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
Et pour l'amour de vous, je voudrais de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE. Dans ses façons d'agir il est fort singulier :
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE. Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

Eliante avoue que, si Alceste renonçait à l'amour de Célimène, elle ne repousserait pas ses vœux, et Philinte la prie, s'il n'y renonce pas, de faire retomber sur lui cette faveur.

SCÈNE II. — ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE. Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE. Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE. J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait.... Mon amour.... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE. Que votre esprit, un peu, tâche à se rappeler.

ALCESTE. O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE. Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE. Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné!
Célimène.... eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE. Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE. Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères....

ALCESTE. Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
(*A Eliante.*) C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins!

PHILINTE. Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE. Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

Éliante cherche à le calmer, mais elle n'y parvient guère. Dès qu'il aperçoit Célimène, il éclate.

SCÈNE III. — CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.* O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, *à part.* Ouais!
(*A Alceste.*) Quel est donc le trouble où je vous vois paraître?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE. Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE. Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE. Ah! ne plaisantez point; il n'est pas temps de rire:
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

La querelle se prolonge, et la coquette s'apaise tant qu'Alceste est en colère; elle se fâche dès qu'Alceste s'apaise: heureusement la lettre ne portait pas d'adresse, et Célimène prétend qu'elle était pour une femme. Sans être bien convaincu, Alceste laisse tomber sa colère et son amour reprendre le dessus.

SCÈNE IV. — CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS

ALCESTE. Que veut cet équipage et cet air effaré?
Qu'as-tu? DUBOIS. Monsieur.... ALCESTE. Eh bien
DUBOIS. Voici bien des mystères.
ALCESTE. Qu'est-ce?
DUBOIS. Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.
ALCESTE. Quoi? DUBOIS. Parlerai-je haut?
ALCESTE. Oui, parle, et promptement.
DUBOIS. N'est-il point là quelqu'un?
ALCESTE. Ah! que d'amusement
Veux-tu parler? DUBOIS. Monsieur, il faut faire retraite.
ALCESTE. Comment? DUBOIS. Il faut d'ici déloger sans trom-
ALCESTE. Et pourquoi? [pette.
DUBOIS. Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu
ALCESTE. La cause?
DUBOIS. Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.
ALCESTE. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?
DUBOIS. Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.
ALCESTE. Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.
DUBOIS. Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon
Qu'il faudrait pour le lire être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.
ALCESTE. Eh bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?
DUBOIS. C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire.... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?
ALCESTE. Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.
DUBOIS. C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.
ALCESTE. Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?
DUBOIS. Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE. Donne-le donc. CÉLIMÈNE. Que peut envelopper ceci ?
ALCESTE. Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?
DUBOIS, *après avoir longtemps cherché le billet.*
Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.
ALCESTE. Je ne sais qui me tient....
CÉLIMÈNE. Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.
ALCESTE. Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne :
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE V.

SCÈNE I. — ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE. La résolution en est prise, vous dis-je.
PHILINTE. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige....
ALCESTE. Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner ;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit, et tourne la justice !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable ;
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !

Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE. Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes;
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE. Lui! de semblables tours il ne craint point l'éclat:
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE. Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre:
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt.... ALCESTE. Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE. Mais enfin....

ALCESTE. Mais enfin vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE. Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît:
Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu:
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde....

ALCESTE. Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours:
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirais je ne répondrais pas;
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE. Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE. Non: de trop de soucis je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE. C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II. — CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE. Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance:
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.

Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende;
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE. Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il était.*

Oui, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine:
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE. Si votre amour au mien lui semble préférable....

ALCESTE. Si du moindre penchant elle est pour vous capable....

ORONTE. Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE. Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE. Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE. Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en peine!

ALCESTE. Quoi! votre âme balance, et paraît incertaine!

CÉLIMÈNE. Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance:
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte:
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens;

Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE. Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part. ALCESTE. Et moi, je le demande ;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE. Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE. Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III. — ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE. Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée.
Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur ;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE. N'allez point là-dessus me consulter ici :
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE. Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE. Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE. Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE. Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV. — ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimène.*

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimène.* Madame, vous serez surprise de ma vue.
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE. Oui, madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connaître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire :

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte....

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis....

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve

qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts....

(*A Alceste.*) A vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet....

(*A Oronte.*) Voici votre paquet.

Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE. Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE. J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière :
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCÈNE V. — CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE. Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :

J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez. (*A Alceste.*)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI. — CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, *à Célimène.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir :
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
(*Montrant Alceste.*)
Mais, monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il.... ALCESTE. Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ. Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut :
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle :
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII. — CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACESTE, PHILINTE.

L'inébranlable Alceste reste en place, et ne balance pas, en présence d'Éliante et de Philinte, à offrir encore son amour à Célimène. Elle est de bonne composition; mais Alceste ajoute une petite condition qui n'est pas du goût de Célimène, c'est que, loin de tous les humains, elle aille avec lui vivre dans un désert.

CÉLIMÈNE. La solitude effraye une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.

Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds ;
Et l'hymen....

ALCESTE. Non, mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi comme moi, tout en vous,
Allez, je vous refuse ; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII. — ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

Alceste pourrait bien s'offrir à Éliante, mais il reconnaît qu'il n'est point fait pour le mariage. Philinte, lui, ne veut pas fuir dans un désert, et Éliante s'en accommode.

ALCESTE. Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE. Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

LES FEMMES SAVANTES.

PERSONNAGES : CHRYSALE, bourgeois ; — PHILAMINTE, femme de Chrysale ; — ARMANDE, HENRIETTE, filles de Chrysale et de Philaminte ; — ARISTE, frère de Chrysale ; — BÉLISE, sœur de Chrysale ; — CLITANDRE, amant d'Henriette ; — TRISSOTIN, bel esprit ; — VADIUS, savant ; — MARTINE, servante ; — LÉPINE, valet de Chrysale ; — JULIEN, valet de Vadius ; — UN NOTAIRE. — La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

ACTE I.

SCÈNE I. — ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE. Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur !
Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête !

HENRIETTE. Oui, ma sœur.

ARMANDE. Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter?

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE. Mon dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements
Qui doivent de la vie occuper les moments;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE. Le ciel dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.

Ne troublons point du ciel les justes règlements ;
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

ARMANDE. Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre :
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre.

HENRIETTE. Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE. Non : mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE. Oui : mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines ;
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE. Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE. Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE. Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE. Il me l'a dit, ma sœur ; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE. Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.

HENRIETTE. Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient ; et, sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II. — CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE. Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur,
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.
ARMANDE. Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.
CLITANDRE. Non, madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour et mes vœux, (*montrant Henriette*) sont tous de
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ; [ce côté.
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs ;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle :
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents ;
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans ;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.
Je les ai rencontrés, madame, (*montrant Henriette*) dans ces
Et leurs traits à jamais me seront précieux ; [yeux,
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher :
Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.
ARMANDE. Hé ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.
HENRIETTE. Eh ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?
ARMANDE. Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,

De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix;
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE. Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;
Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE. J'y vais de tous mes soins travailler hautement;
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE. Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE. Moi, ma sœur! point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et, de votre suffrage,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; et, pour y travailler....

ARMANDE. Votre petit esprit se mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE. Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;
Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE. A répondre à cela je ne daigne descendre;
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE. C'est fort bien fait à vous; et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

Henriette conseille à Clitandre de s'adresser de préférence à sa mère, parce que c'est elle qui gouverne la maison, et de ménager davantage ses travers comme ceux de Bélise; mais Clitandre ne peut prendre sur lui de les flatter dans leurs prétentions à la science et dans leur admiration pour le bel esprit du présomptueux Trissotin.

SCÈNE IV. — BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE. Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme....

BÉLISE. Ah! tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements;
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE. Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE. Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue;
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue :
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE. Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame;
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE. Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE. Eh! madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE. Mon Dieu! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.

Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE. Mais....

BÉLISE. Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire ;
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE. Mais votre erreur....

BÉLISE. Laissez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE. Je veux être pendu, si je vous aime; et sage....

BÉLISE. Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÈNE V. — CLITANDRE, *seul.*

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE II.

Ariste, qui s'intéresse à Clitandre, sonde les dispositions de Chrysale à son égard et les trouvant telles qu'il les désire, il va lui faire la demande dont il s'est chargé.

SCÈNE III. — BÉLISE, *entrant doucement, et écoutant;* CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE. Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE. Quoi! de ma fille?

ARISTE. Oui : Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, *à Ariste.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE. Comment, ma sœur?

BÉLISE. Clitandre abuse vos esprits.
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE. Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE. Non, j'en suis assurée. ARISTE. Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE. Eh, oui!

ARISTE. Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE. Fort bien!

ARISTE. Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE. Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE. Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE. Vous le voulez savoir?

ARISTE. Oui. Quoi? BÉLISE. Moi.

ARISTE. Vous? BÉLISE. Moi-même.

ARISTE. Hai, ma sœur!

BÉLISE. Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE. Ces gens vous aiment?

BELISE. Oui, de toute leur puissance.

ARISTE. Ils vous l'ont dit? BÉLISE. Aucun n'a pris cette licence,
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements ont tous fait leur office.

ARISTE. On ne voit presque point céans venir Damis.

BÉLISE. C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE. De mots piquants partout Dorante vous outrage.

BÉLISE. Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE. Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE. C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE. Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

CHRYSALE, *à Bélise*. De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE. Ah! chimères! Ce sont des chimères, dit-on.
Chimères, moi! Vraiment, chimères est fort bon;
Je me réjouis fort de chimères, mes frères;
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

Chrysale promet sans façon de donner Henriette à Clitandre; mais

son frère Ariste ne paraît pas compter beaucoup sur sa fermeté. Chrysale le quitte en lui disant que c'est une affaire faite et qu'il en va parler à sa femme.

SCÈNE V. — CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE. Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'an dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.
CHRYSALE. Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?
MARTINE. Ce que j'ai!
CHRYSALE. Oui.
MARTINE. J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.
CHRYSALE. Votre congé?
MARTINE. Oui. Madame me chasse.
CHRYSALE. Je n'entends pas cela. Comment?
MARTINE. On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.
CHRYSALE. Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi....

SCÈNE VI. — PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*
Quoi! je vous vois, maraude!
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.
CHRYSALE. Tout doux.
PHILAMINTE. Non, c'en est fait.
CHRYSALE. Eh!
PHILAMINTE. Je veux qu'elle sorte.
CHRYSALE. Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte....
PHILAMINTE. Quoi! vous la soutenez?
CHRYSALE. En aucune façon.
PHILAMINTE. Prenez-vous son parti contre moi?
CHRYSALE. Mon dieu! non:
Je ne fais seulement que demander son crime.
PHILAMINTE. Suis-je pour la chasser sans cause légitime?
CHRYSALE. Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens....
PHILAMINTE. Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.
CHRYSALE. Eh bien! oui. Vous dit-on quelque chose là contre?
PHILAMINTE. Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.
CHRYSALE. D'accord.
PHILAMINTE. Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE, *se tournant vers Martine.*

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine; et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE. Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas.* Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE. Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRYSALE, *à Martine.* Qu'est-ce à dire?
(*A Philaminte.*) L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE. Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE. Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine.* Oh! oh! Peste, la belle!
(*A Philaminte.*) Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE. C'est pis que tout cela.

CHRYSALE. Pis que tout cela?

PHILAMINTE. Pis.

CHRYSALE, *à Martine.* (*A Philaminte.*)
Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis....

PHILAMINTE. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE. Est-ce là....

PHILAMINTE. Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE. Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE. Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE. Si fait.

PHILAMINTE. Je voudrais bien que vous l'excusassiez!

CHRYSALE. Je n'ai garde.

BÉLISE. Il est vrai que ce sont des pitiés:
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE. L'impudente! Appeler un jargon le langage
Fondé sûr la raison et sur le bel usage!

MARTINE. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE. Eh bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien! BÉLISE. O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE. Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE. Ah! peut-on y tenir?
BÉLISE. Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE. En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel :
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'père?

PHILAMINTE. O ciel!
BÉLISE. Grammaire est prise à contre-sens par toi;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.
MARTINE. Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien. BÉLISE. Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois. MARTINE. J'ai, madame, à vous dire,
Que je ne connais point ces gens-là :
PHILAMINTE. Quel martyre!

BÉLISE. Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder. [porte?

MARTINE. Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'im-

PHILAMINTE, *à Bélise.*
Eh! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*) Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE. Si fait. (*A part*). A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE. Comment! vous avez peur d'offenser la coquine!
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE, *d'un ton ferme.* Moi? point. Allons, sortez.
(*D'un ton plus doux.*) Va-t'en, ma pauvre enfant.

TAYLORIAN. INST. OXFORD

SCÈNE VII. — PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE. Vous êtes satisfaite, et la voilà partie :
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE. Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE. Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours :
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE. Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot :
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

PHILAMINTE. Que ce discours grossier terriblement assomme?
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE. Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère. [soin.

BÉLISE. Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère :
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE. Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;

Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour.... PHILAMINTE. Ah ! *Sollicitude* à mon oreille est rude ;
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE. Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE. Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE. Comment donc!

CHRYSALE, *à Bélise*. C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point; mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;

Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse :
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE. Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE. Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confusion, j'abandonne la place.

Resté seul avec sa femme, Chrysale lui parle du mariage d'Henriette; Philaminte l'approuve, mais avec M. Trissotin, et le pauvre mari reste muet. Questions d'Ariste, qui l'attend pour avoir une réponse; embarras de Chrysale pour avouer sa faiblesse; reproches de son frère, et bien ferme résolution de sa part d'être plus brave à l'avenir.

ACTE III.

Trissotin vient lire des vers de sa façon. Ils sont détestables: néanmoins ce ne sont, à chaque mot, de la part des femmes de lettres, que cris redoublés d'admiration. Philaminte annonce ensuite à Trissotin qu'elle a dressé les statuts d'une académie dans laquelle il est convenu, dit-elle, que

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Cependant on annonce le savant Vadius; tous le monde se lève; Trissotin va au-devant de lui; les savantes s'apprêtent à faire les

honneurs de leur esprit; Henriette voudrait s'esquiver, mais sa mère la cloue en place.

SCÈNE V. — TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE. La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN. Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec! ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.* Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE. Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE. Quoi! monsieur sait du grec! Ah! permettez, de grâce
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE. J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS. Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE. Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN. Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS. Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, aux cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.

Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN. Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS. Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN. Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS. On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN. Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS. Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN. Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS. Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN. Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS. Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN. Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS. Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN. Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS. Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN. En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS. On verrait le public vous dresser des statues.
Hom! (*A Trissotin.*) c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN, *à Vadius.* Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS. Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN. Vous en savez l'auteur?

VADIUS. Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN. Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS. Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN. Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS. Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN. Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS. Vous? TRISSOTIN. Moi.

VADIUS. Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN. C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS. Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN. La ballade, à mon goût, est une chose fade;

Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS. La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN. Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS. Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN. Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS. Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN. Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN. Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS. Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN. Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS. Allez, cuistre....

PHILAMINTE. Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius*. Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS. Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace

TRISSOTIN. Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS. Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN. Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS. Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN. Je t'y renvoie aussi. VADIUS. J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN. C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS. Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN. Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS. Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN. Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

Philaminte ne laisse pas à M. Trissotin le loisir de s'excuser de son emportement, elle lui jette vite Henriette à la tête; celle-ci se défend avec malice. Elle ne fait pas tant de difficultés pour se sou-

mettre à son père quand il lui dit de toucher dans la main de Clitandre ; mais elle ne paraît pas très-rassurée sur la fermeté paternelle, de quoi Chrysale se courrouce fort. Pour Clitandre, il se pâme de tendresse et de joie.

ACTE IV.

Armande désespérée cherche à tourner de son côté les susceptibilités de sa mère ; Clitandre l'y surprend et la plaisante finement sur sa philosophie, puis il décoche son trait sur M. Trissotin qui arrive tout à propos. Les deux rivaux font une passe de mots piquants où le savant n'a pas l'avantage. Sur ces entrefaites un valet de Vadius apporte une lettre de son maître dans laquelle celui-ci dénonce les plagiats et surtout les vues intéressées de son ennemi. Philaminte, pour le faire enrager, lui fait dire que le soir même elle mariera sa fille à M. Trissotin, et, pour braver Clitandre, elle l'invite à signer le contrat. Le pauvre amant s'en va se recommander à Chrysale, qui, n'étant pas en face de sa femme, fait à l'aise de l'autorité et commande à Henriette de se tenir prête à épouser Clitandre.

ACTE V.

De son côté, Henriette voit en particulier Trissotin, et lui signifie qu'elle ne sera pas sa femme. Le savant ne se décourage pas et va voir si le notaire est arrivé.

SCÈNE II. — CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE. Ah ! ma fille, je suis bien aise de vous voir ;
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère ;
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE. Vos résolutions sont dignes de louange ;
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change ;
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez ;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE. Comment ! me prenez-vous ici pour un benêt ?

HENRIETTE. M'en préserve le ciel !

CHRYSALE. Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

HENRIETTE. Je ne dis pas cela.

CHRYSALE. Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE. Non, mon père.

CHRYSALE. Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE. Si fait.

CHRYSALE. Et que j'aurais cette faiblesse d'âme
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE. Eh! non, mon père.

CHRYSALE. Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE. Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE. Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE. Fort bien, mon père.

CHRYSALE. Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE. Oui, vous avez raison.

CHRYSALE. C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE. D'accord.

CHRYSALE. C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE. Eh! oui.

CHRYSALE. Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE. Qui vous dit le contraire?

CHRYSALE. Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE. Hélas! vous flattez là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE. Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle....

CLITANDRE. La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE. Secondez-moi bien tous.

MARTINE. Laissez-moi : j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III. — PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, *au notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE. Notre style est très-bon; et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE. Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents,

Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE. Moi? Si j'allais, madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE. De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, monsieur, prenez la table pour écrire.
(*Apercevant Martine.*)
Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYSALE. Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi :
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE. Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE. Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE. Bon.

CHRYSALE, *montrant Henriette.*
Oui, la voilà, monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE. Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.* L'époux que je lui donne
Est monsieur.

CHRYSALE, *montrant Clitandre.*
Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est monsieur.

LE NOTAIRE. Deux époux?
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, *au notaire.* Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE. Pour mon gendre, mettez, mettez monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE. Mettez-vous donc d'accord; et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE. Suivez, suivez, monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE. Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE. Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE, *à Chrysale.*
Quoi donc! vous combattrez les choses que je veux!

CHRYSALE. Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE. Vraiment à votre bien on songe bien ici!
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci!

CHRYSALE. Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*
Et moi pour son époux voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYSALE. Ouais! vous le prenez là d'un ton bien absolu.

MARTINE. Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE. C'est bien dit.

MARTINE. Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE. Sans doute.

MARTINE. Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE. Il est vrai. MARTINE. Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse;
Et, si je contestais contre lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE. C'est parler comme il faut.

MARTINE. Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE. Oui.

MARTINE. Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant savoir le grais ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE. Fort bien.

PHILAMINTE. Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE. Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ni B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Est-ce fait? Et sans trouble ai-je assez écouté
Votre digne interprète? CHRYSALE. Elle a dit vérité.

PHILAMINTE. Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute. (*Montrant Trissotin.*)
Henriette et monsieur seront joints de ce pas :
Je l'ai dit, je le veux; ne me répliquez pas.

Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE. Voilà dans cette affaire un accommodement.
(*A Henriette et à Clitandre.*)
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE. Eh! mon père....

CLITANDRE, *à Chrysale.* Eh! monsieur....

BÉLISE. On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire :
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue.

Ariste apporte deux lettres qui annoncent, l'une à Philaminte la perte d'un procès considérable, l'autre à Chrysale une double banqueroute; leur ruine est complète: ce que voyant, le sage Trissotin ne veut plus épouser Henriette contre son gré. Clitandre, plus généreux, persiste à demander sa main, mais, par délicatesse, elle ne consent plus à la donner. Alors Ariste déclare qu'il a supposé ces nouvelles pour découvrir, d'un côté la bassesse de Trissotin, de l'autre le noble cœur de Clitandre.

SCÈNE V. — ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

CHRYSALE. Le ciel en soit loué!

PHILAMINTE. J'en ai la joie au cœur
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, *à Clitandre.*
Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, *à Philaminte.* Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE. Ce ne sera point vous que je leur sacrifie;
Et vous avez l'appui de la philosophie
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE. Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur :
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE, *au notaire.*
Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

REGNARD.

(1656-1710.)

Regnard est le second de nos poëtes comiques, dans l'opinion commune, mais placé à une distance presque infinie de Molière, quoiqu'il soit supérieur à la plupart de ceux qu'on regarde comme les successeurs de ce grand homme. On trouve chez lui, plus que chez eux, cette force comique si précieuse, et dont les exemples deviennent plus rares de jour en jour sur notre scène. L'enjouement, la plaisanterie, la gaieté dominent principalement dans ses ouvrages; mais, dans la comédie du Joueur, il s'est élevé au-dessus de lui-même.... Toutes ses pièces d'intrigue, dans lesquelles il faut placer le Légataire au premier rang, sont dialoguées de la manière la plus vive, la plus naturelle, la plus piquante....

PALISSOT.

Les productions de Regnard lui ont donné une place éminente après Molière, et il a su être un grand comique sans lui ressembler. Ce n'est ni la raison supérieure, ni l'excellente morale, ni l'esprit d'observation, ni l'éloquence de style qu'on admire dans le Misanthrope, dans le Tartufe, dans les Femmes savantes; ses situations sont moins fortes, mais elles sont comiques, et ce qui les caractérise surtout, c'est une gaieté soutenue qui lui est particulière, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants : il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire. La seule pièce où l'on remarque ce comique de caractère, ces résultats d'observation qui lui manquent ordinairement, c'est le Joueur, et c'est aussi son plus bel ouvrage, et l'un des meilleurs que l'on ait mis au théâtre depuis Molière. Il est bien intrigué, bien dénoué.... Après le Joueur, il faut placer le Légataire : il y a même des gens d'esprit et de goût qui préfèrent cette dernière pièce à toutes celles de Regnard; c'est peut-être le chef-d'œuvre de la gaieté comique, j'entends de celle qui se borne à faire rire....

LA HARPE.

LE JOUEUR.

PERSONNAGES : GÉRONTE, père de Valère; — VALÈRE, amant d'Angélique; — ANGÉLIQUE, amante de Valère; — LA COMTESSE, sœur d'Angélique; — DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique; — LE MARQUIS; — NÉRINE, suivante d'Angélique; — MADAME LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette; — HECTOR, valet de Valère; — M. TOUTARAS, maître de triotrac; — M. CALONIER, tailleur; — MADAME ADAM, sellière; — UN LAQUAIS d'Angélique; — TROIS LAQUAIS du marquis. — La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE I.

Il va faire jour, et Valère n'est pas encore rentré. Hector l'attend en maudissant le métier de servir un joueur. Or Angélique, amante de Valère, est logée dans le même hôtel, et Nérine sa suivante, qui reçoit des cadeaux de Dorante, l'oncle de Valère, pour servir son amour contre son neveu, vient s'assurer de ses yeux que ce dernier est encore au jeu, pour en faire le rapport à sa maîtresse. Enfin Valère arrive la figure renversée.

SCÈNE IV. — VALÈRE, HECTOR.

(*Valère paraît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

VALÈRE. Quelle heure est-il?

HECTOR. Il est.... je ne m'en souviens pas.

VALÈRE. Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR. Non, monsieur. VALÈRE. Je suis las
De tes mauvais discours; et tes impertinences....

HECTOR, *à part.* Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE. Ma robe de chambre. (*A part.*) Euh!

HECTOR, *à part.* Il jure entre ses dents.

VALÈRE. Eh bien! me faudra-t-il attendre encor longtemps?
(*Il se promène,*)

HECTOR. Eh! la voilà, monsieur.

(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.*)

VALÈRE, *se promenant.* Une école maudite
Me coûte en ce moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.* Vous plairait-il, monsieur....

VALÈRE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR. Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE. Va te coucher, maraud ; ne me romps point la tête.
Va-t'en. HECTOR. Tant mieux.

SCÈNE V. — VALÈRE, *se mettant dans un fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector.... Que ce coquin est heureux de dormir!
Hector.

SCÈNE VI. — VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le théâtre.* Monsieur!

VALÈRE. Eh bien! bourreau, veux-tu venir?

(*Hector entre, à moitié déshabillé.*)

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR. Las de dormir, monsieur? Eh ! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE. Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.* Il a le diable au corps.

VALÈRE. Est-il venu quelqu'un? HECTOR. Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus, un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE. Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré.... HECTOR. Qui? cette honnête usurière,
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?

VALÈRE. Justement, elle-même.

HECTOR. Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,

Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE. J'aurais les mille écus! O ciel! quel coup de grâce!
Hector, mon cher Hector, viens-çà que je t'embrasse.

HECTOR. Comme l'argent rend tendre!

VALÈRE. Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR. Qui le refuserait serait bien difficile;
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages;
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE. Des gages? HECTOR. Oui, monsieur.

VALÈRE. Mais y penses-tu bien?
Où les prendrais-je? dis. HECTOR. Ma foi, je n'en sais rien.

Arrive bientôt le père Géronte qui vient tancer son fils. Après avoir lâché une première bordée, il se met à contempler Valère.

SCÈNE VII. — GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE. Comme le voilà fait!
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, *à part*. On croirait vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE. Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALÈRE. Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, *à part*. Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE. Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE. J'ai de l'argent encore; et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE. S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas, à Valère*.
Vous acquitter, monsieur! avec quelle monnoie?

VALÈRE, *bas, à Hector*. Te tairas-tu?
(*Haut, à son père.*) Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :

Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever....

GÉRONTE. Oui, je sais sa pensée;
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, *à Géronte.*

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE. Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers.... VALÈRE. J'y vais, j'y cours....

(*Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.*)

Mon père....

GÉRONTE. Eh! plaît-il?

VALÈRE. Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs;
Si vous vouliez, monsieur....

GÉRONTE. Ah! ah! je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non. Comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE. Mais, mon père, croyez....

GÉRONTE. A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE. Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, *à Géronte.* Nous payerons l'intérêt
Au denier un. VALÈRE. Monsieur....

GÉRONTE. Je ne puis vous entendre.

VALÈRE. Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous surprendre:
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR. Ah! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE. Et de combien encore êtes-vous redevable?

VALÈRE. La somme n'y fait rien.

GÉRONTE. La somme n'y fait rien?

HECTOR. Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense;
Et nous ferons, monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE. Écoutez: je veux bien faire un dernier effort;
Mais, après cela, si.... VALÈRE. Modérez ce transport.
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
Je vais voir Angélique; et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà près d'éclater.

Géronte qui rêve seul au mariage de son fils est interrompu par l'arrivée d'un inconnu à figure hétéroclite.

SCÈNE X. — M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS. Avec tous les respect d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part*. Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.
(*Haut.*) Quoi! vous montrez, monsieur, un tel art dans Paris.
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier?

TOUTABAS, *à part*. A quel homme ai-je affaire?
(*Haut.*) Comment! je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas,
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE. Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons.

TOUTABAS. De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?
Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sait
Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville, ou bien une courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier;
Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune;
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE. Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS. Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise,
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants,
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles,
Des chevaliers sans ordres, et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,

Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE. S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS. Et c'est de là que vient la beauté de mon art.
En suivant mes leçons, on court peu de hasard.
Je sais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du sort injurieux corriger la malice;
Je sais dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font, en un instant, enfiler douze trous.

GÉRONTE. Eh! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science?

TOUTABAS. Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins....

TOUTABAS. Monsieur, point de colère;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE, *le poussant*. Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS. Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE. A moi, leçon?

TOUTABAS. Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE. Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé....
Va-t'en.

(*Il le prend par les épaules.*)

TOUTABAS. Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois. [mois?

GÉRONTE. Reviens. TOUTABAS. Vous plairait-il de m'avancer le

GÉRONTE, *le poussant tout à fait dehors.*
Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence?

ACTE II.

SCÈNE I. — ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE. Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie :
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.
NÉRINE. Moi, parler pour Valère? il faudrait être folle :
Que plutôt à jamais je perde la parole!
ANGÉLIQUE. Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit;
Car tu sais qu'il en a. NÉRINE. De l'esprit! lui, madame!
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment; et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte, ou d'un dé.
ANGÉLIQUE. Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.
NÉRINE. Madame, croyez-moi, je connais le grimoire;
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.
ANGÉLIQUE. Non; l'amour de mon cœur est banni sans retour.
NÉRINE. Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.
ANGÉLIQUE. Ne crains rien de mon cœur.
NÉRINE. S'il venait à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez; que d'un ton pathétique
(*Elle se met à ses pieds.*)
Il vous dît à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : Je vous aime et je n'aime que vous :
Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue?
Vous ne me dites rien! vous détournez la vue!
(*Elle se relève.*)
Vous voulez donc ma mort! il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufflètera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal. ANGÉLIQUE. Laisse-moi faire.

NÉRINE. Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout.
Ne vous démentez point; tenez bon jusqu'au bout.

Peu d'instants après, Valère se présente. D'abord Angélique lui tient rigueur; mais il joue le désespoir, et bien vite elle se radoucit.

SCÈNE XI. — VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

VALÈRE. Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits....
ANGÉLIQUE. Si vous me promettiez....
VALÈRE. Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme....
NÉRINE, *à part*. Pour faire des serments il est toujours tout prêt.
ANGÉLIQUE. Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.
VALÈRE, *baisant la main d'Angélique*.
Ah! quelle joie extrême!
ANGÉLIQUE. Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.
(*Elle lui donne son portrait enrichi de diamants.*)
NÉRINE, *à part*. Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet!
VALÈRE. Quel excès de faveurs!
ANGÉLIQUE. Gardez-le, je vous prie.
VALÈRE, *le baisant*. Que je le garde, ô ciel! le reste de ma vie....
Que dis-je? je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.
NÉRINE, *à part*. Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre!
ANGÉLIQUE. Ne me trompez donc plus, Valère; et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.
VALÈRE. Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.
NÉRINE, *à part*. Ah! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse!

SCÈNE XII. — VALÈRE, *seul*.

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs.

SCÈNE XIII. — VALÈRE, HECTOR.

HECTOR. Monsieur, je viens vous dire....
VALÈRE. Je suis tout transporté. Vois, considère, admire;

Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR. Que les brillants sont gros! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse,
Une usurière. VALÈRE. Et qui?
HECTOR. Madame La Ressource.

SCÈNE XIV. — Mme LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, *embrassant madame La Ressource.*
Eh! bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.
Mme LA RESSOURCE. Je vous suis obligée on ne peut davantage.
HECTOR. Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage?
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.
VALÈRE. Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour?
Mme LA RESSOURCE. Oh! monsieur point du tout. Je suis une bour-
Qui sais me mesurer justement à ma toise. [geoise,
J'en connais bien pourtant, qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais pour moi, je n'ai point cette sotte manie;
Et si mon pauvre époux était encore en vie.... (*Elle pleure.*)
VALÈRE. Quoi! monsieur La Ressource est mort?
Mme LA RESSOURCE. Subitement.
HECTOR, *pleurant.* Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.
(*Bas, à Valère.*) Au fait.
VALÈRE. J'aurais besoin, madame La Ressource,
De mille écus.
Mme LA RESSOURCE. Monsieur, disposez de ma bourse.
VALÈRE. Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.
HECTOR. Et je veux l'endosser.
Mme LA RESSOURCE. Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.
VALÈRE. Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.
Mme LA RESSOURCE. Sur des gages, monsieur? c'est une médisance:
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissements qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamants usés et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois, que j'en puis prendre.
VALÈRE. Je n'ai pour te donner, vaisselle ni bijoux.
HECTOR. Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

Mme LA RESSOURCE. Eh bien! nous attendrons, monsieur, qu'il [vous en vienne.

VALÈRE. Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mme LA RESSOURCE. Ah! monsieur!
Je voudrais les avoir, ce serait de grand cœur.

VALÈRE. Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma toute adorable.

HECTOR, *à genoux*. Par pitié.

Mme LA RESSOURCE. Je ne puis.

HECTOR. Ah! que nous sommes fous!
Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de cailloux.
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.

VALÈRE. Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR. Attendez.... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?

VALÈRE. Mais vois donc.

HECTOR. Laissez-moi, je cherche en ma boutique.

VALÈRE, *bas, à Hector*. Écoute.... Nous avons le portrait d'Angé- [lique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *bas, à Valère*. Ah! que dites-vous là? vous devez le garder.

VALÈRE, *bas, à Hector*.
D'accord; honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mme LA RESSOURCE. Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'af-

VALÈRE, *à madame La Ressource*. Attendez donc. [faire.
(*Bas, à Hector*.) Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait l'en aimerai-je moins? [fidie....

HECTOR, *bas, à Valère*. Fort bien. Mais voulez-vous que cette per-

VALÈRE, *bas, à Hector*. Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Mme LA RESSOURCE. Adieu.

VALÈRE, *à madame La Ressource*.
Demeurez donc : où voulez-vous aller?
(*Bas, à Hector*.) Je ferai de l'argent; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas, à Valère*.
Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait....

VALÈRE, *bas, à Hector*. Et qui le lui dira?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, *bas, à Valère*. Dans une heure?

VALÈRE, *bas, à Hector*. Oui, vraiment.

HECTOR, *bas, à Valère*. Je commence à me rendre.

VALÈRE, *bas, à Hector.*

Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *bas, à Valère, le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, *bas, à Hector.*

On ne perd pas toujours : je gagnerai sans doute.

HECTOR, *bas, à Valère.* Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, *bas, à Hector.* Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.

(*A madame La Ressource, montrant le portrait d'Angélique.*)

Peut-on sur ce bijou, sans trop de complaisance....

Mme LA RESSOURCE. Oui, je puis maintenant prêter en conscience,
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALÈRE. Je vous suis obligé, madame La Ressource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt;
Je prétends retirer mon portrait au plutôt.

Mme LA RESSOURCE. Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte:
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs. Je suis toute à vous à ce prix. (*Elle sort.*)

HECTOR, *à madame La Ressource.*

Adieu juif, le plus juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE XV. — VALÈRE, HECTOR.

HECTOR. Vous faites là, monsieur, une action inique.

VALÈRE. Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

ACTE III.

Dorante, malheureux dans son amour, n'est pas ébranlé dans sa constance. Géronte se rit de la déconvenue de son frère et triomphe du succès de son fils. Hector, jugeant ce moment favorable, lui apporte son mémoire.

SCÈNE IV. — GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

Voilà, monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,

Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE. Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR. J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de père!
Ah! qu'à notre secours à propos vous venez!
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE. Je le crois. HECTOR. N'allez pas sur les points vous [débattre;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE. Finis donc.

HECTOR. Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE. Que je les paye, ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours. HECTOR. C'est, monsieur, ce que je m'en vais [faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts. »

GÉRONTE. Quel est ce Richard? HECTOR. Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, je me suis de nouveau
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE. Le beau nom!

HECTOR. C'est un nom d'une nouvelle espèce,
Qui part de mon esprit, fécond en gentillesse.
« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, juif de religion....

GÉRONTE. Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît, les [affaires.
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR. Eh bien! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
Sont décrits plus au long avecque les parties
Ès assignations, dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche, un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*
Désaltéré, porté! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte!

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE. La belle cour! HECTOR. « De plus, à madame une telle,
Pour certaine maison que nous occupons d'elle,
Sise vers le rempart, deux cent cinquante écus,
Pour parfait payement de cinq quartiers échus. »

GÉRONTE. Quelle est cette maison?

HECTOR. Monsieur, c'est un asile
Où nous nous retirons du fracas de la ville;
Où mon maître la nuit, pour noyer son chagrin,
Fait entrer, sans payer, quelques quartauts de vin.

GÉRONTE. Et tu prétends, bourreau?....

HECTOR, *tournant le rôle.* Monsieur, point d'invectives;
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉRONTE. Voyons. HECTOR. « Premièrement, Isaac de La Serre.... »
Il est connu de vous. GÉRONTE. Et de toute la terre :
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR. Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux;
Cela sent comme baume. Or donc ce de La Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien. GÉRONTE. Comment!

HECTOR. Mais un de ses parents,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE. Voilà certainement un effet fort bizarre!

HECTOR. Oh! s'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre!
« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

GÉRONTE. Que dis-tu? HECTOR. La partie est de deux cents pis-
C'est une dupe; il fait en un tour vingt écoles : [toles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.* Tiens, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie,

HECTOR. Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE. Impertinent maraud! va, je t'apprendrai bien,
Avecque ton trictrac.... HECTOR. Il a dix trous à rien.

SCÈNE V. — HECTOR, *seul.*

Sa main est à frapper, non à donner, légère;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI. — VALÈRE, HECTOR.

(*Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*)

HECTOR, *à part.* Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.
(*Haut.*) Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante :
Morbleu, qu'il est fâché !

VALÈRE, *comptant toujours.* Mille deux cent cinquante.

HECTOR, *à part.* La flotte est arrivée avec les galions :
Cela va diablement hausser nos actions.
(*Haut.*) J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique;
Elle m'a dit....

VALÈRE, *frappant du pied.*
Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR. Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.

VALÈRE. Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*
Monsieur, écoutez-moi; calmez un peu vos sens :
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.

VALÈRE, *avec distraction.*
Ah ! d'Angélique. Eh bien ! comment suis-je avec elle?

HECTOR. On n'y peut être mieux. Ah ! monsieur ! qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALÈRE, *avec distraction.* A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR. Comment ! quelle froideur s'empare de votre âme !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort, quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

VALÈRE. Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage;

Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR. Et le libertinage. VALÈRE. Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux :
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux ;
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance ;
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux : sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR. Et l'or devient à rien.

Valère continue à célébrer avec enthousiasme la félicité d'un joueur.

HECTOR. A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE. Nous verrons. HECTOR. Vous savez....

VALÈRE. Je dois jouer tantôt.

HECTOR. Tirez-en mille écus. VALÈRE. Oh ! non ; c'est un dépôt....

HECTOR. Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages ?

VALÈRE. Quoi ! je te dois ? HECTOR. Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE. Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR. Votre père ! Ah ! monsieur, c'est une mer à boire ;
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALÈRE. Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un. HECTOR. Je vois votre sellière :
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR. Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE. Quel contre-temps !

SCÈNE VII. — Mme ADAM, M. GALONIER, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE. Je suis votre humble serviteur,
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me souvienne.

Mme ADAM. Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit et vous dormez le jour.

VALÈRE. C'est pour cette calèche à velours à ramage?
Mme ADAM. Oui, s'il vous plaît.
VALÈRE. Je suis fort content de l'ouvrage;
Il faut vous le payer.... (*Bas, à Hector.*) Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
(*Haut.*) Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène?
M. GALONIER. Je viens vous demander....
HECTOR, *à M. Galonier*. Vous prenez trop de peine.
M. GALONIER, *à Valère*. Vous....
HECTOR, *à M. Galonier*.
Vous faites toujours mes habits trop étroits.
M. GALONIER, *à Valère*. Si....
HECTOR, *à M. Galonier*.
Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.
M. GALONIER, *à Valère*. Je....
HECTOR, *à M. Galonier*. Vous cousez si mal....
Mme ADAM. Nous marions ma fille.
VALÈRE. Quoi! vous la mariez? Elle est vive et gentille;
Et son époux futur doit en être content.
Mme ADAM. Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.
VALÈRE. Je veux, madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai.... Mme ADAM. Depuis longtemps cette somme m'est due.
VALÈRE. Que je sois un maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.
HECTOR. Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.
M. GALONIER. Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher!
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins de dettes.
HECTOR, *à M. Galonier.*
Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants?
Faites-moi des habits.
M. GALONIER. Seulement deux cents francs.
VALÈRE. Et mais.... si j'en avais.... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez.... HECTOR. S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.
Mme ADAM. Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je revienne?
VALÈRE. Mais.... quand il vous plaira.... dès demain; que sait-on?
HECTOR. Je vous avertirai, quand il y fera bon.

M. GALONIER. Pour moi, je ne sors pas d'ici qu'on ne m'en chasse.
HECTOR, *à part*. Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.
VALÈRE. Écoutez, je vous dis un secret, qui, je crois,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi :
Je vais me marier tout à fait; et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire. [pendant.
HECTOR. Pour le coup.... Mme ADAM. Il me faut de l'argent ce-
HECTOR. Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons. M. GALONIER. Monsieur ce mariage
Se fera-t-il bientôt? HECTOR. Tout au plus tôt. J'enrage.
Mme ADAM. Sera-ce dans ce jour? HECTOR. Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu;
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.
Mme ADAM. Vous me promettez donc....
HECTOR. Allez, laissez-moi faire.
Mme ADAM *et* M. GALONIER, *ensemble*.
Mais monsieur....
HECTOR, *les mettant dehors*. Que de bruit! Oh! parbleu, détalez.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *riant*. Voilà des créanciers assez bien régalés:
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes....
VALÈRE. Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.
HECTOR. Ah! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais [1].

ACTE IV.

Valère est retourné au jeu avec un bon pressentiment dans le cœur. Mais ce pressentiment l'a trompé, et, peu de temps après, on l'apprend d'Hector, qui, mis en belle humeur par les dix louis qu'Angélique lui a mis dans la main, raconte ainsi les exploits de son maître.

SCÈNE II. — ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

HECTOR. Il joue, à dire vrai, madame,
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme :
On voit qu'il se défait de son argent exprès
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

1. Nous passons ici, sans en rendre compte, et nous passerons de même, au quatrième acte, plusieurs scènes qui roulent sur un épisode complétement étranger à l'action.

NÉRINE, *à Angélique.* Eh bien! ai-je raison?

HECTOR. Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE. Quoi?.... HECTOR. N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!
Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE. Quoi! ton maître jouerait au mépris d'un serment?

HECTOR. C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille :
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille;
Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste;
De sa bourse expirante il ramassait le reste :
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE. Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR. Comme un aide de camp je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve; et je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE. Eh bien! madame, eh bien! êtes-vous satisfaite?

HECTOR. Les partis sont aux mains; à deux pas on se bat,
Et les moments sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

La suivante d'Angélique exploite cette découverte au profit de Dorante, dont elle sert les intérêts auprès de sa maîtresse [1].

SCÈNE XIII. — VALÈRE, HECTOR.

HECTOR. Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE. Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime
Tu ne peux rien sur moi; cherche une autre victime.

1. Les autres scènes passées sont remplies par la suite de l'épisode dont nous avons parlé.

HECTOR, *à part*. Il est sec.

VALÈRE. De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravatte.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR. Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE. As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR. Heureusement pour vous vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper? VALÈRE. Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part*. Notre bourse est à fond; et par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE. Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil. (*Hector approche un fauteuil.*)
(*Assis.*) Va me chercher un livre.

HECTOR. Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE. Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre tenant un livre.*

Voilà Sénèque. VALÈRE. Lis. HECTOR. Que je lise Sénèque?

VALÈRE. Oui, ne sais-tu pas lire?

HECTOR. Eh! vous n'y pensez pas;
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs. [pièces.

VALÈRE. Ouvre, et lis au hasard. HECTOR. Je vais le mettre en

VALÈRE. Lis donc.

HECTOR, *lit*. « Chapitre six. Du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire. »

Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage. (*Il s'assied.*) Allons, poursuis, achève.

HECTOR. « L'or est comme une femme; on n'y saurait toucher
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE. De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique.... Achève ton chapitre.

HECTOR. « Que faut-il.... VALÈRE. Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc. HECTOR. « Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris? VALÈRE. Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR. Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE. Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR. Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE. Que je chante! HECTOR. Monsieur....
VALÈRE. Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder : la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR. Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable :
Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous. VALÈRE. Ah! je sens redoubler ma colère.

Géronte, qui entre en ce moment, est ravi d'apprendre d'Hector que son fils était occupé à lire Sénèque. Il lui annonce qu'il a tout disposé pour son mariage, et le presse d'aller obtenir le consentement d'Angélique. Valère, l'oreille basse, se met en devoir d'aller le demander.

ACTE V.

La démarche de Valère a réussi au mieux, mais c'est en tout jour de malheur pour lui : ne voilà-t-il pas que Mme La Ressource, qui sans doute venait le trouver, fait la rencontre de Nérine avec qui elle se met à jaser devant Angélique? Et vous allez voir ce qui en résultera.

SCÈNE VI.— DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, Mme LA RESSOURCE.

Mme LA RESSOURCE.
Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie. NÉRINE. Oui vraiment, dès ce soir.
Mme LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*
J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillants que j'ai là de rencontre;
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela :
C'est un portrait de prix; mais il n'est pas à vendre.
NÉRINE. Faites-le voir.
Mme LA RESSOURCE. Non, non : on doit me le reprendre.
NÉRINE, *le lui arrachant.*
Oh! je suis curieuse; il faut me montrer tout.
Que les brillants sont gros, ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands dieux! Quelle surprise extrême!
Aurais-je la berlue? Eh! ma foi, c'est lui-même.
Ah!.... (*Elle fait un grand cri.*)
ANGÉLIQUE. Qu'as-tu donc, Nérine? et te trouves-tu mal?
NÉRINE. Votre portrait, madame, en propre original.
ANGÉLIQUE. Mon portrait! es-tu folle!
NÉRINE, *pleurant.* Ah! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?
Mme LA RESSOURCE. Que veut dire ceci?
ANGÉLIQUE, *à Nérine.* Tu te trompes. Vois mieux.
NÉRINE. Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.
ANGÉLIQUE. Tu ne te trompes point, Nérine; c'est lui-même :
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.
Mme LA RESSOURCE. Votre portrait! il est à moi, sans vous déplaire;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.
ANGÉLIQUE. Juste ciel! NÉRINE. Le fripon!
DORANTE, *prenant le portrait.* Je veux aussi le voir.
Mme LA RESSOURCE. Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, *à madame La Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie.
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE. C'en est fait, pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, *à Angélique.* S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier
Étant encore amant, il vous vendra, madame,
A beaux deniers comptants quand vous serez sa femme.
(*A madame La Ressource.*)
Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

Mme LA RESSOURCE. Mais pourquoi....

DORANTE. Du portrait ne soyez plus en peine.

Mme LA RESSOURCE, *se retirant au fond de la scène.*
Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII. — VALÈRE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE, Mme LA RESSOURCE, *au fond du théâtre.*

VALÈRE. Quel bonheur est le mien! enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré.... Mais, ciel, quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse?
Est-ce ainsi que tantôt.... NÉRINE. Bon! ne savez-vous pas?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE. Eh quoi! changer sitôt!

ANGÉLIQUE. Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère;
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE. Que ce tendre discours me charme et me rassure!

NÉRINE, *à part.* Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE. Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALÈRE. Madame, en ce moment que mon âme est contente!

ANGÉLIQUE. Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE. Je veux ce qu'il vous plaît; vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi :
Votre bouche, madame, a prononcé sans feindre;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas, à Valère.* De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE. Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE. Jamais tant de bontés....

ANGÉLIQUE. Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre;

Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, *fouillant dans sa poche.*

Soit.... Mais permettez-moi de vous désobéir :
C'est mon oncle; en voyant de votre amour ce gage,
Il jouerait à vos yeux un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a. ANGÉLIQUE. Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE. Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher :
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *apercevant madame La Ressource.*

Ah! nous sommes perdus! j'aperçois l'usurière. [trait?

VALÈRE. C'est votre faute, si.... (*A Hector.*) Qu'as-tu fait du por-

HECTOR. Du portrait?

VALÈRE. Oui, maraud : parle; qu'en as-tu fait?

HECTOR, *tendant la main par derrière, dit bas à madame La Ressource :*

Madame La Ressource, un moment, sans paraître,
Prêtez-nous notre gage. VALÈRE. Ah! chien! ah! double traître!
Tu l'as perdu. HECTOR. Monsieur....

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.* Il faut que ton trépas....

HECTOR, *à genoux.* Ah! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas :
Voyant dans ce portrait madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALÈRE. Tu l'as mis chez un peintre?

HECTOR. Oui, monsieur. VALÈRE. Ah! maraud!
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Épargnez-lui ces pas : il n'est plus temps de feindre.
Le voici. HECTOR, *à part.* Nous voilà bien achevés de peindre!
Ah! carogne! VALÈRE, *à Angélique.* Le peintre....

ANGÉLIQUE, *à Valère.* Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE. Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout. ANGÉLIQUE. Perfide que vous êtes!
Ce portrait, que tantôt je vous avais donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,

Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALÈRE. Ah! qu'à vos yeux je meure....

ANGÉLIQUE. Ah! cessez de vouloir plus longtemps m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, *bas, à Valère.* Nous devions tantôt le dégager;
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mme LA RESSOURCE. De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE. Laissez-le-moi garder, j'en paierai l'intérêt,
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII. — GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, Mme LA RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.* Que mon âme est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE. Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE. De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut, cette affaire;
Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE. Il est vrai.

GÉRONTE, *à Angélique.* Le notaire en ce lieu va se rendre;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE. Oh! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un rat;
Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE. Comment donc?

ANGÉLIQUE. Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux; et, contre mon attente,
En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.
(*A Dorante.*) Acceptez-vous ma main?

DORANTE. Ah! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor....

GÉRONTE, *à Hector.* Parle, toi, si tu veux;
Explique ce mystère.

HECTOR. Oh! par ma foi, je n'ose;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE. Parle donc.

HECTOR. Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame une heure en pension

(*Montrant madame La Ressource.*)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE. Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction. (*Il sort.*)

SCÈNE IX. — ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, Mme LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR. Le beau présent de noce!

ANGÉLIQUE, *à Valère, donnant la main à Dorante.*
A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

Mme LA RESSOURCE, *à Dorante.*
Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE. Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre;
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux. (*A Valère.*)
Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus heureux. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — Mme LA RESSOURCE, VALÈRE, NÉRINE, HECTOR.

Mme LA RESSOURCE, *faisant la révérence à Valère.*
En toute occasion soyez sûr de mon zèle. (*Elle sort.*)

HECTOR, *à madame La Ressource.*
Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI. — NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE, *à Valère.* Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu:
Vous épouser, monsieur, c'était jouer gros jeu.
(*Elle sort, en lui faisant la révérence.*)

SCÈNE XII. — VALÈRE, HECTOR.

(*Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.*)

VALÈRE. Où vas-tu donc? HECTOR. Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE. Va, va, consolons-nous, Hector; et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

DESTOUCHES.

(1680-1754.)

Destouches n'a pas cette étonnante vérité à laquelle Molière seul a pu atteindre, cette profondeur d'observation qui saisit les grands traits du cœur humain, révèle la nature dans son caractère éternel, et peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux. Quel que soit le mérite des deux ouvrages qui fondent sa gloire [1], il est juste de remarquer que, dans tous les deux, le caractère principal n'est pas emprunté aux mœurs habituelles de l'homme. C'est une nature idéale, ou du moins d'exception, dont le type se rencontre rarement. Dans l'état actuel de la société, on voit peu de ces fanfarons d'arrogance qui accablent les autres de leurs hauteurs insultantes; encore moins d'hommes sensés qui rougissent d'être mariés. En lisant les comédies de Destouches, il faut se prêter à une donnée dont on sent qu'on pourrait contester l'exactitude; mais les conséquences qu'il tire de sa fiction sont si justes, les sentiments si vrais, les effets si naturels, l'action si habilement conduite, que l'on oublie bientôt ce qui d'abord avait pu paraître peu conforme aux règles rigoureuses de la vraisemblance.

Nous venons d'indiquer un mérite particulier à Destouches. Il excelle dans la contexture de ses plans; il sait, avec un art infini, combiner l'intrigue, ménager les incidents, produire des effets piquants par des contrastes habilement saisis, amener des situations naturelles et attachantes. Tout occupé de l'intérêt théâtral, il a introduit dans la comédie une innovation dont il faut peut-être lui savoir gré. Molière avait trouvé, dans la seule peinture des travers et des ridicules, le germe d'une action féconde, sans avoir recours à des ressorts étrangers : Destouches s'est écarté de cette simplicité de composition qui avait suffi au génie. A la peinture des mœurs, il joint l'intérêt des événements. Les faits qu'il mêle à son action ne sont pas le résultat nécessaire du développement des caractères; mais ils s'y rattachent d'une manière naturelle, les mettent mieux en vue, et leur donnent plus de vie et de mouvement. Quelquefois même il sait ménager au milieu du comique des situations touchantes; il intéresse le cœur et fait naître l'attendrissement, en même temps qu'il égaye l'esprit ou éclaire la raison. Il est le premier de nos auteurs qui ait introduit dans la comédie le pathétique, qui en paraît si éloigné. « Le Glorieux, dit d'Alembert, est tout à la fois et l'époque de ce genre nouveau, et le modèle de l'art et de la mesure que demande l'alliance dangereuse de deux sentiments si dis-

1. *Le Glorieux* et *le Philosophe marié*.

parates. » Si d'autres ont abusé après lui de ce moyen, il faut lui rendre la justice qu'il n'a pas méconnu le but principal de la comédie, et que le goût ne réprouve jamais les émotions qu'il produit, ni les larmes qu'il fait répandre.

Le style de Destouches est une des parties les plus estimables de son talent. Par la correction, la grâce et le naturel, il rappelle la pureté de Térence, et peut être considéré comme un modèle de la simplicité noble et élégante qui convient au dialogue et à la diction comique. S'il n'a pas toujours cette chaleur, cette verve, cette vivacité pleine d'éclat, qui font de Molière un grand poëte, il s'élève et s'anime avec les situations : de l'aveu même de La Harpe, il atteint une fois jusqu'au sublime. Le goût, la justesse et la convenance sont les qualités essentielles de la manière de Destouches; on trouve souvent chez lui de ces vers pleins d'un sens profond, qui se gravent dans toutes les mémoires et deviennent proverbes, parce que l'expression est si heureusement liée à la pensée, qu'il semble que la même idée ne puisse plus se présenter à l'esprit que revêtue de la même forme. M. GAILLARD.

Au mérite des caractères et des situations, le Glorieux joint celui d'un intérêt peu commun dans ce genre de drame, et qui n'est point trop romanesque. Il se fait sentir surtout dans le dénouement.... Les rôles accessoires n'ont pas été négligés.... Enfin l'élégance de la versification, et un dialogue semé de traits heureux et de vers qu'on a retenus, achèvent de mettre cette comédie au rang des premières de ce siècle. Quelques personnes préfèrent la Métromanie; le Glorieux a toujours été plus suivi, et, sans prétendre décider le goût des autres sur deux pièces si différentes, j'avouerai que le mien incline pour le chef-d'œuvre de Destouches. LA HARPE.

LE GLORIEUX.

PERSONNAGES : LISIMON, riche bourgeois anobli; — ISABELLE, fille de Lisimon; — VALÈRE, fils de Lisimon; — LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle; — PHILINTE, autre amant d'Isabelle; — LYCANDRE, vieillard inconnu; — LISETTE, femme de chambre d'Isabelle; — PASQUIN, valet de chambre du comte; — LA FLEUR, laquais du comte; — M. JOSSE, notaire; — UN LAQUAIS de Lycandre; — PLUSIEURS AUTRES LAQUAIS du comte. — La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE I.

Le glorieux comte de Tufière et le timide Philinte se disputent la main d'Isabelle. Elle commence à se détacher de Philinte, qui la fatigue par ses profondes révérences, par ses obséquiosités sans fin

et sa muette contemplation : Lisimon est en cela d'accord avec sa fille : les manières guindées de Philinte ne vont pas à son humeur en plein air, et d'ailleurs il lui reproche de mettre le tiers d'eau dans son vin. D'autre part la mère est favorable au timide soupirant, et le frère d'Isabelle s'est déclaré pour lui; mais la mère n'a pas grand empire au logis, où son mari ne se laisse pas conduire, et la faible influence de Valère se range d'elle-même devant celle de Lisette, qu'il aime, et qui, elle aussi, instinctivement et sans trop savoir pourquoi, penche vers les intérêts du comte de Tufière. Or il faut savoir que Lisette n'est pas du tout à dédaigner : si elle est la suivante d'Isabelle, elle est son ancienne amie de pension; elle ne connaît pas sa propre famille; mais ses manières réservées, ses sentiments distingués et son langage font entrevoir qu'elle n'est pas du commun, et tout à l'heure, Lycandre, un vieillard inconnu qui depuis longtemps la protége, vient de lui apprendre qu'elle est d'illustre naissance.

ACTE II.

Elle a laissé transpirer quelque chose de ce secret, et cela donne occasion à Isabelle de lui parler de l'amour de Valère : la conversation tombe bientôt sur Isabelle elle-même et sur ses deux prétendants. Lisette lui parle de Philinte.

SCÈNE IV. — ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE. Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences :
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.
LISETTE. Le voici. ISABELLE. Que veut-il?
LISETTE. A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V. — ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*
Madame.... Je crains bien de vous importuner.
LISETTE, *à Isabelle.* Cet homme a sûrement le don de deviner.
ISABELLE. Un homme tel que vous....
PHILINTE, *redoublant ses révérences.*
Ah! madame!.... De grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.
ISABELLE, *lui faisant la révérence.*
Monsieur.... PHILINTE. Et faites-moi l'honneur de me chasser.
ISABELLE. De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.* Madame, en vérité....
ISABELLE, *la lui rendant.* J'ai pour votre personne.
L'estime et les égards.... (*A Lisette.*) Aidez-moi donc, ma bonne.
LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*
Vous plaît-il vous asseoir?
PHILINTE, *vivement.* Que me proposez-vous?
O ciel! devant madame, il faut être à genoux.
LISETTE. A vous permis, monsieur. (*A Isabelle.*) Dites-lui quelque [chose.
ISABELLE. Je ne saurais. LISETTE. Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant.... Monsieur, je m'aperçois
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.
PHILINTE, *la retenant.* Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.
LISETTE, *à Philinte.* Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?
PHILINTE. Je ne m'en lasse point.
LISETTE. Parlez de votre mieux;
Rien ne vous interrompt.
ISABELLE, *à Lisette.* Oh! je perds contenance.
LISETTE, *bas, à Isabelle.*
Eh bien! interrogez-le : il répondra, je pense.
ISABELLE, *bas, à Lisette.*
Vous-même, avisez-vous de quelque question.
LISETTE, *bas, à Isabelle.* C'est à vous d'entamer la conversation.
ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*
Quel temps fait-il, monsieur?
LISETTE, *à part.* Matière intéressante!
PHILINTE. Madame.... en vérité.... la journée est charmante.
ISABELLE. Monsieur, en vérité.... j'en suis ravie.
LISETTE. Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. (*A part.*) Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(*Haut.*) Dit-on quelque nouvelle? (*A part.*) Enfin il parlera.
ISABELLE. N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?
PHILINTE. On en parle assez mal.
LISETTE, *à part.* Cet homme est laconique.
ISABELLE, *à Philinte.*
Qu'y désapprouvez-vous? Les vers ou la musique?
PHILINTE. Je sais peu de musique, et fais de méchants vers;
Ainsi j'en pourrais bien juger tout de travers.

Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paraît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE. Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE. La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(*A Isabelle.*) Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.

ISABELLE. Je n'en puis plus.

PHILINTE. Bon Dieu! Qu'avez-vous? ISABELLE. La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*
Je m'enfuis. ISABELLE, *le retenant.* Non, restez.

PHILINTE. Quel excès de faveur!

ISABELLE. C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE. J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ses gants avec précipitation.*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE. Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE. A quelle heure, madame?

ISABELLE. Ah! monsieur, à toute heure.
Mais ne me suivez point, de grâce.

PHILINTE, *à Lisette.* Je demeure
Pour vous dire deux mots. LISETTE. Monsieur.... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(*Philinte lui donne la main et la reconduit.*)

SCÈNE VI. — PHILINTE, *seul.*

Cette migraine-là vient bien subitement.
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurais vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

Il arrive une lettre pour le comte; on la remet à Pasquin, son valet de chambre.

SCÈNE X. — LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre en marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.* Monsieur....

LE COMTE, *marchant toujours.* Le fat!

PASQUIN. Monsieur.... LE COMTE. Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!

Me manquer de respect pour quatre cents pistoles.

PASQUIN. Il a tort. LE COMTE. Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN. Au petit campagnard.

LE COMTE. Soit. Mais d'un ton plus bas,

S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.

Tenez. Serrez cela. (*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN. Peste, qu'elle est dodue!

A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.* Que fais-tu?

PASQUIN. Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui prenant la bourse.* Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN. Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,

Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire, après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc? PASQUIN. Non, un homme est venu.

LE COMTE. C'est donc de la princesse....

PASQUIN. Elle est d'un inconnu

Qui ne se nomme pas. LE COMTE. Et qui vous l'a remise?

PASQUIN. Un laquais mal vêtu....

LE COMTE, *lui jetant la lettre.* C'est assez; qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN. J'entends. (*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin! PASQUIN. Monsieur?

LE COMTE. Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez. LA FLEUR, *au comte.* Monsieur....

LE COMTE. Comment? LA FLEUR. Oserais-je vous dire....

LE COMTE. Il me parle, je crois! Holà, qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à La Fleur.* Je te l'avais prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI. — LE COMTE, PASQUIN.

(*Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivait.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(*Il déchire la lettre.*)
Ote-moi cette table. Eh bien! que dit l'épître?

PASQUIN. Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE. Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN. Vous me l'ordonnez; mais....

LE COMTE. Oh! trêve de discours!

PASQUIN *lit.* « Celui qui vous écrit....

LE COMTE. Qui vous écrit? Le style
Est familier. PASQUIN. Il va vous échauffer la bile. (*Il lit.*)
« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule,
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très-ridicule. »

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi....

PASQUIN. Poursuivrai-je?

LE COMTE. Oui, oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.* « Vous ne manquez pas de mérite;
Mais.... »

LE COMTE. Vous ne manquez pas! Ah! vraiment! je le croi!
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN *lit.* « Vous ne manquez pas de mérite;
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud!....

PASQUIN. Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE. Ah! je vous apprendrai....

PASQUIN. Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur....

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.* Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.* Savez-vous à combien cette somme se monte

E COMTE. Non pas exactement.

PASQUIN. Je vous en rendrai compte.
(*A part.*) Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII. — LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrai connaître l'écriture. (*Il lit.*)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
Emprunte une main étrangère; »
(*Haut.*) Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom,
Que pour donner le temps à votre âme trop fière
De se prêter à la seule raison;
Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,
Vous demander si votre humeur altière
Aura baissé de quelque ton. » (*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense....

SCÈNE XIII. — LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN. Monsieur, j'ai compté cet argent.
LE COMTE. Il se monte? PASQUIN. A trois cent quatre-vingt-dix
LE COMTE. Mais.... [pistoles.
PASQUIN. Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat. LE COMTE. Mais cependant mon gain
Montait à quatre cents, et j'en suis très-certain.
PASQUIN. C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?
LE COMTE. Monsieur Pasquin? PASQUIN. Monsieur.
LE COMTE. Vous êtes un fripon.
PASQUIN. Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais.... LE COMTE. Brisons là-dessus.
PASQUIN. Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins. LE COMTE. Elle sait mon amour;
J'ai parlé; c'est assez. PASQUIN. Son père est de retour.
LE COMTE. C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.
PASQUIN. Ah! monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas? LE COMTE. Oui, monsieur, je le veux;
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.
PASQUIN. Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit.... LE COMTE. Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.
PASQUIN. Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.
LE COMTE. Et que dit-elle donc? PASQUIN. Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité,
Perd beaucoup de son lustre, où règne la fierté.
LE COMTE, *se levant*. Que dites-vous?
PASQUIN. Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère....
LE COMTE. On vient; voyez qui c'est.
PASQUIN. Ma foi, c'est le beau-père.
LE COMTE. J'étais bien assuré qu'il ferait son devoir.
PASQUIN. Il faudrait vous lever pour l'aller recevoir.
LE COMTE. Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XIV. — LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin*. Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?
PASQUIN. Oui, monsieur, le voici.
(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)
LISIMON. Cher comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON. Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.* J'en suis fort aise aussi.

LISIMON. Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on. Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil....

LE COMTE, *à Pasquin qui présente un siége.*

Faites asseoir monsieur.... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais.... LISIMON. Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi : car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE. Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON. A qui donc, je te prie?
A Pasquin? LE COMTE. Je l'ai cru.

LISIMON. Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE. Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON. Oh bien! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE. Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON. Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc. LE COMTE. Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON. Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE. D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON. Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE. Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON. Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.

Ma fille e plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN. Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE. Mais si....

LISIMON. Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV. — PASQUIN, *seul.*

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

ACTE III.

Le comte daigne confier à Pasquin qu'il a reçu la promesse de Lisimon, et qu'il n'a pas déplu à Isabelle; mais il n'a pu encore les amener à l'humble déférence qui lui est due. Pour y parvenir, il recommande à son valet de faire sonner haut sa fortune, mais sans entrer dans les détails, et pour cause, car il ne possède rien. Isabelle, accompagnée de Lisette, vient le trouver pour avoir un entretien avec lui. Le comte affecte une hauteur et une confiance en son mérite, dont Isabelle est blessée. Valère survient.

SCÈNE III. — ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE. Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE. Quoi? VALÈRE. Que vous épouserez monsieur.

LE COMTE. J'ose m'attendre,

Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE. Je crois....

LE COMTE. Et vous pouvez m'en faire compliment.

(*Il veut sortir.*)

J'en serai très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE. Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE. Moi, monsieur? VALÈRE. J'en ai peur.

LE COMTE. Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître,
Qui me traversera? VALÈRE. Mais.... ma mère, peut-être.

LE COMTE. Votre mère! VALÈRE. Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant*. Cela serait plaisant!

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant!

LE COMTE. Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE. Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE. Vous m'étonnez! VALÈRE. Pourquoi?

LE COMTE. C'est que j'avais compté qu'elle serait pour moi.
J'avais imaginé que mon rang, ma naissance
Méritaient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrais citer,
Si j'étais assez vain pour oser me vanter,
Feraient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE. Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur.
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE. Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez longtemps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE. Non: mais, à dire vrai, c'est un homme estimable;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et, riche sans orgueil.... LE COMTE. Vous allez m'alarmer

Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un faible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE. Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étais proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.* Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur. VALÈRE. Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE. Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il aurait un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE. Il est bien gentilhomme. LE COMTE. On a la complaisance
De le croire. VALÈRE. Et de plus, il le prouve.

LE COMTE. Ma foi!

C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire
(Car je suis ennemi de la présomption),
Que si Philinte était d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me serait connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE. C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE. On le flatte.

Par exemple, monsieur, vous connaissiez mon nom,
Avant de m'avoir vu? VALÈRE. Je vous jure que non.

LE COMTE. Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière,
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,

Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes
Plus nobles que Philinte. VALÈRE. Ah! monsieur, je le croi.
LE COMTE. Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.
VALÈRE. C'est très-bien fait à vous. L'orgueil....
LE COMTE. Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez? VALÈRE. Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.
LE COMTE, *lui touchant dans la main.*
Sommes-nous bons amis? VALÈRE. Ce m'est bien de l'honneur;
Et je.... LE COMTE. Parbleu! je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car, je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportait sur moi, nous nous verrions de près.
VALÈRE. A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV. — ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE. Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris!
LE COMTE. Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.
ISABELLE. D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paraît bien fort. LE COMTE. C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je crois que l'on peut me le passer.
ISABELLE. J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.
LE COMTE. Comment donc! D'un rival prenez-vous le parti?
ISABELLE. Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,

Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE. J'en attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE. Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire;
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE. L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé, même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE. Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime, en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE. De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE. Je vous laisse le soin de l'application;
Et, de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire.
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,

Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE. Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE. Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE. Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas. ISABELLE. Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V. — LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE. Vous restez donc? LISETTE. Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE. Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE. Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE. Quoi! vous osez....

LISETTE. Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE. Comment donc, je me perds?

LISETTE. Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas : changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop.
Mais du moins je vous dis : songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;

Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non;
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente;
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI. — LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut!
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance!
Si je m'en croyais.... Non; je veux prendre sur moi :
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connaître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII. — LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurais différer davantage.

LE COMTE. Très-obligé, monsieur. D'où nous connaissons-nous?

PHILINTE. Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connaître.
Mon nom n'impose pas; mais.... LE COMTE. Cela peut bien être.

PHILINTE. Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné....
(*En faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte. LE COMTE. Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore. LE COMTE. Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE. Valère est mon ami ; vous le savez, je pense?
LE COMTE. Que m'importe cela? PHILINTE. Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport (et j'en suis peu surpris),
Vous m'avez honoré.... d'un assez grand mépris.
LE COMTE. Il vous exaltait fort ; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?
PHILINTE, *faisant la révérence.*
Ah! monsieur, point du tout; je me connais ; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.
LE COMTE. Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît. PHILINTE. Je croyais avoir mal entendu.
LE COMTE. Pourquoi? PHILINTE. Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.
LE COMTE, *d'un air railleur.*
Vous en doutez, monsieur? PHILINTE. Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.
LE COMTE. Je vous en guérirai.
PHILINTE. Monsieur, j'en désespère ;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.
LE COMTE, *mettant son chapeau.*
Et vous venez me faire un pareil compliment!
PHILINTE. Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature, envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre;
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.
LE COMTE. L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis. PHILINTE. La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine ;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.
LE COMTE. Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace!
PHILINTE. Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.
LE COMTE. Et c'est?
PHILINTE. De m'accorder le plaisir et l'honneur....
De me couper la gorge avec vous. LE COMTE. La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnaissez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.
PHILINTE, *d'un air railleur, et mettant ses gants.*
Je suis reconnaissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE. Trêve de compliments. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE VIII. — LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*
Chez moi, morbleu! chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort! le premier.... PHILINTE. Le respect me désarme.
LISIMON. Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!
PHILINTE. Quelquefois.
LE COMTE. Par bonheur, il n'est pas dangereux.
PHILINTE. C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que, de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous. LISIMON. Non, mais ce sera moi.
PHILINTE. Je prends la liberté de vous dire.... LISIMON. Je crois
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.
PHILINTE. J'en conviens. LISIMON. Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents :
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.
PHILINTE. J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.
LISIMON. Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra son congé.
PHILINTE. J'adore votre fille; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai. (*Il sort.*)

Lisimon apprend au comte qu'il vient d'avoir une scène avec sa femme au sujet du mariage en question. Malgré ce contre-temps, le comte reste retranché dans sa hauteur, et, n'était la crainte de céder à sa femme, Lisimon briserait avec le glorieux.

ACTE IV.

Lisette apprend de Pasquin que, depuis quinze ans, le père du comte est complétement ruiné. Malgré les mensonges qu'on a voulu lui faire croire, elle tient bon pour le parti de son illustre protégé; elle reproche à Valère de contrecarrer ses plans, et lui signifie qu'elle ne l'épousera pas, s'il ne montre du zèle pour les intérêts du comte. Au grand dépit de Valère, leur entretien est interrompu par Lycandre, en qui Lisette trouve son père, et de qui elle apprend que le comte est son frère. Lycandre se rend du même pas chez son fils, à qui il ménage une sévère leçon. Il décide avec peine le valet à l'introduire.

SCÈNE VI. — LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux*. Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon père!
LYCANDRE. L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.
PASQUIN, *à part*. Comment donc! Le voilà comme pétrifié!
LE COMTE, *ôtant son chapeau*.
Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.
PASQUIN, *à part*. Il lui demande excuse!
LE COMTE. Je croyais..., (*A Pasquin.*) Sors, Pasquin.
LYCANDRE. Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux....
LE COMTE, *poussant Pasquin*. Sors, ou crains mon courroux.
LYCANDRE, *retenant Pasquin*. Reste.
PASQUIN, *s'enfuyant*.
Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.
LE COMTE. Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII. — LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE. Que veut dire ceci?
LE COMTE. J'ai mes raisons. LYCANDRE. Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?
LE COMTE. Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?
LYCANDRE. Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère.
Voilà votre motif. Et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;

Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE. Qui? moi, je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE. Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE. Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous? LYCANDRE. Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE. Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE. Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE. De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE. On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande :
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE. J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE. Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE. Vous me faites pitié. Je vois votre faiblesse;
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant....

SCÈNE VIII. — LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.* Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher; votre froideur m'étonne;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable. LE COMTE. Comment?

LISIMON. Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage!
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés....

LE COMTE. Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE. Fort bien!

LISIMON, *se découvrant.* Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE. Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.* Quel est cet homme-là?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.* C'est.... c'est mon intendant.

LISIMON. Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.* C'est un homme d'honneur.

LISIMON. Il y paraît. LYCANDRE, *à part.* Je voi
Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.* Sachez encore....

LISIMON. Eh bien? LYCANDRE, *à part.* Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connaître, et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à Lycandre.*
Contraignez-vous, de grâce : et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes. LYCANDRE. Fort bien!

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*
C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.* Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.* Mon devoir.

LISIMON. Oui vraiment. LE COMTE. L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*
Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.* Il parle de bon sens.

LYCANDRE. Il est bien question
De chicaner ici sur une expression!

LE COMTE, *d'un air un peu fier à Lycandre.*
Mais, monsieur....

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*
Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire.
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.* Quel martyre?
Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.* Ce vieillard est bien vert,
Ce me semble? LE COMTE, *à Lisimon.* Il est vrai.
(*A Lycandre.*) Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au comte.* Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON. Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE. Soumis; vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué*. Oui, j'entends à merveille.
(*A part.*) Ciel!

LISIMON. Vous approuvez donc ce que je lui conseille,
Bonhomme? Expliquez-vous.

LYCANDRE. Oui, je l'approuve fort;
Et, s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, monsieur, une leçon très-sage.
Il en avait besoin. Je le connais. LE COMTE, *à part*. J'enrage.
LISIMON, *à Lycandre*. Vous êtes donc à lui depuis longtemps?

LE COMTE, *à Lisimon*. Sortons.
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.
LISIMON, *au comte*. Un moment.
(*A Lycandre.*) A quoi vont les revenus du comte.
LYCANDRE. Je ne saurais vous dire à quoi cela se monte.
LISIMON. Mais encor? LE COMTE, *à Lycandre*. Dites-lui....

LYCANDRE, *au comte, bas*. Je ne veux point mentir.
(*A Lisimon.*) Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX. — LISIMON, LE COMTE.

LISIMON. Votre intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela? Hein? LE COMTE. Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.
LISIMON. Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.
LE COMTE. J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?
LISIMON. Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?
LE COMTE. Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier, solliciter! Je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour.
Cela suffit, je crois? LISIMON. Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille;
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X. — LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole;
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah! maudite fortune, à quoi me réduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

ACTE V.

Isabelle commence à s'inquiéter de l'humeur altière du comte, et son amour se refroidit; mais Lisette la rassure. Valère lui annonce que son père est allé querir le notaire, et Lisimon, satisfait de la demi-victoire qu'il a remportée sur le prétendant en l'amenant du moins à faire sa demande, entre tout joyeux, impose silence aux réflexions tardives de sa fille, et bientôt est suivi de l'imposant garde-notes.

SCÈNE IV. — LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON. Approche, monsieur Josse.
M. JOSSE. Est-ce ici qu'on s'assemble?
LISIMON. Oui. M. JOSSE. Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future? LISIMON. A peu près. C'est ma fille.
M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*
Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur? ISABELLE. Je n'en sais encor rien.
M. JOSSE. Comment! se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort.... LISIMON. Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, M. Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

(*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*)

M. JOSSE, *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*
Par-devant....
LISIMON, *à Isabelle qui parle à Lisette.* Écoutez.
M. JOSSE *lit.* Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présents....
LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.* Eh quoi!

Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au comte*. Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre [rang:
Je ne les savais point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE. Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE. La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!

LE COMTE. Écrivez donc.
(*Il dicte.*) Très-haut et très-puissant seigneur....

M. JOSSE, *se levant*. Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie....

LE COMTE. Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant*. Et très-puissant seigneur....

LE COMTE, *dictant*. Monseigneur Carloman-
Alexandre-César-Henri-Jules-Armand-
Philogène-Louis.... M. JOSSE. Oh! quelle kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*Il répète.*) Philogène-Louis.... Après.

LE COMTE, *dictant*. De Mont-sur-Mont....

M. JOSSE, *répétant*. Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant*. Chevalier.... M. JOSSE, *répétant*. Lier.

LE COMTE, *au notaire*. Continuez. Baron
De Montorgueil. M. JOSSE. Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé*. Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON. Quoi! vous êtes marquis?

LE COMTE. Proprement c'est mon père:
Mais, comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule*.
C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*A Isabelle.*) Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte*. Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant*. Comment tout? Seigneur....

M. JOSSE. Et cetera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE. Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, *à Lisette*. En lettres d'or.

LISETTE, *à Isabelle*. Paix donc.

ISABELLE, *à Lisette*. Je ne saurais me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité!

LISETTE, *à Isabelle*. C'est le faible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon*.
A vous présentement, monsieur. (*Il lit.*) Messire Antoine
Lisimon.... LE COMTE, *d'un air surpris*. Antoine!

LISIMON. Oui. LE COMTE. Quoi! c'est là votre nom? Antoine! est-il possible? LISIMON. Eh! parbleu, pourquoi non?
LE COMTE. Ce nom est bien bourgeois!
LISIMON. Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.
LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*
Passons, monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici. LISIMON. Qui? moi? Je n'en ai point.
LE COMTE. Comment donc? Vous n'avez aucune seigneurie?
LISIMON. Ah! je me souviens d'une. Ecrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*) Antoine Lisimon, écuyer.
LE COMTE. Rien de plus?
LISIMON. Et seigneur suzerain.... d'un million d'écus.
LE COMTE. Vous vous moquez, je crois! L'argent est-il un titre!
LISIMON. Plus brillant que les tiens! Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.
M. JOSSE. Il a raison.
LE COMTE. Pour moi, je tiens que la noblesse....
M. JOSSE. Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(*A Lisimon.*) Çà, stipulons la dot.
LISIMON. Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.
M. JOSSE, *au comte.* Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.
LE COMTE, *à M. Josse, bas.*
Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.
M. JOSSE. Et quel douaire aura l'épouse contractante?
LE COMTE. Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.
LISETTE, *à part.* Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.
M. JOSSE, *au comte.* Sur quoi l'assignez-vous? LISIMON. Oui.
LE COMTE, *dictant.* Sur la baronnie
De Montorgueil. M. JOSSE, *se levant.* Voilà votre affaire finie.
LISIMON. Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.
LE COMTE. Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.
LISETTE, *à part.* Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.
LE COMTE. Mais nous irons le voir après le mariage.
LISIMON. Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part*. Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!
LISIMON, *à Lycandre*.
Que voulez-vous? Parbleu! c'est monsieur l'intendant.
LYCANDRE, *au comte*. Je viens savoir, mon fils....
VALÈRE *et* ISABELLE. Son fils!
LE COMTE, *à part*. Je meurs de honte.
LISIMON. Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher comte.
LE COMTE, *à Lycandre*.
Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?
LYCANDRE. Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.
LE COMTE. Eh! le puis-je au moment....
LISIMON. Baron de Montorgueil.
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage?
LYCANDRE, *à Lisimon*. L'état où je parais, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.
Je la lui réservais. (*Au comte.*) Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnais-moi.
ISABELLE, *à Lisette*. Vous voilà toute en pleurs,
Lisette?
LISETTE, *à Isabelle*. Vous allez en apprendre la cause.
LYCANDRE, *au comte*. Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.
LE COMTE. Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez; rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît plus.
Oui, je suis votre fils; et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.
(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)
Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.
LISIMON, *à Lycandre*. Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire
Je jugerais, morbleu! que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé ;
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes !
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang ;
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle ; et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE. Qu'entends-je? Juste ciel ! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur ;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance ;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE. Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON. C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat ; signez-le sans façon.

LYCANDRE. Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui, je dois vous rendre grâce ;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON. Comment?

LYCANDRE. Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.* Je suis perdu.

LISIMON. L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE. Sans doute. Approchez-vous, Constance ;
Et recevez l'époux.... LISIMON. Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette. LYCANDRE. Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille ; comte, embrassez votre sœur.

LISIMON. Sa sœur, femme de chambre!

LYCANDRE, *au comte*. Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE. Quel heureux dénouement! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette*.
Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte*. En me reconnaissant confirmez mon bonheur.

LE COMTE. Je m'en fais un plaisir; je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre*. Et moi, de mon côté, je veux que ma fa-
Puisse donner un rang sortable à votre fille : [mille
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très-beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point sans se trouver marquis.
(*Au comte.*) Êtes-vous satisfait?

LE COMTE. On ne peut davantage.

LISIMON. Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au comte*.
Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE. L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir, que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentiments feront mon caractère.

LYCANDRE. Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon :
Cela répare tout. LISIMON. Oui, vous avez raison;
Et, s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE. Non : je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

PIRON.

(1689-1773.)

La Métromanie, quelques épigrammes excellentes, et un petit nombre de pièces fugitives dans lesquelles Piron a montré un esprit original et un vrai talent, sont ses titres de gloire, et ce qui portera son nom à la postérité.... Nous nous rappelons avoir principalement admiré la Métromanie dans notre jeunesse, par l'indigence apparente de son sujet. Alors nous n'avions pas assez médité l'art de Molière, et nous n'avions pas assez présent le sujet beaucoup plus ingrat des Femmes savantes, où Molière ne trouve ses ressources que dans son génie.... L'abondance de Piron n'est, au contraire, qu'un effort d'esprit; la plupart des situations de la Métromanie pourraient s'appliquer à toute autre pièce; à quelques égards enfin, cette charmante comédie n'est qu'un prestige. Cependant elle est si riche en détails heureux, elle étincelle de traits si piquants, on y trouve tant de scènes ingénieusement amenées, que, malgré ses fautes, elle passera toujours pour un des plus brillants ouvrages de ce siècle, et qui suffirait seul à la gloire de Piron. PALISSOT.

La Métromanie est un chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaieté. Hors les deux rôles d'amants, qui sont peu de chose, tous les autres sont parfaitement traités.... Et les situations! comme elles naissent les unes des autres! comme elles sont originales! quelle progression et quelle variété d'effets, comme tous les incidents sont choisis et ménagés! comme toutes les surprises sont théâtrales et bien préparées! combien d'idées heureuses! combien d'art dans la conduite!.... et, ce qui est au-dessus de tout le reste, un dialogue qui met en valeur tout ce que l'art a combiné; une verve intarissable, une poésie qui prend tous les tons, et qui les prend à propos; une gaieté comique qui étincelle en saillies continuelles; une foule de traits charmants qu'on est dispensé de rappeler, parce que tout le monde les a retenus; une foule de vers où chaque mot a son prix! Je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus de cet esprit qui est celui du sujet, où il soit plus saillant sans être jamais cherché, où il soit plus prodigué sans luxe et sans profusion.... Mais la dernière impression est très-essentielle au théâtre, et celle-là n'est pas avantageuse à l'ouvrage, et fait trop sentir le vide d'intérêt que jusqu'à ce moment la gaieté comique a suppléé. LA HARPE.

LA MÉTROMANIE.

PERSONNAGES : FRANCALEU, père de Lucile ; — BALIVEAU, capitoul, oncle de Damis ; — DAMIS, poëte ; — DORANTE, amant de Lucile ; — MONDOR, valet de Damis ; — LUCILE, fille de Francaleu ; — LISETTE, suivante de Lucile ; — UN LAQUAIS de Francaleu. — La scène est chez M. de Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.

ACTE I.

On se prépare à jouer la comédie à la campagne de M. Francaleu, métromane renforcé. Le jeune poëte Damis s'y trouve déguisé sous le nom de M. de L'Empyrée, et ce changement de nom fait que son valet Mondor ne parvient à le désigner que par ses qualités de misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux et distrait, mais surtout distrait. Tandis qu'il va le chercher dans les bosquets, un autre personnage arrive à la maison ; c'est Dorante, qui, à la nouvelle que Lucile est sortie du couvent, accourt pour la voir, lui plaire et l'obtenir. Il s'adresse à sa suivante Lisette, et tout de suite lie bien la partie avec elle. Le grand obstacle, c'est que le père de Dorante est depuis longtemps en procès avec celui de Lucile ; mais le jeune amoureux ne désespère de rien. Il est pourtant contrarié de la présence de Damis, qui fait pour lui les vers qu'il envoie à Lucile ; car Lucile, qui a le faible de son père, aime par-dessus tout le langage rimé ; mais comme Dorante n'est pas connu de M. Francaleu, avec qui Damis est au mieux, en sa qualité de poëte, Lisette trouve que celui-ci sera pour le nouveau venu un précieux introducteur. Dorante va donc prier son ami de le donner pour acteur à M. Francaleu, et il est reçu en cette qualité avec d'autant plus d'empressement, que trois acteurs viennent subitement de manquer au maître de maison.

SCÈNE VI. — DAMIS, MONDOR.

MONDOR.... Ah ! grâce au ciel, enfin je vous déterre !
(*Il remet une lettre à Damis.*)
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers ;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues ;
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Vous n'eussiez, à vos pieds, de faux pas en faux pas,
Trouvé quelque impromptu que vous ne cherchiez pas.

DAMIS, *serrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR. Écoutez donc, monsieur; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour.... DAMIS. Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR. A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être :
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître;
Et, dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS. De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR. Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?

DAMIS. Je n'ai plus ce nom-là. MONDOR. Vous en avez changé?

DAMIS. Le beau titre à garder que le nom de ses pères!
C'en est un sous lequel on ne s'illustre guères;
Et je vois que partout c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre ou de s'en forger un.

MONDOR. Votre nom maintenant c'est donc?
DAMIS. De L'Empyrée :
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR. De L'Empyrée? Oui-da! vous voilà grand terrien.
L'espace est vaste; aussi vous y perdez-vous bien.
Mais, quand l'esprit là-haut va seul à sa campagne,
Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS. Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudrait nous posséder comme elles.
Près de rentrer chez moi, j'allais à pas comptés;
Un carrosse, tout court, s'arrête à mes côtés :
La portière entr'ouverte, on m'appelle; je monte;
Et, quand j'en veux descendre ensuite, on n'en tient compte :
J'ai beau dire, on s'en moque : et, toujours disputant,
De six jeunes chevaux l'attelage éclatant
Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout, par complaisance.

MONDOR. Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS. Et quoi?

MONDOR. Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau.... DAMIS. Hein?
MONDOR. Votre oncle de Toulouse....

DAMIS. Après? MONDOR. Est à Paris....
DAMIS. Qu'il y reste. MONDOR. Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien!
DAMIS. Pourquoi donc me le dire?
MONDOR. Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend;
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient incognito pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques.
Ah! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation:
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *prenant le papier.*

Beau fruit de mon sermon! DAMIS. Digne du sermonneur.
MONDOR. Et que doit nous valoir ce papier?
DAMIS. De l'honneur.
MONDOR, *secouant la tête.* Bon! de l'honneur!
DAMIS. Tu crois que je dis des sornettes?
MONDOR. C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes;
Et qu'avec celui-ci, vous les paîrez très-mal.
DAMIS. Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit. MONDOR. Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, et moi tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras:
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.

Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul; et voyons une fois....

DAMIS. Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu? MONDOR. Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme. DAMIS. Amène.

MONDOR. Vous pensez rire?

DAMIS. Non. MONDOR. Vous verrez.

DAMIS. Je t'attends

MONDOR, *sortant*. Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS. Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant*. Les paîrez-vous? DAMIS. Sans doute.

MONDOR. Et de quelle monnoie?

DAMIS. Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part*. Ouais! Serait-il en en fonds?

DAMIS. Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part*. Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes [paroles.

DAMIS. Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci*. Trente ou quarante pistoles

DAMIS. A la lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR. Autant.

DAMIS. Au tailleur?

MONDOR. Quatre-vingts. DAMIS. A l'aubergiste?

MONDOR. Cent.

DAMIS. A toi?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences*.
Monsieur.... DAMIS. Combien?

MONDOR. Monsieur.... DAMIS. Parle.

MONDOR. J'abuse...

DAMIS. De ma patience!

MONDOR. Oui : Je vous demande excuse.
Il est vrai que.... le zèle.... a manqué de.... respect;
Mais le passé rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS. Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR. Les prix?

DAMIS. Oui; de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille;
Je concourrai partout, partout ferai merveille....

MONDOR. Ah! Si bien que Paris paîra donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;

Marseille, la lingère ; et le diable mes gages.
DAMIS. Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?
MONDOR. Non ; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur ?
DAMIS. Sans doute ; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas !
MONDOR, *à part*. J'enrage.
DAMIS. Autre bonheur : une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable....
MONDOR. De cette fille unique, après, qu'espérez-vous ?
DAMIS. Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
MONDOR. En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme ;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller. DAMIS. Pars.
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée ; une autre dans la tête ;
Une où je joue ; une autre à lire toute prête.
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.
MONDOR. Dites un héritage et bien du temps perdu.

ACTE II.

SCÈNE I. — BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU. L'heureux tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire, enfin toujours le même.
FRANCALEU. C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive ?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, festoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.
BALIVEAU. Comme eux ? FRANCALEU. Oui.
BALIVEAU. Quel travers !

FRANCALEU. Pas tout à fait comme eux; car je les fais sans peine :
Aussi, quand je les lis, contre eux l'on se déchaîne.
Mais, sous un autre nom, ma muse, en tapinois,
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

BALIVEAU. Comment?

FRANCALEU. J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'eût raillé, fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part*. Il est devenu fou.

FRANCALEU. Lisez-vous le Mercure?

BALIVEAU. Jamais.

FRANCALEU. Tant pis, morbleu! tant pis. Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse
Jusque-là qu'il me nomme une dixième Muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU. Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poëte! Eh! bon Dieu, depuis quand? Vous!

FRANCALEU. Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin, je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance, et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe, du moins, chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes pour rire on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU. Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne ferait chez vous qu'un trouble-fête.

FRANCALEU. Et quelle affaire encore?

BALIVEAU. Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avais conçu la plus haute espérance;

J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?)
Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas;
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais.... FRANCALEU. Vous aurez cet ordre.
BALIVEAU. Grand merci.
FRANCALEU. Mais plaisir pour plaisir.
BALIVEAU. Pour vous que puis-je faire?
FRANCALEU. Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.
BALIVEAU. Un rôle, à moi?
FRANCALEU. Sans doute à vous.
BALIVEAU. C'est tout de bon?
FRANCALEU. Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?
BALIVEAU. Soit. Mais....
FRANCALEU. Vous en avez les dehors. BALIVEAU. Je l'avoue.
FRANCALEU. Assez l'humeur.
BALIVEAU. Que trop.
FRANCALEU. Et tant soit peu la moue.
BALIVEAU. Avec raison.
FRANCALEU. Et puis le rôle n'est pas fort.
BALIVEAU. Quel qu'il soit, j'y répugne.
FRANCALEU. Il faut faire un effort.
BALIVEAU. Eh fi! Que dirait-on?
FRANCALEU. Que voulez-vous qu'on dise?
BALIVEAU. Un capitoul!
FRANCALEU. Eh bien? BALIVEAU. La gravité!
FRANCALEU. Sottise!
BALIVEAU. Ma noblesse, d'ailleurs!
FRANCALEU. Vous n'êtes pas connu.
BALIVEAU. D'accord.
FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*
Tenez, tenez. BALIVEAU. Quoi! je serais venu....
FRANCALEU. Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.
BALIVEAU. Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Vous me promettez donc que mon fripon....
FRANCALEU. Demain
Je vous le garantis coffré de grand matin.

BALIVEAU. Il faudra commencer par savoir où le prendre.
FRANCALEU. Dans son lit.
BALIVEAU. C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre:
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.
FRANCALEU. On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude.
BALIVEAU. Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là, gesticulant et braillant tout le soûl,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou. (*Il sort.*)

M. Francaleu fait ses recommandations à Lisette, qui doit jouer l'indolente: « Tu n'auras, dit-il, qu'à copier ma fille, le modèle est parfait. » En parlant d'elle, il exprime l'intention de lui laisser la liberté de choisir son époux parmi les vingt honnêtes partis qu'il a réunis dans sa maison. Il ne reste donc plus à l'habile suivante qu'à stimuler l'indolence de Lucile, et à fixer ses regards sur Dorante. Elle n'imagine pas un meilleur moyen que d'émouvoir sa maîtresse par la contrariété; et, dans ce but, elle parvient à faire exclure Dorante tout seul du nombre des prétendants admis. Ce manége réussit à merveille, et une telle défense a bientôt réveillé Lucile de son insouciance.

SCÈNE VII. — DAMIS, *seul, le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! Oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne!
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnais ces lieux, et volais où vous êtes.

ACTE III.

Dorante a obtenu de Lucile l'aveu de sa flamme; mais une circonstance postérieure à cet aveu allume sa jalousie contre Damis, et il soupçonne Lucile et Lisette de s'entendre pour se jouer de lui. Il menace cette dernière d'épier toutes ses démarches: pour se délivrer de cet espionnage, Lisette persuade à M. Francaleu que Dorante est impatient d'entendre la lecture de sa tragédie en six actes. M. Francaleu sort pour aller au plus vite régaler son hôte de ses vers, mais il rencontre M. Baliveau.

SCÈNE V. — FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *apercevant Baliveau.*
Ah! c'est vous! comment va la mémoire?
BALIVEAU. Ma foi,
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.

Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU. Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement;
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses,
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme entraîné comme nous.

BALIVEAU. Il ne manque à cela que de la vraisemblance.
Ce qui soulagerait un peu ma répugnance,
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU. Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien, qu'autant qu'on nous seconde :
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU. Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, *appelant ses valets*. Holà, hée!

SCÈNE VI. — FRANCALEU, UN LAQUAIS, BALIVEAU.

FRANCALEU, *au laquais*.

Que l'on aille chercher monsieur de L'Empyrée.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VII. — FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU. Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : et j'espère....

SCÈNE VIII. — DAMIS, FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU, *à Damis*. Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(*Damis s'approche de Baliveau. Baliveau se tourne, voit son neveu, et exprime le plus profond étonnement. Damis est aussi très-surpris, se remet, et finit par rire.*)

FRANCALEU, *trompé par l'apparence, à Baliveau.*
Comment diable! A merveille! A miracle! Courage!
(*S'approchant.*) Personne mieux que vous ne jouera du visage.
(*A Damis.*) Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend; et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU, *à Francaleu.*
Je sens qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*
C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU. Adieu donc: aussi bien je fais languir quelqu'un.
(*A Damis.*) Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez
Prenez, prenez leçon; car voilà votre maître. l'être,
(*A Baliveau.*) Bravo! bravo! bravo! (*Il sort.*)

SCÈNE IX. — DAMIS, BALIVEAU.

BALIVEAU, *à part*. Le sot événement!

DAMIS. Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? mon cher oncle est des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU. Raisonnons d'autre chose et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu.... DAMIS. Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU. C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris!
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : *Monsieur de L'Empyrée!*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS. Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

Sur mille questions qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que dans nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS. Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, *à part.* C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS. Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils.... BALIVEAU, *à part.* J'ai ri; me voilà dés-
DAMIS. Et vous un père.... [armé.

BALIVEAU. Eh! oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins;

DAMIS. A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance:
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

BALIVEAU. Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
Pour parler ton jargon, n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi: fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide; et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS. Le barreau! BALIVEAU. Protégeant la veuve et le pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS. Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier:

L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète :
Il vit longtemps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'encre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et ses lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte : et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais, l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre :
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

BALIVEAU. Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS. Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux; mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie :
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspirent ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!

Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
Je ne me sens pas fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses :
A chanter des héros de toutes les espèces ;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore ; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !

BALIVEAU. Quelle étrange manie ! Eh ! dis-moi, misérable,
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS. Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs, en débutant :
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU. Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS. Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance :
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

BALIVEAU. Va, malheur à toi-même, ingrat ! Cours à ta perte :
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.

Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure ;
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés.
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

DAMIS. Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit, en paix, fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU. Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin!
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle,
Que de ton vivant même, on admire tes vers :
Tremble; et vois, sous tes pas, mille abîmes ouverts.
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS. A ses mœurs.

BALIVEAU. A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS. Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU. Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS. Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène, aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux; mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU. Quoi vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que, ce soir, aux Français, l'on doit représenter?

DAMIS. Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU. Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS. J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU. Cependant gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous êtes le neveu.
DAMIS. Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.
BALIVEAU. J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.
DAMIS. J'obéirai, monsieur. BALIVEAU. J'y compte.
DAMIS. Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir. BALIVEAU. Volontiers.
(*A part.*) A demain, maître fou ! si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu ! qu'entre quatre murailles. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — DAMIS, *seul.*

DAMIS, *seul.* Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment :
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrais, pour beaucoup, l'avoir imaginée ;
Mon succès serait sûr. Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
(*Il cherche dans ses poches.*)
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes ?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure à la main je les avais encor.
Ah ! je suis ruiné ! j'ai perdu mon trésor !

Dorante lui remet ses tablettes ; mais, toujours persuadé qu'il est le jouet de Lucile et de Damis, il querelle son ami et le provoque. Ils s'éloignent pour aller se battre, lorsque M. Francaleu, rencontrant Dorante qu'il cherche depuis longtemps pour lui lire ses vers, le saisit par le bras et ne veut plus le lâcher. Mais tandis qu'il tirait ses lunettes et déroulait son cahier, Dorante s'est évadé.

ACTE IV.

Les deux amis se sont bravement battus, et, l'affaire vidée, Damis a écrit au père de Dorante. Mondor imagine que c'est pour l'engager à rappeler son fils. M. Francaleu, qui aime Damis et en veut faire son gendre, est fort mécontent contre Dorante.

SCÈNE IV. — FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU. La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.

Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS. Sur un malentendu; pour une bagatelle.

FRANCALEU. Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

DAMIS. Quelque ressentiment pourrait m'être permis;
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU. Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS. Quoi donc?

FRANCALEU. Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et, sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS. Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU. Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole:
Qui me choque en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! Avouez.

DAMIS. Admirable! FRANCALEU. A-t-il l'air d'un père qui que-
Hein! Comme sa surprise a paru naturelle! [relle?

DAMIS. Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU. Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS. De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU. C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire

Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS. La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU. Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS. Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU. Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS. Que moi? FRANCALEU. Que vous.

DAMIS. Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU. Vous pouvez, à la cour, lui rendre un bon office.

DAMIS. Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU. Vous êtes bien venu des ministres? DAMIS. Un fat
Avouerait que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même;
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte, à la cour, est de bien mince aloi:
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile:
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU. Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous, quand je l'ai hasardée.

DAMIS. Et de quoi s'agit-il encor? voyons un peu.

FRANCALEU. Il veut faire enfermer un fripon de neveu;
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement*. Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer*.
Non, non, laissez. Parbleu, j'admire ma sottise!

DAMIS, *l'arrêtant* Quoi donc?

FRANCALEU. J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS. Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

FRANCALEU. Et pourquoi?

DAMIS. Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

FRANCALEU. C'est qu'avec celui-ci, l'affaire ira plus vite.

DAMIS. Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU. Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS. Mon Dieu! laissez-moi faire. Ayez cette indulgence.

FRANCALEU. Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS. Plus grande encore. FRANCALEU. Oh! non.
DAMIS. Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce soir, ce soir même, est content?
FRANCALEU. Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?
DAMIS. Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.
FRANCALEU. Vous promettez pourtant beaucoup.
DAMIS. Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.
FRANCALEU. Sans doute, et j'ai raison. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
(*Damis rit.*) Vous riez! mais je parle en père de famille.

Lisette apprend à M. Francaleu que tout son monde court à Paris pour voir la représentation d'une pièce nouvelle. Elle soupçonne Damis d'en être l'auteur, lui surprend habilement son secret, et, après avoir dit à Dorante, comme elle le croit, que Damis travaille sournoisement à troubler son amour, et qu'il vient d'écrire sous main, elle lui fait observer que M. Francaleu, déjà prévenu si favorablement pour le poëte, ne manquera pas de lui donner sa fille si la pièce réussit : elle lui conseille en conséquence de monter une cabale pour la faire tomber. Dorante inquiet et indigné se laisse persuader.

ACTE V.

SCÈNE I. — DAMIS, *seul*.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.

De là, plus d'une image annonçant l'infamie ;
La critique éveillée ; une loge endormie ;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé ;
Le souffleur étourdi ; l'acteur embarrassé ;
Le théâtre distrait ; le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions qui, toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*) Voici l'heure fatale où l'arrêt se pro-
Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce. [nonce !
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car, enfin, c'en est fait ; je péris, si je tombe.
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir ?
(*Après quelques moments de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice :
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II. — FRANCALEU, DAMIS, BALIVEAU.

FRANCALEU, *à Damis.* Eh bien ! une autre fois, malgré mes con-
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures, [jectures,
Monsieur ? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que, lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher.
Voilà pourtant, voilà la nouveauté.... flambée.
DAMIS, *à part.* Et mon sort décidé ! Je respire. (*Haut.*) Tombée ?
FRANCALEU. Tout à plat. DAMIS. Tout à plat ?
BALIVEAU, *à Damis.* Oh ! tout à plat.
DAMIS, *froidement, à Baliveau.* Tant pis.
(*A part.*) C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.
BALIVEAU. Sifflée et resiffléé. DAMIS. Et le méritait-elle ?
BALIVEAU. Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : « J'ai tort. »
FRANCALEU, *à Baliveau.* Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber
Sans être, pour cela, taxé de suffisance ; [d'accord,
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.

Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étournaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim! des nuées!
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix!
J'ai trouvé....

BALIVEAU, *à Francaleu.* Ma foi! moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU. On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens.... (*Damis l'écoute avidement.*)

FRANCALEU, *à Damis.* J'ai trouvé.... telle rime....
(*Damis cesse de l'écouter.*)

FRANCALEU, *continuant.* Oui, telle rime digne elle seule, à mon [gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU. Tout ce que peut de mieux l'auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme,
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS. C'est, s'il eût réussi, qu'il pourrait vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire;
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice;
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-même, à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCALEU. C'est parler en poëte, en héros, en grand homme!
(*A Baliveau.*) Vous êtes stupéfait; ce trait-là vous assomme :
Vivent les grands esprits, pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(*A Damis.*) N'est-ce pas, mon confrère?

Damis reçoit une lettre, et se retire pour en prendre connaissance : on voit que c'est la réponse du père de Dorante.

SCÈNE V. — FRANCALEU, BALIVEAU.

BALIVEAU. Oui : changeons de propos, et laissons tout cela.
FRANCALEU. Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !....
BALIVEAU. C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.
FRANCALEU. C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.
BALIVEAU. Belle prérogative !
FRANCALEU. « Une lice ! un nocher !
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher ! »
Plaît-il ? Vous l'entendiez ? BALIVEAU. Moi, non ; j'avais en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.
FRANCALEU. Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Déjà les grands seigneurs se l'arrachent des mains.
BALIVEAU. J'enrage ! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la pièce.
FRANCALEU. Vous parlez d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.
BALIVEAU, *s'emportant.*
Parlez. Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?
FRANCALEU. Eh ! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui ; vous serez content, ce soir même ; ce soir :
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.
BALIVEAU. Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?
FRANCALEU. Celui qui nous quitte.
BALIVEAU. Plaît-il ?
FRANCALEU. Êtes-vous sourd ? Cet homme de mérite.
BALIVEAU. Monsieur de L'Empyrée ? FRANCALEU. Et qui donc ?
BALIVEAU. Quoi ! C'est lui
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui ?
FRANCALEU. Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;
Et, votre admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.
BALIVEAU, *s'en allant.* Adieu.

FRANCALEU, *l'arrêtant*. Comment donc ?

BALIVEAU. Vous avez opéré des prodiges !

FRANCALEU. Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU. Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur. (*Il va pour sortir.*)

FRANCALEU, *le retenant*. Mais encore ! Entre amis, l'on s'explique.
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ! lorsque nous tenons....

BALIVEAU. Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux. FRANCALEU. Est-il possible ?

BALIVEAU. Le voilà ! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé :
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU. Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit ;
Beau feu ; judiciaire ; en qui tout se rassemble ;
Un phénix, un trésor....

BALIVEAU. Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie ;
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race ;
Devant quelques oisifs, elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui ! Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.

Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire !

FRANCALEU. Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire ; esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Ennoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez.... BALIVEAU. Apprenez de moi qu'on ne voit [guère
Les honneurs en ce siècle accueillir la misère ;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim....
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie !
Soit : à vos visions, je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse. Il est libre. Adieu.
(*Il va pour sortir.*) FRANCALEU, *le retenant*. Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête ;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite :
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU. Qu'entend-je ?

FRANCALEU. Assurément, c'est n'être pas à plaindre :
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre....
(*Appelant ses valets.*) Holà, quelqu'un !....
(*A Baliveau.*) Vous-même en jugerez ainsi.

M. Francaleu fait appeler sa fille. M. Baliveau reste désarmé, et s'empresse, au retour de Damis, de lui apprendre la grande nouvelle. Mais quel n'est pas son étonnement, quelle n'est pas sa colère, en voyant son neveu refuser la main de Lucile ! Il sort furieux.

SCÈNE IX. — FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU. Monsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ;

Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS. Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime;
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU. Comment! la connaîtrais-je?

DAMIS. Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU. Quoi? ce serait?.... Quoi! C'est.... la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS. Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU. Ce bel esprit sans pair....

DAMIS. Eh, oui!

FRANCALEU. Mériadec.... De Kersic.... De Quimper....

DAMIS. En Bretagne. Elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.* Embrassez-moi!

DAMIS. De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU. Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt:
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS. Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU. Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS. Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

FRANCALEU. Que vous comptiez en vain faire ce mariage.

DAMIS. Ah! vous aurez beau dire.

FRANCALEU. Et vous, beau protester.

DAMIS. Je l'ai mis dans ma tête. FRANCALEU. Il faudra l'en ôter.

DAMIS. Parbleu, non!

FRANCALEU. Parbleu, si! Parions. DAMIS. Bagatelle!

FRANCALEU. La personne pourrait, par exemple, être telle....

DAMIS. Telle qu'il vous plaira: suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU. Mais laissez dire un mot; et vous verrez que non.

DAMIS. Rien, rien.

FRANCALEU. Sans la chercher si loin....

DAMIS. J'irais à Rome....

FRANCALEU. Que faire?

DAMIS. L'épouser. Je l'ai promis. FRANCALEU. Quel homme!

DAMIS. Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU. Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser!
A m'épouser, vous dis-je : oui, moi, moi. C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS. Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU. Non; mais, en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le change,
Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose : et le nom seul fait tout.
Oh çà! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.

SCÈNE X. — LISETTE, LUCILE, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *voyant entrer Lucile.*

Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.* Ah! Lisette la suit. Malheur à l'anonyme!

FRANCALEU, *à Lucile.* Mignonne, venez çà. Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talents.... LISETTE. Ses talents! C'est où je vous arrête....

FRANCALEU. Qu'on se taise. LISETTE. Apprenez....

FRANCALEU. Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause.

FRANCALEU, *à Lisette.* Va-t'en.

LISETTE. Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU. Je ne veux rien entendre.

LISETTE. Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS. Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU. L'impertinente!....

DAMIS. A dit vrai.

LISETTE, *bas, à Lucile.* Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI. — LUCILE, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.* Elle a dit vrai?

DAMIS. Très-vrai. FRANCALEU. La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Et ma fille n'est pas non plus si malhabile....

LUCILE, *à Francaleu.* Mon père....

DAMIS. Permettez, belle et jeune Lucile....

LUCILE. Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
(*A Francaleu.*) Mon père, il n'est plus temps de rien dissi-
Vous vous êtes prescrit cette loi généreuse, [muler.
Que par mon propre choix je me rendrais heureuse;
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que, moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère;
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU. Au fait. (*A part.*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE. Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANCALEU. Ah! fort bien. LUCILE. Rassurez votre fille qui trem-
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux. [ble,

FRANCALEU. Vous penchiez pour quelqu'un; j'en suis fâché pour
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire? [vous.

LUCILE. C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU. Quoi! quand j'ai mes raisons....

LUCILE. Vous ne les avez plus.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :
Il m'aimait : mon aveu n'attend plus que le vôtre.
N'usez pas contre moi de tout votre pouvoir;
Accordez aujourd'hui mon cœur et mon devoir,
Ou privez-moi du monde à qui j'étais rendue.
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue :
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits :
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

FRANCALEU. La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS. Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement.

FRANCALEU. Pour Dorante où donc est votre ressentiment?

DAMIS. Souffrez que ma vengeance à ceci se termine.
(*Il tire une lettre de sa poche.*)

FRANCALEU. Le fils d'un chicaneur ardent à ma ruine....

DAMIS, *lui remettant la lettre ouverte.*
Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE XII. — LISETTE, LUCILE, DORANTE, FRANCALEU, DAMIS.

DORANTE, *se jetant aux genoux de Francaleu.*

Écoutez-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds,
Après m'être vengé du plus méchant des hommes.
J'adore....

FRANCALEU. Songez-vous, monsieur, où nous en sommes?

DORANTE. Vous et mon père étiez grands amis autrefois.
Vous plaidez; mais il va renoncer à ses droits.
Oui, je cours me jeter à ses pieds, comme aux vôtres;
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres;
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(*A Damis, en se relevant.*)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui t'a fait à mon père écrire....

DAMIS, *à Dorante.* Ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse; et peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.* « Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
Par son médiateur il est des mieux servis :
Et vous plaidez sa cause en orateur habile,
La rigueur, il est vrai, serait très-inutile;
Et je défère à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu :
Celui de monsieur Francaleu
Puisse-t-il s'obtenir de même!
Parlez, pressez, priez. Je désire à l'excès
Que sa fille aujourd'hui termine nos procès;
Et que le don d'un fils, qu'un tel ami protége,
Entre nous deux renouvelle à jamais
La vieille amitié de collége. »

MÉTROPHILE.

(*A Dorante.*) Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour [vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE. Ah! monsieur! O mon père!
(*A Lucile.*) Enfin je vous possède.

DAMIS. Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE. Cher Damis! Vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme....
DAMIS. Heureux. DORANTE. Au désespoir!
Je suis un monstre! DAMIS. Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.
DORANTE, *aux autres*. Un furieux, qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.
DAMIS. Quoi?.... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traî-
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur. [tresse
Je suis bien consolé, j'ai fait votre bonheur.
DORANTE. J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux après-demain vous faire aller aux nues.
DAMIS. Non. J'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

GRESSET.

(1709-1777.)

C'est par l'élégance et la clarté du langage que le caractère du Méchant a réussi dans une pièce sans intrigue et sans combinaison dramatique. Mais un dialogue facile et correct, des portraits bien dessinés, des tableaux de mœurs encadrés avec art, ont soutenu le vide de cinq actes, ou, pour mieux dire, les ont remplis agréablement de détails précieux qui en ont caché le défaut d'action.

LEMERCIER.

Voltaire reproche à cette pièce de n'être pas

Des mœurs du temps un portrait véritable ;

et c'est précisément, après le mérite du style, celui qui est le plus éminent dans cette comédie, la seule où l'on ait saisi le vrai caractère de notre siècle. Qui est-ce qui ne sait pas une foule de vers du Méchant?.... Du style de la Métromanie à celui du Méchant, il y a cette différence, que l'un appartient plus particulièrement au sujet, et que l'autre est le meilleur modèle de la manière dont il faut écrire la comédie, dans un siècle où le grand usage de la société a épuré le langage de ce qu'on appelle la bonne compagnie. L'esprit poétique domine plus dans la Métromanie et le ton du monde dans le Méchant.... L'ouvrage de Gresset a un mérite précieux dans la comédie, celui d'être d'autant plus moral que le caractère de son méchant a toute la séduction dont il est susceptible. Les autres caractères principaux sont aussi très-judicieusement conçus.... Toutes ces conceptions, pleines de sens et de moralité, et la foule des vers excellents, devenus d'excellents proverbes, ont racheté ce qui manque à cette comédie du côté de l'intrigue et de l'intérêt, et l'ont mise au rang des premières du siècle. Elle fut très-sévèrement critiquée dans sa nouveauté. Quelqu'un dit à ces censeurs si difficiles : *Vous serez peut-être vingt ans sans avoir le pendant de cette pièce.* Cet homme a prophétisé mieux qu'il ne croyait : il y a aujourd'hui plus de cinquante ans que l'on attend une comédie en cinq actes qui puisse être comparée au Méchant.

LA HARPE.

LE MÉCHANT.

PERSONNAGES : CLÉON, méchant ; — GÉRONTE, frère de Florise ; — FLORISE, mère de Chloé ; — CHLOÉ ; — ARISTE, ami de Géronte ; — VALÈRE, amant de Chloé ; — LISETTE, suivante ; — FRONTIN, valet de Cléon ; — UN LAQUAIS. — La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

SCÈNE I. — LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN. Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.
LISETTE. Je n'en suis pas plus gaie.
FRONTIN. Eh! pourquoi, je te prie?
LISETTE. Oh! pour bien des raisons.
FRONTIN. Es-tu folle? comment!
On prépare une noce, une fête.... LISETTE. Oui vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.
FRONTIN. Pourquoi donc? LISETTE. Oh! pourquoi? dans toute la [maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissait ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement....
FRONTIN. Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.
LISETTE. S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connaissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?
FRONTIN. Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connais,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.

La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE. Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN. Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien :
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE. Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN. Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment. LISETTE. Je n'ai que faire ici.

FRONTIN. As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE. Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN. Mais que veux-tu?

LISETTE. Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN. Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverais-je mieux? LISETTE. Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenait à se faire,
Je pourrais, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidèle....

FRONTIN. Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE. Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui :
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être;
Par d'autres ou par moi je lui peindrai ton maître.

Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse, et positive, et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi.... Je crois que c'est Géronte.
Comment ! il parle seul !

SCÈNE II. — GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.* Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice :
Valère aura Chloé. LISETTE. Quoi ! sérieusement ?
GÉRONTE. Comment ! tu m'écoutais ?
LISETTE. Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, monsieur ! j'aurais, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment et d'un avis à vous ?
GÉRONTE. Qui m'en empêcherait ? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur je marierai ma nièce :
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot. LISETTE. Voilà parler, cela !
GÉRONTE. Il n'est point de parti meilleur que celui-là.
LISETTE. Assurément. GÉRONTE. C'était pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge ;
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire ;
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.
LISETTE. Fort bien. GÉRONTE. Toujours plaider m'ennuie et me ruine ;
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiraient jamais.

LISETTE. Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE. Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyaient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimaient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serais surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE. Cela n'est pas douteux. GÉRONTE. Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE. Rien de mieux : mais....

GÉRONTE. Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE. Tout cela serait beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE. Eh! pourquoi donc?

LISETTE. Pourquoi? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE. Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE. Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise :
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE. Ah! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort. LISETTE. Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien....
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux et l'âme la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

GÉRONTE. Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.

Quoi donc! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! c'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE. Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avait de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce serait peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis longtemps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE. Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connais, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi.
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon était un homme décrié,
L'aurais-je ici reçu? l'aurait-elle prié?
Mais quand il serait tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurais-je à craindre?
Isolés dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE. Je ne jurerais pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paraît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,

Et d'une.... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirais même assez.... GÉRONTE. Quoi? qu'elle aime Cléon?
LISETTE. C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants :
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle était,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestait,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.
GÉRONTE. Ah! je voudrais le voir! corbleu! tu vas connaître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avait tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondait qu'avec un ton d'ennui :
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paraissait s'ennuyer,
Car il ne disait mot. LISETTE. Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;
Il animait madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parlait, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :

Leur esprit me déplaît comme leur caractère ;
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE. Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment....

LISETTE. Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paraître ;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE. Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon. LISETTE. Voyons.

SCÈNE III. — FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque*. Bonjour, ma sœur.

FLORISE. Ah dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE. Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE. Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort....

GÉRONTE, *bas, à Lisette*. Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas, à Géronte*. Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ? FLORISE. Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répète ?

Géronte fléchit devant la mauvaise humeur de Florise, et ose à peine intercaler parmi les boutades de sa sœur quelques timides justifications de ses desseins pour sa nièce, quelques supplications afin d'obtenir un bon accueil pour son ami Ariste ; mais en voyant rentrer Lisette, il élève la voix et prend un langage ferme. Florise s'en venge sur Chloé, en arrêtant de l'envoyer au couvent ; et puisque Lisette a osé déclarer que le spirituel Cléon avait le don de lui déplaire, elle y suivra Chloé. Mais cet arrangement ne fait en aucune façon le compte de Lisette, qui, d'une part, a plus de goût pour Frontin que pour la retraite, et, de l'autre, s'apitoie sur les contrariétés qu'éprouve l'amour de la pauvre Chloé. Elle prend sur elle de lui promettre Valère, et puise dans son imagination un moyen d'éclairer Florise sur le fourbe insolent qui la mène.

ACTE II.

Cléon s'est servi de la main de son valét pour écrire deux lettres anonymes, l'une à la mère de Valère, contre la famille de Chloé; l'autre à Géronte, contre Valère. Il se propose d'abord de s'amuser des tracasseries qu'il va faire naître, mais il a un autre but plus solide. Florise pense à lui; lui, n'aimera jamais aucune femme; mais, à défaut de Chloé, à qui il veut bien donner la préférence, il épouserait la mère si elle lui apportait les biens considérables de Géronte. La grande affaire, pour le moment, est donc de parer la donation que l'oncle veut faire à sa nièce, et de rompre le mariage de celle-ci avec Valère. Cette belle combinaison épouvante Frontin, qui craint de perdre Lisette si le manége est découvert et son maître chassé. Il lui fait part de ses inquiétudes. Cléon, craignant l'indiscrétion d'un valet amoureux, prend le parti de l'éloigner en lui donnant une commission pour Paris. Florise vient à propos. Elle se plaint de l'appui qu'il prête aux projets de Géronte. Cléon la rassure en lui disant que c'est pour se rendre maître de son frère qu'il semble flatter son goût; qu'au reste il lui est facile de refuser sa signature, et en attendant de gronder et de bouder. Elle a d'ailleurs un autre moyen : le partage n'est pas fait entre elle et son frère, lequel craint par-dessus tout les procès; elle peut le tourmenter en le menaçant d'un procès interminable, et par là elle est sûre de l'achever. Florise ne se sent pas encore assez indépendante des préjugés pour embrasser ce parti extrême. Cléon lui en propose un autre, c'est de travailler à faire interdire son frère : il s'offre d'écrire à son procureur, habile homme, capable de faire enfermer les sept sages de la Grèce. Florise a bien quelque respect humain de refuser cet expédient, cependant elle prie son généreux ami de différer; seulement elle l'autorise à déclarer à Géronte que, s'il ne veut pas céder, elle est décidée à lui intenter un procès.

SCÈNE III. — FLORISE, CLÉON.

FLORISE. De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON. Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;

Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie;
C'est un goût décidé. FLORISE. Puis-je m'en assurer?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris.... CLÉON. Paris! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!....
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!....
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!....
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin se tuer pour autrui:
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne;
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.
FLORISE. J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.
CLÉON. Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets....
FLORISE. Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes? CLÉON. Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;

Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.... FLORISE. Cela sera délicieux.
CLÉON. J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour;
Sur l'aigre Céliante, et la fade Uranie,
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien, que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause :
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.
FLORISE. L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.
CLÉON. On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.
FLORISE. Et comment? CLÉON. On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.
FLORISE. Oui, c'est très-bien pensé; mais faites-vous des vers!
CLÉON. Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.

Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

Après que Florise s'est retirée, Frontin annonce et tout de suite introduit Valère.

SCÈNE VI. — CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourrait en faire quelque chose.

SCÈNE VII. — VALÈRE, *en habit de campagne*, CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh ! bonjour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnaîtrai-je !.... CLÉON. Ah ! point de compli-
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens, [ments ;
On est payé d'avance.... Eh bien ! quelles nouvelles
A Paris ? VALÈRE. Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.
CLÉON. Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre âge ;
Quelqu'un pourtant m'écrit, et j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,

Toujours bon, toujours dupe? VALÈRE. Oh! non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie;
Le monde comme il est me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on le leur rend;
On se prend, on se quitte, assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant;
Et Paris s'embellit délicieusement.
CLÉON. Et Cidalise?.... VALÈRE. Mais....
CLÉON. C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?.... Quoi! la chose est secrète?
VALÈRE. Mais cela fût-il vrai, le dirais-je? CLÉON. Partout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.
VALÈRE. Je m'en détacherais si je la croyais telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.
CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*
Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme :
Il faudrait des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdrait son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez :
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.
VALÈRE. Je vous en crois assez.... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?
CLÉON. N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux?
VALÈRE. Eh! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que dirait-on de moi, si j'allais, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurais une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui serait mon pédant;

Ou, si pour mon malheur ma femme était jolie,
Je serais le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce serait m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irais-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paraît ignoble, crapuleux.

CLÉON. Vous pensez juste. VALÈRE. A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire
Si j'allais m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON. Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connaissez-vous? VALÈRE. Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis longtemps dans notre voisinage;
Que c'était son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON. Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALÈRE. A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON. Cela m'en a tout l'air. VALÈRE. J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON. Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance . on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici? VALÈRE. Mais assez, ce me semble;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle était embellie;
Comment la trouvez-vous? CLÉON. Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien. VALÈRE. J'en crois fort votre goût.

CLÉON. Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étais donné la peine de tenter....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALÈRE. Assurément Chloé serait une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serais peu tenté.
Allons, je vais partir; et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains.... CLÉON. Non; il vous faut rester.

VALÈRE. Mais comment voulez-vous ici me présenter?

CLÉON. Non pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE. A votre aise.

CLÉON. Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE. Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur et jamais son neveu.

CLÉON. Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choquerait votre mère :
Il faut dans vos propos paraître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste :
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;

Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte.
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer:
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE. Oh! vous êtes charmant.... Mais n'aurais-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON. Eh bien!..., mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'était que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien;
Ne consultez que vous. VALÈRE. Écoutez-moi, de grâce;
Je cherche à m'éclairer. CLÉON. Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverais pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avais imaginé qu'on pouvait tout risquer,
Et que, pour vos projets, il fallait sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE. Soit. Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII. — CLÉON, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN. Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.
CLÉON. Ne perdez point de temps; que Frontin vous ramène.

SCÈNE IX. — CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend ; son faible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère....
Il pourrait bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

ACTE III.

Chloé a aperçu Valère, et n'augure rien de bon en ne le voyant pas se présenter à la maison ; elle confie sa découverte et son chagrin à Lisette, qui se fait confirmer par Frontin la vérité de cette nouvelle. Cependant Ariste est arrivé, et Florise, renfermée dans son appartement, refuse de paraître. Cette bouderie fâche Géronte ; Ariste travaille à le calmer, et Cléon à l'aigrir. Afin d'achever son œuvre, il l'entraîne avec lui pour lui communiquer les projets hostiles de Florise. Ariste, mis au courant de tout par Lisette, soupçonne gravement Cléon d'être l'auteur de la lettre écrite à la mère de Valère.

SCÈNE VI. — VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE. Ah ! les affreux chemins et le maudit pays !
(*A Ariste.*) Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bien m'ap-
Où je puis voir Géronte? [prendre
ARISTE. Il serait mieux d'attendre :
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.
VALÈRE. Et Florise. On viendrait, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu serait un peu légère ;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.
ARISTE. Quoi ! vous êtes.... VALÈRE. Valère.
ARISTE. Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère voulait vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit. VALÈRE. Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé.... cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :

On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne;
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE. Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi....

VALÈRE. Oh! cela.... ARISTE. Doucement; cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE. Ah! monsieur....

ARISTE. Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde;
Ne me connaissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos....

VALÈRE. Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE. Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un autre.

VALÈRE, *à part*. Oh! voici les sermons, l'ennui!....
(*Haut.*) Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient.... ARISTE. Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE. Vous savez....! ARISTE. Je le sais

VALÈRE. Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux; j'avais à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille;
Comme il est mon ami.... ARISTE. Lui?

VALÈRE. Mais assurément.

ARISTE. Vous osez l'avouer? VALÈRE. Ah! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Ah! ne l'est pas qui veut. ARISTE. Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez? VALÈRE. On serait bien adroit.

ARISTE. Si l'on vous faisait voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui peut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALÈRE. C'est juger par des bruits de pédants, de commères.
ARISTE. Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne;
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il serait odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeais pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient: allons....

SCÈNE VII. — GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*
Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant.... Viens donc que je t'embrasse.
Comme le voilà grand!.... (*A Ariste.*) Ma foi, cela nous chasse.
VALÈRE. Monsieur, en vérité.... GÉRONTE. Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'était hier, je crois.... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*A Ariste.*) Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.
VALÈRE. Monsieur c'est trop d'honneur....
GÉRONTE. Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*A Ariste.*) A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne;
La menace est plaisante! ah! je ne crains personne :
Je ne la croyais pas capable de cela.
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :

Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connaissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII. — GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE. Eh bien; es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissais. VALÈRE. Oh! j'étais fort plaisant.
GÉRONTE. Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois....
VALÈRE, *à part.* Comment faire?
Son amitié me touche.
GÉRONTE, *à part.* Il paraît bien distrait.
Eh bien....? VALÈRE. Assurément, monsieur.... j'ai tout sujet
De chérir les bontés.... GÉRONTE. Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX. — CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON. Ne suis-je pas de trop? GÉRONTE. Non, non, mon cher
Venez, et partagez ma satisfaction. [Cléon;
CLÉON. Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance
Avec monsieur. VALÈRE. J'avais la même impatience.
CLÉON, *bas, à Valère.* Comment va?
VALÈRE, *bas, à Cléon.* Patience.
GÉRONTE, *bas, à Cléon.* Il est complimenteur;
C'est un défaut. CLÉON. Sans doute; il ne faut que le cœur.
GÉRONTE. J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire:
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi....
VALÈRE. On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, monsieur, les sait-on?
GÉRONTE. Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie:
Eh bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie....
VALÈRE, *d'un ton précipité.*
Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avait Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien, mais, ma foi! d'une horrible bêtise;

Déjà depuis longtemps cela devait finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, *bas*, *à Valère*. Très-bien : continuez.

VALÈRE. J'oubliais de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve partout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE. Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE. Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous? GÉRONTE. Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phriné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON, *à Géronte*. Vous avez bien raison....
(*Bas, à Valère.*) Courage.

GÉRONTE. Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE. C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai....

GÉRONTE. Je t'en dispense.

VALÈRE. On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON, *bas, à Valère.* Ferme!....
(*Bas, à Géronte.*) Il est singulier.
GÉRONTE. Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait.... VALÈRE. La nièce est-elle encor jolie?
GÉRONTE. Comment encor! je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.
VALÈRE. Elle était assez bien.
CLÉON, *bas, à Géronte.* L'éloge est assez mince.
VALÈRE. Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.
GÉRONTE. Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse....
VALÈRE. Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime.... sensément.
GÉRONTE. Comment donc? VALÈRE. Comme on aime....
Sans que la tête tourne.... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.
CLÉON, *bas, à Valère.* A merveille! appuyez.
GÉRONTE. Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie....
VALÈRE. Je veux d'abord....
GÉRONTE. D'abord il faut changer de ton.
CLÉON, *bas, à Valère.* Dites, pour l'achever, du mal de la maison.
GÉRONTE. Or, écoute.... VALÈRE. Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.* Quelle tête! Oh! ma foi! la noce est retardée :
Je ferais à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il? VALÈRE. Pas mal.... cette façon....
GÉRONTE. Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi? VALÈRE. Je suis à vous.... En abattant ceci....
CLÉON, *à Géronte.* Que parle-t-il d'abattre?
VALÈRE. Oh! rien. GÉRONTE. Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère?

VALÈRE. Non, c'est que je prenais quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE. En voici bien d'une autre! eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALÈRE. Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez.... GÉRONTE. Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE. Oui.... vous avez raison; il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon*. Il devient plus docile;
Il change de langage. VALÈRE. Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison? GÉRONTE. C'est-à-dire
Après ma mort, VALÈRE. Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrais : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin.... GÉRONTE. De partir : ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer,

CLÉON, *bas, à Géronte*. Sa folie est certaine.

GÉRONTE. Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE. Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE. Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! oh! parbleu!
La peste emporterait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon*. Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend....

GÉRONTE. Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON. Sans doute.

VALÈRE. Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*A Cléon.*) Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X. — GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE. A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là? CLÉON. Si sur les apparences....
GÉRONTE. Où diable preniez-vous qu'il avait de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des caillettes,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis.... CLÉON. Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connaissez tout aussi bien qu'un autre :
Prenez qu'on m'a surpris et que je n'ai rien dit;
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorais le fond du caractère.

On remet à Géronte, en présence de Cléon, la fameuse lettre anonyme. Cléon fait adroitement pénétrer le poison qu'elle renferme dans le cœur du vieillard, qui décidément le charge de renvoyer Valère.

SCÈNE XI. — CLÉON, VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite et à demi-voix.* Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII. — VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allais braver Chloé par mon étourderie :
La braver! j'aurais fait le malheur de ma vie;
Ses regards ont changé mon âme en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étais pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur, et noble et naturelle,
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?

Il m'aimait autrefois; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux!.... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé.... Si j'avais pu prévoir....
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

ACTE IV.

Chloé, qui vient d'apprendre de son oncle en quels termes méprisants Valère a parlé d'elle, ne peut accorder ce langage avec les efforts qu'il a faits pour lui plaire, et l'accuse de duplicité. Lisette ne voit là que du Cléon, et la rassure. Elle prend pour la servir le plus sûr moyen, c'est de ruiner d'un coup la confiance aveugle et le fol engouement de Florise pour Cléon, en la déterminant à se mettre aux écoutes pour entendre avec quelle verve ce digne ami fera secrètement son panégyrique.

SCÈNE III. — FLORISE, LISETTE.

LISETTE. Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu. FLORISE. Je te le passe encore.
LISETTE. S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien; laissons-les.

SCÈNE IV. — ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE. On m'évite;
O ciel! je suis perdu. ARISTE. Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi :
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.
VALÈRE. Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.
ARISTE. De grâce,
Le connaissez-vous? VALÈRE. Non; mais je vois ce qu'il est:
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connaît?

La conversation deviendrait fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE. Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère ;
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre.... VALÈRE. Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami ! ARISTE. Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré ;
Au plus frivole accueil, on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connaissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE. Je vous réponds, monsieur, qu'il est très-estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle ;
Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE. Mais vous le condamnez, en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;

Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE. Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE. De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connaissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE. Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire....

ARISTE. Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme et de ce naturel
Agréable, amusant sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE. Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime;
Je voudrais que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois.

Quand il est à Paris il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE. Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?

VALÈRE. On le craint, c'est beaucoup. ARISTE. Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui ?

VALÈRE. Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE. Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Étranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté ;

Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

VALÈRE. Je ne le verrais plus si ce que vous pensez
Allait m'être prouvé : mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE. S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société; diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis;
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE. Je ne le connais plus s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant; et je serais partout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE. Tout le monde est méchant? oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés : voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité :

Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE. Vous me persuadez. ARISTE. Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils ; soyez bon, vous plairez ;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE. Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V. — GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE. Le voilà bien paré ! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage !

VALÈRE. Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avais votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE. Elle a d'assez beaux yeux....
Pour des yeux de province. VALÈRE. Ah ! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir.... GÉRONTE. Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE. Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse....

GÉRONTE. Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE. Quoi donc ? GÉRONTE. Je ne dis rien : mais, sans tant de [façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE. Non, monsieur, j'obéis.... A peine je respire....
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI. — GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE. Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime....

GÉRONTE. A la bonne heure ; il peut obtenir votre estime ;
Vous avez vos raisons apparemment ; et moi
J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE. Ce ton-là m'est nouveau ; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avait employé.

GÉRONTE. Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même et mal de tout le monde?

ARISTE. Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse....

GÉRONTE. Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquait ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage;
Ce que je sais de lui....

ARISTE. Cléon.... GÉRONTE. Encor! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE. Moi! me justifier! Eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE. Enfin.... ARISTE. Expliquez-vous, ou je romps pour [jamais:
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets....

GÉRONTE. Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas....
Je sors.... car je dirais ce que je ne veux pas....

SCÈNE VII. — CLÉON, ARISTE.

ARISTE. M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle âme assez noire....

CLÉON. Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.

Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène ;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imaginerait qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage ;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusait tantôt.

ARISTE. Tout serait expliqué si l'on cessait de nuire,
Si la méchanceté ne cherchait à détruire....

CLÉON. Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre ;
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons ;
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimait si fort ; l'amusement circule
Par les prévenances, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE. On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudrait être fin ;

Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses fausse tés, ces trahisons cruelles ;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira ;
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connaissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien ;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore ;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON. Une explication ! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi ! laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !.... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains.... Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi.... ARISTE. Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII. — CLÉON, ARISTE, LISETTE.

LISETTE. Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, à Lisette, en sortant.* Songe au moins....

LISETTE, *bas, à Ariste.* Silence.

SCÈNE IX. — CLÉON, LISETTE.

CLÉON. Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute....

LISETTE. Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet ;
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, *seul.* La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi ! l'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.* Tout va bien.

CLÉON. Tu me vois dans la plus douce ivresse ;
Je l'aimais sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE. Je crains pourtant toujours. CLÉON. Quoi !

LISETTE. Ce goût pour madame.

CLÉON. Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE. Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire :
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractère,
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme....

CLÉON. Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE. Pour madame !.... Oh ! d'honneur.... Mais je crains ma [franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été sûrement, et je croi....

CLÉON. Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois; elle était très-jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyait fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature;
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise !.... LISETTE. Elle est insupportable;
Rien n'est bien : autrefois je la croyais aimable,
Je ne la trouvais pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ? CLÉON. Ridicule, odieuse....
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire une enfant :
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement :
Une femme qui fuit le monde en enrageant
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;

Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE. Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON. Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix! j'entends là-dedans.... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.* Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, *à part, en revenant.* Elle est, ma foi! partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON. Eh bien? LISETTE. On me cherchait. Mais vous n'y pensez
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas. [pas,
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance....

CLÉON. Compte sur les effets de ma reconnaissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE. Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*) Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.* Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

ACTE V.

Lisette amène adroitement Frontin, qu'elle retient dans une cachette, à écrire à Cléon pour lui annoncer qu'il renonce à son service. Dès qu'elle a obtenu de lui ces lignes, elle les porte à Ariste, avec qui Florise est au mieux depuis qu'elle a découvert la noirceur de Cléon. Elle ne songe plus qu'aux moyens de l'éloigner sans éclat. Pour Géronte, qui en est toujours coiffé, il lui confie qu'Ariste l'accuse d'être l'auteur des lettres anonymes. Cléon rejette le soupçon de cette indignité sur son rival, en insinuant que Frontin, dont il s'est défait, aurait pu prêter sa plume à Valère, et Géronte accueille avec empressement cette idée.

SCÈNE VI. — CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette aurait-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée.... un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront.... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII. — CLÉON, FLORISE.

CLÉON. Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame....
Mais quelle rêverie occupe donc votre âme!
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins!
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE. J'en ai de trop réels. CLÉON. Dites-les-moi, de grâce
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connaissez.... FLORISE. J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON. Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle était mon erreur! quand je vous adorais,
Je me croyais aimé.... FLORISE. Je me l'imaginais;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentiments mon âme est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON. Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulais à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyais que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE. Une autre vous aurait fait perdre votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse....

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE. Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulais vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE. C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employait ma faiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais. CLÉON. La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante:
Attendons quelques jours, et vous serez contente :
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé....

FLORISE. Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII. — GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE. Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE. Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il fallait n'y recevoir jamais....

CLÉON. L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE. Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE. Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez....

GÉRONTE. Je m'entends, il suffit. ARISTE. Non, ce n'est point [assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage....

GÉRONTE. Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE. Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connaissez l'écriture....
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE. Vraiment oui, c'est Frontin! je savais tout cela :

Belle nouvelle! ARISTE. Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence....
GÉRONTE. Un valet, un coquin!....
VALÈRE. Connaissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.
GÉRONTE. Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.
VALÈRE. Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère....
Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.
CLÉON. Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.
VALÈRE. Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris; qu'il vienne.
(*A un laquais.*) Qu'on appelle Lisette et qu'elle nous l'amène.
GÉRONTE, *à Valère*. Frontin vous appartient?
(*A Cléon.*) Autre preuve pour nous!
Il était à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.
CLÉON. Valère, quelle est donc cette plaisanterie?
VALÈRE. Je ne plaisante plus, et ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même,
GÉRONTE. Mais vraiment il est brave; on me mandait que non....

SCÈNE IX. — CLÉON, GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette*. Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison....
LISETTE. Il est parti. ARISTE. Non, non : ce n'est plus un mys-
LISETTE. Il est allé porter la lettre de Valère : [tère.
Vous ne m'aviez pas dit....
ARISTE. Quel contre-temps fâcheux!
CLÉON. Comment! malgré mon ordre il était en ces lieux!
Je veux de ce fripon.... LISETTE. Un peu de patience,
Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.
Il peut bien, par hasard, avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon;
(*Montrant Valère.*)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais....
FLORISE, *se saisissant du paquet*.
Donne cet écrit; j'en sais tout le mystère.
CLÉON, *très-vivement*. Mais, madame, c'est vous.... Songez....
FLORISE. Lisez, mon frère.

Vous connaissez la main de monsieur ; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avait destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres....

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !.... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connais :
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON. C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise :
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.* Oh ! l'on ne vous craint guère....
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère;
Mais morbleu ! s'il ne part....

ARISTE. Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son âme est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE. Sa noirceur me confond.... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspirait pour vous.
Ma sœur, faisons la paix.... Ma nièce aurait Valère,
Si j'étais bien certain.... ARISTE. S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit, un conseil ennemi....

GÉRONTE, *à Valère.* Allons je te pardonne....
(*A Ariste.*) Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

COLLIN D'HARLEVILLE.

(1755-1806.)

Collin d'Harleville offre une gaieté douce, des sentiments délicats, des personnages d'une originalité aimable, une critique fine et légère, de la simplicité, de la bonhomie, et une sorte de naïveté qui fait souvent plus rire que les sarcasmes les plus mordants.... Tous ses ouvrages se distinguent par un excellent ton et un naturel heureux : le comique y est dans les situations et non dans les mots; ce sont les maîtres et non les valets qui sont plaisants, et partout on y reconnaît l'empreinte d'un talent très-aimable. GEOFFROY.

L'intrigue de l'Optimiste est un peu faible, mais bien conduite et bien ménagée; elle a même un mérite dramatique, c'est d'amener naturellement des incidents qui font ressortir le principal caractère.... Le caractère de l'optimiste, quoiqu'il ne soit pas très-commun, n'est pourtant point du tout hors de nature : on en a vu plus d'un modèle.... Collin a fait son optimiste sur un plan analogue à son caractère, qui le porte aux idées douces et aux sentiments philantropiques. L'espèce de gaieté qui règne dans ses pièces est aimable, et fait naître le sourire de l'âme; elle n'a jamais ni quolibets ni mauvais goût, pas même dans ses rôles de valets, qui, sans sortir de la vérité relative, ont une physionomie qui s'accorde avec le ton général de ses principaux personnages. Les fils de son intrigue sont minces et déliés; mais il les conduit et les soutient avec assez d'adresse jusqu'à un dénoûment qui satisfait le spectateur.

LA HARPE.

L'OPTIMISTE.

PERSONNAGES : M. DE PLINVILLE; — M^me^ DE PLINVILLE; — ANGÉLIQUE, leur fille; — M^me^ DE ROSELLE, nièce de M. de Plinville; — M. DE MORINVAL; — M. DORMEUIL; — M. BELFORT, secrétaire de M. de Plinville; — ROSE, jeune suivante d'Angélique; — PICARD, vieux portier de M. de Plinville; — LÉPINE, laquais de M. de Plinville; — UN POSTILLON. — La scène est en Touraine, au château de Plinville.

ACTE I.

SCÈNE I. — M^me^ DE ROSELLE, *un bouquet à la main, tire sa montre.*

Est-il bien vrai? qui? moi, levée avant six heures?
Moi! dans ce vieux château, dans ces tristes demeures!

Chez mon oncle?.... heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; et moi j'y meurs d'ennui....
Peut-être ai-je bien fait d'y venir.... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois.... s'il était vrai?.... j'avouerai qu'à ce prix,
Je ne regretterais ni la cour ni Paris.
Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paraît de plus en plus triste et mélancolique....
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,
Serait-il, par hasard, un amant déguisé?
C'est un point qu'il faudrait éclaircir. Je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons.... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe.
Un prétexte.... ma sœur;.... bon! le premier mensonge
Suffira....

Une conversation de madame de Roselle avec la suivante d'Angélique la confirme dans ses soupçons : Rose lui apprend que sa maîtresse pleure la nuit, qu'elle n'aime point M. de Morinval, qui est un galant homme, mais boudeur et chagrin, et dont les cinquante ans d'ailleurs ne cadrent guère avec les seize ans d'Angélique. Belfort au contraire ne lui déplaît pas, et madame de Roselle a lieu de faire des conjectures d'après les détails qu'on lui donne. Le jeune secrétaire de M. de Plinville ne lui est connu que par ses bonnes qualités; Angélique reçoit de lui ses leçons d'anglais, nulle difficulté ne l'arrête et elle fait des progrès merveilleux.

SCÈNE II. — Mme DE ROSELLE, ROSE.

Mme DE ROSELLE. Belfort paraît donner ces leçons avec zèle.
ROSE. Tout à fait; il chérit beaucoup mademoiselle.
Mme DE ROSELLE. A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?
ROSE. Oh! beaucoup : en effet, qui ne l'aimerait pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui moi j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux....
Mme DE ROSELLE. Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?
ROSE. Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit; c'est monsieur.

SCÈNE III. — Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE. Ah! ma nièce, c'est toi?
La rencontre vraiment est heureuse.... Mme DE ROSELLE. Pour
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie. [moi.
M. DE PLINVILLE. Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.
(*A Rose.*) Bonjour, Rose. ROSE. Monsieur....
M. DE PLINVILLE. Mais comme elle embellit!
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.
ROSE. Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.
M. DE PLINVILLE. Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée.... oh! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve!.... car je suis heureux même en dormant.
Mme DE ROSELLE. Oh! je le crois.
ROSE. Monsieur, contez-nous donc, de grâce.
M. DE PLINVILLE. Il n'en reste au réveil qu'une légère trace;
Et j'aurais maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.
Mme DE ROSELLE. Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.
M. DE PLINVILLE. Il est vrai : que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis.... ce que je veux, grand roi, simple berger!....
Que sais-je, moi? quelqu'un vient-il me déranger:
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.
Mme DE ROSELLE. Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le
Je suis contente aussi : pour la première fois [vôtre.
J'ai vu l'aurore. M. DE PLINVILLE. Bon!
ROSE. Tous les jours je la vois.
M. DE PLINVILLE. En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.
Mme DE ROSELLE. Savez-vous que l'aurore est une belle chose?
M. DE PLINVILLE. Oh! oui, surtout ici, surtout au moi de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.
Mme DE ROSELLE. Il est vrai.
ROSE. C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.
M. DE PLINVILLE. J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour à tour par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.
Mme DE ROSELLE. Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe

Et les fleurs.

M. DE PLINVILLE. Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée!
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin!

Mme DE ROSELLE. Tout exprès!

M. DE PLINVILLE. Pouvions-nous enfin pour notre pêche.
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche?

Mme DE ROSELLE. Oh! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE. Oui? tant mieux! tu verras le plus joli bateau!....

ROSE. Ah! charmant.

M. DE PLINVILLE, *à Rose*. Angélique est sans doute habillée?

ROSE. Pas encor.

M. DE PLINVILLE. Bon! du moins, est-elle réveillée?

ROSE. Oh! oui, monsieur: je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE. Non, non; l'on vous attend.
Hâtez-vous. ROSE, *en s'en allant*. Je voudrais être déjà partie.
Une pêche! un bateau!.... la charmante partie!

SCÈNE IV. — Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *la suit des yeux*.
Heureux âge! à seize ans, on n'a point de souci;
Tout plaît.

Mme DE ROSELLE. Mais ma cousine est pourtant jeune aussi;
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine!

M. DE PLINVILLE. Quoi! le chagrin, dis-tu? serait-elle chagrine?

Mme DE ROSELLE. Vous ne remarquez pas? M. DE PLINVILLE. Non.

Mme DE ROSELLE. Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve....

M. DE PLINVILLE. En effet. Mais, bon! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste: on sait ce qu'il en coûte....
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras: je voudrais que ce fût dès demain.

Mme DE ROSELLE. A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE. Et pourquoi?

Mme DE ROSELLE. De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE. Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue!
Mme DE ROSELLE. Elle hésitait toujours : sa lenteur est connue.
Moi, je l'ai devancée. M. DE PLINVILLE. A ravir.
Mme DE ROSELLE. Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours?
M. DE PLINVILLE. Il est vrai.
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connais; aussi, je vais me préparer.
Mme DE ROSELLE, *à part*. Cela nous donnera le temps de respirer.
M. DE PLINVILLE. Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais on vient.
Mme DE ROSELLE. Comment donc, ma tante est déjà prête?
M. DE PLINVILLE. Oh! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V. — Mme DE ROSELLE, Mme DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *l'embrasse*. Bonjour, ma chère amie.
Mme DE PLINVILLE. Ah! ah! monsieur, c'est vous;
Bonjour, ma nièce! non, je crois que de la vie,
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déjà trois qu'il m'a fallu gronder.
M. DE PLINVILLE. Ma femme est vigilante; elle sait commander.
Mme DE PLINVILLE.
J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guère.
M. DE PLINVILLE. Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.
Mme DE PLINVILLE. Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.
M. DE PLINVILLE. Bonne réplique! allons, point de souci.
Mme DE PLINVILLE. Fort bien.
Et vous croyez, monsieur, qu'avec ce beau système,
Les choses vont ici se faire d'elles-même.
M. DE PLINVILLE. Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait! Si Morinval
Et ma fille venaient, on se mettrait en route.
Mme DE PLINVILLE. On ne s'y mettra point.
M. DE PLINVILLE. On ne part pas?
Mme DE ROSELLE. Sans doute.
La partie est remise. M. DE PLINVILLE. Est remise!.... comment?....
Vous riez?
Mme DE PLINVILLE. Oui; je suis en belle humeur, vraiment!
M. DE PLINVILLE. Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine?
Mme DE PLINVILLE. Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

Mme DE ROSELLE. Cette migraine-là vient bien mal à propos.

Mme DE PLINVILLE, *à M. de Plinville.*

Aussi, dès le matin il trouble mon repos :
Il fait un bruit. M. DE PLINVILLE. Qui? moi?

SCÈNE VI. — LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *accourt.* Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

Mme DE PLINVILLE. On n'a pas besoin d'elle.

Elle emmène madame de Roselle voir des étoffes qu'on lui envoie de Paris.

Mme DE ROSELLE. Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII. — M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE, *en riant.* Ah! la flotte! il est gai.
(*A Rose.*) Te voilà toute sotte!

ROSE. J'en pleurerais.

M. DE PLINVILLE. Ma femme a de fâcheux instants....
Heureusement, cela ne dure pas longtemps.

ROSE. Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE. Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE. A cela près; pourquoi ne part-on pas, monsieur? [meur,

M. DE PLINVILLE. Ma femme a la migraine; et l'on n'est pas d'hu-
Quand on souffre.... d'ailleurs le temps, je crois, se brouille.
Regarde. ROSE. Vous riez si bien lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore....

M. DE PLINVILLE. Oui; mais un temps pluvieux
Nuirait à ma santé. ROSE. Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur?

M. DE PLINVILLE. Oui, vraiment, à merveille;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE. Hé!.... vous avez été bien malade. M. DE PLINVILLE. On
ROSE. Vous en douteriez? [le dit.

M. DE PLINVILLE. Non : mais, vois-tu, chère Rose,
D'honneur! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étais dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisait souffrir aucunement.

ROSE. Ah! ah! M. DE PLINVILLE. Notre machine alors est en-
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie. [gourdie,
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct; moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste;
Et ma faiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé:
La santé peut paraître, à la longue, un peu fade;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrais qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrais toi-même.... ROSE. Ah! monsieur, grand merci;
Ma santé me suffit, je la trouve assez bonne.
Et puis, si je mourais?....
M. DE PLINVILLE. Bon! il ne meurt personne;
Tu me vois! ROSE. Vous vivez, nous sommes tous contents:
Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop longtemps.
Je m'en vais de ce pas trouver mademoiselle:
Elle a moins de chagrin, quand je suis auprès d'elle.
M. DE PLINVILLE. C'est bien fait. (*Rose sort.*)

SCÈNE VIII. — M. DE PLINVILLE, *seul.*

Cette Rose est une aimable enfant;
Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendrait plutôt pour une sœur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une sœur:
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent:
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent:
Enfin tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX. — M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD. Bien arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?
M. DE PLINVILLE. Parce que tu n'es point de la moitié qui paie.
PICARD. Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aie
De quoi payer?
M. DE PLINVILLE. Eh! mais pouvions-nous être tous
Riches? PICARD. Je pouvais, moi, l'être aussi bien que vous.

M. DE PLINVILLE. Tu ne l'es pas enfin. PICARD. Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche.
Et depuis cinquante ans.
M. DE PLINVILLE. Tu devrais, en ce cas,
Être fait au service. PICARD. Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi, je suis valet.
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.
M. DE PLINVILLE. Tu n'en prends qu'à ton aise.
PICARD. Oh!.... M. DE PLINVILLE. L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.
PICARD. Je suis valet comme eux.
M. DE PLINVILLE. Eh! le mot n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.
PICARD. Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair quand la nuit est bien noire.
M. DE PLINVILLE. Je suis donc bien crédule?
PICARD. On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi.
M. DE PLINVILLE, *rit.* En vérité?
PICARD. Chez vous, on pille, on pleure, on gronde,
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.
M. DE PLINVILLE. Mais je ne savais pas un mot de tout ceci.
PICARD. On vous battrait enfin, vous diriez, *grand merci.*
M. DE PLINVILLE. Le bon Picard a donc le petit mot pour rire!
PICARD, *en s'en allant.* Oui! je suis fort plaisant!
M. DE PLINVILLE. Tu n'as plus rien à dire!
PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*
Eh! je sors. M. DE PLINVILLE. Où vas-tu?
PICARD. Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir? je ne saurais m'asseoir :
Madame, à tous moments, m'envoie à ce village;
Et.... pour je ne sais quoi : dès le matin, j'enrage.
M. DE PLINVILLE. Allons, va, mon ami.
PICARD. Voilà bien leurs propos!
Va, mon ami! pour eux, ils restent en repos. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — M. DE PLINVILLE, *seul.*

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.

Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre;
Et cependant au mot si je voulais le prendre,
Je l'attraperais bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

(*Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.*)

Quand j'y songe, je suis bien heureux, je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvais naître Turc, Limousin, paysan;
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh! non; mes voisins me chérissent;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI. — M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE. Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL. Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE. Vous venez à propos : je passais en revue
Tous mes sujets de joie....

M. DE MORINVAL Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE. Je songeais comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.
Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites!

M. DE PLINVILLE. Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL. Heureux, moi? sans sujet mes parents m'ont haï.
Par des gens que j'aimais je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE. Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL. Puis-je oublier encor cet accident funeste
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorais.

M. DE PLINVILLE. Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL. Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès lors isolé, sans famille.... [fille.

M. DE PLINVILLE. Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma

M. DE MORINVAL. Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE. A propos, ma nièce a désiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL. Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE. Sa sœur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL. Mais elle ne devait pas venir.

M. DE PLINVILLE. Il est vrai;
Elle a changé d'avis. M. DE MORINVAL. Mon ami, ce délai
N'est point naturel. M. DE PLINVILLE. Bon!

M. DE MORINVAL. Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE. A l'autre!

M. DE MORINVAL. J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce. M. DE PLINVILLE. Eh! mais, vous êtes singu-
Ma nièce fait de vous un cas particulier. [lier;
Et d'ailleurs, il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.
Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?....

M. DE PLINVILLE. Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main....

M. DE MORINVAL. J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.
Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

M. DE MORINVAL. Si fait; je ne suis point de ces gens fort aimables:
Je ne suis plus très-jeune.

M. DE PLINVILLE. Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL. Non, pas encor.

M. DE PLINVILLE. Hé bien! ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage:
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL. Je ne sais.... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE. Elle n'est point parleuse, et j'en rends grâce à Dieu.

M. DE MORINVAL. Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre....

M. DE PLINVILLE. Écoutez; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour.... M. DE MORINVAL. Non, mais....

M. DE PLINVILLE. Vous lui plaisez,
Vous avez son estime : eh bien, vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déjà depuis longtemps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé,
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaieté;

Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai quand on devient mon gendre.

(*Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.*)

ACTE II.

Madame de Roselle surprend Belfort à rêver seul dans le parc; elle s'insinue dans sa confiance; il lui avoue qu'il est de condition, et qu'il aime Angélique. Mais il a su lui cacher son amour, et il ignore le sien. Il se trouve que madame de Roselle connaît le père du jeune homme : c'est un bon militaire et un homme d'honneur; mais, en cédant à la passion du jeu, il a perdu tout son bien. C'est ce désastre qui a déterminé Belfort à quitter son nom de Dormeuil pour déguiser sa naissance. En voyant arriver M. de Plinville, Belfort ému et embarrassé s'excuse et se retire. M. de Plinville attribue son embarras à tout autre motif, et dit qu'il entend fort bien.

M^me^ DE ROSELLE, *à part.*

Ah! mon cher oncle : moi, je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV. — M. DE PLINVILLE, M^me^ DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE. Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous
Tout pénétré de joie et de reconnaissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connaissance.

M^me^ DE ROSELLE. De sa réception on m'a fait le récit :
Il est plaisant. M. DE PLINVILLE. Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste;
Et je ne pense pas que, depuis que j'existe....

M^me^ DE ROSELLE. Vous prîtes cependant un laquais l'an passé.
Pour vol, presqu'aussitôt ma tante l'a chassé.
Nous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE. Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé!
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

M^me^ DE ROSELLE. Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens. M. DE PLINVILLE. Je le crois. Il suffit de le voir.

M^me^ DE ROSELLE. Mais, entre nous, pourtant, j'aurais voulu sa-
M. DE PLINVILLE. Savoir? quoi! [voir....

M^me^ DE ROSELLE. M'informer....

M. DE PLINVILLE. Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!

Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connaissent d'abord.
Un certain.... ou plutôt veux-tu que je te dise?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchants, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnaître.
Et puis j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé que de craindre toujours.

Mme DE ROSELLE. Eh! qui de vous tromper pourrait être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE, *regarde.* C'est ma chère Angélique.

Mme DE ROSELLE. Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE. Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglais, ou je suis bien trompé.

Mme DE ROSELLE. Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE. Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage!

Mme DE ROSELLE. Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE. Oh! ce bois est charmant.
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V. — Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(*Angélique vient sur le théâtre, et rêve sans voir son père et sa cousine.*)

M. DE PLIVILLE, *s'avance doucement derrière elle.*
Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE. Ah! mon père! ah! madame!

M. DE PLINVILLE. Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'âme.

Mme DE ROSELLE. Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE. Bonjour. Quel teint frais et vermeil!

ANGÉLIQUE. J'ai cependant dormi d'un très-léger sommeil.

M. DE PLINVILLE. Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeuné,
Je cours. Asseyons-nous. (*Il s'assied.*)

SCÈNE VI. — Mme DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, Mme DE PLINVILLE.

Mme DE PLINVILLE. Je l'avais deviné.
Et moi, je reste seule : avec moi l'on s'ennuie.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Mme DE ROSELLE. A la campagne, on peut quelquefois se quitter.
Mme DE PLINVILLE. Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers. M. DE PLINVILLE. J'y vais. J'aurais été bien aise
De rester : mais pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux....
Mme DE PLINVILLE. Et vous les dérangez.
M. DE PLINVILLE. Cela pourrait bien être :
Mais ils ont le plaisir d'entretenir leur maître.
Mme DE PLINVILLE. Eh bien ! allez donc.
M. DE PLINVILLE. Soit.
(*Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa sa nièce et à sa fille, et sort gaiement.*)

SCÈNE VII. — Mme DE ROSELLE, Mme DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Mme DE PLINVILLE. C'est un cœur excellent.
Mais, si quelqu'un ici n'avait pas le talent....

Après avoir encore un peu grondé, elle retourne au château et envoie Belfort pour donner la leçon à Angélique, qui vient d'arriver. Madame de Roselle profite de l'intervalle libre pour sonder le cœur de sa cousine, qui lui avoue qu'elle n'épouse M. de Morinval que pour obéir à son père. Cependant M. Belfort arrive muni d'un Milton; la leçon va commencer, et madame de Roselle se retire, mais demanière à observer les jeunes gens : elle les entend à mots couverts et discrets se faire une demi-déclaration de leurs sentiments. Elle rentre quand la conversation est finie; Rose accourt annoncer l'approche d'un orage, et M. de Plinville survient.

SCÈNE XIII. — LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT. Le ciel est tout en feu.
M. DE PLINVILLE. Quel spectacle enchanteur !
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise. [plaise?
Mme DE ROSELLE. Mais comment se peut-il que ce tableau vous

ROSE. Ah! Monsieur! sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE. Allons, Rose, du cœur,
Auprès de moi jamais peux-tu craindre un malheur.

(*Un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES. Ah! Dieu!

M. BELFORT. Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE. Le beau coup! il m'enflamme;
Vers la divinité cela m'élève l'âme.

ANGÉLIQUE. Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE. Non, non,
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Mme DE ROSELLE. C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV. — LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL. Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé... M. DE PLINVILLE. Bon! où donc!

M. DE MORINVAL. Sur la grange,
Elle est en feu.

M. BELFORT. J'y cours. (*Il sort.*)

M. DE PLINVILLE. Je respire.

M. DE MORINVAL Qu'entends-je?
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. DE PLINVILLE. Pourquoi non! il pouvait tomber sur le château.

(*Ils sortent tous.*)

ACTE III.

SCÈNE I. — M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE. Le soleil reparaît. L'herbe est déjà plus verte;
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent....
Un calme...., une fraîcheur...., un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
O que voilà, ma chère, une pluie excellente!
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE. Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE. Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle était presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avais plus d'une preuve

De son bon cœur; mais quoi! c'est un brave vraiment!
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE. Je le crois bien.

M. DE PLINVILLE. L'aimable et douce créature!

ROSE. « Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature. »
Dans La Fontaine, hier, je lisais ce vers-là.

M. DE PLINVILLE. Tu lis donc La Fontaine?

ROSE. Eh! oui, je sais déjà
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
Tenez, vous ressemblez à ce bon La Fontaine :
Monsieur Belfort le dit. Il m'en a fait présent :
Il me fait réciter : il est si complaisant!

M. DE PLINVILLE. D'avoir un pareil maître Angélique est charmée?...

ROSE. Oh! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée....
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE. Que veux-tu mon enfant? il faut se marier.

SCÈNE II. — M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE, ROSE.

Mme DE PLINVILLE. A quoi s'amuse-t-elle? à babiller?

ROSE. J'arrive.

Mme DE PLINVILLE. Partez, allez ranger. Surtout, soyez moins vive.

ROSE. Pardon. Mme DE PLINVILLE. Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE. Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais. (*Elle sort.*)

SCÈNE III. — M. DE PLINVILLE, Mme DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE. Je suis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Mme DE PLINVILLE. Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE. Rien n'est plus naturel. Eh bien! parlons du feu.
Il est éteint. Mme DE PLINVILLE. Enfin!

M. DE PLINVILLE. En peu de temps, parbleu!
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure,
On l'a mené!....

Mme DE PLINVILLE. Riez!

M. DE PLINVILLE. Voulez-vous que je pleure?

Mme DE PLINVILLE. Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE. Eh! tant mieux.

Mme DE PLINVILLE. A lui voir ce visage serein,
On croirait qu'il s'agit de la grange d'un autre?

M. DE PLINVILLE. J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.

Pour tout autre ce coup eût été plus fatal ;
Nous sommes en état de supporter le mal.

Mme DE PLINVILLE. Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE. Eh! de quoi s'agit-il, après tout ? d'une grange.
Eh bien! ma chère amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis longtemps, je pense.

Mme DE PLINVILLE. Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE. Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourraient de faim.
Eh ! ne faut-il donc pas que tout le monde vive ?

Mme DE PLINVILLE. Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine. M. DE PLINVILLE. Bon! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés?

Mme DE PLINVILLE. Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire!

M. DE PLINVILLE. Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devait me placer comme il faut cette somme.

Mme DE PLINVILLE. Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête [homme?

M. DE PLINVILLE. Honnête homme ? Dorval?...

Mme DE PLINVILLE. Je sais qu'il joue. M. DE PLINVILLE. Un peu.

Mme DE PLINVILLE. Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE. Il est heureux au jeu.

Mme DE PLINVILLE. La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE. Oh! j'espère....

Mme DE PLINVILLE. Vous espérez toujours!

SCÈNE IV. — ANGÉLIQUE, M. *et* Mme DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *à Angélique*. Ah! te voilà, ma chère.
Eh bien! es-tu remise un peu de ta frayeur ?

ANGÉLIQUE. Oui ; je craignais encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE. Çà, puisque le hasard tous les trois nous ras-
Profitons-en : parlons de mariage ensemble. [semble,

Mme DE PLINVILLE. Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme! (*Elle sort en haussant les épaules*)

SCÈNE V. — ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE. Son humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage, il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.
ANGÉLIQUE. Je vais donc vous quitter?
M. DE PLINVILLE. J'en ai bien du regret;
Mais enfin.... ANGÉLIQUE. Jour et nuit j'en gémis en secret.
M. DE PLINVILLE. Je le crois aisément : je connais ta tendresse.
ANGÉLIQUE, *serrant affectueusement la main de son père.*
Mon père !....
M. DE PLINVILLE. Aimable enfant! comme elle me caresse!
Délicieux transport! ah! viens, viens dans mes bras.
ANGÉLIQUE. M'aimez-vous?
M. DE PLINVILLE. Si je t'aime? eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerais pour toi mon bien, mon sang, ma vie.
ANGÉLIQUE. Eh bien!....
M. DE PLINVILLE. Parle, dis-moi ce qui te fait envie.
ANGÉLIQUE. Mon père, auprès de vous que je vive toujours.
M. DE PLINVILLE. Oui, j'aurais avec toi voulu finir mes jours.
Tu sèmerais de fleurs la fin de ma carrière.
Je sourirais encore à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins. ANGÉLIQUE. Vous ne m'entendez pas.
M. DE PLINVILLE. Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer, et digne de t'entendre.
Tu soupires?
ANGÉLIQUE. Hélas! si vous saviez.... combien....
Morinval.... M. DE PLINVILLE. Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI. — LES MÊMES, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

(*Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.*)

M. DE PLINVILLE. Ah! bonjour, mes amis.
(*A Morinval d'un air mystérieux.*) Mais quels progrès vous faites!
M. DE MORINVAL. Comment? que dites-vous?
M. DE PLINVILLE. Trop heureux que vous êtes!
M. DE MORINVAL. Ce n'est pas mon défaut, cependant.... vous riez?
M. DE PLINVILLE. On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu....
ANGÉLIQUE. Quoi, mon père?
M. DE PLINVILLE. Non, tu voudrais, en vain, me prier de me taire,

Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. BELFORT, *d'un air contraint*, Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE. Sachez donc....

ANGÉLIQUE. C'en est trop. Je ne puis....

M. DE PLINVILLE. Il suffit.
Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL. Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie,
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE. Allons, doutez encor! mais quel homme! en ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*
Ah! je n'y songeais pas, monsieur; je vous assure.

M. DE PLINVILLE. Je n'oublierai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT. Monsieur, sans nul regret j'aurais donné mes jours.

M. DE PLINVILLE. Ah!.... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. BELFORT. Il est vrai qu'il en est de bien plus douloureuses.
Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir! (*Il sort.*)

SCÈNE VII. — ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL. Il paraît abattu.

M. DE PLINVILLE. Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins : et tu peux librement
Faire à ce bon ami, l'aveu....

SCÈNE VIII. — LES MÊMES, LÉPINE, *d'un air niais.*

LÉPINE. Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE. Eh! mais, que lui veut-elle?

LÉPINE. Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE. Ce Lépine est naïf.

LÉPINE. Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête;

Car madame et monsieur sont rarement d'accord :
Moi, je suis de l'avis de monsieur : ai-je tort?

M. DE PLINVILLE. Non; ce que tu dis là prouverait le contraire.

(*Lépine sort.*)

SCÈNE IX. — M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE. Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL. Oui, si l'on pouvait l'être.

M. DE PLINVILLE. Ah! le trait est plaisant :
Si l'on pouvait.... Comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL. Toujours.

M. DE PLINVILLE. Mais, vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL. Je l'adore.

M. DE PLINVILLE. Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL. Je le croi.

M. DE PLINVILLE. Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, *vivement*. Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE. Ah! mon ami, l'hymen....

M. DE MORINVAL. L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE. Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfants, gages de votre amour....

M. DE MORINVAL. A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE. Les voilà malheureux, même avant que de naître!

M. DE MORINVAL. Je le fus, je le suis, pourraient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE. Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL. De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre....

M. DE PLINVILLE. Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL. Tôt ou tard, un poison dans les veines circule,
Qui défigure, ou tue....

M. DE PLINVILLE. Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL. En a-t-on moins de mal?

M. DE PLINVILLE. Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, surtout, ce secret est heureux :

Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL. Mais combien d'autres maux!....

M. DE PLINVILLE. S'il est des maladies,
Il est des médecins. M. DE MORINVAL. C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE. Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on consulte
Un illustre.... Petit, je suppose : il répond :
Et vous guérit bientôt. M. DE MORINVAL. Ah! tout de suite!

M. DE PLINVILLE. Au fond,
Soyons de bonne foi, trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons;
Nous abusons de tout; et puis, nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL. Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre! Est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune? M. DE PLINVILLE. Non :
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels....

M. DE MORINVAL. Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

M. DE PLINVILLE. Très-peu.

M. DE MORINVAL. Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE. Ah! fort bien! vous nommez les passions, des maux!
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M DE MORINVAL. Oui! dirigez l'amour!

M. DE PLINVILLE. Pourquoi non? sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De.... J'en aurais parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps....
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre :
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL. Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie, et la haine perfide?
Vous qui peignez si bien toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE. Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont [rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares.
D'envieux, Dieu merci! je n'en connais pas un :
La haine enfin n'est pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune :
Mais soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu :
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux; la jeunesse à l'amour est livrée;
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL. Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse!

M. DE PLINVILLE. Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocents plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

M. DE MORINVAL. Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE. Mais.... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Eh bien! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux je dois mourir content.

M. DE MORINVAL. Et moi (car à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde),
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.

L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe, on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE. Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage.... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes; ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? eh! ne les lisez pas.
Il en paraît aussi, dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? eh! oui, parfois un faux système
Nous égare.... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL. Moi, je vous dis.... Mais non, je n'ai rien à vous dire.
Quand je parle raison, vous vous mettez à rire.
Le moyen de convaincre un homme tel que vous!
De vous convaincre, aussi, je ne suis point jaloux.
Gardez, monsieur, gardez cet heureux caractère.

M. DE PLINVILLE. Si je ne l'avais pas, je voudrais me le faire.
Je ne suis point aveugle; et je vois, j'en conviens,
Quelques maux; mais je vois encore plus de biens.
Je savoure les biens : les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus :
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde;
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

SCÈNE X. — M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE. En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE. Comment donc?

Mme DE ROSELLE. Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL. Ayez donc une chasse!

M. DE PLINVILLE. Ils se seront trompés : il faut leur faire grâce.

M. DE MORINVAL. Mais allez voir, du moins....

M. DE PLINVILLE. J'y vais.... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier comme on fait sa maîtresse.
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau....

M. DE MORINVAL. On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE. Aussi, j'y vais mettre ordre. En me voyant paraître,
Ils seront plus fâchés que moi-même peut-être.

M. DE MORINVAL. Mais vous vous exposez....

M. DE PLINVILLE. A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à personne? (*Il sort.*)

Madame de Roselle profite de son entrevue avec M. de Morinval pour lui inspirer des doutes sur les sentiments d'Angélique.

ACTE IV.

M. de Morinval a fait une démarche pour sonder les dispositions d'Angélique à son égard; elle s'est montrée contrainte, embarrassée, elle a même laissé échapper quelques mots assez clairs. Belfort, de son côté, est seul, pensif et rêveur; Angélique, qui ne demande qu'à le consoler, le fait inviter par Rose à se rendre au château; en attendant elle se met à rêver au sens du dernier entretien qu'elle a eu avec lui.

SCÈNE III. — M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE. En ce lieu solitaire Angélique rêvait.
Gageons que Morinval en était le sujet.

ANGÉLIQUE. Non, mon père.

M. DE PLINVILLE. Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?

Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais.... Tu rougis ! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet.... et j'attends surtout certaine lettre....
(*Il voit Picard.*) Ah ! bon. (*Il appelle.*) Picard !

SCÈNE IV. — M. DE PLINVILLE, PICARD, *tout essoufflé*, ANGÉLIQUE.

PICARD. *Picard !* vous me faites courir.

M. DE PLINVILLE. Pardon.

PICARD. C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE. Donne, mon cher Picard, et demeure à ton poste.
(*En prenant les lettres des mains de Picard.*)
La belle invention, que celle de la poste !

PICARD. Parlons-en ! M. DE PLINVILLE. Chaque jour j'écris à mes amis.
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris ;
Et pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD. Fort bien ! vous allez voir que ce sont des oiseaux !
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes ! oui !

M. DE PLINVILLE, *lit.* Que vois-je ? ah ! Dieu ! quelles nouvelles ?
Est-il bien vrai ? ANGÉLIQUE. Mon père, eh ! mais quelles sont-elles ?

PICARD. Quoi, monsieur ?

M. DE PLINVILLE. Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE. Ah ! ciel !

M. DE PLINVILLE. Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte ;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD. Banqueroute, monsieur ? ah ! le maudit fripon !

M. DE PLINVILLE. Il n'est que malheureux.

PICARD. Eh ! vous êtes trop bon.
Il vous vole ; je dis que c'est un tour infâme. (*En s'en allant.*)
Banqueroute ! ah ! bon Dieu ! que va dire madame !

SCÈNE V. — M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.* Je te rends grâce, ô ciel ! de ce revers fatal.
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE. On est tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant une ressource encore m'est offerte ;
Et si j'étais tout seul, je me consolerais.
Ma terre, Dieu merci, me reste, et j'en vivrais.

Mais, ma fille!.... à quel sort je te vois condamnée.

ANGÉLIQUE. En quoi donc plus que vous serais-je infortunée?

M. DE PLINVILLE. Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!....

ANGÉLIQUE. Ah! croyez que, bien loin de me contrarier....

M. DE PLINVILLE. Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours.
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement*. Gardez-vous de me plaindre.
C'était l'hymen pour moi, l'hymen qu'il fallait craindre....
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrais....
En m'éloignant de vous, j'étouffais mes regrets.
Dans un profond chagrin alors j'étais plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.

(*Tendrement et en le caressant.*)

Mon père! à vos côtés je prétends m'attacher,
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrais-je jamais regretter un époux!

M. DE PLINVILLE. Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle, on souffre moins.... On souffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avaient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avais point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici, ne m'avait plaint, hélas!
Je me croyais heureux, et je ne l'étais pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets? ANGÉLIQUE. Non : ma plus douce
Est d'adoucir vos maux, et de les partager. [joie

M. DE PLINVILLE. Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Chez moi presque toujours le voisinage abonde.
On nous négligera. Mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous enfin que nous vivrons.

ANGÉLIQUE. Vous savez que toujours j'aimai la solitude.
M. DE PLINVILLE. Je le sais; et de plus, tu te plais à l'étude.
Tu ne peux t'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déjà
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contents : que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et.... le premier des biens, la médiocrité.
ANGÉLIQUE. Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI. — M. *et* Mme DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE *court à sa femme.*
Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!....
Mme DE PLINVILLE. Eh bien! je vous l'avais prédit!
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
Pour l'exposer ainsi; de grâce.... » Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques.... M. DE PLINVILLE. J'en con-
Mais quoi, le mal est fait. [viens;
Mme DE PLINVILLE. Eh! oui, je le sais bien;
Aussi, je viens déjà d'y trouver un remède;
Car il faut bien toujours que je vienne à votre aide.
M. DE PLINVILLE. Quoi?
Mme DE PLINVILLE. Je suis décidée à quitter ce pays.
M. DE PLINVILLE. Comment?
Mme DE PLINVILLE. Dans quatre jours, nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.
M. DE PLINVILLE. Expliquez-vous?
Mme DE PLINVILLE. Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurais trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.
M. DE PLINVILLE. Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop
Au lieu que nous serions à notre aise en province. [mince;
Mme DE PLINVILLE. Bon! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut;
Il faudrait faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE. Mais, quelle promptitude!

Mme DE PLINVILLE. Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse; on m'attend :
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE. Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

Mme DE PLINVILLE. Non; j'ai pris mon parti. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII. — M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE. Quoi! mon père, sitôt vous auriez consenti?....

M. DE PLINVILLE. Consenti? point du tout. L'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet. Oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination,
N'aurait fait qu'affermir sa résolution.
Je la connais. Au lieu qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII. — M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, *de loin à part, sans les voir.*
Où donc le rencontrer? partout je le poursuis.
Mais je le vois.... Allons, dégageons ma parole.
(*Haut.*) Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer....
Je ne puis plus longtemps vous laisser ignorer....

M. DE PLINVILLE. Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus. M. DE MORINVAL. Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE. Sans doute.

M. DE MORINVAL. Je l'ignorais. (*A part.*) O ciel! je venais re-
A sa fille : de moi qu'aurait-on pu penser? [noncer

M. DE PLINVILLE. Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL. Au contraire.

M. DE PLINVILLE. Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi;
Car si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL. Eh mais, je n'entends point ce que vous voulez
Comment, vous avez cru que j'irais me dédire, [dire.
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyais vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, *à part.* Dieu!

M. DE PLINVILLE. Vous voulez encore être de la famille!

M. DE MORINVAL. Plût au ciel!

M. DE PLINVILLE. A ce trait me serais-je attendu?
Mais nous venons de perdre.... M. DE MORINVAL. Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE, *émerveillé*.
Eh bien! ma fille.... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE. Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL. Cependant....

ANGÉLIQUE. En effet.... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?.... (*Elle sort.*)

SCÈNE IX. — M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE. Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle :
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL. Vous croyez?....

M. DE PLINVILLE. Je le crois? j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, *tristement*. Ah! cher Plinville!....

M. DE PLINVILLE. Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude ;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL. Pardonnez. J'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE. Et vous allez encor nourrir votre souci !

M. DE MORINVAL. J'en ai sujet. (*Il sort.*)

SCÈNE X. — M. DE PLINVILLE, *seul*.

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains.... Hé! je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI. — M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE. Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur....

M. BELFORT. J'en suis bien affligé,
Et je venais ici.... M. DE PLINVILLE. Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT. Quoi! se peut-il?....

M. DE PLINVILLE. Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi, d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.

Il sort, et Belfort désolé se résout à partir. Rose lui fait connaître la peine que ce départ fera à sa maîtresse, et, devant lui-même, elle avertit de cette résolution Mme de Roselle, qui ne peut que l'approuver. Sur ces entrefaites, Belfort reçoit des mains d'un postillon un billet de son père, qui lui écrit, dit-il, avec joie, et l'engage à le venir rejoindre sur-le-champ à la poste voisine où il l'attend. Le jeune homme quitte Mme de Roselle après s'être engagé, sur son invitation, à revenir le soir même au même lieu.

ACTE V.

SCÈNE I. — M. DE PLINVILLE, *seul.*

J'ai donc dit à mes gens qu'il fallait se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas! quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité....
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étais défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'était bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire.... Eh mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grâce.

SCÈNE II. — M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE. Eh bien, es-tu content? tu conserves ta place.
PICARD. Point du tout, car je viens demander mon congé.
M. DE PLINVILLE. Mais c'est toi que je veux garder.
PICARD. Bien obligé;
Mais, moi, je veux sortir, voilà la différence.
M. DE PLINVILLE. Pourquoi? PICARD. Parce qu'il est plus naturel,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer [je pense,
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.
M. DE PLINVILLE. Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé.... PICARD. Je n'y saurais que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer. M. DE PLINVILLE. Eh! mais, c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service. PICARD. Peste!
Une belle retraite! et c'est moi seul qui reste!

M. DE PLINVILLE. Tout est changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD. Raison de plus, monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux ê re mon maître.

M. DE PLINVILLE. Quoi! tu veux me quitter, après m'avoir vu
Toi qui devais et vivre et mourir avec moi? [naître;

PICARD. Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE. Je t'aimais, je croyais que tu m'aimais de même.

PICARD. Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE. Il a raison; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois? PICARD. Je ne puis m'en défendre.
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serais bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE. Depuis assez longtemps, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD. Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans!
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE. Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD. J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE. Demeure.

PICARD. Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur;
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE. Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.
(*En le serrant dans ses bras.*) Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien? PICARD. Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.
Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.
(*Picard sort.*)

(*Il regarde Morinval, qui s'avance sans le voir.*)

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimait pas :
Il est au désespoir : il soupire tout bas.
Consolons-le.

SCÈNE III. — M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE. Mon cher, sortez donc, je vous prie,
De cette taciturne et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimait point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude ;
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL. Le beau remède !

M. DE PLINVILLE. Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Être d'avance instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde :
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL. Je n'en chercherai point. J'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE. Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille ;
Surtout, vous êtes libre ; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL. Vos consolations m'irriteraient, je pense,
Si je n'avais déjà pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais ; dès longtemps je l'avais soupçonné :
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'était point cela, je vous proteste,
Qui me faisait rêver : je voudrais aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE. Comment?

M. DE MORINVAL. Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère.

M. DE PLINVILLE. Ah ! voyons.

M. DE MORINVAL. Angélique est rebelle à mes vœux ;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE. Bon ! un autre?

M. DE MORINVAL. Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE. Et quel est donc cet autre?

M. DE MORINVAL. C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE. Belfort? M. DE MORINVAL. Oui.

M. DE PLINVILLE. Quelle erreur est la vôtre !

L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe, on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE. Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage.... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes; ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? eh! ne les lisez pas.
Il en paraît aussi, dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? eh! oui, parfois un faux système
Nous égare.... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL. Moi, je vous dis.... Mais non, je n'ai rien à vous dire.
Quand je parle raison, vous vous mettez à rire.
Le moyen de convaincre un homme tel que vous!
De vous convaincre, aussi, je ne suis point jaloux.
Gardez, monsieur, gardez cet heureux caractère.

M. DE PLINVILLE. Si je ne l'avais pas, je voudrais me le faire.
Je ne suis point aveugle; et je vois, j'en conviens,
Quelques maux; mais je vois encore plus de biens.
Je savoure les biens : les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus :
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde;
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

SCÈNE X. — M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, Mme DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE. En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE. Comment donc?

Mme DE ROSELLE. Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL. Ayez donc une chasse!

M. DE PLINVILLE. Ils se seront trompés : il faut leur faire grâce.

M. DE MORINVAL. Mais allez voir, du moins....

M. DE PLINVILLE. J'y vais.... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier comme on fait sa maîtresse.
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau....

M. DE MORINVAL. On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE. Aussi, j'y vais mettre ordre. En me voyant pa-
Ils seront plus fâchés que moi-même peut-être. [raître,

M. DE MORINVAL. Mais vous vous exposez....

M. DE PLINVILLE. A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à personne? (*Il sort.*)

Madame de Roselle profite de son entrevue avec M. de Morinval pour lui inspirer des doutes sur les sentiments d'Angélique.

ACTE IV.

M. de Morinval a fait une démarche pour sonder les dispositions d'Angélique à son égard; elle s'est montrée contrainte, embarrassée, elle a même laissé échapper quelques mots assez clairs. Belfort, de son côté, est seul, pensif et rêveur; Angélique, qui ne demande qu'à le consoler, le fait inviter par Rose à se rendre au château; en attendant elle se met à rêver au sens du dernier entretien qu'elle a eu avec lui.

SCÈNE III. — M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE. En ce lieu solitaire Angélique rêvait.
Gageons que Morinval en était le sujet.

ANGÉLIQUE. Non, mon père.

M. DE PLINVILLE. Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?

SCÈNE X. — ROSE, ANGÉLIQUE, Mme DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL. De grâce permettez,
Madame....
Mme DE PLINVILLE. C'est en vain que vous me tourmentez.
Ne me parlez jamais de Belfort. (*A Angélique.*) A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.
ANGÉLIQUE. Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.
Mme DE PLINVILLE. Vous souffrez près de vous des amants déguisés...
ANGÉLIQUE. De ce déguisement j'ignore le mystère.
Serait-il autre chose ici qu'un secrétaire?
Mme DE PLINVILLE. Je vous dis qu'il vous aime.
ANGÉLIQUE. Eh bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?
Mme DE PLINVILLE. Vous-même, vous l'aimez.
ANGÉGIQUE. Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.
ROSE. Et quand cela serait, je l'aime bien aussi;
Ces messieurs.... tout le monde, en un mot, l'aime ici.
Mme DE PLINVILLE. Rose, vous tairez-vous? modérez votre zèle.
ROSE. Mais, c'est que vous grondez toujours mademoiselle.
M. DE PLINVILLE. Ne grondons point, ma femme; entendons-nous:
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons! [causons.
Mme DE PLINVILLE.
Je ne veux point causer, je ne veux rien entendre.
M. DE MORINVAL. Il est aimable, honnête; il vous convient pour [gendre.
Mme DE PLINVILLE. Il ne le sera point.
M. DE MORINVAL. Que lui reprochez-vous?
Mme DE PLINVILLE. C'est un aventurier.
M. DE MORINVAL. Je le crois, entre nous,
Gentilhomme....
Mme DE PLINVILLE. Oui! qui n'a que la cape et l'épée.
S'il l'est, c'est encor pis; car il m'aura trompée.
M. DE MORINVAL. C'est par discrétion.
Mme DE PLINVILLE. D'ailleurs, il est sans bien.
M. DE MORINVAL. Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.
Mme DE PLINVILLE. Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses.
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.
M. DE MORINVAL. Je n'ai plus rien à dire, et je sors.
(*A M. de Plinville.*) Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez!

Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit; et, pour dire encore plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus. (*Il sort.*)

SCÈNE XI. — ROSE, ANGÉLIQUE, Mme *et* M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE. Pauvre homme!.... cependant il est humain,
Serait-il malheureux? cela n'est pas possible. [sensible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'était retirée au fond du théâtre, revient en courant.*
Madame de Roselle.... Mme DE PLINVILLE. Eh bien?
ROSE. Est à deux pas,
Elle amène un monsieur que je ne connais pas.
ANGÉLIQUE. Un monsieur?
M. DE PLINVILLE. Quelque ami qui vient me voir....

SCÈNE XII. — LES MÊMES, Mme DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

Mme DE ROSELLE. Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui désirerait voir
Votre terre.... Mme DE PLINVILLE. Au château nous allons re- [cevoir
Monsieur....
M. DORMEUIL. Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît : une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue;
Mais cette terre, à moi, me plaît et je l'avoue.
M. DE PLINVILLE. L'acquéreur même aussi me plaîrait en tout point.
Mme DE ROSELLE. Oh! c'est un acquéreur.... comme l'on n'en voit
Mme DE PLINVILLE. Monsieur s'annonce bien. [point.
M. DORMEUIL. Hé!.... que sait-on? peut-être
Gagnerai-je, madame, à me faire connaître.
Mme DE PLINVILLE. J'aime à le croire.
M. DORMEUIL. Eh mais! ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!
M. DE PLINVILLE. C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès longtemps me prêtaient leur ombrage.
M. DORMEUIL. Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.

(*En saluant Angélique.*)

De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE. Tout le monde en effet nous en fait compliment.
Vous paraissez, monsieur, un digne et galant homme.

M, DORMEUIL. Au fait ; vous estimez votre terre la somme?....

M. DE PLINVILLE. *Il s'arrête et regarde sa femme.*
Mais je crois qu'elle vaut.... Combien?

Mme DE PLINVILLE. Cent mille écus.

M. DORMEUIL. Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous. Mme DE PLINVILLE. Un procédé si [rare
Me touche.

M. DORMEUIL. Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE. A votre aise.

M. DORMEUIL. Pardon, c'est un point important
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une faiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat, du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie....

Mme DE ROSELLE. Quoi ! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL. On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

Mme DE PLINVILLE. Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE Bon ! le connaissons-nous? ainsi, que nous im-
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd. [porte?

Mme DE ROSELLE. Eh ! oui.

ANGÉLIQUE. Le malheureux, sans doute a bien souffert.

M. DORMEUIL. Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier. Mme DE PLINVILLE. Un financier! de grâce,
Vous le nommez? M. DORMEUIL. Dorval.

Mme DE PLINVILLE. Je l'avais soupçonné;
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL. J'aimerais mieux avoir gagné celui d'un autre.
Mais il pourrait encor redevenir le vôtre.
Il ne tiendra qu'à vous. M. DE PLINVILLE. Comment?

DORMEUIL. Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grâce, avec mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE. Monsieur....

M. DORMEUIL. Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connaissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.

Mon habit vous annonce un ancien militaire.

Mme DE ROSELLE. Oui, monsieur était même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut, et mille qualités.
Ce parti me paraît très-sortable. (*Bas à Angélique.*) Acceptez.

M. DE PLINVILLE. Ma fille, tu pourrais rendre cela possible.

Mme DE PLINVILLE. Je l'espère.
(*A M. Dormeuil.*) Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très-haut.* Mon fils,
Venez remercier madame.

SCÈNE XIII. — LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT. J'obéis.

Mme DE PLINVILLE. Ah! que vois-je?

Mme DE ROSELLE. Ceci trompe un peu votre attente.

Mme DE PLINVILLE. Comment! voici le fils de monsieur?

Mme DE ROSELLE Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE. Je ne m'attendais pas à celui-ci, ma foi!
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi!

M. DORMEUIL, *à madame de Plinville.*
Madame voudrait-elle, à présent, se dédire?

M. DE PLINVILLE. Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT. Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.
(*A Angélique.*)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire;
Et Belfort et Dormeuil....

ANGÉLIQUE. Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*
Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL. J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines;
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE. Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; eh bien,
Je suis en ce moment presque étonné du mien.

Mme DE ROSELLE. Gardez votre bonheur, il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE. C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Je voudrais bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il dirait encor que tout est mal!

Mme DE ROSELLE. La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

Mme DE PLINVILLE. Il ne sent pas qu'il l'est par hasard cette fois.

M. DE PLINVILLE. Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois;
En quelque sorte on peut faire sa destinée.
Mais récapitulez avec moi ma journée:
On était convenu d'un voyage sur l'eau.
Si nous partions, le feu consumait le château;
On reste; et on l'éteint. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille; il est fils d'un vieux militaire;
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche;
Et, sans avoir joué, moi je prends ma revanche.
Il propose son fils, et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.

Mme DE ROSELLE. Il s'ensuit?....

M. DE PLINVILLE. Que nos maux se réduisent à rien,
Et que j'ai grand sujet de dire : « Tout est bien. »

ANDRIEUX.

(1759-1833.)

« Cher Andrieux, disait l'aimable Collin d'Harleville, dans la préface de ses Artistes, puissent nos deux noms n'être jamais séparés!.... » Ce vœu sera réalisé. M. Andrieux a toute la grâce de son ami d'Harleville, avec une versification généralement plus soignée; leurs deux noms vivront inséparables dans la mémoire des amis des lettres. Les qualités distinctives du talent de M. Andrieux sont la finesse et le badinage élégant. Chez les Grecs, Thalie était à la fois Muse et Grâce; c'est un avis donné aux poëtes comiques, et personne ne l'a mieux entendu que M. Andrieux. Il ne court point après les détails agréables, mais il les trouve à volonté; toujours plaisant, jamais bouffon; toujours ingénieux, jamais bel esprit. Il faut des productions telles que les siennes pour maintenir au théâtre la pureté de la langue et du goût.

M. J. Chénier.

Au milieu de toutes ces pauvretés, que par malheur on appelle de la littérature, un ouvrage d'un mérite réel est une bonne fortune assez rare. Vous en aurez pourtant un de cette espèce, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est au théâtre italien. M. Andrieux y a donné les Etourdis, comédie en trois actes et en vers, qui a beaucoup de succès, et qui est faite pour en avoir toujours. Le fond de l'intrigue est assez peu de chose.... Ce n'est pas du comique de caractère, mais c'est du comique de détail, qui est de fort bon goût. L'auteur a tiré de ce fond si mince une foule de scènes dont l'intention et l'effet sont comiques. Un dialogue facile et vrai, d'une gaieté soutenue, sans jargon, sans quolibet, sans faux esprit; un style ingénieux et naturel, plein de jolis vers et de saillies fort plaisantes; un développement aisé et clair dans la marche de la pièce; des personnages qui ont tous la physionomie et le langage qui leur est propre; assez d'intérêt pour un ouvrage de ce genre, et fondé principalement sur le rôle d'une jeune personne qui a la sensibilité douce et naïve de son âge : voilà ce qui doit distinguer cette comédie de la foule de ces bagatelles éphémères. C'est, sans contredit, la plus jolie que nous ayons vue depuis les Fausses infidélités, et la seule qui soit écrite de manière à être lue avec plaisir.

La Harpe.

LES ÉTOURDIS.

PERSONNAGES : M. DAIGLEMONT, oncle; — DAIGLEMONT, son neveu; — FOLLEVILLE, ami de Daiglemont; — DESCHAMPS, valet de Daiglemont; — JOURDAIN, MICHEL, créanciers de Daiglemont; — JULIE, fille de M. Daiglemont; — L'HÔTESSE; — UN VALET de l'hôtesse. — La scène est à Paris, dans la salle commune d'un hôtel garni.

(*Le théâtre représente un salon. Du côté droit est une porte qui donne dans un cabinet. Entre autres meubles, il y a, vers la droite, une table garnie d'une écritoire.*)

ACTE I.

Deux étudiants en droit sont les héros de la pièce. Daiglemont, criblé de dettes et sous le coup d'une sentence de prise de corps, s'est réfugié, il y a huit jours, sous le nom de Derbain, dans l'hôtel garni de Folleville, dont il partage l'appartement. Il vient d'écrire à Dortis, son cousin, qu'il ne voit jamais, afin d'en obtenir les quinze cents francs dont il a besoin pour faire cesser sa captivité. Folleville a imaginé un expédient plus sûr : il a supposé la mort de son ami, et empruntant la main de Deschamps, le valet de Daiglemont, pour fabriquer l'extrait mortuaire, il l'a fait parvenir à l'oncle de Daiglemont, en lui envoyant la note des prétendus frais de maladie et d'enterrement, et lui annonçant qu'il resterait quelques dettes; il vient de recevoir un billet à vue de mille écus, et, en le remettant à son ami, il lui fait part de la ruse qu'il a employée.

SCÈNE II. — DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT, *à Folleville.* As-tu pu te servir d'un semblable moyen?
Tromper ainsi mon oncle! Oh! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE. Oui, plains-toi; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécile, sens donc ce que l'on fait pour toi!
De Nantes à Paris tu vins, ainsi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :
Nos parents comptaient bien qu'en une bonne école
Tous les deux avec fruit nous ferions notre droit;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agréments dont cette ville abonde?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde,

On y trouve à choisir mille plaisirs divers :
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers;
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense;
Et, depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies !
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le maître d'anglais, les mois d'académie,
Et de ce droit surtout la dépense infinie !
Notre rare savoir devrait être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT. Nos ressources enfin se sont bien affaiblies.
Si nos parents encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses.... FOLLEVILLE. Oui; l'argent ne venait plus;
Nous étions mal : Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort; moi je l'ai hasardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT. Cet argent vient très-bien pour me tirer de gêne;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine....

FOLLEVILLE. Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra :
Quelle douce surprise ! DAIGLEMONT. Et ma pauvre cousine,
Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine !
Comme elle va pleurer ! FOLLEVILLE. Mais, en revanche aussi,
Comme d'autres riront ! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parents qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien;
Mais ils te le rendront. DAIGLEMONT. Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence;
Ils me chicaneront; tu verras. FOLLEVILLE. Oui; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT. Si mon cousin pouvait, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance !

FOLLEVILLE. Oh! tu n'en serais pas longtemps embarrassé;
Ce serait, je t'assure, un fonds bientôt placé.

Folleville va toucher les mille écus, et Daiglemont écrit à ses créanciers pour les payer, en prenant soin de reporter la date de ses lettres à une époque antérieure à sa mort supposée.

SCÈNE VI. — DAIGLEMONT, *seul, assis.*

Faisons notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline,
Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine. »
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetais le matin pour revendre le soir....
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles....
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.
(*Il parle, en écrivant.*) Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
Écrivons gravement, « Je suis à l'agonie. »
L'écriture tremblée. — Il n'aura nul soupçon.
Mon épître vaudra celles de Cicéron.
Cela va bien. —Oui. — C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
Quel ton persuasif! — Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
Je veux bien te donner des avis salutaires.
Amende-toi; renonce à tes gains usuraires;
Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.
Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
De ton mémoire au moins retrancher la moitié :
Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
Et pour le salut de ton âme.
De ton mémoire ainsi réduit,
Mon oncle recevra copie;
Il te paiera sans scandale et sans bruit :
Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

Il est informé, tandis qu'il écrit, de l'arrivée d'un étranger qui demande Folleville; il reconnaît la voix de son oncle, qui arrive à Paris avec sa fille Julie, et qui s'installe dans le même hôtel.

ACTE II.

SCÈNE I. — FOLLEVILLE, *gaiement, une bourse à la main.*

J'ai touché notre argent!.... Ménageons cette bourse....
On n'use pas deux fois d'une telle ressource....
Mille écus!.... A présent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt....
On nous l'envoie exprès.... Ce cher oncle!.... je l'aime....
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même;
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici.
(*Il appelle du côté du cabinet.*)
Tout va bien..... Daiglemont!.... Daiglemont!....

SCÈNE II. — M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par le fond.*
Me voici.

FOLLEVILLE. Comment, monsieur, c'est vous!

DAIGLEMONT. Vous le voyez; moi-même.

FOLLEVILLE. Est-il bien vrai!

M. DAIGLEMONT. D'où vient cette surprise extrême?
Vous me saviez ici, vous m'appeliez.

FOLLEVILLE. Moi? non.

M. DAIGLEMONT. Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE. Vous croyez? M. DAIGLEMONT. J'en suis sûr.

FOLLEVILLE. Cela se peut, sans doute;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte;
Bien souvent je le nomme; et malgré son trépas,
Insensé! je l'appelle; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT. D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine!....
Vous ne m'attendiez pas, je pense?

FOLLEVILLE. Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT. Je me suis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel. FOLLEVILLE. Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerais tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé! voyager à votre âge!

M. DAIGLEMONT. J'avais chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE. Il fallait qu'il le fît; et je suis affligé,
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT. Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE. Vous serez mal ici ; la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT. Je serai près de vous, cela me détermine.

FOLLEVILLE. Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT. Ah!....Vous avez reçu
Une lettre, un effet? FOLLEVILLE. Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre
Cette misère-là ? Je pouvais bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valait pas... M. DAIGLEMONT. Cela vous était dû ;
C'étaient des déboursés, et qui par leur nature....

FOLLEVILLE. Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT. Oh! çà, je vais un peu voir mon appartement;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE. Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT. Non, non; restez, mon cher ; point de cérémonie.
(*Il sort.*)

Folleville est, on le conçoit, dans un grand embarras; mais le point important est de ne se découvrir qu'après que le cher oncle aura payé : il charge Deschamps de faire sentinelle à la porte pour l'empêcher de le surprendre avec Daiglemont.

SCÈNE V. — DESCHAMPS, *seul.*

Laissez-moi faire; allez; je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient.. C'est notre oncle.. Il a tort. Comment diantre?
Là-dedans à présent il ne faut pas qu'il entre ;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici....
Il s'agit de mentir.... c'est aisé.... m'y voici.

SCÈNE VI. — M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT. Folleville est chez lui? sans doute il est visible,
N'est-ce pas mon ami?

DESCHAMPS. Que vois-je? Est-il possible?
Ah ! monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT. Que veux-tu?
D'où nous connaissons-nous? tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS. Oh! cela ne fait rien : je sais vous reconnaître.
Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître!
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont :
Oui, monsieur, c'est vous-même ; et mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT. Tu servais mon neveu?

DESCHAMPS. Jugez de ma disgrâce;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah! quel événement!
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menait à son âge une vie exemplaire ;
Qui, dès qu'il se montrait, était certain de plaire;
Beau comme un ange.... Enfin, c'était votre portrait.

M. DAIGLEMONT. Il me ressemblait fort ; oui, chacun le disait.
Mais adieu; je vais voir Folleville.

(*Il va pour entrer dans le cabinet.*)

DESCHAMPS, *le retenant.* Ah! j'espère
Que vous compatirez, monsieur, à ma misère.
Hélas! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfants.

M. DAIGLEMONT. Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS *le retenant encore.*
Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne ; et c'est là le service, sans doute,
Qu'on rend plus volontiers; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT. Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS. Monsieur, pour un moment si je vous intéresse,
Je suis content.... Me voir si fort dans la détresse !....
Feu monsieur me disait : Deschamps, reste avec moi;
Tu ne manqueras pas, je prendrai soin de toi ;
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serves personne,
Et je n'oublierai pas de faire un testament,
Afin de te laisser de quoi vivre aisément.
Mais il est brusquement parti pour l'autre monde....
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde....
Être emporté si vite !.... Ah! j'en perdrai l'esprit.

M. DAIGLEMONT. Le pauvre malheureux ! vraiment il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut, sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu. DESCHAMPS. Pardon si j'ose encor vous arrêter ;
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII. — DESCHAMPS, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, *sortant du cabinet.*

M. DAIGLEMONT. Ah! vous voilà, mon cher? chez vous j'allais me rendre.

FOLLEVILLE. Comment! est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre?

M. DAIGLEMONT. Il n'importe; le temps ne m'a pas semblé long,
Et je causais avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS. Oui j'amusais monsieur.
M. DAIGLEMONT. C'est un bon domestique,
A ce qu'il paraît? FOLLEVILLE. Lui? c'est un sujet unique.
M. DAIGLEMONT. Et Daiglemont devait en être bien content?
FOLLEVILLE. Daiglemont.... en faisait l'éloge à chaque instant.
M. DAIGLEMONT. Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
(*A Deschamps en tirant sa bourse.*)
Prends ce double louis à compte. DESCHAMPS. En vérité,
Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.
M. DAIGLEMONT. Non, non, tous tes discours montrent une belle âme.
Va, va-t'en retrouver tes enfants et ta femme;
Console-les; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui,
Je prétends devenir leur père, et ton appui.
DESCHAMPS. Je n'avais pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire. (*Il sort.*)

M. Daiglemont sort avec Folleville pour aller régler avec les créanciers, et laisse Julie dans la chambre de Folleville et de Daiglemont, où elle vient de se réfugier pour échapper au babil de l'hôtesse.

SCÈNE X. — JULIE, *seule.*

Ah! Dieu! dans le chagrin dont je suis tourmentée,
De quels amusements pourrais-je être flattée?
Il n'en est plus pour moi.... Cher cousin! non, jamais....
Je sens bien à présent à quel point je l'aimais....

SCÈNE XI. — JULIE, DAIGLEMONT *sort du cabinet, et écoute Julie.*

JULIE. Je le perds.... pour toujours.... cette idée est affreuse.
Je ne le verrai plus.... Ah! pleure, malheureuse,
Pleure.... Oh! si je pouvais, une fois seulement,
Le revoir, lui parler!.... ne fût-ce qu'un moment!....
Pour un moment si doux, je donnerais ma vie....
(*Daiglemont fait remuer un siége; à ce bruit, Julie se retourne, l'aperçoit, et jette un cri de frayeur et de surprise.*)
JULIE. Ah! grand Dieu! me trompé-je?
DAIGLEMONT. O ma chère Julie!
JULIE. Il me parle?.... Est-il vrai?.... Daiglemont, est-ce toi?
DAIGLEMONT. Ma charmante cousine, ah! n'aie aucun effroi.
JULIE. Je ne t'ai point perdu? DAIGLEMONT. Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même;

Sur un récit trompeur, cesse de me pleurer.

JULIE. Mais explique-moi donc.... DAIGLEMONT. Il faut te dé-
La vérité. J'étais.... Ciel! on vient; prenons garde. [clarer

SCÈNE XII. — JULIE, L'HÔTESSE, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT. C'est l'hôtesse; feignons, car c'est une bavarde.

L'HOTESSE, *s'approchant.*

Ah! ah! monsieur Derbain, je vous rencontre ici?

JULIE. Monsieur Derbain?.... Mais....

DAIGLEMONT. Oui; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HOTESSE, *à Julie.* Et vous, pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir pour vous livrer à votre rêverie?
Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus. JULIE. C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT. Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à mademoiselle
En entrant tout d'un coup; j'ai mal pris mon moment.

JULIE. Oui, vous m'avez causé beaucoup d'étonnement;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HOTESSE. Ah! vous êtes si bonne!
(*A Daiglemont.*) Je cherche à consoler cette jeune personne,
Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux,
Cela l'amusera. DAIGLEMONT. De bon cœur; je le veux.
Et tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HOTESSE. Voyons donc.

DAIGLEMONT. Vous savez comme les jeunes gens,
Pour dépenser ici, rançonnent leurs parents;
Ils ont pour les tromper des ruses incroyables.

L'HOTESSE. C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT. Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort après avoir été longtemps malade;
A l'oncle du défunt il écrit tristement;
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement;
En réclame les frais; l'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme....

L'HOTESSE. S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT. Un conte.... Point du tout; le fait est arrivé.

JULIE. Tant pis; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT. Permettez; mon ami n'en était point complice;

Il n'a même à la ruse en rien contribué;
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE. Ces deux messieurs menaient une belle conduite!

DAIGLEMONT. Enfin, de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive; jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami surtout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimait, et de toute son âme,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme;
Dès l'âge le plus tendre, il en était épris....

JULIE. Et peut-être il l'avait oubliée à Paris?

DAIGLEMONT. Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie:
Aussi, sans désespoir, il ne pouvait songer
Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger;
Et, quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagème,
Il se le reprochait, s'en voulait à lui-même
Du chagrin qu'elle avait senti.... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincère.
Pensez-vous qu'elle fût bien longtemps en colère?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE. Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HOTESSE. Oh! je le gagerais. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT. Elle fit plus encore.

JULIE. Eh! quoi donc? Pour le coup....

DAIGLEMONT. Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup;
Elle avait de l'esprit, une grâce adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénouement.

JULIE. Ah! vous brodez, monsieur.

L'HOTESSE. J'aime fort cette histoire.

JULIE. Oui; mais au dénouement je n'ose guère croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé;
A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT. Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez. JULIE. Je n'ose m'en flatter.
J'y ferais mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT. Pardon, mademoiselle, il faut que je vous quitte.

L'HOTESSE. Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vite?

DAIGLEMONT. Oh! c'est bien à regret.
(*Bas, à Julie.*) Mon oncle peut venir.

JULIE. Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterais l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT. Ah! si le dénouement n'en était plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudrait beaucoup mieux.

(*Avant de sortir il baise la main de Julie, sans que l'hôtesse le voie; elle se retourne, et il fait à Julie une profonde révérence.*)

SCÈNE XIII. — JULIE, L'HÔTESSE.

L'HOTESSE. Il vous a divertie; oui, la chose est certaine.

JULIE. Son entretien m'a plu, j'en conviendrai sans peine.

L'HOTESSE. Je m'en suis aperçue; et ce monsieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE, *souriant*. Mais je le crois aussi.

L'HOTESSE. Bon! cela vous fait rire?
Vous serez consolée; ai-je eu tort de le dire?
Je mettais quinze jours; mais je vois maintenant,
Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

ACTE III.

M. Daiglemont rentre avec deux créanciers, Michel et Jourdain, qui ont effrontément volé son neveu; il leur offre moitié de leurs créances, et, sur leur refus d'acceptation, il se retire. Tandis qu'ils se consultent pour savoir s'ils se réduiront aux conditions qu'on leur fait, le prétendu mort, grossissant sa voix, leur fait des menaces du fond du cabinet; il parvient à souffler les bougies; Michel et Jourdain tombent de frayeur dans les ténèbres; il renverse les chaises sur eux, et rentre dans son cabinet. M. Daiglemont les retrouve frappés de terreur, disposés à passer par toutes ses conditions, et ne songeant qu'à fuir, et apprend d'eux que son neveu leur est apparu. Cela lui donne à penser, et une lettre de Dortis en réponse à celle que le jeune Daiglemont lui a écrite le matin, change bientôt en certitude les soupçons du bon oncle.

SCÈNE XIII. — M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT. Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.
Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS. Moi, monsieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT. La chose est éclaircie;

Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS. Il n'est pas mort, monsieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il! Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT. Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS. Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT. Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS. Puisque vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT. Non, non, pendard, il faut demeurer et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS. Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

M. DAIGLEMONT. De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS *éloigne M. Daiglemont du cabinet, et parle alternativement très-bas et très-haut.*

(*Bas.*) Monsieur, écoutez-moi. (*Haut.*) Monsieur, en vérité,
Je ne sais rien du tout. (*Bas.*) Venez de ce côté.
(*Haut.*) Mon maître est bien défunt. (*Bas.*) Il se porte à merveille.
(*Haut.*) Rien n'est plus vrai. (*Bas.*) J'ai peur qu'il ne prête l'o-
(*Haut.*) Je dois bien le savoir; j'ai suivi son convoi. [reille.
(*Bas.*) S'il entendait un mot, ce serait fait de moi.
(*Haut.*) Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache!
Ah! (*Bas.*) Dans ce cabinet, il est là qui se cache.
(*Haut.*) Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain.
(*Bas.*) Parlez à votre tour. (*Haut.*) Non, monsieur, c'est en vain;
Je ne sais pas tromper. (*Bas.*) Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT. Fourbe!

DESCHAMPS, *bas.* Plus haut. M. DAIGLEMONT. Coquin!

DESCHAMPS, *bas.* Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT. Je m'en vais t'assommer.
(*Bas.*) Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu?

DESCHAMPS, *bas.* Eh! non; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT, *bas.* Si; cela fera bien.
(*Haut, en le rossant.*) Tiens, voilà ton salaire.

DESCHAMPS. Aie! aie!

M. DAIGLEMONT. Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS. Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT. Paix. Va-t'en me chercher
Monsieur de Folleville; ici je vais l'attendre :
Dis-lui que je le prie au plus tôt de s'y rendre.

DESCHAMPS. Oui, monsieur. (*Bas.*) N'allez pas, trahissant mon
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait. [secret,

M. DAIGLEMONT, *bas*. Non.

DESCHAMPS, *bas*. Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT. Sors vite, ou je t'assomme.

DESCHAMPS. Mon Dieu ! peut-on traiter si mal un honnête homme !

SCÈNE XIV. — DAIGLEMONT, *seul*.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux?
C'est ma fille. Tantôt elle avait l'air joyeux;
Elle riait. Peut-être elle est d'intelligence....
Elle m'aurait trompé !.... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu.

SCÈNE XV. — M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT. Te voilà, mon enfant?

JULIE, *à part*. Mon père est toujours là.

M. DAIGLEMONT. Je te fais compliment;
Ta gaîté me paraît tout à fait revenue.

JULIE. Pas encor; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT. Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir :
Je vais te marier à Paris. JULIE. Moi, mon père?

M. DAIGLEMONT. Oui, toi-même, et dans peu; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort, il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait?
(*En élevant la voix vers le cabinet.*)
C'était un étourdi, sans règle, sans conduite;
Le drôle à la misère enfin t'aurait réduite;
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus;
Garçon prudent, rangé; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu? Ce plan doit te sembler agréable.

JULIE. Mais, mon père....

M. DAIGLEMONT. Hein ! cela paraît t'embarrasser.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrais m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait? JULIE. Ces offres sont fort belles;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis :
Je m'en flattais déjà; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT. Fort bien; mais il est mort, et ce serait folie...

JULIE. Non, non, ne pensez pas qu'un instant je l'oublie :
Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT. Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre;
(*Bas.*) On dirait qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle, elle l'est tout à fait.

JULIE. Mais s'il n'était pas mort?

M. DAIGLEMONT, *bas*. La friponne est au fait.
(*Haut.*) Quoi! s'il n'était pas mort? Saurais-tu quelque chose
Qui te fît soupçonner?.... JULIE. Mais enfin je suppose....

M. DAIGLEMONT. Tu supposes très-mal. Eh mais! j'aimerais fort
Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré; quand sa perte assurée
M'a causé des regrets et t'a désespérée!
Et son enterrement que j'ai payé, parbleu!
Et fort cher; selon toi, ce serait donc un jeu?
Mon neveu m'aurait pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécile et crédule?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué?
Malheur à qui m'aurait de la sorte joué!

SCÈNE XVI. — JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, *à Folleville*.
Ah! ah! c'est vous, monsieur? (*A Julie.*) Tu sors?

JULIE. Je me retire.

M. DAIGLEMONT. Non, reste.
(*A Folleville.*) Écoutez-moi; j'ai deux mots à vous dire.

FOLLEVILLE. A moi, monsieur?

M. DAIGLEMONT. Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulais. FOLLEVILLE. Oui?

M. DAIGLEMONT. Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable;
Mais, en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE. Tant mieux donc; et pour vous j'en ai l'âme ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers....

M. DAIGLEMONT. Comment? Ils ont grand tort d'être si difficiles:
La mort de mon neveu doit les rendre dociles;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras;
Vous m'avez en détail raconté son trépas;
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire;

Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE, *à part*. Sommes-nous découverts?
(*Haut.*) A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT. Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
(*Il lui présente la lettre qu'il a reçue.*)
Et vous m'expliquerez, car vous êtes très-fin,
Comment mon neveu mort écrivait ce matin.
Cette explication sera facile à croire,
Et tournera surtout beaucoup à votre gloire.
Eh bien! qu'en dites-vous? Ce matin, Daiglemont
Écrivait à Dortis, et Dortis lui répond.
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE. Monsieur!....

M. DAIGLEMONT. Vous le voyez, la fraude est reconnue;
Il n'est plus temps ici de rien dissimuler.
Je vous en veux beaucoup, je ne puis le celer;
Et vous m'avouerez bien que cette espièglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin mortel;
De supposer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité*. Lui, monsieur?

M. DAIGLEMONT, *l'interrompant*. A Paris, il s'endette, se perd;
C'est peu : pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse :
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant je n'aimais qu'un ingrat.

JULIE. Mon père, cette idée est injuste, et l'offense.

M. DAIGLEMONT. Eh! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné;
Songez.... JULIE. Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT. Tant pis pour vous; mais moi je suis inexorable.

FOLLEVILLE. Monsieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT. Non, il est trop coupable;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE. Mon père, voulez-vous faire aussi mon malheur?

FOLLEVILLE. Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.

Je dois justifier mon ami : c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagème ;
Il le sait d'aujourd'hui : ses plaintes m'ont appris
Que, s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE. Oui ; lui-même tantôt il me l'a dit, mon père.

FOLLEVILLE. Ah ! monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère ;
Je vous ai, je le sens, vivement offensé ;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parents contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni, c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout. JULIE. Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre âme est si bonne !....

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voie au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

(*Folleville va chercher Daiglemont, et l'amène près de son oncle.*)

SCÈNE XVII. — JULIE, M. DAIGLEMONT, DAIGLEMONT *se présentant à son oncle d'un air humilié*, FOLLEVILLE.

DAIGLEMONT. Ah ! mon oncle, à vos yeux je craignais de m'offrir.
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE. Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT, *à Julie.* Je me moquais de toi.
(*A Daiglemont et à Folleville.*) Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*A Folleville.*) Je vous remettrai bien avec votre famille.
Daiglemont, j'y consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre, en province, auprès de vos parents
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit ; mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Les analyses qui unissent les diverses parties du texte ne sont pas indiquées dans cette table.

ÉPOPÉE.

Idée du genre. Pag. 1

VOLTAIRE.

HENRIADE.

Jugements littéraires de M. Villemain et La Harpe. 6
Chant I (extraits). 8
Chant II. 16
Chant III (extraits). 24
Chant IV (extraits). 26
Chant V (extraits). 30
Chant VI (extraits). 34
Chant VII. 40
Chant VIII (extraits). 50
Chant IX. 60
Chant X (extraits). 68

BOILEAU.

LE LUTRIN.

Jugements littéraires d'Auger et La Harpe. 77
Chant I. 79
Chant II. 84
Chant III. 87
Chant IV. 91
Chant V. 97

DRAME.

Idée du genre. 103

TRAGÉDIE.

Idée du genre. 107

CORNEILLE.

Jugements littéraires de La Bruyère, Vauvenargues et La Harpe. 109

LE CID, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 8, 9). 113
Acte II (sc. 2). 115
Acte III (sc. 3, 4, 6). 117
Acte IV (sc. 1, 3). 124
Acte V (sc. 1, 2, 6, 7, 8). 128

LES HORACES, tragédie en cinq actes.

Acte II (sc. 2, 3, 4, 6, 7, 8). 134
Acte III (sc. 5, 6). 140
Acte IV (sc. 1, 2, 5). 143
Acte V (sc. 3). 148

CINNA, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 3). 153
Acte II (sc. 1). 157
Acte IV (sc. 1, 2, 3). 159
Acte V. 162

POLYEUCTE, tragédie en cinq actes.

Acte I. 170
Acte II. 179
Acte III. 188
Acte IV. 197
Acte V. 206

RODOGUNE, tragédie en cinq actes.

Acte V. 216

RACINE.

Jugement littéraire de La Harpe. 226

ANDROMAQUE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 4). 227
Acte III (sc. 4, 5, 6, 7, 8). 230
Acte IV (sc. 1, 4, 5, 6). 236
Acte V (sc. 2, 3, 5). 241

BRITANNICUS, tragédie en cinq actes.

Acte II (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8). 247

Acte III (sc. 7, 8, 9). 253
Acte IV. 257
Acte V (sc. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8). 266

IPHIGÉNIE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 2, 3, 4, 5). 271
Acte II (sc. 2, 3). 277
Acte III (sc. 5, 6, 7). 279
Acte IV (sc. 3, 4, 5, 6, 7). 284
Acte V (sc. 2, 3, 4, 5, 6). 291

PHÈDRE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 2, 3). 299
Acte II (sc. 5). 304
Acte III (sc. 1, 2, 3). 307
Acte IV (sc. 2, 6). 311
Acte V (sc. 6, 7). 316

ESTHER, tragédie en trois actes.

Acte I (sc. 1, 2, 3, 4, 5). 321
Acte II (sc. 9). 329
Acte III (sc. 3, 4, 9). 332

ATHALIE, tragédie en cinq actes.

Acte I. 340
Acte II. 349
Acte III. 361
Acte IV. 371
Acte V. 378

CRÉBILLON.

Jugement littéraire de D'Alembert. 387

ÉLECTRE, tragédie en cinq actes.

Acte IV (sc. 1, 2). 389
Acte V (sc. 3, 6, 7, 8, 9). 392

RHADAMISTHE, tragédie en cinq actes.

Acte II (sc. 1, 2). 397
Acte III (sc. 5). 400
Acte IV (sc. 2, 3, 4, 5, 6). 403
Acte V (sc. 6, 7). 408

VOLTAIRE.

Jugement littéraire de M. Villemain. 412

BRUTUS, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 2). 414
Acte IV (sc. 6). 421
Acte V (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9). 422

ZAÏRE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 4). 427
Acte II (sc. 1, 3, 4). 429
Acte III (sc. 4, 5, 6). 435
Acte IV (sc. 1, 2, 6). 440
Acte V (sc. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10). 446

LA MORT DE CÉSAR, tragédie en trois actes.

Acte I (sc. 1, 2, 3). 451
Acte II (sc. 4, 5). 457
Acte III (sc. 4, 6, 7, 8). 462

ALZIRE, tragédie en cinq actes.

Acte II (sc. 2, 3). 469
Acte III (sc. 4, 5). 471
Acte V. 476

MÉROPE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 3). 483
Acte II (sc. 2, 3). 487
Acte III (sc. 4, 5, 6). 490
Acte IV (sc. 2). 496
Acte V (sc. 2, 3, 4, 6, 7, 8). 499

DUCIS.

Jugements littéraires de Chénier et Campenon. 506

OEDIPE CHEZ ADMÈTE, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 3). 507
Acte II (sc. 2). 512
Acte III (sc. 2, 4). 514
Acte IV (sc. 3, 6). 521
Acte V (sc. 1, 2, 5). 524

MACBETH, tragédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1). 532
Acte II (sc. 1, 2, 5, 6, 9). 534
Acte III (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8). 540
Acte IV (sc. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8). 545
Acte V. 550

COMÉDIE.

Idée du genre. 557

MOLIÈRE.

Jugements littéraires de Champfort, Fénelon, Voltaire et La Bruyère. 560

LE MISANTHROPE, comédie en cinq actes.

Acte I. 563

Acte II (sc. 1, 4, 5, 7). 574
Acte III (sc. 4, 5). 579
Acte IV (sc. 1, 2, 3, 4). 583
Acte V (sc. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8). 587

LES FEMMES SAVANTES, comédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 2, 4, 5). 595
Acte II (sc. 3, 5, 6, 7). 601
Acte III (sc. 5). 608
Acte V (sc. 2, 3, 5). 612

REGNARD.

Jugements littéraires de Palissot et La Harpe. 617

LE JOUEUR, comédie en cinq actes.

Acte I (sc. 4, 5, 6, 7, 10). 618
Acte II (sc. 1, 11, 12, 13, 14, 15). 624
Acte III (sc. 4, 5, 6, 7, 8). 628
Acte IV (sc. 2, 13). 634
Acte V (sc. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12). 638

DESTOUCHES.

Jugements littéraires de Gaillard et La Harpe. 643

LE GLORIEUX, comédie en cinq actes.

Acte II (sc. 4, 5, 6, 10, 11, 12, 13, 14, 15). 645
Acte III (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8). 653
Acte IV (sc. 6, 7, 8, 9, 10). 662
Acte V (sc. 4, 5, 6). 667

PIRON.

Jugements littéraires de Palissot et La Harpe. 673

LA MÉTROMANIE, comédie en cinq actes.

Acte I (sc. 6). 674
Acte II (sc. 1, 7). 678
Acte III (sc. 5, 6, 7, 8, 9, 10). 681
Acte IV (sc. 4). 688
Acte V (sc. 1, 2, 5, 9, 10, 11, 12). 691

GRESSET.

Jugements littéraires de Lemercier et La Harpe. 702

LE MÉCHANT, comédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 2, 3). 700
Acte II (sc. 3, 6, 7, 8, 9). 713
Acte III (sc. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12). 718
Acte IV (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9). 726
Acte V (sc. 6, 7, 8, 9, 10). 736

COLLIN D'HARLEVILLE.

Jugement littéraire de La Harpe. 741

L'OPTIMISTE, comédie en cinq actes.

Acte I (sc. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11). 741
Acte II (sc. 4, 5, 6, 7, 13, 14). 751
Acte III (sc. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10). 754
Acte IV (sc. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11). 763
Acte V (sc. 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 12, 13). 769

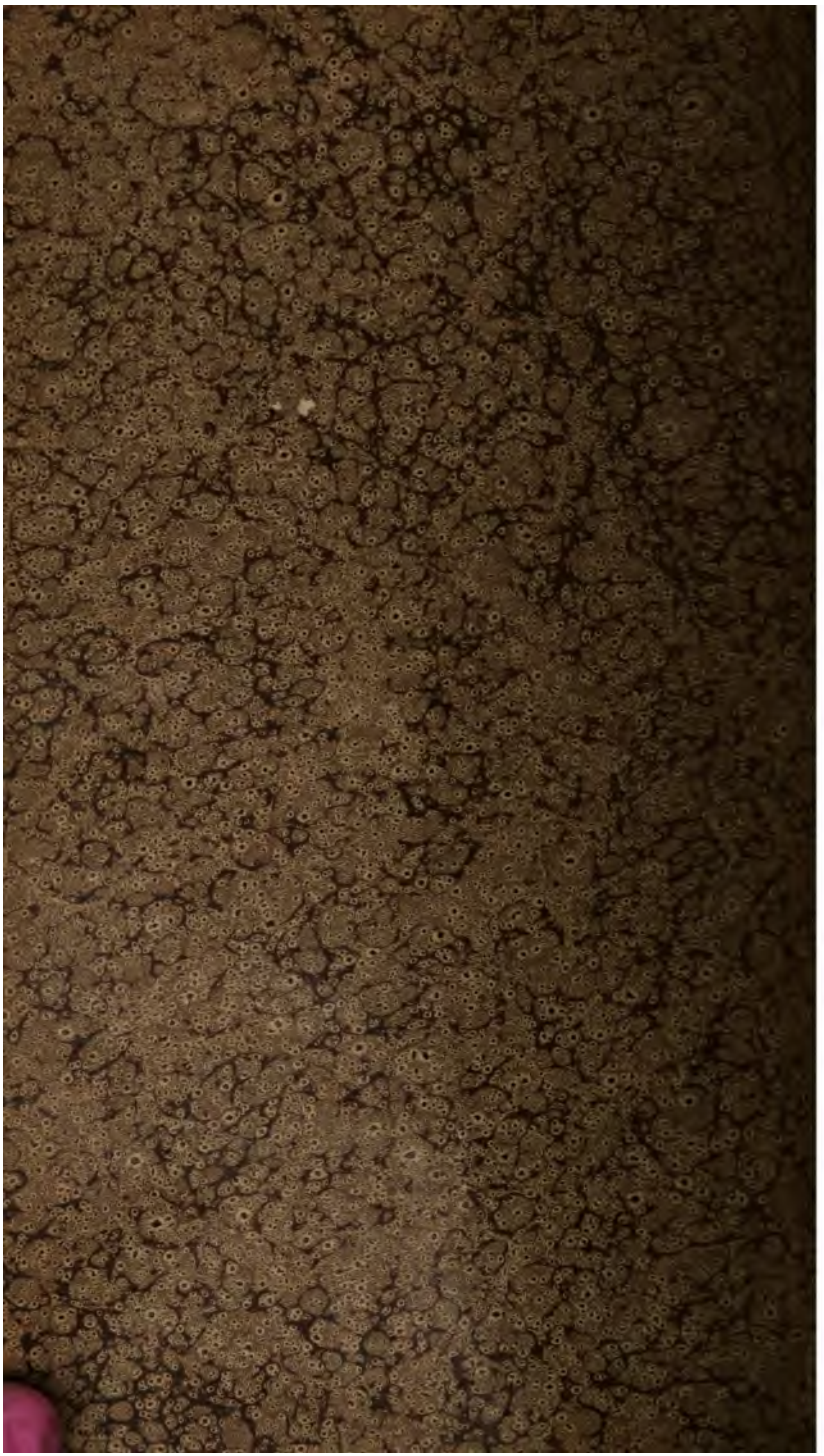
ANDRIEUX.

Jugements littéraires de Chénier et La Harpe. 779

LES ÉTOURDIS, comédie en trois actes.

Acte I (sc. 2, 6). 780
Acte II (sc. 1, 2, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13). 783
Acte III (sc. 14, 15, 16, 17). 789

FIN DE LA TABLE.

Jean-Paul Delon
2.12.92
[ZAH]

920648